



CONFIDENCE

**SARINA BOWEN
& ELLE KENNEDY**



Sarina
BOWEN
&
Elle
KENNEDY

Confidence

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Zeynep Diker*



Sarina Bowen, Elle Kennedy

Confidence

Collection : FANTASME
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Zeynep Diker

© Sarina Bowen and Elle Kennedy, 2017
Edited by Edie Danford
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2020
Dépôt légal : Décembre 2019

ISBN numérique : 9782290212158
ISBN du pdf web : 9782290212172

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290215562

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

Bouleversée par son récent divorce, Hailey consacre tout son temps à Fetch, le service d'assistance qu'elle codirige avec son ex-mari. Si elle n'attend rien de la gent masculine, elle ne peut s'empêcher de flirter avec un certain Sniper87. Est-il possible de tomber sous le charme d'un parfait inconnu, par écran interposé qui plus est ? Justement, ce client anonyme pourrait bien être Matt Eriksson, le célèbre joueur de hockey de l'équipe de Toronto ! Leurs échanges demeurent purement virtuels, jusqu'au jour où Sniper87 demande à Hailey une chose qu'elle ne peut refuser...

Couverture : création Studio J'ai lu d'après © Laetizia Haessig / EyeEm

Biographie de l'auteur :

SARINA BOWEN & ELLE KENNEDY forment un duo d'auteures emblématiques de la nouvelle vague de romance contemporaine, au lectorat fidèle. Leurs intrigues sont pimentées, sensuelles et pleines d'humour.

Titre original
STAY

© Sarina Bowen and Elle Kennedy, 2017
Edited by Edie Danford

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2020

*Des mêmes auteures
aux Éditions J'ai lu*

Attirance
Semi-poche

*À Natasha, Nicole, Keyanna,
et aux assistants virtuels
aux quatre coins du monde !
C'est grâce à vous que la Terre tourne.*

Sommaire

Couverture

Identité

Copyright

Biographie de l'auteur

Des mêmes auteures aux Éditions J'ai lu

Tout est dans la poigne

Mon âme sensible

Fétichiste des épaules

Urgence petit déjeuner

Joue-la cool, ma vieille

Soirée poker

Chute de QI

Mollo sur l'hystérie !

Comme le banc de pénalité, mais en plus moelleux

Pas étonnant que je sois divorcée

Suspendu la tête en bas à un lustre

Trêve de jacasseries

Dans une minute, mon pote

Propriété de Matt Eriksson

Un garçon en pleine croissance

Plus de cinq cents mètres

Miettes

Sticks & Stones - Trois semaines plus tard

Pas la faute des chocolats

Toujours dans mes pensées

Il faut qu'on parle

Du porno, chérie - Un mois plus tard

Y a plein de monde !

À cause des radiateurs

Pouces opposables

Épilogue : le retour du mirador de l'enfer - Juillet, cinq mois plus tard

Tout est dans la poigne



Hailey

La journée est bien chargée, mais je parviens tout de même à m'éclipser des locaux de Fetch¹ Inc. aux alentours de 14 heures pour me chercher un expresso. À mon retour, tandis que je me dirige vers mon bureau avec ma tasse, je vois Tad le Techos qui frappe à ma porte.

— Je suis là, Tad !

Le technicien en informatique élané pivote sur lui-même. Chaque fois que je le vois, il porte cette casquette de hockey à l'effigie de Toronto. Étant la plus grande fan de l'équipe, je ne peux qu'approuver, évidemment.

— Te voilà ! s'écrie-t-il, l'air quelque peu surpris. (Ses yeux se posent sur mon expresso.) J'allais justement te demander si tu voulais qu'on aille prendre un café ensemble avant que je parte.

— Oh, désolée ! (Je fouille mon cerveau surmené, m'efforçant de me rappeler une réunion que j'aurais fixée avec lui. En vain.) Je suis déjà servie. Tu voulais me parler des serveurs ?

Il cligne les yeux.

— Il n'y a aucun problème avec les serveurs.

— Ouf ! (J'ouvre la porte de mon bureau et passe devant lui.) Alors, euh... On se voit la semaine prochaine ?

Ted n'est pas notre employé, c'est un prestataire de services externe. Aussi je ne le vois que de temps en temps. Il est sympa, cela dit.

— Absolument ! Bonne journée.

Je suis interrompue à nouveau avant même de m'asseoir à mon bureau. Cette fois, il s'agit de Jenny Dawes, mon amie et subalterne.

— Hailey ! me lance-t-elle du seuil de la porte. Il y a deux requêtes en attente dans ta file.

Ça n'a pas traîné. Je ne me suis absentée que dix minutes.

— Je suppose qu'elles sont intéressantes, puisque tu es venue me prévenir en personne.

— Regarde ton écran ! dit-elle sans cacher sa joie.

Je bouge ma souris pour faire sortir mon ordinateur de veille. En effet, j'ai deux requêtes en file d'attente, et toutes deux sont intéressantes. L'une d'entre elles me procure même un frisson inapproprié.

C'est dire comme ma vie est glamour ces derniers temps ; une réclamation potentielle marque le temps fort de ma journée.

Je suis la cofondatrice de Fetch, la première entreprise d'assistants virtuels de Toronto, et seules les requêtes des clients les plus importants me parviennent. Ces derniers se divisent en deux catégories : les clients difficiles et ceux qui dépensent une fortune pour nos services. Les deux cas sont représentés dans les dernières demandes reçues.

— Alors ? demande Jenny, arborant un sourire extatique.

Je bois une gorgée de café.

— Je n'ai pas encore cliqué dessus. Approche-toi, puisque tu es si curieuse.

Elle ferme la porte de mon bureau, ce qui est sage de sa part. Ni elle ni moi ne souhaitons que Jackson, mon ex-mari et cofondateur de la boîte, entende nos commérages. Travailler avec lui est déjà assez compliqué ; je ne veux pas qu'il croie que je fais une fixette sur l'un de nos clients.

Jenny bondit presque de l'autre côté de mon bureau pour regarder l'écran.

— On ouvre quel message en premier ? Celui de M. GrosPaquet ou celui de ton futur mari ?

— Tu es hilarante.

Je prends une autre gorgée de café pour gagner du temps. Je me suis créé une vie imaginaire dans laquelle l'un de nos clients en particulier occupe un rôle prépondérant, ce qui n'est vraiment pas normal. Et pour ne rien arranger, mes émotions se lisent sur mon visage.

— J'ouvre d'abord le message de M. GrosPaquet. Il est arrivé deux minutes avant. C'est la politique de l'entreprise.

Jenny soupire.

— Il est grand temps que quelqu'un retire le balai qui est coincé dans ton cul. Et s'en serve pour te fesser. Je me demande si ton client préféré aime les petits jeux coquins.

Mon cerveau, toujours prompt à me trahir, embraye sur toutes sortes de questions au sujet dudit client.

Concentre-toi, Hailey ! Premier commandement : Tes clients tu ne convoiteras point.

Par souci de discipline, je clique donc sur la première requête, celle de MonsieurVingtCentimètres. Tel est le nom d'utilisateur incongru que ce client s'est attribué.

Mais ce n'est même pas pour cette raison que nous l'appelons M. GrosPaquet. Ce type a hérité de ce sobriquet en parvenant à inclure son entrejambe dans chacune des photos qu'il nous a envoyées. Il y a un mois, nos employés ont commencé à signaler ses requêtes comme étant inappropriées, c'est pourquoi elles arrivent désormais directement dans ma boîte mail ou dans celle de Jackson. Ou de Jenny si nous sommes tous les deux occupés. Nous ne voulons pas que nos « Fetchers » soient mal à l'aise.

Jenny et moi pensons que M. GrosPaquet est probablement inoffensif et assurément cocasse. Ses tentatives flagrantes pour attirer notre attention nous font bien rire. La requête du jour s'intitule : *Pile pour accordeur de guitare*.

Ça paraît barbant au possible. Mais depuis le temps, Jenny et moi savons à quoi nous en tenir.

Quand la photo en pièce jointe s'affiche, Jenny pousse un grognement.

— Waouh. Celle-ci risque d'être classée dans le top 10. Tout est dans la poigne, hein ?

C'est sûr, la photo mériterait un prix. L'accordeur ressemble à un... gland. Je ne peux pas appeler ça autrement. M. GrosPaquet a placé une main sur son entrejambe, paume ouverte. De l'autre, il serre l'accordeur entre ses doigts de manière suggestive.

Comme si ça ne suffisait pas, son... membre est couvert d'un simple cycliste en élasthane. Comme toujours, il semble très heureux de nous contacter.

— Belle prise de vue, me fait remarquer Jenny. Notre homme est un excellent photographe. Il exploite à fond la matière brillante pour obtenir le meilleur effet possible.

— Il sait ce qu'il fait, je te l'accorde. Tu peux lire les chiffres sur la pile ?

— Oh, la pile, bien sûr... (Jenny soupire.) Zoome dessus.

Je recentre la photo sur l'autre cuisse de notre client, où est placée une pile ronde. Le code d'immatriculation gravé sur le métal scintille. CR2032.

Une recherche rapide m'apprend qu'il s'agit d'une pile bouton au lithium, couramment utilisée pour alimenter des montres, des calculatrices et autres petits outils électroniques.

— OK, dit Jenny en enregistrant la référence de l'article demandé dans son téléphone. Transfère cette requête sur mon compte. Je file sur Bloor

Street. Je trouverai ce qu'il lui faut à la boutique qui vend des appareils photo ou à la bijouterie.

Un clic, et c'est fait. La pile de M. GrosPaquet sera livrée à la réception de son immeuble, probablement dans l'heure. Il réglera l'achat, majoré de vingt-cinq pour cent, ainsi que trente-cinq dollars de l'heure pour nos services. Tout ça pour une tâche qu'il aurait pu effectuer lui-même.

Ah, les riches ! Ils adorent les services de qualité et n'hésitent pas à payer le prix fort.

— Maintenant, dépêche-toi de nous montrer ce que désire le futur M. Hailey. Je ne tiens plus, là ! se lamente Jenny.

— Du calme. J'espère vraiment qu'il n'a pas de problèmes avec le nouveau promeneur de son chien, dis-je en cliquant sur le tableau de bord pour retrouver la requête de Sniper87. Après le désastre de la dernière fois... Je me sens tellement coupable.

Hélas, la demande a pour titre : *Tentative n° 2 ! La troisième sera la bonne ?*

— Oh, oh. (Jenny se mord la lèvre.) Que s'est-il passé, cette fois ?

Elle se penche vers l'écran et nous lisons le message ensemble.

Salut, HTE ! Merci d'avoir envoyé à ma mère son cadeau d'anniversaire. Vous aviez affirmé vous y connaître en chocolats, et vous aviez raison (je n'en doutais pas) : ma mère n'arrête pas de me parler de ces truffes de cacao grand cru. Alors, merci, mon statut d'enfant chéri est garanti pour encore un an.

— Oooh ! soupire Jenny. Tu as rendu sa maman heureuse. Ça facilitera vos rapports quand elle deviendra ta belle-mère.

Je ne me donne pas la peine de répondre à sa blague, parce que ce n'est pas la première fois qu'elle fait ce genre de remarque. Et j'ai un mauvais pressentiment en ce qui concerne la suite du message.

Je ne voudrais pas passer pour un emmerdeur, mais malheureusement, le nouveau promeneur de chien s'est avéré plus incompetent encore que celui qui avait laissé Rufus manger ma valise en cuir. La caméra de sécurité que vous avez achetée pour moi le montre fureter dans tous les coins de mon appartement. Voici un échantillon de ses activités.

— Je le crois pas ! s'écrie Jenny. On va voir son appartement ?

— Jen ! On a envoyé un déséquilibré chez notre client et tout ce qui t'intéresse, c'est de découvrir à quoi ressemble sa garçonnière ?

D'ordinaire, je serais aussi intriguée que mon amie. Moi-même, j'ai essayé à plusieurs reprises de me figurer l'appartement de Sniper87. Quand il a divorcé l'été dernier, il a utilisé Fetch pour acheter rapidement tout le mobilier dont il avait besoin. Meubler son intérieur m'a pris deux mois et j'ai sélectionné chaque article avec soin.

Et voici la coïncidence qui a attisé ma curiosité : tandis que je ratissais la ville pour trouver « un énorme canap' avec un genre de repose-pieds » et « une télé assez grande pour voir les poils de nez des commentateurs sportifs quand je regarde un match » (dixit le client), les blogueurs friands de ragots n'arrêtaient pas d'évoquer la fin du mariage du vétéran de l'équipe de Toronto, Matt Eriksson.

C'est là que je me suis penchée davantage sur le nom d'utilisateur choisi par mon client, Sniper87. Au hockey, c'est comme ça qu'on appelle un attaquant central chevronné. Et mon joueur préféré est né en 1987.

Mais il est tout de même possible que ce soit une coïncidence.

Ce qui distingue Fetch de ses concurrents, c'est que nous offrons à nos clients la possibilité de conserver leur anonymat. Quand nous avons décidé de proposer cette option, nous pensions précisément aux célébrités. Sniper87 a coché la case en question sur son compte client. D'où le mystère. Et ma curiosité croît de jour en jour.

Ma main tremble quand je clique sur le lien qu'il a envoyé. Sur l'écran apparaît une vidéo en basse résolution, sans le son. À l'arrière-plan,

quelqu'un traverse un spacieux appartement de style loft.

Et là ! C'est le canapé d'angle et les coussins décoratifs que j'ai choisis ! Ils trônent au centre d'un grand et beau salon.

— Mince alors, il a une terrasse panoramique ! s'extasie Jenny. Et sa cuisine ! Waouh ! Je l'imagine te poser sur cet îlot pour te prendre à la hussarde.

— Jenny ! Reste concentrée.

Le type à l'écran parcourt tranquillement la pièce, tel un inspecteur de police menant son enquête. L'imbécile touche chacun des objets se trouvant sur son chemin, les soulevant pour les étudier de plus près. Et tandis qu'il triture un livre, un cadre photo et une pile d'enveloppes qu'il a trouvée sur une table, un chien noir le suit. Il tient sa laisse dans sa gueule et il a l'air triste.

— Oooh ! Le pauvre chien attend qu'il le promène et ce connard lit le courrier de notre client ! (Mon estomac se noue.) Tout est ma faute.

Et c'est là que la situation empire. Je prends ma tête entre mes mains quand le sinistre personnage sort son téléphone et se met à prendre l'appartement de Sniper87 en photo.

— Ce n'est pas ta faute, voyons ! réplique Jenny en me donnant une tape sur le dos. Tu lui as trouvé un service de garde d'animaux, comme il le demandait. L'entreprise en question est foireuse, tu n'y es pour rien. Ces choses-là, ça arrive. Maintenant... (Elle attrape ma souris et clique sur la séquence précédente.) Observe ce qui est accroché au mur. On dirait un maillot de joueur dédicacé.

Je lève la tête.

— Tu es sûre ?

Mon cœur est secoué de spasmes.

— Certaine. (Elle pointe son index dessus.) Regarde. Le reflet sur le cadre m'empêche de bien voir. Mais là, c'est une manche. C'est un... maillot des Rangers ?

Si quelqu'un est capable de repérer ce genre de détails – même sur des images en noir et blanc –, c'est bien Jenny. Elle a des yeux d'aigle.

— Waouh. On dirait, oui. Mais ça ne prouve rien. C'est peut-être un simple fan de hockey. Pourquoi un joueur accrocherait-il un maillot dédicacé chez lui ?

— Être hockeyeur professionnel n'empêche pas d'être fan. À tous les coups, c'est un maillot de Gretzky. Ton Eriksson devait être tout gamin quand il était au sommet de sa gloire.

— Tu as vraiment réponse à tout, toi.

Jenny renifle.

— Pour que je la ferme, tu sais ce que tu peux faire, répond-elle. C'est très simple, tu ouvres son fichu dossier client et tu regardes qui c'est ! Et tu mets fin à cette insoutenable torture.

— Nos clients ont le droit de conserver leur anonymat lorsqu'ils ont coché la case « respect de la vie privée ». Il en va de notre politique de confidentialité.

Elle lève les yeux au ciel.

— Je parie que tu regrettes d'avoir pensé à cette option quand tu as créé l'entreprise.

— Ça m'a traversé l'esprit.

— Écoute, tu refuses que tes employés connaissent l'identité de certains clients, ce qui est tout à ton honneur. Mais toi, tu possèdes la boîte ! Tu es la cheffe et Sniper87 t'a donné en toute confiance son nom, son adresse, le numéro de sa carte Platinum ainsi que sa taille de sous-vêtements. Nos conditions générales stipulent que Jackson et toi avez accès à ces informations. Alors, arrête de te faire du mal et consulte son fichu dossier !

— Une autre fois, peut-être, dis-je pour changer de sujet. Pour l'heure, je dois régler ce problème.

Jenny pousse carrément un grognement désapprobateur.

— Par moments, je jurerais que tu as été kidnappée par des extraterrestres. La Hailey que je connais n'est pas une dégonflarde.

— Une quoi ?

— Une poule mouillée. (Sa remarque me vexe un peu, mais Jenny poursuit :) La Hailey que j'ai rencontrée il y a quelques années est une femme d'affaires intrépide et une fonceuse. Que lui est-il arrivé ?

Son divorce, voilà ce qui lui est arrivé.

Mais Jenny n'en a pas encore fini avec moi.

— Tu pourrais faire la connaissance de l'homme de tes rêves, tu sais. Il te suffit de lui téléphoner pour le remercier d'être un si bon client. Présente-toi et tâche de lui montrer toute l'importance que tu accordes à sa... personne.

— Il n'en est pas question !

— Pourquoi pas ? Il faut que tu recommences à sortir, à rencontrer des hommes ! D'ailleurs, Tad le Techos s'intéresse à toi, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

— Tu dis n'importe quoi.

Quelle idée ridicule !

Jenny a l'air excédée.

— Il vient de t'inviter à prendre un café ! Et tu l'as envoyé bouler.

— Oui, mais ça n'avait rien de romantique.

Elle pose une main sur mon épaule.

— Je t'assure que si, Hailey.

— Je n'en crois rien.

— Il porte une casquette à l'effigie de Toronto chaque fois qu'il sait qu'il va te voir, et je sais de source sûre que ce n'est pas un supporter. Je l'ai entendu dire à Dion qu'il soutenait les Bruins de Boston.

— Oh !

— Enfin, ça fait tilt.

— Je suis un peu lente, parfois.

Tad le Techos est fan des Bruins ? Même s'il m'intéressait, ça ne pourrait jamais fonctionner entre nous, car il y aurait conflit de loyauté. Mon équipe et moi, c'est à la vie, à la mort.

— Tu n'es lente que pour certaines choses, réplique-t-elle. Mais je n'ai pas le temps de polémiquer davantage sur ce sujet, car je dois aller acheter une pile pour un mec obsédé par son pénis. À plus tard.

— À toute.

À peine Jenny partie, je reporte mon attention sur le message de Sniper87. Il suffirait de quelques frappes sur mon clavier pour révéler son identité. Et c'est bien tentant. Mais découvrir la vérité poserait deux problèmes.

Tout d'abord, si Sniper87 n'était pas Matthew Eriksson, l'attaquant le plus torride et le plus robuste de l'équipe de beaux gosses de Toronto, je serais anéantie. Les quelques heures que je passe chaque jour à venir en aide à une personne qui pourrait être la célébrité qui me fait craquer depuis toujours sont, de loin, ce qu'il y a de plus romantique dans ma vie à l'heure actuelle.

S'il ne s'agit pas de lui, je préfère ne pas le savoir.

Deuxièmement, si je consultais son compte, cela ferait de moi une vulgaire fouineuse, à l'instar du promeneur de chien de la vidéo. Pour l'instant, je me contente de suppositions quant à l'identité de mon client. C'est un jeu que j'ai inventé pour m'amuser. Mais pour avoir la confirmation que Sniper87 est effectivement Matt Eriksson, je serais obligée de franchir une limite déontologique et je m'y refuse. Il utilise Fetch parce que nous avons promis de préserver son intimité. Et honorer cette promesse constitue l'un des principes fondateurs de notre entreprise.

Assez gambergé ! Chaque problème a sa solution. J'ouvre une fenêtre de dialogue dans notre application.

HTE : Salut, Sniper. Je suis vraiment NAVRÉE d'apprendre ça ! Je signale dès aujourd'hui au service concerné le comportement déplacé de

leur employé. Et bien entendu, nous ne retravaillerons plus avec eux. Regarder cette vidéo m'a mise terriblement mal à l'aise. Sachez que je suis sincèrement désolée.

Nous faisons appel à des sous-traitants quatre étoiles ou plus, blablabla, mais ce n'est pas une excuse.

Des points de suspension apparaissent immédiatement en dessous de mon message, m'indiquant que Sniper est en train de me répondre. Aussitôt, je sens un frisson parcourir mon bas-ventre.

Étant donné que je suis l'interlocutrice privilégiée de ce client, nous discutons souvent par écrans interposés. Et j'y prends bien plus de plaisir que je ne le devrais.

Sniper87 : Hé, détendez-vous ! Je ne reproche rien à Fetch, le service est génial. Tout comme vous ! Pourquoi je vous sollicite aussi souvent, à votre avis ? Ce genre de mésaventures m'arrive parfois, ça n'a rien à voir avec vous.

J'ai déjà écrit à l'entreprise concernée pour leur faire part de mon insatisfaction, et vous pouvez me croire, je n'y suis pas allé de main morte ! Vous n'avez rien à vous reprocher, H ! Vous avez toute ma confiance. Mais que faire, maintenant ? Je suis sur la route, et quelqu'un doit absolument promener Rufus ce soir et demain matin.

HTE : Je suis en train de chercher un autre promeneur.

Sniper87 : À tout hasard, serait-il possible que vous le promeniez ? Je sais que votre règlement vous interdit de pénétrer dans les logements de vos clients (je l'ai appris quand j'ai demandé si quelqu'un de chez vous pouvait se charger de monter les lits de mes gamines), mais je suis vraiment coincé. Vous n'aurez même pas à entrer ! Ouvrez la porte en

composant mon code de sécurité et sifflez. Rufus apportera sa laisse si vous dites le mot « promener ».

J'hésite. Et j'hésite encore.

Il a raison au sujet de notre règlement intérieur. Nos employés s'occupent de trois tâches : 1) effectuer les réservations et organiser en ligne divers événements pour nos clients, 2) acheter et livrer les produits demandés, et 3) embaucher des services de proximité. C'est tout ce que couvre notre assurance professionnelle. C'est pourquoi nous sous-traitons systématiquement toute autre tâche. Sans exception.

Malgré toutes ces précautions, j'ai envoyé un détraqué chez ce client. Si des photos de son appartement atterrissent sur Internet, je serai mortifiée.

HTE : Très bien. Je vais envoyer un employé en qui j'ai toute confiance pour promener Rufus. Quelqu'un qui aime les animaux.

Sniper87 : Vous êtes la meilleure. Merci, H.

Ses paroles me font chaud au cœur et je me sens fondre. Mais si Jackson apprenait ce que je m'appête à faire, il péterait les plombs.

Ce sera donc une mission furtive. Personne, pas même Jenny, ne doit savoir.

1. *Fetch* signifie « aller chercher » ou « rapporter » en anglais. (N.d.T)

Mon âme sensible



Matt

Le match contre Chicago a été brutal. On a perdu, 4 contre 3. Tous les muscles de mon corps sont rigides tandis que je me traîne péniblement jusqu'aux vestiaires pour me doucher et me changer.

Les dix-huit mois qui viennent de s'écouler m'ont donné une sacrée leçon d'humilité. Ma femme m'a quitté et j'ai eu trente ans. Ce n'est pas vieux, sauf quand on est hockeyeur professionnel. Il me reste encore cinq ans, peut-être, mais je commence à comprendre que chaque année me semblera plus difficile que la précédente.

Et je déteste ça.

Pour empirer les choses, je suis entouré de jeunes gaillards bien charpentés qui ignorent ce qu'est l'arthrite. Comme Ryan Wesley, âgé de vingt-trois ans, qui se dirige vers son casier d'un pas leste et tranquille. On croirait qu'il vient de passer trois heures à se prélasser sur un transat et non à foncer sur la glace et à marquer deux buts.

Will O'Connor, notre nouvel attaquant, a la vingtaine lui aussi, mais il se comporte comme un adolescent attardé. Torse nu, son pantalon déboutonné et une serviette sur la nuque, il effectue une petite danse de la joie à travers la pièce avant de venir se poster devant Blake Riley, qui a également marqué un but ce soir, et moi. Malheureusement, les efforts de Blake et Wesley n'auront servi à rien.

— Yo, Riley ! lance O'Connor de sa voix traînante, en passant la main dans ses cheveux ondulés.

Ce gamin a une chevelure de minet. Et une gueule de minet. C'est... un minet. Avec toute l'arrogance qui va avec.

— Yo, O'Connor ! l'imité Blake.

— Lemming et moi, on va au *Roofstop* ce soir. Il paraît que c'est de la balle. Partant ?

Blake secoue la tête.

— Désolé, j'ai un rencard.

Les sourcils de O'Connor forment deux arcs de cercle. Les miens aussi, car aux dernières nouvelles, Blake filait le parfait amour avec Jess Canning, la belle-sœur de Wesley. Je tourne aussitôt la tête vers Blake, qui éclate de rire.

— Relax, Matty-Cake. J'ai rendez-vous sur Skype avec J-Babe.

Je me détends. Mais légèrement, parce que cet enfoiré sait que j'ai horreur de ses surnoms à la noix.

— Transmets-lui mes amitiés, dis-je.

— Je n'y manquerai pas, répond Blake avant d'arborer un grand sourire. Enfin, si j'y pense. Possible que j'oublie, parce que le sexe sur Skype avec Jess me plonge toujours dans une sorte de coma post-orgasmique.

O'Connor lève les yeux au ciel, l'air dégoûté.

Quelques casiers plus loin, Wes gémit.

— Vieux ! Tu parles de ma belle-sœur, là. Je t'interdis de prononcer dans la même phrase les mots « sexe sur Skype » et « Jess » !

Blake émet un grognement blasé.

— Ah, ouais ? Par contre, toi, tu peux mater sans vergogne des photos pornos de J-Bomb quand t'es assis à côté de moi dans l'avion...

— Elles n'avaient rien de pornographique ! se récrie Wes. (Les joues cramoisies, il balaie du regard nos coéquipiers tandis que ces derniers

ricanent.) Il m'avait envoyé des photos de son nouveau costume ! Il était intégralement vêtu.

Poussant un profond soupir, O'Connor se tourne vers moi.

— Et toi, Eriksson ? Le *Rooftop*, ça te tente ?

Je grommelle.

— Je passe.

D'une, on est mi-novembre. Je n'ai pas envie de me geler les miches sur un toit-terrasse. Et de deux, je suis claqué.

— Espèce de gonzesse, me lance O'Connor avant de glousser. Correction : les gonzesses, c'est ce que tu vas louper.

Je lui jette un sourire moqueur.

— Morveux, je me tapais des gonzesses alors que tu étais encore à l'école primaire. On m'a sélectionné quand j'avais dix-huit ans, je te rappelle. Et comme nous le savons tous, les supportrices aiment les petits jeunes.

— Ouais, parce que c'est beaucoup plus facile d'amadouer ces pauvres abrutis pour se faire passer la bague au doigt, réplique O'Connor du tac au tac. Et c'est précisément ce qui t'est arrivé, vieil homme.

Pas du tout. Mon ex-femme n'est même pas amatrice de hockey. Kara continue à ce jour de changer de chaîne quand il y a un match à la télévision. Et au cours de nos six années de mariage, elle n'a jamais manqué une occasion de me rappeler que je n'étais qu'un sportif sans cervelle qui, de toute évidence, avait épousé une femme trop bien pour lui.

Il y avait un tas de choses relatives au monde du hockey qu'elle n'aimait pas, et elle me tenait responsable de toute l'attention que me portaient ses congénères. Comme si c'était ma faute si les groupies se jetaient sur les joueurs après un match, ou venaient me draguer chaque fois que je mettais le nez dehors.

Être la coqueluche de ces dames est agréable, mais je n'ai jamais trompé ma femme. Jamais. J'ai gardé ma braguette fermée de l'instant où

j'ai prononcé mes vœux jusqu'à ce matin sinistre où j'ai signé les papiers de divorce et regardé avec mélancolie l'encre sécher sur la feuille.

— Si tu le dis. (Je n'ai aucune envie de polémiquer avec O'Connor, et il ne tient pas non plus à connaître les véritables motifs de mon divorce.) Le vieil homme va s'écrouler dans sa chambre d'hôtel. Amusez-vous bien sur le toit-terrasse ! Tâchez de ne pas vous geler les couilles.

Le gamin me décoche un clin d'œil.

— T'en fais pas pour moi. Je trouverai une jolie petite supportrice de Chicago pour me les réchauffer.

Je marmonne dans ma barbe.

— Tu m'en vois ravi.

Difficile à croire que j'étais comme lui, à une époque. Effronté, arrogant et obsédé par le sexe. La seule chose qui m'obsède dernièrement, c'est d'arriver à passer plus de temps avec mes gosses.

Je quitte le vestiaire avec Blake et Wes, qui sont tous deux captivés par leur téléphone. Dehors, le car attend pour nous ramener à l'hôtel. Je m'assieds à côté de Riley et ferme les yeux le temps du court trajet. Je me sens vieux. J'ai à peine trente ans, mais j'ai l'impression d'avoir déjà un pied dans la tombe. Ah, putain. Voilà que je sombre dans le mélodrame. Mais je suis... éreinté.

Le voyant vert qui s'allume quand je passe la carte magnétique devant la porte de ma chambre constitue l'événement le plus joyeux de ma journée. À peine ai-je refermé la porte que je me déshabille. J'ai besoin de dormir.

Mais d'abord, je veux avoir des nouvelles de Rufus.

Je lance l'application de sécurité sur mon iPad, et l'intérieur de mon appartement apparaît à l'écran. L'endroit me paraît encore un peu aseptisé, même si Hottie de chez Fetch s'était donné pour mission de le meubler et de le décorer.

Elle a fait du bon travail, d'ailleurs. Les meubles et la vaisselle sont élégants, mais sans prétention. Je l'ai appelée à la rescousse et elle s'est surpassée. Tout ce que j'ai eu à faire, c'est de lui envoyer un plan de l'appartement. Je ne savais même pas ce que je devais acheter, mais Hottie s'est chargée de tout, y compris de choses auxquelles je n'aurais jamais pensé. C'est elle qui a choisi les serviettes et les porte-savons pour chaque salle de bains, par exemple.

Elle a même trouvé ce cadre photo permettant d'accrocher les dessins de mes filles au mur. Son utilisation est simplissime : il me suffit de glisser chaque nouvelle œuvre d'art sous le verre, et le tour est joué. Comme je ne vois pas mes enfants aussi souvent que je le voudrais, admirer leurs dessins tous les jours me donne l'impression de passer du temps en leur compagnie.

Ouais. Si mon appartement évoque un lieu désolé, ce n'est nullement sa faute.

Il y a de cela deux semaines, j'ai dû utiliser Fetch pour demander à Hottie de me trouver des gamelles et un lit pour chien. Mon ex-femme a décidé tout d'un coup qu'elle ne s'occuperait plus de Rufus, considérant la tâche trop ardue. Elle m'a envoyé un texto me demandant de choisir entre deux options : recueillir mon chien chez moi ou l'envoyer dans un refuge pour animaux.

L'abandonner dans un refuge ! Quelle horreur ! Toutefois, cela ne devrait guère me surprendre. Après tout, Kara m'a foutu à la porte. Pourquoi traiterait-elle Rufus différemment ?

L'image devient plus nette et j'aperçois aussitôt mon copain à fourrure. Il est en train de faire la sieste sur le canapé, l'air heureux, la tête posée sur ses pattes avant.

— Salut, mon grand, dis-je même si je sais qu'il ne peut pas m'entendre.

Puis je fais glisser mon index sur l'historique en bas de l'application pour voir le déroulé de la journée, examinant les vignettes qui s'affichent sur l'écran. Rufus en train de mâchouiller un jouet en plastique sur le tapis. Rufus en train de dormir. Rufus mangeant son dîner et...

Là. Quelqu'un dans mon appartement. Je reviens en arrière pour voir le début de la rencontre, puis j'appuie sur « lecture ». La porte d'entrée s'ouvre et une jeune femme franchit le seuil de mon appartement. Je distingue sa silhouette gracile avant qu'elle ne s'agenouille devant Rufus, qui est descendu prudemment du canapé. Il s'avance pour la renifler, et elle se penche vers lui. Tandis qu'elle le caresse, je vois ses lèvres remuer et regrette de ne pouvoir entendre ce qu'elle lui dit.

Rufus se met à remuer la queue comme un petit fou, et franchement, je le comprends. Elle est super mignonne, cette nana, dans le genre punk rock. Elle a de longs cheveux noirs avec une frange, de grands yeux en amande et plusieurs piercings aux oreilles. Il y en a tellement que je n'arrive pas à les compter. Je plisse les yeux, mais l'image n'est pas assez nette. La jeune femme pose une question à Rufus, laquelle doit contenir le mot « promener », car il frétille de joie avant de courir chercher sa laisse, glissant sur le parquet dans son excitation.

Quelques secondes plus tard, ils franchissent la porte ensemble. Me voilà débarrassé de l'autre harceleur. Dieu merci !

Je jette un coup d'œil à l'heure pour avoir une idée du temps que cette nouvelle promeneuse a consacré à mon chien. La caméra de surveillance ne montre rien d'autre que mon appartement vide, alors je lance le site Web de Fetch, car j'ai une petite théorie.

L'interface de connexion est illustrée d'une photo que je vois chaque fois que je consulte le site. Elle montre une séduisante jeune femme assise à un bureau. Ses cheveux noirs sont attachés en un chignon lâche, dévoilant sa nuque, et elle a un crayon entre les dents. Chaque fois que j'utilise Fetch, c'est-à-dire à peu près tous les jours, je l'admire. Il est

possible que cette photo provienne d'une banque d'images, mais il se pourrait aussi que ce soit Hottie, la personne qui s'occupe de la plupart de mes requêtes.

Certes, elle ne s'appelle pas vraiment Hottie. Mais j'ignore ce que signifie HTE, et dans ma tête, cet acronyme est devenu « Hottie ». Et – c'est pitoyable, je sais – c'est la seule femme à qui je parle régulièrement. Et nous ne nous sommes jamais rencontrés.

Mais je suis sûr qu'elle se trouvait chez moi aujourd'hui. La femme que j'ai vue sur la vidéo de surveillance ressemble énormément à celle que je reluque sur l'interface de connexion du site Web.

Énormément.

L'application de sécurité ne montre aucune activité pendant un moment. Je me brosse les dents et m'apprête à me coucher. Je consulte les scores des autres matchs de la soirée pour avoir une idée de la tournure que prend la compétition.

Enfin, il y a de nouveau du mouvement. La porte s'ouvre et Hottie franchit le seuil avec Rufus, qui remue toujours la queue, heurtant la cuisse de sa promeneuse. Celle-ci porte un jean slim qui sublime ses jambes fuselées.

Puis elle se penche et embrasse Rufus sur la truffe.

Chanceuse, la bête.

Bien que je sois lessivé, je clique sur l'icône « tchat » au lieu de fermer l'application. Hottie doit probablement dormir, mais je tape quand même un petit mot.

Sniper87 : Rufus a l'air de s'être bien amusé avec sa nouvelle promeneuse. Une réussite ?

À ma grande surprise, des petits points apparaissent à l'écran, indiquant que quelqu'un est en train de répondre. Une seconde plus tard, le message s'affiche.

HTE : *À vous de me le dire. Seul le client peut en décider.*

Sniper87 : *On dirait bien. Vous êtes libre pour le promener demain, n'est-ce pas ?*

Quelques secondes s'écoulent.

HTE : *J'enverrai la même employée, si vous en êtes satisfait.*

Je regarde l'écran pendant un moment. Je ne saurais dire pourquoi, mais je suis convaincu que c'est Hottie qui a promené Rufus aujourd'hui. Je veux qu'elle l'avoue, même si j'ignore pourquoi cela me tient tellement à cœur. On tchatte sur l'appli depuis près d'un an, mais ce n'est pas comme si nous sortions virtuellement ensemble.

Notre relation est strictement professionnelle. Enfin, pas tout à fait. Cette femme a entièrement décoré mon appartement. Elle connaît ma marque de sous-vêtements. On peut difficilement faire plus intime. Elle sait que je suis divorcé. Que j'aimerais voir mes filles plus souvent. D'ailleurs, c'est elle qui m'a conseillé d'acheter les mêmes lits que ceux qu'elles ont chez leur mère. « *Elles se sentiront à la maison quand elles dormiront chez vous.* »

Sniper87 : *Je suis très satisfait de cette employée.*

C'est un euphémisme, alors je renchéris.

Sniper87 : *Elle a toute ma gratitude. En plus, elle est mignonne.*

J'appuie sur « envoyer » sans réfléchir et ne suis guère surpris que la réponse tarde à venir.

HTE : *Vous draguez mon employée, maintenant ?*

Je résiste à la tentation d'écrire : « *Pas du tout, c'est vous que je drague.* »

En vérité, je suis stupéfait qu'une telle idée m'ait traversé l'esprit. Depuis le divorce, j'ai à peine pensé aux femmes. Bon, ce n'est pas tout à fait vrai. Je reste un homme ; ça m'est arrivé de me branler, de regarder un peu de porno. Mais je n'ai pas essayé de brancher une femme en chair et en os. J'éconduis celles qui flirtent avec moi quand je suis au bar avec mes coéquipiers. Je ne suis pas dans mon assiette en ce moment et je ne sais pas trop où j'en suis. Je me sens trop vieux pour les aventures sans lendemain, mais trop désabusé pour tenter quelque chose de plus sérieux. Cela ne me laisse qu'une seule option : le célibat.

Sniper87 : *Je vous fais simplement remarquer que la nouvelle promeneuse est jolie, c'est tout.*

HTE : *Je ne manquerai pas de lui transmettre le compliment (sarcasme).*

Sniper87 : *C'est une amatrice de hockey ?*

HTE : *Pourquoi cette question ?*

Sniper87 : *Simple curiosité.*

HTE : *Ça se pourrait. Et VOUS ? Vous êtes amateur de hockey ?*

Je ricane intérieurement.

Sniper87 : *Je préfère les échecs. Le hockey, ça peut aller. Un poil trop violent pour l'âme sensible que je suis.*

HTE : *Hmm-hmm. Je n'en doute pas.*

Je plisse les yeux. J'ai l'impression que c'est elle qui me provoque, à présent. D'ailleurs, je suis persuadé que cette femme sait exactement qui je suis. Quand j'ai commencé à utiliser Fetch, différentes initiales s'affichaient pour traiter mes requêtes. Mais dernièrement, c'est toujours HTE, et sa signature indique : *Cofondatrice, administratrice*. J'ai demandé à rester anonyme, certes, mais j'imagine que cela ne vaut que pour les Fetchers. En tant que patronne, HTE doit avoir accès aux profils de tous les clients. Par conséquent, elle sait forcément que je suis Matt Eriksson, attaquant de Toronto.

Sniper87 : Je plaisante. Le hockey, il n'y a que ça de vrai. Que faites-vous debout à cette heure ?

S'ensuit une longue, longue pause. Je perçois presque le ton de reproche dans sa réponse.

HTE : J'ai veillé tard pour regarder le match contre Chicago, et maintenant je suis trop énervée pour dormir.

Un immense sourire étire mes lèvres. Bordel, pourquoi cela m'amuse-t-il tant ? Et il semblerait que ma fatigue se soit envolée. Discuter avec Hottie me met toujours d'excellente humeur.

Sniper87 : J'espère que vous n'êtes pas trop anéantie.

HTE : Malheureusement, si. Je suis inconsolable.

Je brûle d'envie de lui répondre : « *Je serais enchanté de venir vous consoler...* » Et je le pense. Ma libido vient de se réveiller, et c'est aussi violent que soudain. Ma queue est en train de durcir, alors qu'on ne parle même pas de sexe.

Sniper87 : Assurez-vous d'envoyer la même promeneuse pour demain 10 heures. Il y aura peut-être quelque chose pour elle sur le comptoir de la cuisine.

HTE : Que voulez-vous dire ?

Sniper87 : Ne vous inquiétez pas.

Oui, mais... merde. À présent, je dois trouver un moyen de déposer mon petit cadeau à l'appartement alors que je suis toujours à Chicago. Je me creuse les méninges jusqu'à ce qu'une fulgurance me frappe. Katie Hewitt, songé-je avec triomphe. L'épouse de mon coéquipier possède un double des clés de mon appartement, et elle serait tout à fait capable de me rendre ce service. Katie est une superwoman.

HTE : Qu'entendez-vous par là, Sniper ??? Qu'y aura-t-il sur le comptoir de la cuisine ?

Sans cesser de sourire, je ne prête nulle attention à sa question et tape trois mots en guise de réponse.

Sniper87 : Bonne nuit, HTE.

HTE : Répondez-moi, Sniper !

HTE : Nous n'aimons guère les surprises, chez Fetch.

HTE : Sniper ? Vous êtes là ?

HTE : Sniper ??

Fétichiste des épaules

Hailey

Après cette conversation troublante avec Sniper, je passe la nuit à tourner dans mon lit. Quand mon réveil sonne à 6 h 30 le lendemain, je gémis en fixant le plafond des yeux.

Il a dit que j'étais mignonne. Il a même dit « jolie » !

Peut-être que ça fait de moi la fille la plus pitoyable au monde, mais je n'ai pas arrêté de penser aux paroles que nous avons échangées, de les analyser une bonne centaine de fois jusqu'à ce que je me résolve à éteindre pour tenter de trouver le sommeil.

Je n'aurais pas dû flirter avec lui. Mais, bon sang, que c'était amusant !

Le jour point quand je finis par traîner ma carcasse jusqu'au bureau. J'ai rendez-vous avec notre programmeur pour discuter des nouvelles fonctionnalités de notre application mobile, mais j'ai l'œil rivé à l'horloge tout du long.

Il me tarde d'aller promener un clébard. C'est dire à quoi est réduite ma vie. Un chouette clébard, certes. Mais n'empêche.

Il est bientôt 10 heures. J'expédie la réunion et congédie gentiment le programmeur. Je ne veux pas être en retard pour promener Rufus. Et mince ! J'ai une requête prioritaire en attente ; elle émane de M. GrosPaquet.

J'envoie un message à Jenny, qui met à peine quelques secondes à me rejoindre.

— Qu'a-t-il fait, cette fois ? s'enquiert-elle avec impatience.

— Je n'ai pas cliqué dessus, parce que je sais à quel point tu aimes t'en occuper.

— Tu es vraiment la meilleure des amies, répond Jenny avant de faire le tour de mon bureau en sautillant pour venir se placer derrière moi. On sort boire un verre demain soir ? Ce soir, je ne peux pas, j'ai entraîné de roller-derby.

— Avec plaisir.

Jenny adore me traîner dans les bars dans l'espoir qu'on rencontre des mecs respectables. Son plan ne fonctionne jamais comme elle l'avait prévu, mais c'est toujours plus sympa que de squatter seule sur mon canapé, comme une loseuse.

— Mais choisis un bar avec une télé, d'accord ? On joue contre Buffalo demain, et je pense qu'on peut gagner. J'ai hâte de voir ça !

Mon amie gémit.

— Oh, non ! Pas un bar sportif ! Je veux du glamour, pas de la bière et des cacahuètes.

— Mais ça grouillera de mecs, lui fais-je remarquer.

Elle considère mon propos, sourcils froncés.

— Je vais y réfléchir.

— Fais donc ça.

J'ouvre la requête de M. GrosPaquet et lis l'en-tête du message : *MonsieurVingtCentimètres a besoin d'un kimono en soie.*

— Oh, Seigneur ! (Jenny ricane.) Je sens qu'on va s'amuser.

M. GrosPaquet ne nous déçoit jamais. Il demande un kimono pour homme en taille médium. *Longueur minimum : cent vingt centimètres, précise-t-il. Cent pour cent soie. Couleur : sans préférence.*

Naturellement, il a joint une photo. Son visage est coupé, et c'est fort dommage, car cet homme nous intrigue, Jenny et moi, depuis des mois. Toutefois, on voit son corps. Il est torse nu et porte un slip bleu pétant qui couvre à peine son érection, que l'on distingue sans peine sous le tissu élastique.

Jenny glousse, mais moi, je suis pressée.

Sur la photo, un mètre de couture pend de ses épaules jusqu'à ses genoux. Je zoome et constate que la longueur du ruban est de cent vingt-sept centimètres.

— Tu arriveras à trouver un kimono ? demandé-je à Jenny. Utilise mon ordinateur au besoin. Moi, j'ai une course à faire.

Un coup d'œil à l'horloge m'informe que c'est presque l'heure de promener Rufus.

— Attends ! Zoome encore ! On peut enfin vérifier si MonsieurVingtCentimètres exagère ou dit la vérité. L'angle du ruban n'est pas bon, cela dit. On va devoir faire un peu de trigonométrie pour déterminer si son hypoténuse mesure vingt centimètres. En utilisant le théorème de Pythagore...

— Faut que je file, dis-je en me levant. Je t'envoie un texto d'ici vingt minutes, d'accord ? Si le kimono s'avère difficile à trouver, on fera une session brainstorming.

Jenny se glisse dans le fauteuil que je viens de libérer, mais elle ne me quitte pas des yeux tandis que j'attrape ma veste et l'enfile.

— Tu te comportes de manière bizarre aujourd'hui.

— Je suis à la bourre, c'est tout. À plus !

Je me sauve, laissant Jenny se demander quelle mouche m'a piquée et, je l'espère, acheter un kimono pour un mec friqué doté d'une longue bistouquette.

Il est poilant, mon taf, hein ?

L'appartement de Sniper se situe à deux pâtés de maisons de mon bureau, aussi ne me faut-il que quelques minutes pour m'y rendre à une allure tranquille. J'ai décidé de porter des chaussures confortables pour ma balade avec Rufus. Au pied de l'immeuble, un portier en costume flambant neuf attend pour me conduire à l'intérieur.

— Je viens promener Rufus, dis-je. Appartement 303.

— Il sera ravi de vous voir. Ça fait déjà plusieurs heures que je l'ai emmené se soulager pendant ma pause cigarette. Montez.

L'ascenseur me mène à un couloir recouvert d'un tapis destiné à étouffer le bruit des pas. La porte d'entrée s'ouvre avec une clé magnétique. Le code est 1967. Cette année-là, Toronto a remporté la coupe Stanley pour la dernière fois.

Mais bon, on est dans l'Ontario. La moitié des codes secrets à quatre chiffres doit être 1967. Le hockey et nous, c'est une grande histoire d'amour.

— Wouaf !

Rufus bondit du canapé. C'est un aboiement de joie, accompagné d'un remuement de queue en règle. Je m'accroupis et le gratouille derrière les oreilles. Il me renifle tout en sautillant. *Je suis un bon chien, t'as vu ?* exprime son langage corporel. *Ça fait des heures que je suis seul à la maison et j'ai pas grignoté les affaires de papa.*

— Mais oui, t'es un bon garçon. Le meilleur. Tu vas chercher ta laisse, qu'on aille se promener ?

Il file comme une flèche et je me redresse, puis me tourne vers la cuisine ouverte au fond de la pièce. L'îlot central immaculé est dépourvu de tout objet à l'exception du saladier choisi par mes soins pour qu'il se marie parfaitement à la vaisselle de mon client.

Ainsi que d'une carte blanche pliée en deux, disposée comme une tente miniature.

Je m'avance pour pouvoir la lire. Deux mots ont été tracés dessus à l'encre : POUR HOTTIE.

J'attrape la carte et remarque que quelque chose est caché dessous. Deux billets. Pour le match de demain soir.

Rang D.

Je pousse un petit cri de joie juste avant de me rappeler que l'appartement est équipé d'une caméra de surveillance.

Rufus aboie comme pour m'avertir. Penaude, je glisse la carte et les billets dans la poche de ma veste.

J'emmène Rufus au parc ; nous y allons au pas de course. Ensuite, j'envoie un texto à Jenny.

Changement de dernière minute. On va voir le match demain soir. Je viens de dégoter deux super places.

Sa réponse est instantanée.

Sérieux ? Et par quel miracle ?

C'est top secret.

Je tente, même si je sais que c'est peine perdue. Elle essaiera de me tirer les vers du nez dès que j'aurai passé le seuil de mon bureau.

Et franchement, comment pourrais-je le garder pour moi ?

Le lendemain soir, je suis nerveuse, bizarrement. Comme si j'allais vraiment rencontrer Matt Eriksson. Ce qui n'est pas le cas. Cela n'arrivera probablement jamais. Toutefois, cela ne m'empêche pas de prendre mon temps pour appliquer du rouge sur mes lèvres devant le miroir des toilettes comme si je me pomponnais pour un rendez-vous galant.

De retour à mon bureau, j'envoie un texto à Jenny.

J'y vais. On se retrouve devant l'entrée principale dans vingt minutes !

Puis je glisse mes clés et mon téléphone dans mon sac à main et m'apprête à quitter le bureau.

Il me reste une importante décision à prendre. Porter un maillot de hockey ou ne pas en porter ? Telle est la question. Elle m'a taraudée toute la journée.

D'un côté, une fan digne de ce nom porte toujours son maillot lors des matchs. Et puis je suis un peu superstitieuse, c'est vrai. La seule fois où j'ai oublié mon maillot, mes chouchous ont perdu.

Oui, mais voilà, sur le dos du mien est écrit ERIKSSON. Et dans l'éventualité où il connaîtrait le numéro des places qu'il m'a offertes et lèverait les yeux vers les gradins pour voir si j'ai utilisé son cadeau, je préfère ne pas révéler mon côté groupie. Même si j'ai la langue qui pend chaque fois que je le vois à la télé, je me dois de maintenir un apparent professionnalisme tant qu'il reste client de Fetch.

Que faire ?

Si je continue à tergiverser, je vais rater la mise au jeu. Alors, je fourre le maillot dans mon gros sac et je quitte le bureau, verrouillant la porte derrière moi.

Une fois dans l'open space où tous les autres Fetchers sont installés, je parcours les lieux du regard. Dion dirige l'équipe de nuit. Il lève la tête, me salue, et je fais de même. C'est rassurant pour moi. Dion est un employé fiable qui sait faire preuve d'autonomie et me contacte rarement en cas d'incident.

Fetch est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, afin de satisfaire notre riche clientèle à toute heure. Nous facturons plus cher toute demande effectuée après 20 heures et avant 8 heures. C'est logique, d'un point de vue commercial. Cinq Fetchers sont de permanence ce soir, dont Dion.

Comme c'est un jour pair, c'est moi qui suis d'astreinte cette nuit. Il est possible qu'on m'appelle et que je doive retourner au bureau en plein

milieu du match pour régler quelque problème.

Cependant, tout a l'air plutôt calme dans l'open space, alors je me dirige vers la porte. Juste avant de sortir, je vois de la lumière sous la porte de Jackson. Je suis un peu surprise qu'il soit encore au bureau à 19 h 30 puisqu'il n'est pas d'astreinte. Une urgence, peut-être ?

Quatre pas me séparent de son bureau, je traverse le couloir et lève la main pour frapper à sa porte, mais je m'arrête net en entendant des voix.

— Le bien est exceptionnel, dit Jackson. C'est un lieu de première classe. Melinda m'a accompagné, et elle a adoré le quartier. Le coin est magnifique.

Mon cœur se serre. Melinda, hein ? D'après la rumeur, Jackson fréquenterait quelqu'un. Ça devait arriver tôt ou tard. Mais j'ignorais qu'ils cherchaient à acheter un logement ensemble. Déjà ?

La panique qui m'assaille m'empêche presque d'entendre la suite. Puis mon ex-beau-père prend la parole et je commence à comprendre que j'ai mal interprété les propos de Jackson.

— ... il y a beaucoup de passage, déclare M. Emery. Le revenu moyen dans ce quartier est même plus élevé qu'ici, à Yorkville. Tu vas faire fortune.

— Mais nous ne sommes pas encore prêts à nous agrandir, tempère Jackson. Ce n'est pas le bon moment.

— Et à qui la faute, mon fils ?

Dans le bref silence qui suit, je sens un frisson parcourir mon dos. Le père de Jackson est un ergoteur de première. Et Jackson n'est pas très doué pour l'envoyer promener.

— Papa...

— Rachète ses parts, Jack. Fais-le maintenant. Tu ne pourras jamais développer ton entreprise si Hailey continue de profiter ainsi de ton succès.

Le frisson se transforme en bourrasque glacée.

— Tu es injuste, répond Jackson d'une voix douce tandis que je meurs en silence de l'autre côté de la porte.

C'est gentil à lui de prendre ma défense, mais le simple fait qu'ils soient en train d'avoir cette conversation me donne envie de hurler.

— Fetch est l'entreprise de Hailey autant que la mienne.

— C'est pourquoi elle pourrait sauter sur l'occasion d'empocher un gros chèque, insiste son père. Vu votre investissement de départ, la pauvre doit être à court de liquidités. Et si je te prêtais un demi-million pour te débarrasser d'elle ? Tu pourrais ouvrir des antennes de Fetch dans quatre villes d'ici un an !

C'est affreusement facile de m'imaginer mise à l'écart. M. Emery n'a jamais voulu que Jackson et moi montions cette affaire, mais à la minute où nous avons eu du succès, il a tout fait pour devenir l'un de nos investisseurs. Nous avons toujours décliné ses propositions.

Du moins, jusqu'à aujourd'hui. À présent que nous sommes divorcés, Jackson et moi ne sommes peut-être plus tout à fait sur la même longueur d'onde.

J'entends du mouvement derrière la porte et la peur de me faire surprendre me fait passer à l'action. Je recule sans faire de bruit, puis je pivote pour décamper dare-dare.

Je quitte le bureau en quatrième vitesse, dévalant l'escalier extérieur à toute allure, sans même m'arrêter pour admirer le briquetage et les vieilles appliques en fer forgé. J'adore cet immeuble niché au cœur de ce quartier chic. Et j'adore la petite entreprise que j'ai bâtie avec mon ex-mari.

Ils ne rachèteront pas mes parts. Je ne le permettrai pas.

Tandis que je descends Scollard Street en direction du métro, mon cœur est plein de colère. Allez au diable, monsieur Emery. Je n'ai jamais profité du succès de Jackson. Je maudis mon ex-beau-père ! Il ne m'a jamais aimée.

Et quand je dis « jamais », je le pense vraiment. Même quand j'avais sept ans et que je grimpais aux arbres avec Jackson dans le jardin, il grimaçait en me jetant des regards désapprobateurs. Il m'a fait savoir dès mon plus jeune âge que je n'étais pas assez bien pour son fils unique, que le garçon manqué, rejeton d'une mère célibataire appartenant à la classe moyenne, ne ferait jamais partie de sa famille de nantis.

Durant les dix-huit derniers mois, je n'ai pas arrêté de me répéter que l'unique avantage de divorcer à vingt-sept ans était de ne plus avoir Herbert Emery comme beau-père.

Ma rage me porte jusqu'à la station. Mais alors que je passe ma carte de transport sur le lecteur pour activer le tourniquet, je sens la colère céder la place à une profonde tristesse.

Après tout, je ne connais personne d'autre au monde qui soit copropriétaire d'une entreprise avec son ex-conjoint. C'est bizarre. Je l'avoue. Et ce n'est même pas comme si nous étions de simples partenaires. Je le vois tous les jours au bureau. Ou presque tous les jours. Nous ne vivons plus sous le même toit, mais il serait incorrect d'affirmer que j'ai tourné la page.

Y parviendrai-je un jour ?

À l'âge de dix-neuf ans, j'ai épousé le garçon qui habitait la maison voisine. Jackson et moi nous connaissons depuis que nous sommes gamins. Nous avons grandi dans la banlieue de Toronto. Pour lui comme pour moi, l'atmosphère à la maison était tendue. Jackson souffrait de l'emprise que son père, homme d'affaires aussi brillant qu'autoritaire, essayait d'exercer sur lui. Quant à moi, j'étais élevée par une mère qui avait tendance à user de violence verbale, et parfois physique.

Dès notre plus jeune âge, notre amitié a été notre refuge. Nous nous cachions dans la cabane de Jackson, construite dans les arbres au fond de son jardin, quand la situation à la maison devenait intenable.

Au lycée, notre relation a évolué et nos soirées pyjama dans la cabane se sont transformées en nuits intimes dans la cabane. Un an plus tard, nous nous sommes inscrits à la même université. Et quand j'ai eu dix-neuf ans, nous avons profité d'un séjour à Las Vegas pendant le *spring break* pour nous marier. C'était il y a dix ans.

Il y a cinq ans, nous avons envisagé de créer Fetch alors que nous regardions une émission de télé-réalité. Au début, ce n'était qu'une idée en l'air. Mais quand l'entreprise de Jackson a déménagé à Vancouver, il a perdu son emploi. Alors notre idée s'est muée en projet. J'ai quitté mon poste à la banque pour monter la boîte avec lui. Il y a trois ans, nous avons engrangé nos premiers bénéfices, et depuis, nous continuons de prospérer.

Et il y a dix-huit mois... Jackson et moi prenions un café ensemble à son bureau quand il a très gentiment évoqué le divorce.

« On est amis, on s'entend à merveille. On dirige une entreprise ensemble avec brio. Mais je ne crois pas que nous ayons jamais été le couple le plus romantique du monde. »

Quand il a prononcé ces mots, mon cœur s'est brisé en mille morceaux et les éclats ont atterri parmi les miettes du cookie aux flocons d'avoine que je venais de manger.

J'étais anéantie. Je le suis toujours, pour être honnête. Ce rejet m'est si pénible, aujourd'hui encore, que je ne fais rien d'autre que travailler comme une acharnée depuis un an et demi.

Jackson a déménagé, me laissant l'appartement meublé et décoré. Il pensait bien faire, il voulait m'épargner la recherche d'un nouveau logement ou l'achat de nouveaux meubles. Mais à présent, je vis dans un musée consacré à notre ancienne vie. Je continue de manger mes céréales du petit déjeuner dans des bols que nous avons choisis ensemble. Après ma douche, je me sèche avec des serviettes que j'avais achetées parce que Jackson aimait cette nuance de bleu.

Notre relation n'était peut-être pas la plus passionnée du monde, mais la passion, ça ne fait pas tout. Nous nous accordions si bien dans tant d'autres domaines. Perdre une personne qu'on a connue toute sa vie, ça laisse un sacré vide.

Et voilà que son père veut m'éloigner davantage.

Alors que le métro s'arrête à la station Arena, je réfléchis à la proposition de M. Emery. Si je vendais mes parts à Jackson, cela me rapporterait assez d'argent pour emménager ailleurs et recommencer à zéro. Je pourrais voyager, comme j'en ai toujours rêvé, avant de chercher un autre boulot.

Ce n'est pas comme si je n'avais jamais songé à mettre un peu de distance entre Jackson et moi. Mais mince ! Cette entreprise m'appartient autant qu'à lui, et elle connaît un franc succès ! Ma mère a passé toute mon enfance à essayer de me convaincre que je n'accomplirais jamais rien. Et j'ai prouvé qu'elle avait tort.

Même si ce succès n'est pas entièrement le mien.

J'ignorais que Jackson était si impatient de s'implanter dans de nouveaux quartiers. Nous avons, certes, évoqué l'idée de développer nos activités, « un jour ».

Peut-être attend-il que je comprenne qu'il me faut aller de l'avant. Voilà qui est déconcertant. Mais guère étonnant. Jackson est une bonne personne ; tout le contraire de son père. Cela lui ressemble bien, de patienter plusieurs mois le temps que je me fasse à l'idée. Que je prenne conscience par moi-même que l'heure est venue de tourner la page.

Nous avons toujours été bienveillants l'un envers l'autre. Nous étions le seul couple de ma connaissance à ne jamais nous disputer. Et il a voulu qu'on se sépare. Très logique. Quand on me pose la question, je réponds toujours que nous avons divorcé à l'amiable, et que c'est parfait. Toutefois, seule la première proposition est correcte.

Heureusement, j'ai le hockey pour soulager ma peine.

En ce soir de match, l'ambiance est à la liesse et la fébrilité de rigueur. Des supporters en maillot rouge affluent en direction des tourniquets tandis que je contourne ce joyeux chaos à la recherche de Jenny.

— Par ici !

En me tournant, je comprends pourquoi j'ai eu du mal à la localiser : sa tenue est ton sur ton avec les photos couvrant le mur derrière elle. Elle porte le même maillot que le capitaine de l'équipe et un immense sourire étire ses lèvres.

— Dépêche-toi ! crie-t-elle. Ils lâchent le palet dans quinze minutes. Et il faut encore qu'on achète à manger.

Elle repositionne un panneau sous son bras comme je m'approche.

— Pas si vite. (Je jette un coup d'œil à la planche cartonnée.) Qu'as-tu écrit dessus ?

Jenny est un peu plus, comment dire, délurée que moi et si ça se trouve, son panneau promet une pipe pour chaque but marqué.

Elle tourne la planche vers moi pour que je puisse voir ce qu'elle a marqué.

ALLEZ LES GARS ! CETTE ANNÉE, C'EST NOTRE ANNÉE !

Dieu merci ! Si on pouvait éviter de passer pour des supportrices fanatiques...

— On se prend un sandwich au porc effiloché et une bière ? C'est moi qui régale.

— Tu n'es pas obligée de m'inviter.

— Je sais. Mais comme ça, si le futur M. Hailey t'offre à nouveau des places, tu seras obligée de m'inviter parce que je t'aurai payé à grailer.

— Tu as pensé à tout, hein ?

— Évidemment !

Elle me décoche un sourire espiègle, qui décuple aussitôt l'affection que je lui porte. Jenny a été l'une de nos toutes premières employées ; nous l'avons embauchée avant même d'être officiellement ouverts. C'est

l'une de nos cadres dirigeantes, aujourd'hui, et ma meilleure amie. Techniquement, elle est ma subalterne, mais la majeure partie du temps, on fait comme s'il n'en était rien.

Je gère une entreprise avec mon ex. Je fais la fête avec mon employée. Peut-être que je vis en vase clos. Et alors ?

Après avoir acheté à manger, nous gagnons nos places. Les meilleures du monde !

Je ne peux m'empêcher de pousser un cri d'émerveillement en voyant les joueurs s'échauffer sur la glace.

— Waouh ! s'exclame à son tour Jenny, écarquillant les yeux tandis que nos idoles filent comme des flèches sur leurs patins. (Nous sommes si près de l'action que nous entendons le raclement de l'acier contre la glace.) Je suis en train de vivre une expérience quasi mystique.

— Tu as dit ça quand on a vu U2 en concert l'an dernier.

— Peut-être, mais Bono n'étirait pas ses cuisses musclées à trois mètres de moi.

Jenny pousse un soupir de contentement quand l'imposant attaquant Blake Riley glisse le long de la paroi vitrée en souriant. Puis il nous envoie un baiser. Correction : il envoie un baiser dans notre direction.

— Je t'aime, bébé ! crie une voix, deux rangées derrière nous.

Je tourne machinalement la tête. Une jolie blonde fait signe à Riley, et je jette un coup d'œil à l'homme assis à côté d'elle.

Puis je me retourne, l'air de rien, mon cœur battant la chamade.

— Jenny ! dis-je d'une voix aiguë comme nous nous levons pour chanter l'hymne national.

Je murmure à son oreille, difficilement car quelqu'un dans la rangée juste derrière nous entonne *Ô Canada !* à tue-tête. On peut dire qu'elle a du coffre !

— On est assises devant les familles des joueurs. Je viens de voir une moitié de Wesmie.

Jenny ouvre des yeux ronds et je la vois jeter un regard furtif à Jamie Canning, qui est célèbre pour avoir épousé la superstar du hockey sur glace, Ryan Wesley.

— Nous avons des places incroyables ! me souffle-t-elle. Tu ferais bien de continuer à promener ce chien, ma belle. Je veux revenir la semaine prochaine.

C'est là que j'aperçois Matt Eriksson, et mon pouls s'accélère. Il traverse la patinoire avec Wesley et Blake, et tous les trois se mettent en place pour le *face-off*. Toute son attention est focalisée sur le palet, son visage viril reflète la gravité.

Le palet est lancé. Je me crispe, mais je ne sais même pas pourquoi. Puis tout se passe très vite. Wesley récupère le palet et le repasse à Eriksson. Je laisse échapper un petit cri de joie tandis que je me penche en avant.

Je suis une fille de Toronto et je suis dans mon élément ce soir. Je suis déchaînée.

— DÉFONCE-LES, MATTY !

— Aïe ! se plaint Jenny en se couvrant l'oreille. Calmos. Même U2 ne gueulait pas comme ça.

— Désolée.

— MAIS LES FANS DE HOCKEY, ÇA DONNE TOUT ! beugle la femme derrière nous. DÉTRUIS-LES, BLAKEY ! FAIS-LUI MORDRE LA POUSSIÈRE !

Je renchéris.

— OUAIS ! FLANQUE-LUI SA PÂTÉE !

— Eh ben ! dit Jenny, visiblement stupéfaite. Je savais que tu étais fan, mais j'ignorais que...

Sa phrase reste en suspens, car Toronto fonce vers les filets. Wesley fait une passe à Eriksson, qui tire et... Mon sang se fige.

Pas de but. Le gardien de Buffalo arrête le palet in extremis du bout de son gant et un défenseur le dégage.

— BEL ESSAI ! crie Jenny, se joignant à nous.

Au cours des vingt minutes qui suivent, les actions s'enchaînent, si bien que nous sommes complètement absorbées par le match. La première période est intense. Nos gars n'arrivent pas à marquer, mais ils mettent Buffalo en difficulté.

— On a tenté dix-sept tirs, marmonne Jenny, vidant sa bière d'un trait après le coup de sifflet. Leur gardien a dû prier à l'église, ce matin.

— Aucune importance, dis-je d'une voix rauque. La victoire est pour nous, ce soir. Je le sens.

On fait un tour aux toilettes et on se prend encore deux bières. C'est l'instant kisscam, mais je ne regarde pas l'écran géant. Ce soir, je ne suis pas la fille qui a divorcé à vingt-sept ans. Ce soir, je suis une fêtarde qui s'est vu offrir des places très convoitées pour un match d'exception.

Et pour une fois, l'univers est avec moi. Toronto marque trois buts en deuxième période et deux buts en troisième. Matt Eriksson est crédité d'un but et d'une passe décisive. Chaque fois, je crie à tue-tête pour l'encourager. Buffalo peine à suivre, et le score est de 5 à 2 alors qu'il ne reste plus que trois minutes de jeu.

Épuisée et ruisselante de sueur, je regarde mes héros se mettre en ligne pour un dernier *face-off*. Ils savent qu'ils vont gagner, et toute l'arène est en liesse.

— Punaise. (Je soupire, en éventant mon visage tout rouge.) C'est vivifiant ! Ça fait plus d'un an que je n'ai pas...

— Baisé ?

— ... vu un match de hockey en vrai.

Mais la proposition de Jenny est également correcte.

— Mate un peu ! s'écrie Jenny, attirant mon attention sur la glace. (Naturellement, mes yeux se posent tout de suite sur mon joueur favori.)

Eriksson va écoper d'une pénalité pour obstruction.

Sans surprise, l'annonceur informe le public qu'une pénalité mineure sera appliquée. Eriksson doit regagner le banc pendant deux minutes. Et soudain, je vois l'athlète qui me fait craquer foncer droit vers moi, son beau visage plissé sous l'effet de la frustration. Je ne me suis jamais trouvée si près de lui. Sa façon de mouvoir ses larges épaules à chacune de ses foulées m'ouvre bizarrement l'appétit.

Est-ce bizarre de fantasmer sur des épaules ? *Ressaisis-toi*, m'admonesté-je en le regardant s'asseoir. *De toute façon, c'est son rembourrage que tu reluques*. Mais cela ne me donne que plus envie de voir ce qui se cache dessous.

C'est à cet instant qu'il tourne la tête pour me regarder.

— J'hallucine ! piaille Jenny, traduisant précisément mes pensées.

Je suis comme pétrifiée. Clouée sur place comme une victime de Mr Freeze dans les comics que collectionne Jackson. Je sens que je suis en train de le fixer des yeux, il est même possible que ma mâchoire soit légèrement ouverte. Mais ses yeux gris sont tellement sexy ! Fidèles aux photos qu'on trouve dans la presse.

J'entends Jenny s'agiter à ma gauche. Je ne regarde pas. Toujours paralysée.

Et soudain, je vois l'ombre d'un sourire étirer les lèvres sensuelles de Matt avant qu'il ne reporte son attention sur la glace. Rompant le charme. Je me tourne vers Jenny, m'appêtant à dire quelque chose. Elle a toujours sa pancarte à la main. Minute, ce n'est pas la même.

— Merde ! Qu'est-ce que tu as fait ?

— Une petite blagounette, rien de méchant, répond-elle en essayant de cacher la pancarte sous son siège.

— Jenny !

Je lui attrape le poignet pour étudier son panneau de plus près.

Dessus, on peut lire : **HOTTIE EST CÉLIBATAIRE !**

— Qu'est-ce que... Oh, non. Tu n'as pas osé !

D'un geste fluide et précis, elle saisit mes poignets.

— Respire un coup. Il a dit que tu étais mignonne. Il t'appelle Hottie, pour l'amour du Ciel ! Je lui ai juste donné un petit coup de pouce.

— C'est un client !

— Je m'en fiche. On parle de ta vie, Hailey. Tu n'en as qu'une, je te rappelle. L'ancienne Hailey était la femme la plus sûre d'elle que je connaissais. Elle se démenait pour atteindre ses objectifs. Fais en sorte qu'elle revienne, d'accord ? Arrête un peu de te morfondre et amuse-toi avec ce beau gosse. Je t'en supplie. Même si ton cœur papillote quand tu le vois, le jeu en vaut la chandelle.

— Papi... quoi ?

Jenny adore inventer de nouvelles expressions, mais je suis trop secouée pour les décrypter ce soir.

— Palpite. Bat la chamade. J'ai cru que tu allais défaillir quand il t'a regardée.

— C'est faux ! C'est en voyant ta saleté de pancarte que j'ai paniqué.

Jenny se contente de sourire. Puis la fin du match sonne et quinze mille fans se lèvent comme un seul homme pour acclamer leur équipe.

Bien. Même si je meurs de honte la prochaine fois que le nom de Sniper87 s'affichera sur mon écran, au moins, on aura battu Buffalo.

Urgence petit déjeuner

Matt

Hottie est célibataire.

Le lendemain du match, j'en rigole encore. La pancarte était marrante, mais les joues écarlates de la femme assise à côté de sa propriétaire, c'était désopilant.

Et même rouge comme une tomate, Hottie était canon. Encore plus belle en vrai que sur les images de la vidéo de surveillance. Ses yeux sont d'un bleu profond, comme l'océan après une tempête. J'ai pris un grand plaisir à les regarder, même si cela n'a duré guère plus de trois secondes. Je n'arrive toujours pas à croire qu'elle soit venue assister au match, bien qu'avec de telles places elle aurait été folle de ne pas profiter de l'occasion.

J'aurais peut-être dû l'inviter à dîner.

Je considère cette nouvelle idée tout en me brossant les dents dans mon immense salle de bains. Je me rince la bouche, puis j'étudie mon reflet dans le miroir. Je ne me suis pas rasé depuis plusieurs jours, ça me donne un look grunge. Mes yeux sont légèrement injectés de sang. Mes cheveux, généralement coupés à ras, ont poussé et j'arbore donc une coupe quelque peu hirsute. Absolument tout dans mon apparence me signale que je ne suis pas prêt à inviter Hottie – ou n'importe quelle autre femme – à sortir.

Le divorce, quelle plaie !

J'ai passé les dix-huit derniers mois à blâmer Kara de m'avoir quitté. Certes, ça n'allait plus très bien entre nous, mais moi, je ne lui aurais jamais fait ça. Mais par moments, je... Ça me fait mal de l'admettre, mais il m'arrive de me sentir... soulagé.

Honteux, je me détourne du miroir. Je déteste quand de telles idées s'immiscent dans mon esprit. Je ne suis pas soulagé que mon mariage soit parti en fumée. J'en suis attristé.

Et soulagé.

Non, je suis anéanti.

Mais aussi soulagé.

Un gémissement reste coincé dans ma gorge. J'entre dans ma chambre d'un pas déterminé et sors des fringues propres de mon armoire. Soit. Mon perfide inconscient a raison, je suis bien forcé de le reconnaître : les douze derniers mois avec Kara ont été horribles.

Seulement les douze derniers mois ? ironise mon connard de cerveau.

D'accord, ça fait peut-être plus d'un an. Peut-être avons-nous commencé à nous éloigner il y a bien plus longtemps. En vérité, une certaine tension s'est installée dans notre couple après la naissance des jumelles. Si on met de côté la possessivité et les crises de jalousie injustifiées de Kara ainsi que mes innombrables déplacements et ma tendance à la paresse, nos deux premières années de mariage ont été extraordinaires. Ce n'est qu'après la venue au monde des filles que Kara a décrété que je faisais tout de travers et qu'il fallait dorénavant faire les choses comme elle l'entendait. Point barre. Pas de discussions. Pas de compromis.

Comprenez-moi bien, je ne reproche pas à mes gosses l'échec de mon mariage. J'adore mes filles. Elles sont tout pour moi.

Buzzzz.

Je me déride en entendant sonner mon téléphone fixe. En parlant de mes filles...

J'attrape le téléphone sur ma table de chevet et enfonce la touche pour contacter le concierge.

— Tommy, mon pote ! m'exclamé-je d'une voix pleine d'entrain. S'il te plaît, dis-moi que deux belles demoiselles sont en chemin.

— Trois, corrige-t-il, et je perçois le sourire dans son intonation. Elles viennent d'entrer dans l'ascenseur.

— Merci.

Je raccroche et rajuste mon bas de survêtement, puis j'enfile un sweat à capuche à l'effigie de Toronto et me précipite vers la porte d'entrée. Le soleil se déverse par la grande baie vitrée qui court tout le long du salon, baignant la pièce d'une belle clarté. C'est une journée splendide, ciel bleu et rais de lumière dorée embrasent mon tapis. Dans la chaleur de mon appartement, je peux faire comme si nous étions en plein été alors qu'il fait un froid de canard dehors.

Je trépigne d'impatience en attendant qu'on frappe à la porte. Les filles dorment cette nuit chez moi. Leur mère viendra les récupérer demain matin pour qu'elles puissent rendre visite à leurs grands-parents à Markham, une verdoyante banlieue située dans le nord-ouest de l'Ontario.

J'ai été sacrément déçu en apprenant que je ne passerais pas une deuxième journée avec mes enfants. J'ai voulu faire remarquer à Kara que les filles voyaient leurs grands-parents maternels chaque vendredi pour le déjeuner, une tradition adoptée alors qu'elles étaient encore en couche-culotte, mais essayer de discuter avec mon ex, c'est comme parler à un mur. Elle a toujours le dernier mot. Toujours.

— PAPA !!! crient deux voix stridentes à la seconde où j'ouvre la porte.

Je me baisse aussitôt pour étreindre mes filles. Deux paires de bras menus enlacent mon cou. Deux adorables minois m'observent avec

ravissement. Et deux bouches laissent échapper des éclats de rire quand je parsème de baisers leurs petites joues potelées.

— Vous m’avez tellement manqué, les filles !

L’émotion me noue la gorge tandis que je serre mes fillettes contre mon cœur.

— Tu m’as manqué aussi, papa ! crie June.

— Moi aussi ! renchérit Libby.

— Ah, oui ? Comment tu vas, ma coccinelle ? (J’ébouiffe les cheveux bruns de June avant de passer à ceux de sa sœur.) Et toi, ma libellule ?

— Maman nous a acheté de nouveaux bonnets !

— Avec des pompons !

Je feins la surprise.

— Non, c’est vrai ? Pourquoi ne les portez-vous pas ?

— Maman dit qu’il ne fait pas assez froid, m’informe June.

J’étouffe un juron d’irritation. Évidemment. Kara sait tout mieux que tout le monde. C’est elle, l’experte. C’est elle qui détermine, j’imagine, les changements de saison et le moment précis où nos enfants ont le droit de porter leurs bonnets. Pour éviter de ruminer des pensées qui ne feront que décupler mon agacement, je soulève mes filles et les balance dans mes bras, donnant lieu à une explosion de cris de joie.

— Veux-tu bien les reposer, s’il te plaît ? (La voix cassante me parvient du seuil de la porte.) Elles n’ont pas encore pris leur petit déjeuner et elles vont avoir la nausée si tu continues à les faire tourner comme ça.

Le juron coincé dans ma gorge se transforme en un chapelet d’injures que je réprime de justesse. Afin de préserver un semblant de sérénité, j’inspire profondément, puis repose doucement mes filles par terre.

— RUFUS ! s’écrie June en apercevant le chien, qui vient d’arriver dans le couloir, intrigué par tout ce vacarme.

Son temps de réaction souligne bien quel chien de garde calamiteux il ferait, ce gros paresseux.

Tandis que les petites courent le caresser, je me tourne vers mon ex-femme et me force à la regarder dans les yeux. Elle est campée devant moi, ses cheveux bruns soyeux, aux boucles parfaites, cascasant sur ses épaules, son corps svelte mis en valeur par un jean moulant et une élégante veste en cuir. L'écharpe en laine colorée nouée autour de son cou fait ressortir l'éclat de son teint. À l'évidence, le divorce lui sied. Ou peut-être est-ce son nouveau petit copain, le dentiste, qui lui fait un tel effet. Ce bon vieux Dan le Dentiste, l'homme qui passe plus de temps avec mes filles que moi.

Amer, moi ?

Voilà la femme qui a décidé que je ne méritais pas de garder ma place en tant que membre à part entière de cette famille. Que mes enfants se porteraient mieux si elles ne voyaient leur père qu'une fois tous les quinze jours. Elle m'a jeté comme elle se débarrasse de ses vêtements de créateurs après avoir décrété qu'ils étaient passés de mode.

La colère bouillonne dans mes entrailles. Mais je n'ai aucune envie de gâcher cette journée, et je ne tiens pas à déclencher les hostilités avec Sa Majesté. Alors, je m'oblige à dire quelque chose de gentil.

— Comment vas-tu, Kara ? Tu as l'air en forme.

Je ne mens pas. Mon ex est aussi belle que le jour où je l'ai épousée.

— Je te rendrais bien le compliment, mais... (Elle grimace un peu.)

Ton rasoir est cassé ?

Je prends sur moi pour afficher un sourire en coin.

— Du tout. J'essaie un nouveau look. (Je lui montre ma barbe.)

Pourquoi ? Le style sauvage ne me va pas ?

Un sourire récalcitrant plisse ses lèvres.

— Navrée, Matty, mais non, ça ne te va pas.

Le fait qu'elle m'appelle par ce diminutif m'adoucit quelque peu. Je ne sais jamais sur quelle Kara je vais tomber quand on se voit, la jeune femme souriante et cool que j'ai rencontrée quand j'avais vingt-deux ans, ou la mégère qui a demandé le divorce quand j'en avais vingt-neuf.

Ça me perturbe encore, parfois, de constater à quel point elle a changé. Bien entendu, certaines facettes de sa personnalité, qui ne me plaisaient pas toujours, étaient déjà présentes au début de notre mariage : son pessimisme, sa franchise, son impatience. Mais à l'époque, elle savait s'amuser. Elle prenait des risques, elle riait, elle savait déstresser et prendre du bon temps. Au fil des ans, ces moments de détente sont devenus de moins en moins fréquents, et Kara est devenue de plus en plus intransigeante.

C'est à moi qu'elle le reproche, évidemment. Elle affirme que c'est le hockey et le mode de vie qui en découle qui nous ont séparés. Que tout est ma faute, en somme. « J'en ai assez d'être déçue », a-t-elle murmuré après l'une de nos disputes quelques mois à peine avant le divorce. La veille, j'avais raté le dîner organisé pour l'anniversaire de mariage de ses parents parce que l'avion de l'équipe était resté cloué au sol dans le Michigan à cause d'une tempête de neige. Putain ! Comme si j'avais tout planifié pour manquer une célébration importante ! Mais pour Kara, c'était un signe de plus que son mari la négligeait.

Matthew Eriksson, mesdames et messieurs ! Si vous voulez décevoir votre épouse, faites appel à lui !

— Bref, poursuit mon ex, je suis sûre que tu t'en es déjà occupé, mais je voulais te rappeler que les filles suivent un régime sans gluten, alors pas de gaufres pour le petit déjeuner ce matin.

— Euh... tu peux répéter ?

Je cligne les yeux avec stupéfaction. Je fais toujours des gaufres pour les filles. C'est notre petit rituel.

Kara pousse un soupir d'impatience.

— Pas de gluten, Matt. Fais-leur des œufs brouillés à la place. Je t’ai également envoyé une liste de repas alternatifs pour le déjeuner et le dîner.

Mais qu’est-ce qu’elle raconte, putain ?

— Qu’est-ce que tu racontes, putain ? répété-je à voix haute avant de grimacer.

Je jette un coup d’œil en direction du salon, mais les filles sont trop occupées à caresser Rufus pour remarquer que papa vient de dire un gros mot.

— Tu n’as pas consulté tes e-mails, dit-elle sur un ton monocorde.

— J’avais un match hier soir, répliqué-je entre mes dents.

Je me dirige vers le comptoir de la cuisine sur lequel j’ai laissé mon téléphone portable. Je m’empresse d’ouvrir ma boîte mail, puis je clique sur l’onglet « Kara ».

— Et tu n’as pas non plus regardé ce matin ? demande-t-elle d’une voix teintée de désapprobation.

Je ne lui prête guère attention et parcours rapidement le message. Bordel de merde. Elle a carrément écrit une dissertation. Et, en effet, elle y a inclus une liste de repas de substitution que je suis censé cuisiner à mes filles au cours de cette trop brève visite. Elle les qualifie de « suggestions », mais nous savons tous les deux ce qu’il en est réellement.

— Quel est le problème avec le gluten ? demandé-je non sans crispation.

Elle pince les lèvres et fronce les sourcils.

— Je te l’ai dit la semaine dernière. Elizabeth a l’estomac sensible dernièrement. J’ai fait attention à ce qu’elle mangeait et je pense que le gluten irrite son système digestif.

Ou alors, elle a juste eu mal au ventre, sans doute parce qu’elle a bouloité des cookies quand Maman le Tyran regardait ailleurs, et ça n’a absolument rien à voir avec le gluten.

— On en a déjà parlé, dit Kara avec exaspération. Et nous étions convenus qu'il fallait modifier leur alimentation.

Je ne me rappelle pas du tout avoir donné mon accord pour quoi que ce soit, mais la vérité, c'est que je l'ai probablement fait. Lors de nos échanges téléphoniques hebdomadaires, Kara blablate pendant une heure tandis que je me contente de dire des trucs comme « mmh-mmh » et « tout à fait » ou encore « bonne idée ».

— C'est compris, finis-je par marmonner. Libby ne tolère pas le gluten. Le gluten, c'est le mal. Le gluten sera banni de cet appartement.

— Tu te moques de moi ?

— Absolument pas.

Kara sait que je mens, je le devine à sa mine renfrognée. Puis elle affiche un sourire éclatant et appelle les jumelles.

— Par ici, mes petits anges ! Venez dire au revoir à maman !

June et Libby courent vers leur mère pour lui faire un câlin et l'embrasser. Kara les serre toutes les deux dans ses bras avant d'ajouter :

— Soyez sages avec papa, d'accord ? Appelez-moi si vous avez des questions. J'ai des projets pour ce soir, mais je ne couperai pas mon téléphone.

— Un rencard avec Dan le Dentiste ? N'oublie pas d'utiliser du fil dentaire avant d'y aller.

Elle me jette un regard noir par-dessus les têtes de nos filles.

— Je dîne avec Daniel, en effet. Mais je le répète, je n'éteindrai pas mon portable.

Mes filles ont quatre ans et elles savent très bien me dire de quoi elles ont besoin. Mais apparemment, Kara m'estime incapable de m'occuper d'elles pendant vingt-quatre heures sans devoir la consulter. La colère monte à nouveau en moi et je me fais violence pour ne pas lui balancer une réplique sarcastique.

J'ai déjà eu des coéquipiers divorcés et je ne comprenais pas comment ils pouvaient nourrir du ressentiment pour leur ex plusieurs années après leur séparation. Et voilà que je me retrouve dans la même situation. La mauvaise blague ! À cet instant, je suis encore plus énervé que notre entraîneur quand l'adversaire commet une faute sur notre gardien.

Fort heureusement, Kara s'en va et je me sens tout de suite plus léger. C'est une femme difficile. Elle aime nos enfants de tout son cœur, je le sais, mais elle agit comme si elle était leur unique parent. Dès lors qu'il s'agit des filles, je n'ai pas voix au chapitre. Jamais.

« Elizabeth a l'estomac sensible dernièrement. »

Elizabeth. L'emploi du prénom complet de Libby fait gronder à nouveau la colère en moi. Je n'ai même pas eu mon mot à dire quand il a été question de choisir les prénoms de mes filles. Kara m'a informé après l'accouchement que les jumelles s'appelleraient comme ses arrière-grands-mères, June et Elizabeth. Je n'ai pas eu d'autre choix que d'accepter.

Bon Dieu ! Que vais-je leur préparer pour le petit déjeuner ? J'ai promis aux jumelles de leur faire des gaufres quand on s'est parlé au téléphone. C'est notre rituel, bon sang ! Déjà qu'on ne se voit pas souvent...

Prenant une profonde inspiration, j'attrape mon portable et je lance Fetch. Comme sujet de la requête, je tape : *AU SECOURS ! URGENCE PETIT DÉJEUNER ! S.O.S. !*

Avec un peu de chance, cela paraîtra suffisamment désespéré pour susciter une réponse immédiate. Le message en lui-même est plus posé.

Sniper87 : Salut, HTE ! J'ai mes filles à la maison ce matin et on vient de m'informer que le gluten, c'était Satan. Il me faut une préparation pour gaufres sans gluten. ASAP. Aidez-moi, s'il vous plaît.

Je ne m'attends pas à ce qu'elle réponde à mon S.O.S. elle-même. Je suis sûr qu'elle a mieux à faire que de satisfaire à la plus dérisoire des urgences. Mais à ma grande surprise, c'est l'identifiant de Hottie qui s'affiche dans la boîte de dialogue.

HTE : *Oh, mince ! Quelqu'un souffre de la maladie cœliaque ?*

Sniper87 : *J'en doute. Mais mon ex-femme adore tout compliquer.*

HTE : *Entendu. Je vous envoie quelqu'un avec une préparation sans gluten le plus vite possible.*

Sniper87 : *Sérieux ? Vous pouvez me tirer de la mouise ?*

HTE : *Faites chauffer le gaufrier, Sniper.*

— Papa ! (June apparaît à ma gauche et commence à tirer sur mon pantalon.) J'ai faim !

— Moi aussi ! renchérit Libby, et soudain je me trouve face à deux paires d'yeux gris me regardant d'un air accusateur.

— J'y travaille, les filles. En attendant, ça vous dirait un verre de jus d'orange ?

— Du cocktail de fruits, ordonne June.

— Et de la glace !

Libby me lance un sourire angélique et ajoute :

— Tu m'as manqué, papa.

Je fronce les sourcils.

— N'essaie pas de manipuler ton vieux père, Elizabeth. Tu n'auras pas de glace pour le petit déjeuner.

— Ça veut dire quoi, mani-poulet ? demande June.

— Ça veut dire que ta sœur cherche à me piéger pour avoir mal au ventre. (Je me dirige vers le réfrigérateur et jette un coup d’œil dedans.) Vous avez de la chance. On a du cocktail de fruits.

Je veille toujours à le mettre sur ma liste de courses parce que c’est le jus de fruits préféré de ma coccinelle.

Et en plus, il est bio. Prends ça dans les dents, Kara ! Je lui fais un doigt d’honneur mental tout en attrapant la brique de jus de fruits, puis je sors deux gobelets en plastique du placard. Rufus, mon abruti de chien, choisit ce moment pour sprinter dans la cuisine et courir entre mes jambes, me faisant perdre l’équilibre. Résultat, je renverse le jus sur mon sweat à capuche gris clair. Super.

— BWAHAHAHAHA !

Les jumelles éclatent de rire en pointant leur index potelé sur moi.

— Papa ! Tu es tout violet ! s’exclame June, hilare.

— Ne riez pas de votre père, petites crapules !

Gémissant, j’enlève le sweat trempé et maculé de taches violettes pour le poser sur l’un des tabourets de bar. Le liquide a dû traverser le tissu, car je sens que mon torse est humide. Je baisse les yeux. Sans surprise, je vois des traînées pourpres sur mon pectoral gauche. Fantastique.

J’attrape un torchon et essuie en vitesse le plan de travail et le sol. Puis je verse le jus dans deux verres, fais asseoir les filles sur des tabourets, et je les regarde boire goulûment leur nectar de fruits.

Mince alors ! Mes gamines sont si faciles à satisfaire. Un verre de jus et elles sont aux anges ! Cela dit, quand leur estomac commencera à gargouiller et qu’elles s’apercevront que leurs gaufres ne sont toujours pas prêtes, je doute qu’elles soient encore très jouasses.

Je sors le gaufrier ainsi qu’une poêle pour faire frire des saucisses. J’espère que Hottie ne sera plus longue. Cette femme doit être une sainte, vu tous les miracles qu’elle accomplit.

Et elle ne me déçoit pas. Moins d'un quart d'heure après que je lui ai envoyé mon S.O.S., le concierge m'appelle pour m'informer d'une livraison provenant de Fetch.

— Salut, Tommy ! Y a-t-il une chance pour que ma commande me soit livrée par la jeune femme qui a promené mon chien ?

— Ouais, c'est la même.

— Vous voulez bien me rendre un service ? Demandez-lui comment elle s'appelle.

J'attends pendant que Tommy discute avec la livreuse et je sens un frisson parcourir ma nuque.

— Elle s'appelle Hailey Taylor Emery, répond Tommy au bout de quelques secondes.

Hailey Taylor Emery ? Comme dans... H... T... E... ? Hottie se trouve dans le hall de mon immeuble ?

Je m'empresse de répondre dans l'interphone.

— Faites-la monter !

— Elle a demandé que le réceptionniste l'apporte à...

Je l'interromps.

— Non ! Dites-lui que je n'accepterai le colis que si elle me le remet en main propre.

Seigneur, qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? Pourquoi est-ce que j'oblige cette pauvre femme à monter jusqu'à mon étage ?

Quelques secondes s'écoulent avant que Tommy ne parle à nouveau.

— Elle arrive.

Joue-la cool, ma vieille



Hailey

— Mademoiselle Emery ?

— Oui ?

Je ne comprends pas pourquoi ce concierge me tient la jambe. D'autant plus que j'avais atteint la sortie en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « mon amie m'a foutu grave la honte hier soir ». Cependant, je me retourne en l'entendant m'appeler.

Ses yeux pétillent d'amusement.

— M. Eriksson aimerait que vous lui apportiez le colis en personne. Autrement, il ne l'acceptera pas.

Je gémis tout haut. Pourquoi maintenant ? Le vent de novembre a soufflé pendant tout le trajet, fouettant mon visage et décoiffant mes cheveux.

Le concierge me tend le sachet. Je le prends. Tandis que j'avance d'un pas lourd vers les ascenseurs rutilants, je l'entends dire : « Elle arrive. »

Vous connaissez cette sensation qui vous creuse le ventre quand la cabine commence à s'élever ? Eh bien, aujourd'hui, elle s'accompagne d'une vague de pure panique. Mes paumes commencent à suer et le sac en plastique du magasin bio à devenir glissant.

Je suis sur le point de tomber nez à nez avec Matt Eriksson, l'homme pour qui je craque en secret depuis que j'ai regardé son premier match en

NHL quand j'étais à la fac.

Le *ding* de l'ascenseur me signale que je suis arrivée à l'étage de Sniper. Je sens la nervosité me gagner. Je sors de la cabine et me dirige vers sa porte. Des voix me parviennent de l'appartement ; le rire aigu d'une fillette suivi du « wouaf » chaleureux de Rufus.

OK, Hailey. Joue-la cool, ma vieille.

Je m'apprête à frapper, mais la porte s'ouvre brusquement et je reste le poing en l'air. Mes bras retombent le long de mon corps lorsqu'une petite fille apparaît sur le seuil.

— Salut ! Tu as apporté des gaufres ? Papa se fait toujours livrer des trucs.

— C'est faux ! proteste une voix d'homme dont le timbre rauque me procure un frisson de désir. Qui c'est, le roi de la saucisse ?

— Maman dit que les saucisses contiennent trop de sodium, déclare une deuxième voix fluette. C'est quoi le sodium ?

— C'est... Libby ? Tu as ouvert la porte ?

Je reste plantée là comme une potiche, m'efforçant de donner un sens à ce chaos. Soudain, un troisième corps vient s'encadrer dans la porte.

Et quel corps ! Je me trouve face à un torse d'athlète, nu, et tout en muscle. Ils ondoient littéralement devant mes yeux. Je suis fascinée. J'ignorais que des pectoraux aussi bien dessinés existaient dans la vraie vie. Et des abdominaux délicieusement saillants. Oh, bordel.

Les voilà qui se mettent à tressaillir.

— Hottie ? demande une voix mêlée d'un gloussement.

— Mmm ?

Je détourne enfin les yeux de ce sublime abdomen et lève la tête. Mais je suis prise de court par ce regard anthracite qui semble sonder mon âme. Mr Freeze frappe encore et me voilà à nouveau paralysée.

— J'ai deviné ? HTE, c'est bien pour Hottie ?

Cette drôle de question m'arrache quelque peu à ma stupeur. Je bredouille avant de répondre avec le débit d'un automate.

— N... Non. C'est pour Hailey Taylor Emery.

— Heureux de faire votre connaissance, Hailey Taylor Emery.

Il me tend la main, et je parviens à la serrer. La chaleur sèche de sa peau contre la mienne me coupe le souffle. Matt Eriksson est en train de me tenir la main. Il a marqué trente-deux buts la saison dernière avec cette main. Et elle est attachée à un corps qui est la star de mes fantasmes les plus débridés.

Soudain, je me rends compte que je suis cramponnée à lui. Alors, je le lâche comme s'il était une clôture électrique à laquelle je me serais tenue par mégarde. Brusquement et avec force.

C'est là que Rufus m'aperçoit. D'abord, j'entends un aboiement de joie, puis le bruit de ses griffes sur le parquet vitrifié alors qu'il court dans notre direction. Il dégage la fillette de son chemin comme si elle n'était qu'une simple quille sur la trajectoire d'une boule de bowling, puis il déboule dans le couloir, le corps tremblant de joie.

Mon cerveau étant encore embrumé par le désir, je ne donne pas immédiatement à Rufus l'affection qu'il exige. Le chien est obligé de prendre les choses en main. Il se redresse et pose ses pattes avant sur mes hanches. Son poids considérable me fait perdre l'équilibre. Ou peut-être suis-je déstabilisée par la proximité de Matt Eriksson. Toujours est-il que je trébuche et m'écroule lamentablement sur la moquette moelleuse du couloir.

Je laisse échapper un cri de surprise avant que Rufus ne me lèche le visage.

— Seigneur, soupire Matt. Pousse-toi, Ruf. Laisse-la tranquille, la pauvre. (Il écarte le chien.) Vous allez bien ?

J'acquiesce par des borborygmes. À présent, Matt se dresse devant moi de toute sa hauteur, tel un dieu, et je ne vois rien d'autre que son torse

magnifique. Les poils qui parsèment son bas-ventre forment une ligne élégante et parfaitement définie avant de disparaître sous l'élastique de son bas de survêtement.

Et voilà que je le fixe à nouveau.

Je ferme les yeux et roule sur le flanc, m'empressant de me relever tandis que mes joues rougissent sous l'effet de l'embarras. Rufus a détalé, sans doute pour aller chercher sa laisse.

— Papa ? demande la fillette qui m'a ouvert la porte. On peut manger les gaufres ? J'ai faim ! gémit-elle en lui tirant la main.

— Tenez, dis-je en tendant à Matt le sac contenant la préparation pour gaufres.

Il faut que je sorte d'ici et prenne une minute – ou une année – pour me ressaisir. Et ensuite, je chercherai probablement un autre boulot, ailleurs. À une distance raisonnable de Matt Eriksson. Tahiti, par exemple, me semble suffisamment loin.

Matt passe le sac à son poignet. Puis il se penche pour attraper sa fille et la cale contre sa hanche. La petite enlace le cou de son papa et pose la joue contre son épaule nue.

Pop ! Pop ! C'est le bruit que font mes ovaires en explosant.

— Je vous remercie, dit-il d'une voix rauque. Désolé pour ce tohu-bohu. (Puis il sourit et je perds encore cinq points de QI.) Comment avez-vous trouvé le match hier soir ?

— C'était formidable, dis-je avec sincérité. (C'est la première phrase cohérente que je prononce depuis que j'ai franchi le seuil de son appartement.) Excellentes offensives pendant la deuxième période. Ça a donné lieu à de belles actions de jeu.

Quand il écarquille les yeux avec amusement, je me rends compte que la mordue de hockey tapie en moi a trouvé une toute nouvelle façon de m'embarrasser.

— Enfin, bref. Je file, à moins que vous ayez besoin d'autre chose ?

Comme de mon corps nu alangui dans votre lit. J'ignore pourquoi, mais quand je me trouve près de cet homme, des pensées tout à fait inhabituelles me traversent l'esprit.

— J'ai un autre déplacement prévu pour la fin de la semaine, dit-il tout en caressant le dos de sa fille avec sa large main. Je mettrai Rufus dans un chenil quand je m'absenterai pour plusieurs jours, mais si vous pouviez le promener dimanche soir et lundi matin vers dix heures, ce serait vraiment super.

— Aucun problème. (Je ferais n'importe quoi pour lui. C'est triste, mais c'est la vérité.) Dimanche, je devrais être disponible...

J'essaie de rassembler quelques neurones, mais la barbe broussailleuse couvrant son menton ne m'aide pas à me concentrer. Je brûle d'envie de la caresser et de sentir sa texture sous mes doigts.

— Vers six heures et demie ou sept heures ?

Des rides d'amusement plissent le coin de ses yeux, alors je répète mentalement ce que je viens de dire. Et m'empresse de me corriger.

— Six heures et demie ou sept heures ?

Stop ! On annule tout ! Il faut que je me taille fissa. Cet homme a deux gamines affamées à nourrir et je suis pratiquement en train de saliver sur son paillason. Je suis pire que Rufus.

— Il faut que j'y aille. C'était sympa de discuter avec vous, bafouillé-je en reculant vers le hall.

— À plus tard, Hailey, répond-il tandis que je pivote sur moi-même pour enfoncer le bouton de l'ascenseur.

— 'R'voir ! parviens-je à articuler avant d'entendre le doux son d'une porte d'appartement se refermant enfin.

Je suis en sueur et à bout de souffle tant il m'a été difficile de garder mon sang-froid devant le joueur de hockey le plus canon de l'univers. Alors que j'entre dans la cabine d'ascenseur, mon téléphone vibre, m'indiquant que j'ai reçu un message.

J'ai peur de regarder, mais quand je m'y résous, je constate que c'est juste Jenny.

ALORS ? demande-t-elle. Lui as-tu apporté ses gaufres sans gluten ? T'es-tu invitée chez lui pour prendre le petit déj et tirer un coup vite fait ?

Tu es impayable, Jenny. Tu pourrais chercher sur Google les offres d'emploi à Tahiti ?

Les deux jours suivants s'écoulaient lentement. Je les passe à essayer de ne pas ressasser mon humiliante rencontre avec le dieu vivant du hockey sur glace. Joue-la cool, tu parles ! De toute évidence, mon divorce n'a pas fini de m'embrouiller l'esprit et d'amenuiser ma confiance en moi. L'ancienne Hailey n'avait aucun mal à flirter avec des beaux gosses, même si cela se limitait à un jeu de séduction sans conséquence puisque j'ai été mariée pendant le tiers de ma vie.

Jenny n'a pas tort ; je devrais recommencer à sortir et à fréquenter des hommes. Mais j'ai besoin d'y aller petit à petit, de commencer par un mec qui ne me fait pas perdre tous mes moyens.

Oublier notre embarrassante rencontre ne sera pas facile, car je dois retourner sur les lieux du crime. En allant promener Rufus le dimanche soir, je sue un peu rien qu'en sortant de l'ascenseur au troisième étage.

Bien entendu, il n'y a personne dans l'appartement à l'exception du chien. Et il m'adore toujours autant. Je lui gratouille les oreilles et m'efforce de ne pas repenser à ce que j'ai dit l'autre jour quand je me trouvais dans ce même couloir avec seulement quelques neurones fonctionnels.

La honte.

Nous passons un bon moment ensemble avant que je ne le ramène. Il ne me reste qu'une promenade avec lui, je pense. Matt a dit qu'il le mettrait dans un chenil quand il s'absenterait plus longtemps qu'un week-end.

Lundi matin, je dois affronter l'autre malaise de ma vie. Au travail, je tâchais d'éviter Jackson, mais la chance devait bien finir par m'abandonner.

— Tu as une minute ? me demande-t-il, m'interceptant à dix heures pétantes alors que je fonçais vers la sortie.

Merde.

— Bien sûr, réponds-je même si ce n'est pas vrai.

Je suis censée promener Rufus, mais comme je ne tiens pas à ce que Jackson l'apprenne, je le suis dans son bureau et m'assieds en face de lui.

— Comment vas-tu ? demande-t-il, un sourire se dessinant sur son visage filiforme.

Je ne peux m'empêcher de le comparer à mon idole hockeyeur, et franchement, la compétition n'est guère équitable. Jackson a un côté geek, mais c'est un type en or. Je remarque la maigreur de son cou sortant du col amidonné de sa chemise et culpabilise aussitôt.

— Je vais bien, mens-je. Et toi ?

Il sourit à nouveau et j'entraperçois sur son visage l'expression qui m'a fait tomber amoureuse de lui. La bonté émane de lui telle la lumière du soleil de midi.

— Je n'ai pas à me plaindre. Ça avance, la mise à niveau de l'application mobile ?

— Plutôt bien, oui. La version bêta devrait être prête pour Noël. L'ultimatum donné au prestataire a fini par fonctionner.

Jackson grimace.

— Heureusement qu'ils sont restés.

— Je savais qu'ils ne partiraient pas.

Voilà pourquoi c'est moi qui traite avec les programmeurs. Jax est super intelligent, mais il est trop gentil. Je le tiens informé de notre progression, et il souligne les points à revoir ou à peaufiner.

— Merci de t’occuper de tout ça, dit-il en replaçant son crayon de sorte qu’il soit parfaitement aligné avec son sous-main. On aura besoin de quelques-uns de nos meilleurs clients pour mettre au point la version bêta. As-tu déjà des noms en tête ?

Il a raison, et je n’ai pas encore réfléchi à la question. Sans doute parce que je n’ai qu’un seul client à l’esprit.

— Bien vu. Je m’en occupe.

Je lutte pour ne pas regarder ma montre. Mais je ne peux pas dire à Jackson où je vais, car cela constitue une infraction à la politique de l’entreprise.

Il me montre ensuite quelques photos d’articles promotionnels pour les fêtes.

— Je pense avoir bien cerné le concept de l’emballage cadeau, dit-il en pointant l’index sur une photo d’une jolie boîte enveloppée de papier blanc aux rayures argentées. Les clients pourront choisir la couleur du ruban approprié à la fête célébrée. J’ai commandé du bleu, du rouge et de l’argenté.

— C’est magnifique. J’ajouterai ces couleurs à l’onglet « emballage cadeau » du menu.

Je sors mon téléphone portable de ma poche et j’ajoute une note afin de ne pas l’oublier. Jackson est l’artiste de la boîte. Je me charge des aspects techniques tandis qu’il s’occupe du graphisme du site Internet, de notre stratégie marketing et de la relation clientèle.

C’est lui qui a mis ma photo sur le portail Web. Nous l’avons prise il y a cinq ans, quand nous étions trop fauchés pour engager un photographe professionnel. C’était également son idée de coincer ce crayon rouge entre mes dents, de la même couleur que le texte figurant dans notre logo.

— Autre chose ? lui demandé-je, espérant qu’il réponde non.

Mon ex-mari penche la tête sur le côté et prend un air songeur.

— Mon père m'a fait visiter un bien immobilier situé dans le quartier de Bridle Path. Avec l'idée de développer l'entreprise.

Mon estomac se noue sur-le-champ.

— Mais je ne suis pas sûr que nous soyons prêts, ajoute-t-il. Mieux vaut attendre que notre nouvelle application soit lancée, non ?

— Si..., dis-je, essayant de lire entre les lignes. Mais, euh, je sais que tu veux qu'on s'agrandisse.

Il fronce légèrement les sourcils.

— Accroître l'entreprise est crucial pour augmenter notre bénéfice net. Mais nous devons être prêts à le supporter financièrement. Nous avons enfin trouvé un certain équilibre ; on commence tout juste à souffler. Se lancer dans un tel projet, c'est risquer de vivoter à nouveau.

— Hmm, fais-je, m'efforçant de deviner le sous-entendu dans ses paroles. S'il faut vivoter, je peux vivoter.

Je ne montrerai aucune faiblesse ! S'il veut que je dégage, il va devoir prendre son courage à deux mains et me le dire clairement.

— Je vais y réfléchir, répond-il à la place.

— Comme tu veux. (Je me lève d'un bond.) Autre chose ?

Lentement, il secoue la tête.

— À plus ! dis-je, feignant la bonne humeur avant de piquer un sprint en direction de la sortie.

Et même si je sais que Jackson ne me donne pas la chasse, je continue de courir jusqu'à ce que je sois arrivée devant l'immeuble de Matt. (Dans ma tête, on s'appelle déjà par nos prénoms respectifs. C'est bizarre ?)

Rufus est aussi content de me voir ce matin qu'il l'était hier soir. Je l'emmène au parc situé à quelques pâtés de maisons et lui retire sa laisse pour qu'il puisse s'ébattre librement sur la piste prévue à cet effet. Il me connaît suffisamment à présent pour me rejoindre quand je l'appelle, aussi n'ai-je pas peur de devoir lui courir après pour l'attraper quand il sera l'heure de rentrer.

En plus, je lui ai acheté une friandise en me rendant au travail ce matin, juste au cas où ce soit notre dernière promenade tous les deux.

Tandis qu'il renifle des arrière-trains et noue des liens avec ses congénères dans l'enclos réservé aux chiens, j'apporte des solutions à quelques problèmes rencontrés au bureau en envoyant des instructions à Dion par texto. J'ai vite les mains gelées et je perds toute notion de temps.

— Au pied, Rufus ! C'est l'heure de rentrer à la maison ! Tu veux un biscuit ?

Il accourt en voyant la friandise et, tandis qu'il est occupé à l'engloutir, je lui attache son collier. Nous regagnons Yorkville Avenue en marchant tranquillement, et je me surprends à fredonner comme je passe la carte magnétique dans le lecteur pour entrer chez Matt.

— Assis, dis-je à Rufus une fois à l'intérieur. Bon chien. (Je m'agenouille devant lui et il remue la queue, ses yeux plongés dans les miens.) Mais oui, tu es beau ! Le plus beau des chiens.

Je dépose un baiser sur sa truffe. Je lui enlève sa laisse et il frétille davantage, se demandant sans doute s'il me reste encore des biscuits. Il doit flairer l'odeur sur mes mains.

— Désolée, mon grand. Je n'ai plus rien à te donner.

— Vraiment ? s'enquiert une voix grave, me faisant sursauter.

La surprise m'étreint le cœur, je fais volte-face et vois Matt Eriksson qui m'observe, l'air hilare, devant son îlot de cuisine.

Soirée poker

Matt

En me voyant, Hottie manque tomber à la renverse et je m'en veux de l'avoir effrayée. Elle semble, bizarrement, avoir un très mauvais sens de l'équilibre. Mais même chancelante, elle reste ce que j'ai vu de plus beau ces derniers jours. Elle porte un jean moulant et un manteau bleu de la même couleur que ses yeux. Le bout de son nez est rougi par le froid, et j'éprouve soudain l'impérieuse envie d'y planter un baiser. Elle a un joli petit nez retroussé, orné d'un piercing qui, curieusement, lui donne encore plus de sex-appeal. Je n'ai jamais été attiré par les punkettes, mais celle-ci me fait vraiment un effet bœuf.

Rufus reprend ses esprits le premier. Il bondit vers moi pour me dire bonjour avant de courir à nouveau vers Hottie. Le traître. Il a une longueur d'avance sur moi. Il a déjà reçu plusieurs baisers, lui.

Alors que moi, que dalle. C'est la première fois que je suis jaloux de mon chien.

— Vous rentrez tôt, dit Hottie en se relevant prudemment.

— C'est vrai. Notre déjeuner de bienfaisance a été annulé et nous avons repris l'avion deux heures plus tôt que prévu.

— D'accord. Eh bien...

Elle commence à s'avancer vers la porte.

— Oh là ! Pas si vite ! Je viens de faire du café. Il sera bientôt prêt. Vous prendrez bien une tasse avec moi ?

Elle me considère d'un œil quelque peu hagard et je m'efforce de ne pas sourire. Ma belle nourrit une passion pour le hockey, apparemment. Je vois bien que je la mets mal à l'aise. Ça arrive parfois. Une personne tout à fait saine d'esprit peut perdre un peu la boule quand elle se trouve au contact de joueurs de hockey. J'en sais quelque chose ! J'ai moi-même mal épelé mon propre nom quand j'ai demandé à Wayne Gretzky de signer le maillot accroché au mur de mon salon.

— Un café me ferait le plus grand bien, répond-elle d'une voix presque normale.

— Génial. Vous l'aimez comment ?

— Noir, dit-elle en se détendant un peu. Merci.

Je l'invite à s'asseoir en lui montrant le canapé.

— Je vous en prie, mettez-vous à l'aise.

Je me tourne pour verser le précieux liquide dans deux tasses. Quand je regagne le salon, je vois Rufus allongé sur le dos, sa tête sur les genoux de Hottie, qui lui gratouille le ventre.

Celle-ci lève les yeux quand je pose les tasses sur la table basse.

— Merci infiniment.

— Eh bien... (Je bois une gorgée de café.) C'est exactement ce que je voulais vous dire. Vous m'avez été d'une aide précieuse, Hailey. Pour être franc, j'ai passé une année vraiment merdique.

Elle grimace.

— À cause de votre divorce ?

— Ouais. Ce n'était pas ma décision. Mais j'ai déménagé quand elle me l'a demandé, parce que je ne voulais pas arracher mes filles du foyer où elles avaient grandi. Je n'avais absolument pas prévu de remeubler un nouvel appartement. J'étais furax. Puis vous vous êtes occupée de tout, et je n'ai pas eu à gaspiller la moindre énergie pour ces détails. Je vous en

suis sincèrement reconnaissant. (Je promène mon regard sur les élégants articles choisis par Hottie.) Cette déco est sensass.

Son sourire est ma récompense pour m’être livré ainsi. Il illumine littéralement son visage et fait pétiller ses yeux indigo.

— Il n’y a pas de quoi. Et je comprends parfaitement.

— Vous comprenez ?

Elle hoche la tête et reprend un air sérieux.

— J’ai récemment divorcé, moi aussi. Ma séparation date de la même période que la vôtre, il y a dix-huit mois environ. Et ce n’était pas non plus ma décision.

— Oh, réponds-je tandis que mon cœur se serre. (En essayant d’imaginer qu’on puisse demander à Hottie de quitter le foyer conjugal, je sens la colère me gagner.) Je suis désolé, Hottie, je veux dire, Hailey.

Merde.

Par chance, elle rit.

— Un coup de bol que mes initiales ne soient pas U.G.H.

Je me marre aussi.

— Ou encore D.T.C.

Elle glousse.

— L’un de nos employés a pour initiales B.Z.B. On l’appelle Belzébuth.

Tout en continuant à rire, je porte la tasse à mes lèvres et bois une autre gorgée. Tandis que j’avale, je note que le regard de Hailey est fixé sur ma gorge. Puis elle remarque que je l’ai remarqué et ses joues se parent d’un voile rosé. Ça ne fait aucun doute, je la rends nerveuse.

— Alors, euh... Vos filles sont adorables, dit-elle après une seconde de silence gênant. Votre ex et vous en partagez la garde, je présume.

— Loin de là. Je ne les vois pas aussi souvent que je le voudrais. C’est compliqué, avec l’emploi du temps de l’équipe et les nombreux déplacements.

Elle acquiesce, compatissante.

— Ça doit être dur pour vous.

— Oui.

Je pose ma tasse sur la table et m'adosse aux coussins du canapé. Rufus est couché entre nous et je tends machinalement la main pour caresser son ventre. Sauf que Hailey est toujours occupée à le flatter, et mes doigts frôlent les siens sans que ce soit mon intention.

Je l'entends hoqueter. Puis elle retire brusquement sa main comme si le ventre de Rufus – ou ma main ? – était couvert de puces. À moins que ce ne soit le courant électrique qui a traversé nos doigts quand ils se sont touchés qui ait entraîné cette réaction.

Elle rougit pour de bon à présent, et je l'observe, amusé, tandis qu'elle enveloppe sa tasse de ses deux mains.

— Vous devez leur manquer, ajoute-t-elle, de nouveau gênée. À vos filles, je veux dire.

La douleur m'étreint le cœur comme je revois les larmes cristallines dans les yeux de ma coccinelle quand Kara est venue chercher les filles l'autre jour. June a toujours été plus sensible que sa sœur. Elle pleure pour un rien. Libby est plus réservée. Enfin, pour une mère de quatre ans. Cela ne l'empêche pas de piquer de bonnes grosses crises de nerfs, mais de manière générale, elle arrive mieux à cacher ses émotions que sa jumelle.

— Elles me manquent aussi, marmonné-je. (Puis je ravale la tristesse qui me noue la gorge et m'empresse de changer de sujet.) Et vous, alors ? Vous avez des enfants avec votre ex-mari ?

Hailey secoue la tête.

— Nous étions trop occupés à monter notre entreprise. Nous prévoyions d'avoir des enfants, un jour, mais ce n'était jamais le bon moment.

— Votre entreprise ? Vous parlez de Fetch ?

— Oui. Jackson et moi en sommes les cofondateurs et cogérants.

Impossible de dissimuler ma surprise.

— Vous bossez avec votre ex-mari ?

La vache ! C'est presque aussi rude que de voir ses gosses au comptegouttes. Je ne supporterais jamais de voir Kara tous les jours au bureau.

— Nous sommes restés en bons termes, m'avoue Hailey. (Son regard indigo s'adoucit et je perçois dans ses yeux une lueur de chagrin.) Nous sommes amis depuis nos six ans.

— Oh. Waouh. Vous le connaissez depuis si longtemps ?

Elle hoche la tête.

— Nous étions voisins. Nous avons grandi ensemble, puis nous sommes sortis ensemble au lycée et nous nous sommes mariés quand nous étions à la fac. (Elle marque une pause.) Pour divorcer à vingt-sept ans.

— Navré de l'apprendre.

Je m'en veux presque de l'avoir invitée à prendre un café avec moi. Je voulais la remercier et faire plus ample connaissance, mais sans trop savoir comment, je nous ai amenés à discuter de choses graves et bien trop intimes. Alors, je change à nouveau de sujet.

— Vous avez vingt-huit ans ? Je vous en donnerais à peine quinze. (Je grimace.) Non, oubliez ça. Vous faites dix-huit ans ; on voit que vous êtes majeure. Sinon, je ne peux pas continuer à vous appeler Hottie dans ma tête.

Hailey rigole, et son rire mélodieux me ravit les oreilles.

— En fait, j'en ai vingt-neuf. Oui, je sais, je fais jeune. C'est une malédiction.

Je ricane.

— Je suis sérieuse ! On me demande ma carte d'identité au cinéma quand j'achète des places pour un film interdit aux moins de dix-sept ans.

— Prenez-le comme un compliment. Vous serez aux anges quand vous aurez soixante ans et que tout le monde vous prendra pour une trentenaire.

— C'est pas faux.

Un moment de quiétude s'ensuit. Couché entre nous, Rufus ronfle paisiblement. Hailey savoure ses dernières gorgées de café, ce qui me signale son départ imminent. Elle va probablement se carapater dès qu'elle aura terminé sa tasse. Si je veux l'inviter à sortir, c'est maintenant ou jamais.

L'inviter à sortir ?

Merde, d'où ça sort, ça ? Est-ce que je veux l'inviter à sortir ?

Je considère la question pendant quelques secondes. Oui, je crois bien. Je n'ai pas eu de rencard depuis mon divorce. Me mettre sur mon trente-et-un pour aller dîner et passer la soirée avec une femme sans forcément coucher avec elle ? Ça ne m'est pas arrivé depuis un bail.

Malheureusement, je mets tellement longtemps à me décider que l'occasion me passe sous le nez. Hailey a posé sa tasse sur la table et elle est en train de se lever.

— Je dois y aller, dit-elle et je perçois dans son intonation autant d'hésitation que d'empressement, comme si elle mourait d'envie de rester, mais aussi de décamper.

Je devine son choix en la voyant se diriger vers le couloir.

— Attendez, je vous raccompagne, lui dis-je.

— Si vous souhaitez que je continue à promener Rufus, informez-moi de votre emploi du temps pour la semaine et je le noterai sur mon calendrier. (Voilà qu'elle recommence à babiller tout en détournant les yeux.) On confirmera tout ça sur l'application et je vous tiendrai informé, et merci pour le café et la conversation. C'était vraiment sympa. Passez une bonne journée, Masse. Je veux dire Matt ! On se reparle bientôt, bye !

Elle est sortie avant que j'aie pu ciller, me laissant m'interroger... Vient-elle de m'appeler Masse ?

Comme je ne joue pas ce soir et que les filles sont chez leur mère, je ne me fais pas prier quand Blake Riley m'appelle pour m'inviter à une soirée poker chez lui.

— Qui d'autre sera là ? lui demandé-je en coinçant le téléphone entre mon oreille et mon épaule tandis que j'enlève en toute hâte mon bas de survêtement pour enfiler un jean délavé.

— Wesmie, Hewitt et Lemming, répond Blake. J'espérais que Luko se joindrait à nous, mais ses beaux-parents sont en ville. C'est dommage, parce qu'avec lui, on se fait de l'argent facile, si tu vois ce que je veux dire.

Je vois très bien. Les intentions de notre capitaine se lisent sur son visage comme dans un livre ouvert.

— Je suis là dans trente minutes ! Tu veux que j'apporte quelque chose ?

— Rien de plus que ton joli petit cul... (Blake glapit soudain.) Qu'est-ce qui te prend, J-Babe ? T'es folle ou quoi ? Tu m'as fait super mal !

J'entends une voix féminine étouffée. C'est Jess, la copine de Blake ; ils habitent ensemble.

— Son joli petit cul ? lui demande-t-elle. On peut savoir à qui tu parles ?

Blake s'esclaffe dans son portable.

— À Eriksson ! crie-t-il entre deux éclats de rire. Je faisais allusion au joli petit cul d'Eriksson.

— C'est vrai que j'ai un joli cul, renchéris-je. Dis à Jess que je serai ravi de le lui montrer quand j'arriverai.

— Compte sur moi, répond Blake d'un ton jovial. Mais d'abord, je vais tailler tes boules en fines lamelles et les filer à bouffer à une brebis.

Une brebis ?

Avant que j'aie pu l'interroger à ce sujet, mon coéquipier ajoute :

— À toute !

Puis il raccroche.

Blake est vraiment bizarre, comme type. Je ne pige rien à la moitié des trucs qu'il raconte. Pour ma défense, je doute que quelqu'un le

comprenne ; sa copine incluse.

Je passe un sweat-shirt à capuche, puis je sors de la chambre pour chercher mon manteau. L'entrée de mon appartement n'est pas équipée d'une penderie, alors je balance toujours mes vestes n'importe où. J'en trouve une sur l'un des tabourets de la cuisine. Je l'endosse, puis j'enfile un bonnet juste avant de franchir la porte.

Blake habite près du lac, et il fait trop froid pour marcher, surtout depuis que le temps s'est gâté. J'ai grandi à Tampa, sur la côte en Floride, alors il m'a fallu quelques années pour m'habituer aux hivers canadiens. Je ne suis toujours pas fan. Dans l'arène, le froid glacial me stimule. Mais en ville ? Ça craint. Aussi, je prends l'ascenseur jusqu'au sous-sol et je monte dans ma Porsche Cayenne avant d'allumer le chauffage.

Quand j'arrive chez Blake une demi-heure plus tard, le reste de la bande est déjà là. Wes et Jamie vivent dans le même immeuble, cinq étages plus bas. Lemming et Hewitt n'habitent pas loin non plus.

— Yo ! Matty-Cake ! crie Blake sans se lever de sa chaise. (Ils sont tous assis autour d'une table de jeu recouverte de feutre vert.) T'es prêt à te faire plumer ?

Je le regarde, hilare. Il porte une visière et mâchouille un cure-dents. Parfaite image du tricheur tel que représenté par la culture populaire.

— J'aurais peut-être dû rester chez moi, dis-je sur un ton pince-sans-rire.

Jamie Canning, qui m'a ouvert la porte, me lance un sourire amusé.

— J'ai pensé la même chose dès que j'ai vu cette visière.

Il s'avère que Blake possède une ouïe suprahumaine.

— Qu'est-ce qu'elle a, ma visière ? (Il paraît sincèrement vexé.) Les visières, ça rend visionnaire ! Tout le monde le sait.

— Il n'y a que toi qui dis ça. (Wes soupire derrière le comptoir de la cuisine. Il est en train de sortir deux bières du réfrigérateur en acier inoxydable.) Eriksson, une petite mousse ?

— S’il te plaît.

J’attrape la bouteille qu’il me tend et rejoins les autres autour de la table.

Ben Hewitt, défenseur, et Chad Lemming, défenseur, me saluent d’un hochement de tête et de grognements. Blake est occupé à battre les cartes tandis que Wes commence à distribuer les jetons de différentes couleurs.

— Où est Jess ? demandé-je à notre hôte.

— En bas, chez Wesmie. Elle révise pour ses examens d’infirmière et prétend avoir besoin d’un silence total. (Blake secoue la tête.) Je pige pas. Elle peut étudier dans la chambre, non ? C’est pas comme si je faisais du bruit. Vous trouvez que je suis bruyant, les gars ?

— Vieux, c’est un euphémisme, réplique Wes. Quand tu parles, c’est...

Il s’interrompt, cherchant le terme adéquat. Lemming vient à son aide.

— Un déluge de décibels, termine-t-il pour Wes.

Ce dernier grimace.

— Mouais, ce n’est pas le mot le plus approprié.

— Ça fait trembler les murs, propose Jamie.

— C’est mieux.

— Handicapé du calme, suggère Hewitt.

— Allez tous cordialement vous faire foutre, grommelle Blake.

— Hé, au moins, tu n’es pas aussi bruyant que ta mère, dis-je pour le consoler.

Jamie blêmit.

— Je suis sûr qu’un de mes tympans est endommagé à jamais à cause de la mère de Blake.

— FAIS-LEUR MORDRE LA POUSSIÈRE, BLAKEY ! hurle Wes, imitant Mme Riley à la perfection, et tout le monde éclate de rire, y compris Blake.

— Allez, dit Hewitt en ramassant sa pile de jetons. Mettons-nous au travail. Katie veut que je sois rentré pour 22 heures.

Lemming imite le claquement d'un fouet.

— Si tu sous-entends que je me fais mener à la baguette, alors tu as raison. (Hewitt hausse les épaules.) Et j'en suis ravi. Ma femme est sensationnelle.

— C'est vrai, dis-je.

Katie est culottée, impétueuse et hilarante. J'ai toujours voulu que Kara et moi sortions entre couples avec les Hewitt, mais mon ex trouvait Katie trop « agressive » – ce sont ses paroles, pas les miennes.

— Évidemment, renchérit Lemming avec bienveillance avant d'arborer un grand sourire. Mais vous savez ce qui est tout aussi sensass ? La vie de célibataire. Le bar où OC et moi sommes allés à Chicago, c'était dément, je vous jure. Un vrai buffet de gonzesses à volonté !

— OC ? répète Jamie tandis que Blake distribue les cartes.

— Will O'Connor, explique Lemming. On essaie de nouveaux surnoms. Je voulais l'appeler Willie, mais il m'a donné un coup de poing quand je le lui ai proposé.

— Et lui, comment il t'appelle ? demandé-je, m'efforçant de ne pas lever les yeux au ciel.

Depuis que Lemming a rompu avec sa copine, il passe beaucoup de temps avec O'Connor, indémodable queutard devant l'éternel.

— Madagascar, répond Lemming avant de jeter un coup d'œil à ses cartes.

— Je pige pas, dit Wes.

Moi non plus. Je regarde mes cartes. Reine et sept, dépareillés. Blake dévoile le flop et ce que je vois me met en joie. Une reine, un sept et un dix. Joli.

— Mais si ! Parce que je m'appelle Lemming. Madagascar compte une grosse population de lemmings.

Jamie pousse un grognement moqueur.

— Faux. Ce sont des lémuriens, mon gars.

— Des lémuriens ? Te fous pas de moi ! Tu viens d’inventer ce mot.
Jamie, Wes et moi éclatons de rire.

— Ce n’est pas une invention ! proteste Wes. Les lémuriens sont de vrais animaux.

Lemming pose ses cartes sur la table et regarde Wes, les yeux plissés.

— Et à quoi ils ressemblent ? À quelle famille ils appartiennent ?

L’espace d’un instant, Wes ne sait pas quoi répondre.

— Ce sont... des rongeurs ?

Hewitt fronce les sourcils.

— Non, vieux, ce sont des primates, je crois.

Jamie acquiesce.

— Je pense que ce sont des primates.

Lemming parcourt la table du regard, l’air suspicieux.

— Vous vous payez ma tête, bande de nazes.

Nous voilà à nouveau pris d’un fou rire jusqu’à ce que Blake se racle la gorge et tapote sa visière d’un geste théâtral.

— Les garçons. S’il vous plaît. Un peu de sérieux. On joue au poker, là.

— C’est vrai, ça, marmonne Lemming. On joue au poker, alors bouclez-la.

— Je relance de cinq, annonce Blake.

— Je suis. Hewitt.

— Je me couche. Wes.

— Je vois tes cinq, et je relance de dix. Jamie.

— Ah, enfin ! s’exclame Blake, visiblement ravi. On passe aux choses sérieuses !

Je suis, ainsi que Lemming, puis Blake tire la quatrième carte. Encore un dix. Pas génial, mais il me reste les reines et les sept. On mise à nouveau. Cette fois, Lemming et Blake se couchent, me laissant en lice avec Hewitt et Jamie. Blake dévoile la rivière, la cinquième et la sixième

carte, et jackpot ! Encore une reine. Un brelan et une paire, ça me fait un full house, bébé !

J'y vais à fond pendant le dernier tour de mise. Hewitt me regarde avec des yeux ronds.

— T'es sérieux ? Dès la première main ?

— Il bluffe, déclare Jamie, scrutant mon visage.

J'arbore un sourire en coin.

— Ah, bon ?

— Il bluffe carrément, affirme Blake, mais le tas de jetons au milieu de la table d'une valeur de trois cents dollars, c'est apparemment trop pour Jamie comme pour Hewitt. Ils se couchent. Je rafle la mise avec joie.

Les tours s'enchaînent et on cause de choses et d'autres. Rien de bien spécial. Notre emploi du temps. L'équipe de jeunes qu'entraîne Jamie. La nouvelle Cadillac que Hewitt a achetée à sa femme. Au bout d'un moment, la conversation revient sur les escapades de Lemming et « OC ». Ou, plus précisément, sur leur orgie à quatre à la sortie de ce bar à Chicago.

— Une minute. Tu te tapais une fille pendant que O'Connor se tapait l'autre dans la même pièce ? Ou vous étiez tous les quatre dans le même lit ? demande Wes avec curiosité.

Lemming ricane.

— Ne le prenez pas mal, Wesmie, mais je ne suis pas branché bites. Donc, non, O'Connor et moi, on ne s'est pas touchés. Mais les filles étaient ravies de se caresser mutuellement... (Il me jette un regard entendu, remuant les sourcils.) T'aurais dû venir, E. On a passé un bon moment.

Franchement, ça me paraît horrible, mais je garde cette pensée pour moi. Lemming a le droit de s'amuser. Il a six ans de moins que moi et croque à pleines dents la vie de hockeyeur professionnel, dont j'ai moi-même profité à fond avant de rencontrer Kara.

Dernièrement, je ne cherche pas à m'associer avec l'un de mes coéquipiers pour lever deux gonzesses. Je préfère regarder des dessins animés avec mes gosses, puis le bulletin sportif avant d'aller me pieuter. Et peut-être, savourer un bon dîner en compagnie d'une belle plante de ma connaissance...

— Matty-Cake ?

Blake m'arrache à ma rêverie.

Je me rends compte que c'est mon tour et qu'ils attendent tous que je joue. Je regarde ma main : sept, neuf. Puis la table : roi, reine, dix, dix. Il y a environ cinq cents balles dans le pot.

— Je me couche, annoncé-je en posant mes cartes.

— Enfin bref, poursuit Lemming en m'observant d'un air perplexe. Je ne te comprends pas, mec. Tu es célibataire, maintenant. Profites-en.

Je hausse les épaules.

— La drague dans les bars, les plans cul, ça ne m'intéresse plus. J'ai déjà donné.

— Et si c'était plus qu'un plan cul ? s'enquiert Hewitt avec prudence.

Je me tourne vers lui en battant des cils.

— Oh, chouchou ! Dois-je comprendre que tu aimerais « plus qu'un plan cul » avec moi ? Tu es amoureux de moi ; je le savais !

Il me fait un doigt d'honneur.

— Non, trouduc, je parle de sortir avec quelqu'un. De rendez-vous galants.

Blake opine du bonnet.

— Ouais, Luko et moi, on en parlait l'autre jour...

Euh, plaît-il ? Pourquoi mes coéquipiers discutent-ils de ma vie amoureuse ?

— ... et il disait que la sœur d'Estrella est canonissime.

— Canon, ça suffit, lui lance Jamie, railleur.

— Pas pour désigner la frangine d’Estrella, déclare Blake. Elle mérite absolument ce suffixe. Et même, le doubler ne serait pas de trop. Canonissimissime. Ouais, ça me paraît bien.

Je lève les yeux au ciel.

— As-tu déjà vu la sœur d’Estrella ?

— Non, répond Blake avec nonchalance, mais je fais confiance à l’œil de Luko.

— Mmh-mmh. Eh bien, merci, mais je passe, réponds-je poliment. Je ne peux pas sortir avec la belle-sœur de mon capitaine. Et si je lui brisais le cœur ? Il me suspendrait par les couilles. (J’hésite avant de poursuivre.) Par ailleurs, je, euh...

Je m’interromps brusquement. Qu’est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? Est-ce que j’allais vraiment leur parler de Hailey ? C’est une soirée poker, pas un épisode de *Sex and the City*.

Mais Blake saute sur l’occasion pour me questionner.

— Par ailleurs, quoi ? demande-t-il.

Je cède.

— Il y a peut-être quelqu’un qui m’intéresse.

— L’intrigue se corse ! s’exclame-t-il en se frottant les mains comme un fou furieux. Qui est-ce ?

— Ma promeneuse de chien.

Ils éclatent de rire.

— T’es sérieux ? demande Jamie.

— Oui et non. Elle s’occupe de Rufus pour me rendre service, parce que je suis un bon client de cette entreprise super cool dont elle est la créatrice et qui s’appelle Fetch.

— Ah, ouais ! s’écrie Lemming en battant les cartes. OC utilise Fetch pour faire ses courses et récupérer ses chemises au pressing. Il m’a montré l’application. Il y a une jolie poupée sur la page d’accueil du site.

Cette remarque m'agace et je serre les mâchoires. J'ai toujours considéré cette photo de Hottie comme étant à moi, même si c'est ridicule.

— C'est bien ça.

— Comment ça marche ? s'enquiert Wes en vidant sa bouteille.

— Tu les paies à l'heure, lui expliqué-je. Et ils prennent une commission sur les articles qu'ils achètent pour toi. Mais ça vaut carrément le coup. Si ton frigo est vide et que le pressing ferme dans une heure alors que tu rentres de voyage, Fetch s'occupe de tout.

— Boum ! crie Blake pour manifester son approbation.

— Ils te trouvent tout ce que tu demandes, ajouté-je. Si tu as besoin d'un cadeau d'anniversaire pour ta mère ou de réserver dans un restaurant, tu donnes tes instructions à l'appli et c'est tout. Les employés de Fetch ont entièrement meublé et décoré mon appartement. Je n'ai pas mis un pied dans un magasin.

— Waouh. (Wes donne un coup de coude à Jamie.) C'est comme s'ils avaient créé cette appli pour moi. Je vais l'essayer.

Jamie hausse les épaules. Je pense que je viens de faire gagner des clients à Hottie. Si toute l'équipe se met à utiliser les services de Fetch, ça augmentera leur bénéfice.

— Ils peuvent me trouver une cavalière pour l'opéra ? demande Lemming en empilant les jetons qui lui reste. Notre gala de bienfaisance préféré a lieu dans dix jours.

Tout le monde gémit. Les joueurs sont obligés d'assister à huit ou dix soirées caritatives par an, mais toutes ne se valent pas. L'opéra est celle que nous aimons le moins. Le propriétaire de l'équipe est un nonagénaire, et il surkiffe l'opéra. Et chaque fois, ça dure trois heures. Minimum. Même avec la bonne bouffe et la gnôle qui nous sont offertes à l'issue de la représentation, on peine à conserver notre enthousiasme jusqu'au bout.

— J'ai une idée, dit Blake en distribuant les cartes. Ce tour, on ne joue pas pour l'argent. Le gagnant remporte le droit de se faire porter pâle pour

l'opéra, et les autres devront attester sa gastro-entérite express.

Wes ramasse ses cartes.

— J'adore ce plan.

Moi, je suis juste content que le sujet de conversation ne soit plus Hailey. Mes coéquipiers ont l'air d'avoir oublié ma petite confession, et c'est une bonne chose, car j'ignore toujours si je suis prêt à fréquenter des femmes à nouveau. Mon mariage a volé en éclats à cause de ma carrière, et ce n'est pas comme si cette dernière avait changé. Toute nouvelle relation que je serai amené à tisser sera vouée à l'échec.

— Je suis sûr que tu aimes l'opéra, toi, lance Lemming à Wes en riant.

— Parce que je suis gay ? riposte Wes d'un ton dédaigneux. Je crois pas, non.

— J-Bomb ? Ton avis sur l'opéra ? demande Blake en portant sa bouteille à ses lèvres.

— Eh bien, Blake, je suis bisexuel. Donc j'aime l'opéra moitié moins que Wes.

— Non, trésor, réplique Wes. Ça veut dire que tu l'aimes deux fois plus.

Blake rit si fort que la bière sort par ses narines, puis c'est l'hilarité générale.

J'ai une main d'enfer, mais ça n'importe guère.

Je grommelle :

— Vous savez très bien qu'on devra tous y aller, de toute façon. Comme tous les ans, il faudra lécher le cul du proprio et lui répéter combien on partage sa passion pour son art préféré.

— Pas moi ! déclare Jamie avec un grand sourire, poussant ses jetons vers le centre de la table.

— Oh, non, tu ne te défileras pas, gronde Wes.

— Mes jeunes jouent ce soir-là.

— Attends un peu. (Son mari lève les yeux.) Sais-tu au moins quel soir c'est ?

— Non. Mais je suis très très occupé.

Dieu bénisse les soirées poker ! Nos petites chamailleries me divertissent et m'évitent de penser aux choses plus graves. J'accepte une autre bière et me détends avec mes potes.

Sniper87 : *S.O.S. ! Mon costard est troué.*

HTE : *Navrée de l'apprendre.*

Sniper87 : *Quelle plaie ! Il m'en faut un pour assister à la soirée de bienfaisance la plus fastidieuse au monde, la semaine prochaine.*

HTE : *D'accord. Location ou achat ? Je suppose que vous le porterez souvent ?*

Sniper87 : *Achat, plutôt. Je porte un costume environ huit fois par an. Vous pourriez laisser opérer votre magie et m'en dégouter un ?*

HTE : *Je vais vous aider, bien sûr. Mais c'est un peu plus compliqué que de trouver une préparation pour gaufres. Vous devez l'essayer. Et si vous comptez le porter souvent, vous ne pouvez pas vous contenter d'ajuster simplement les manches, comme on le fait pour un mariage. Ça doit être repris sur mesure.*

Sniper87 : **Grommelle* *grommelle**

HTE : *Ne vous en prenez pas au messager. Je peux vous trouver une boutique avec un grand choix de costumes et prendre rendez-vous pour un essayage. Qu'en dites-vous ?*

Sniper87 : *Soit. Je vérifie mon emploi du temps.*

HTE : Prenez votre temps. Je n'ai rien de mieux à faire que de m'empiffrer de bonbons.

Sniper87 : Sérieusement ?

HTE : Non. Dépêchez-vous. C'est la folie au bureau, aujourd'hui. Ça doit être la pleine lune.

HTE : *pianote sur son bureau* *attend Sniper* *se demande comment il peut être si rapide sur la glace et mettre une plombe à consulter son agenda*

Sniper87 : Êtes-vous aussi impatiente avec tous vos clients ? Je suis libre pour des essayages demain après l'entraînement du matin. 12 h 30, ça devrait être jouable. Ou vendredi à la même heure.

HTE : Quand a lieu le gala ? Je dois m'assurer qu'ils savent que nous sommes pressés.

Sniper87 : Vendredi prochain. Malheureusement.

HTE : C'est qu'on est ronchon, aujourd'hui ! Je vais vous trouver de ce pas un costume de pingouin. Mais pas un maillot des Penguins.

Sniper87 : J'espère bien.

HTE : Ouais. Ces losers de Pittsburgh. Qui veut la coupe Stanley, de toute manière ? Je reviens tout de suite, Snipes.

HTE : Rendez-vous chez Klingerman, demain à 12 h 30. C'est sur Yonge Street. Je vous joins l'adresse. Je leur ai envoyé vos mensurations

pour qu'ils puissent vous présenter des articles à essayer. Ils veulent savoir si vous aurez besoin d'autre chose tant qu'à être sur place.

Sniper87 : Je déteste essayer des trucs. J'aimerais que les fringues apparaissent dans mon placard comme par magie.

HTE : Et moi, j'aimerais un poney bleu. Aurez-vous besoin d'autre chose quand vous serez en caleçon devant le tailleur ?

Sniper87 : Je suis plutôt boxer. Vous devriez le savoir. C'est vous qui me les avez achetés.

*HTE : *se cogne la tête contre le clavier**

Sniper87 : Un deuxième costume, ce ne serait pas du luxe. Le rayé que je possède a l'air miteux et je n'ai pas fait les boutiques depuis que Kara m'y a obligé il y a deux ans.

HTE : Très bien, je leur transmets. Amusez-vous bien demain.

Sniper87 : J'aurais une dernière requête.

HTE : Je vous écoute.

Sniper87 : Je veux que vous m'aidiez à choisir. Les fringues, ce n'est vraiment pas mon truc.

HTE : Les vendeurs de la boutique connaissent leur boulot. Juste pour info.

Sniper87 : Vous ne viendrez pas ?

HTE : *Je viendrai si vous y tenez. Ça me paraît cependant un tantinet exagéré.*

Sniper87 : *S'il vous plaît ?*

HTE : *LE VOILÀ, LE MOT MAGIQUE. ☺ À demain.*

Chute de QI

Hailey

Je me suis toujours considérée comme une personne intelligente et sensée. Et quand je discute par messages avec Matt, on rigole et j'arrive à formuler des phrases complètes sans même me baver dessus.

Pourtant, j'ai passé le premier quart d'heure chez le tailleur pour hommes à manquer trébucher et à jacter comme une démente. Chaque fois que je vois cet homme, je me transforme en idiotte du village.

Le problème, c'est qu'il se tient en petite tenue devant le tailleur vieillissant. Il porte un boxer moulant orange vif révélant dans toute sa gloire son fessier parfaitement sculpté. Ses muscles sont bandés comme s'il se préparait à combattre.

Et quand je jette un coup d'œil dans le grand miroir à trois volets devant lui, c'est encore pire. Ses abdominaux d'athlète ondoient sous son tee-shirt. Je me retiens de regarder son entrejambe, au prix d'efforts considérables toutefois, et je parle de la météo au couturier avec le débit d'un chimpanzé shooté à la caféine.

Le tailleur termine enfin de prendre les mesures. On tend une chemise à Matt. Je m'attends à ce qu'il s'isole pour l'essayer, mais nous nous trouvons déjà dans une énorme cabine d'essayage. Alors, sous mes yeux, il glisse ses bras puissants dans les manches.

Et je perds encore cinq points de QI.

Le tailleur commence à le bombarder de questions. Col châle ou revers en pointe ? Satin ou gros-grain ?

— Hottie ? crie-t-il, l'air en pétard.

Voilà qui m'arrache à ma torpeur. Je m'avance tranquillement vers le portant et commence à faire défiler les vêtements.

— Je trouve que les cols châles font un peu trop guindé. Vous serez bien plus à l'aise avec des revers en pointe. (Je mets de côté les cols châles et étudie les trois vestes restantes.) Celle en velours est chouette, mais vous ne pourrez pas l'utiliser en toutes occasions. (Je l'écarte aussi.) Ça nous laisse ceci. (Je lui montre une veste de smoking noire des plus traditionnelles.) Ou la version bleu nuit. Personnellement, je la trouve canon, mais si vous préférez rester classique, optez pour la noire.

Il hésite.

— La bleue me plaît. Vous êtes sûre que ça ne fait pas trop bizarre ?

— Voyons voir ça... (Je sors mon téléphone et lance Pinterest.) Là, c'est Matt Bomer qui en porte une. Jake Gyllenhaal. Et, oh, waouh, Ryan Gosling.

Je pousse un soupir, car les photos sont magnifiques et mes hormones sont déjà à fond.

— Passez-la-moi, grommelle Matt, toujours bougon.

Il est à tomber, évidemment. Le tailleur lui apporte le pantalon assorti et prend les marques pour l'ourlet, fixant le tissu avec des épingles pour le maintenir en place avant de griffonner des notes sur son calepin. Pendant ce temps, je tâche de ne pas avaler ma langue. L'homme devant moi éclipse Ryan Gosling, quelles que soient les circonstances, avec ses yeux gris d'une insondable profondeur et l'élégance virile de ses traits scandinaves. Sa mâchoire carrée paraît légèrement tendue ce matin, mais curieusement, cela ne fait qu'ajouter à son sex-appeal.

Inutile de le nier, je suis mordue.

Matt se regarde dans le miroir.

— Vendu ! Passons à la suite.

Mais bien entendu, le tailleur doit procéder à des ajustements, et Matt lui jette des regards noirs.

Et là, sans crier gare, voilà qu'il retire la veste, dévoilant à nouveau ses fantastiques épaules. Il pose la main sur sa taille et déboutonne le pantalon, comme je le vois faire en rêve toutes les nuits depuis une semaine.

Soudain, il fait mille degrés dans la pièce. Vingt-neuf ans, c'est trop tôt pour avoir des bouffées de chaleur ?

Pour détourner mon attention, je fais défiler les vestes de costume sur le deuxième portant.

— Je ne suis pas convaincue par cette coupe, dis-je au tailleur en lui montrant l'un des articles. Toutes ces vestes sont beaucoup trop droites pour lui. Il lui faut une coupe cintrée qui mette en valeur ces épaules robustes et souligne cette... (je m'interromps avant que le mot « exquise » ne jaillisse de ma bouche)... taille fine.

Je sens ma nuque chauffer et je devine le sourire de Matt sans avoir à le regarder.

— Robustes, hein ? répète-t-il dans sa barbe.

— La demoiselle n'a pas tort, dit le tailleur. Un instant.

Il disparaît, nous laissant seuls tous les deux.

Et Matt est à nouveau en sous-vêtements.

— Désolé d'être de si mauvais poil, murmure-t-il, m'étudiant de ses yeux gris.

— Oh, ça va encore.

Il me gratifie d'un sourire reconnaissant.

— Je déteste perdre mon temps pour des futilités, c'est ce qui me plaît le moins dans ce métier. Quand j'avais vingt ans, ça ne me dérangeait pas. Toutes ces fêtes, ça vous ouvre les yeux. Tout cet argent dépensé pour une seule soirée. (Il tend le bras pour triturer le mètre de couturier pendant

le long de l'épaule d'un mannequin.) Mais avec l'âge, ça perd de son intérêt.

— Tu m'étonnes. Et en plus, c'est pour la soirée de l'année que vous aimez le moins. J'en déduis que vous n'êtes pas amateur d'opéra...

— Non, loin de là. Et j'étais censé avoir mes filles ce soir-là. Maintenant, je vais devoir supplier mon ex de modifier le planning. Ça va être marrant, je le sens.

— J'en suis navrée.

Il secoue la tête, comme pour chasser cette pensée.

— J'aime le smoking bleu, Hottie. C'est original. Quand j'ai découvert tous ces trous de mites dans mon costume noir, je l'ai pris comme un signe du destin.

— Pourquoi ?

Un sourire espiègle étire ses lèvres.

— Je me suis marié dans ce costume. Kara l'avait choisi. Alors même si j'ai horreur de faire du shopping, il était grand temps de changer.

— Je comprends. Je continue de vivre au milieu d'objets choisis avec mon ex. Ça paraît stupide de jeter à la poubelle toutes les jolies choses qu'on a reçues comme cadeaux de mariage pour les remplacer par leur équivalent à bas prix. Mais du coup, je les ai sous les yeux en permanence.

— Avez-vous recommencé à sortir avec des hommes ? me demande-t-il soudain.

Cette question me prend au dépourvu.

— Pour tout vous dire, non. Ça va vous sembler très bizarre...

Il a un sourire timide.

— Vous n'êtes peut-être pas encore prête.

— C'est plutôt que... j'ignore comment m'y prendre. Je ne suis jamais sortie avec un homme.

Il hausse les sourcils.

— Vous voulez dire que ça fait longtemps ?

— Non. Je veux dire que ça ne m'est jamais arrivé. Jackson et moi, on se connaît depuis toujours. Gamins, on était amis. Un jour, au lycée, il m'a embrassée pour me dire au revoir. Et c'était parti. Ça s'est passé il y a plus de dix ans. On ne m'a jamais invitée à sortir. Le resto-ciné en compagnie d'un parfait inconnu, je ne connais pas. Les banalités, le protocole et les premiers baisers ? Je n'ai vu ça que dans les films.

Je devrais sans doute la boucler parce que j'ai l'air d'une extraterrestre, et Matt est en train de me dévisager comme si j'avais des antennes à la place des oreilles. Et soudain, il arbore un sourire hilare.

— Et moi qui pensais être resté célibataire trop longtemps.

— Si ma situation peut vous consoler...

L'embarras me gagne à nouveau.

Le tailleur revient avec plusieurs vestes et je convaincs Matt que la grise lui siérait mieux.

— La coupe a l'air parfaite, et...

Il m'est vraiment difficile de donner des conseils de mode à cet homme sans le dévorer des yeux.

— Et ? Terminez votre phrase. Parce que Kara disait que je ne devais pas porter de gris.

— Vraiment ? (Je lisse son col, ne résistant guère à l'envie de le toucher.) Était-elle jalouse ?

Je lève les yeux vers les siens et la proximité de nos corps me coupe le souffle.

— Ça pouvait lui arriver. Pourquoi ?

— Parce que le gris fait ressortir vos yeux. Cette couleur vous va à ravir.

— Merci, Hottie, murmure-t-il. On ne m'a pas dit quelque chose d'aussi gentil depuis un bail.

— Eh bien... (Je reste prisonnière une seconde de son regard hypnotique.) Quelqu'un devait le faire.

Le tailleur se racle la gorge et je recule d'un pas.

Et puisque Matt a fait son choix, je n'ai plus aucune raison de rester. Je le prie de m'excuser et je m'empresse de décamper.

Mollo sur l'hystérie !



Hailey

— Un rebondissement ! s'écrie Jenny avec enthousiasme le lendemain matin en regardant l'écran par-dessus mon épaule.

— L'intrigue se corse, acquiescé-je avec gravité.

Nous observons la photo pendant encore trois secondes avant de nous tourner l'une vers l'autre et d'éclater de rire. Entre deux gloussements hystériques, je parviens à décrypter la dernière requête de M. GrosPaquet. Il voudrait du scotch double face pour maintenir son moule-bite vert fluo en place de sorte qu'il ne lui rentre pas dans les fesses. Cela dit, il serait peut-être plus judicieux de l'appeler M. Raie, dorénavant, car sur la photo en pièce jointe, on le voit de dos, portant le slip de bain en question, qui lui rentre carrément dans la raie. Ses fesses sont rondes, fermes et bronzées. Elles sont assez séduisantes, à vrai dire.

— La vache, on pourrait faire rebondir une pièce sur ce cul, déclare une voix virile, nous faisant toutes deux sursauter.

Je tourne la tête et aperçois Matt, debout derrière nous.

— Masse ! m'écrié-je. Je veux dire Matt !

Jenny ricane.

— Vous m'appellez toujours Masse quand vous êtes nerveuse, constate-t-il en s'avançant vers nous. Comment se fait-ce ?

— Je ne suis pas nerveuse ! grommelé-je. Je suis surprise. Par votre faute !

— Vous m'en voyez contrit. Il n'y a pas de réceptionniste, alors j'ai arpenté le couloir jusqu'à ce que je voie votre nom sur une porte.

Oh, merde. Il se baladait dans nos locaux ? Et si quelqu'un l'avait reconnu et avait deviné que c'était un client ? Pourquoi débarque-t-il comme ça dans mon bureau ?

— Vous ne devriez pas être ici, dis-je, mal à l'aise. Vous souhaitiez que votre profil reste anonyme.

Matt balaie cette remarque d'un geste.

— Ça n'a aucune importance. Je me fiche que le monde entier sache que j'utilise Fetch. Ça déchire, comme service.

Il s'approche encore et se penche en avant pour mieux voir l'écran. Étant toujours assise sur mon fauteuil, me voilà coincée entre le bureau et l'épaule de Matt. Sa très large épaule qui frôle la mienne comme il fléchit son corps viril et musclé. Il sent divinement bon. Je retiens mon souffle pour ne pas être grisée par son parfum d'agrumes.

— Vous regardez quoi ? s'enquiert-il avec curiosité. Du porno ? Votre boulot est plus divertissant que je ne le pensais.

— Non. (D'un clic, je m'empresse de fermer la page.) Désolée, dis-je en remarquant son air interloqué. Requête d'un client. La confidentialité, tout ça...

En entendant le mot « client », il se détend. Tiens, tiens. Était-il jaloux à l'idée que je regarde les fesses d'un homme sur Internet ? Bien sûr que non. Quelle idée ! Il doit me prendre pour une fille tordue, c'est tout.

— Je vous ai apporté un café, dit Matt en se redressant. (Il me tend un gobelet en carton de chez Starbucks.) Noir, comme vous l'aimez.

Jenny arque les sourcils. J'arrive presque à entendre ses pensées.

« *Comme vous l'aimez ?* » *Raconte-moi tout !*

J'évite son regard intensément intrigué et accepte le gobelet.

— Merci, dis-je en souriant à Matt.

— Quoi qu’il en soit, je passais juste...

L’air embarrassé, il laisse sa phrase en suspens, puis jette un coup d’œil à Jenny.

Qui ne saisit pas le message. Ou peut-être que si, mais elle choisit de ne pas y prêter attention. À bout de patience, je me lève et lui montre la porte.

— On a besoin d’une minute, lui dis-je.

— J’ai une minute, réplique-t-elle joyeusement.

D’une voix ferme, je répète ce que j’ai dit auparavant.

— Par souci de confidentialité.

— Oh, c’est bon.

Manifestement déçue, elle quitte la pièce en soufflant, et referme la porte derrière elle.

Matt s’appuie contre mon bureau.

— Il ne s’agit pas à proprement parler d’une visite professionnelle, m’avoue-t-il.

— Peu importe, réponds-je d’une voix mêlée de sarcasme. Jenny n’est pas douée pour saisir les allusions subtiles dans certaines situations sociales.

Il sourit et voir ça me réchauffe le cœur. Cet homme est tellement attirant ! À tel point que mon cerveau se liquéfie quand je le vois. Et je ne mentionne même pas le reste de mon anatomie. Et quand il sourit, c’est mon organisme entier qui court-circuite. Je me rassieds, les jambes flageolantes. Je ne suis pas sûre de réussir à supporter mon propre poids face au magnétisme animal de cet homme.

— Alors, quoi de neuf ?

Matt est toujours appuyé contre le bureau. Sa jambe se trouve à dix centimètres de mon genou. Je me demande comment il réagirait si je lui caressais la cuisse. Je ne le ferai pas, bien entendu ! Je ne veux pas passer

pour une grosse psychopathe. Je préfère encore qu'il me prenne pour une groupie un peu barrée.

— Je repensais à ce que vous avez dit hier chez le tailleur, déclare-t-il.

Je fronce les sourcils. J'ai dit beaucoup de choses chez le tailleur. Et sans doute, en grande partie, des âneries, parce que voir Matt Eriksson en boxer ne me réussit guère. J'espère que je n'ai pas jacassé comme une bécasse.

— Sur le fait que vous n'avez jamais eu de rendez-vous galants, ajoute-t-il, me voyant perdue.

Je sens que je pique un fard.

— Oh. Ça.

— Je ne sais pas, je trouve ça injuste. (Il marque une pause.) Je me suis dit que j'allais y remédier.

Mon cœur se met à palpiter. Oh, Seigneur. M'invite-t-il à sortir ? Matt Eriksson m'invite à sortir avec lui ? Il veut qu'on sorte ensemble ? Tous les deux ? Matt Eriksson veut que je sorte avec lui ? Matt Eriksson veut sortir avec moi ? Matt Eriksson veut...

Holà ! Mollo sur l'hystérie !

Ça y est, je suis en boucle. Je prends une profonde inspiration et m'extirpe de ce vortex.

— En plus, j'ai un premier rendez-vous fascinant en tête, termine-t-il avant de me décocher un autre de ses sourires ravageurs.

— Ah, oui ?

Mon pouls s'accélère. Je devrais décliner, non ? Ce n'est pas avec une groupie fanatique que cet homme devrait sortir. Il lui faut une femme qui ne l'appelle pas Masse et qui ne se mette pas à bégayer chaque fois qu'il est dans les parages.

— *Rigoletto*, dit-il avec solennité.

J'essuie mes paumes moites sur mon jean.

— Oh, j’adore la cuisine italienne. Je ne connais pas ce restaurant, cela dit.

Il glousse. Un son rauque, suave et teinté d’amusement.

— Il s’agit d’un opéra.

Je vacille.

— Oh. Ça a l’air...

— Terrible ? conclut-il pour moi. (Ses lèvres tressaillent jusqu’à ce qu’un rire lui échappe à nouveau.) Oui, je sais. Moi non plus, je n’aurais pas choisi l’opéra pour un premier rendez-vous. Mais on peut d’abord aller manger des tapas. Toute l’équipe est obligée de participer, et j’ai pensé que si vous m’accompagniez, on pourrait s’amuser. On se mettra sur notre trente-et-un, je porterai le smoking que vous m’avez aidé à choisir. On se réconfortera mutuellement pendant l’opéra, et ensuite on pourra profiter du gueuleton d’enfer.

Il remue les sourcils d’un air séduisant et ajoute :

— Et de l’open-bar...

— Vous voulez que je vous accompagne à une soirée avec toute l’équipe... et que je sois votre cavalière ? répété-je doucement.

— Exactement. (Il se masse la nuque, l’air gêné à nouveau.) Cela vous dirait?

Oui oui oui oui oui oui oui !

— Pourquoi pas ? fais-je d’un air détaché.

Sauf que ma désinvolture confine à l’indifférence, et la mine perplexe de Matt m’indique qu’il n’est guère enchanté par la nonchalance de ma réponse.

— Ça promet d’être marrant, lui assuré-je avec une bonne dose d’enthousiasme dans la voix.

Un sourire retrousse ses lèvres.

— Génial. C’est vendredi prochain. Je passe vous chercher à 19 heures ?

— Parfait.

Ça me laisse une semaine pour dégotter une robe de soirée. Je me doute qu'aucune de mes robes, simples et achetées en solde pour la plupart, ne fera l'affaire. À l'aide, Jenny !

— Super. Je m'en réjouis d'avance, dit-il.

Il y a quelque chose d'authentique dans sa façon de me regarder, avec chaleur et impatience.

— Parce que vous avez persuadé une pauvre idiote de partager votre souffrance ? dis-je en plaisantant parce que je suis troublée par l'intensité de son regard.

Les yeux anthracite de Matt demeurent rivés aux miens.

— Non, parce que je pourrais vraiment passer du temps avec vous.

Oh là là. Impossible de détourner la tête. Je suis comme envoûtée. J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose entre nous. Quelque chose d'étrangement intime et de terriblement profond alors que nous ne faisons que nous regarder dans les yeux. Mais l'atmosphère est électrique. Et le regard de Matt est posé sur ma bouche à présent. Troublée d'être ainsi au centre de son attention, je me mords la lèvre inférieure, et une lueur de passion illumine ses prunelles.

— Hottie.

Il s'avance lentement vers moi.

Une main virile attrape la mienne, me tirant de mon siège. Et... Oh là là, je crois qu'il va m'embrasser. Ses lèvres sont entrouvertes, et il les humecte légèrement de la langue. Je ne sais pas si je suis prête pour ça. Je n'ai embrassé personne depuis Jackson...

— Hailey, fait une voix depuis le couloir. Faut que je te parle de... Oh. Bonjour.

En parlant du loup.

Jackson débarque dans mon bureau sans frapper, tenant une chemise cartonnée dans une main et une tasse de café dans l'autre. Discrètement,

Matt recule d'un pas devant l'irruption de mon ex-mari.

— Jackson ! m'écric-je d'une voix stridente.

Il plisse le front.

— Désolé. Je ne voulais pas te déranger. Je pensais que tu étais seule.

Jackson étudie Matt, essayant certainement de se souvenir d'où il le connaît. Lui et moi regardions ensemble les matchs de Toronto, à la télévision et en live, alors il connaît la plupart des joueurs. Après quelques secondes, ça fait enfin tilt.

— Attendez... Vous ne seriez pas Matt Eriksson ?

Le temps de réaction de Jackson m'a permis de me ressaisir et je passe aux présentations, d'un ton calme et professionnel.

— Jax, Matt est l'un de nos clients. Matt, je vous présente Jackson Emery, le cofondateur de Fetch.

Même si je n'avais pas déjà raconté à Matt que je travaillais avec mon ex, il l'aurait deviné au nom de famille que nous partageons. Je ne me suis toujours pas résignée à laisser tomber « Emery » pour ne garder que « Taylor ». Je devrais me décider, je sais, mais remplir le formulaire de changement de nom me paraît tellement... définitif. Mon divorce n'en serait que plus réel.

Il est réel.

Putain. Oui. Je sais que c'est la réalité. Il faut croire que je ne suis qu'une pauvre cruche sentimentale.

— Ravi de faire votre connaissance, dit poliment Matt.

Il tend sa main à Jackson, qui la serre.

— De même, répond Jackson avec un sourire. C'est plutôt cool de compter parmi nos clients un hockeyeur professionnel.

— Et le rencard de Hailey pour l'opéra, ajoute Matt en me décochant un clin d'œil.

Jackson fronce les sourcils.

Gloups. Oh, Seigneur. Pourquoi Matt a-t-il dit ça ?

— Vous allez à l’opéra ensemble ? (Jackson regarde Matt avant de reporter son attention sur moi.) Depuis quand aimes-tu l’opéra, Hails ?

— Je n’aime pas particulièrement ça, bafouillé-je, mais...

— Je lui ai forcé la main, termine Matt pour moi.

— Je vois. (Jackson marque une pause. Quand il reprend la parole, son intonation est empreinte de fiel.) Melinda adore l’opéra. Je devrais l’y emmener un de ces quatre.

Tout mon corps se raidit. Douloureusement. Je rêve ou il vient d’évoquer sa nouvelle copine devant moi ? Ma gorge me brûle comme si j’avais avalé de l’acide. Est-ce de la colère ? Ou un sentiment de trahison ? En tout cas, ce n’est pas de la jalousie. Le fait que Jackson fréquente une autre femme ne me rend pas jalouse.

Mais je n’ai pas envie d’entendre parler d’elle pour autant.

— Enfin, bref... reprend Matt tandis que son regard circonspect fait des allers-retours entre Jackson et moi. Je vous appellerai plus tard pour parler des détails, dit-il à mon intention.

Je parviens à hocher la tête.

— D’accord.

— À plus, Hottie.

Jackson fronçe à nouveau les sourcils.

Et là, Matt me donne une petite tape sur les fesses avant de quitter tranquillement la pièce. Je n’y crois pas.

Je le regarde partir, bouche bée, ne sachant si cela devrait m’énervé ou m’amuser. Il est possible que Matt ait cherché à exciter la jalousie de Jackson en m’appelant Hottie et en me touchant les fesses, mais... dans quel but ? Peut-être a-t-il remarqué ma réaction quand Jackson a mentionné Melinda.

Je me tourne vers Jackson et constate combien il est contrarié.

— C’était quoi, ça ? demande-t-il d’un ton sec.

— C’est à moi de te poser cette question, répliqué-je.

Il m'observe avec incrédulité.

— Tu plaisantes ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— On en a déjà parlé, je te signale. On s'était mis d'accord pour ne pas discuter de nos vies amoureuses et tu me balances que ta nouvelle copine adoore l'opéra ?

— Et toi, tu m'annonces que tu y vas avec Matt Eriksson !

— C'est lui qui l'a annoncé, grommelé-je.

— Quoi qu'il en soit, ça a été mis sur le tapis. (Jackson me fusille du regard.) Depuis quand sors-tu avec Matt Eriksson ?

— Je ne sors pas avec lui.

Il serre les mâchoires.

— OK, alors c'est moi qui ai imaginé toute cette putain de conversation ?

Ses paroles me font l'effet d'une gifle, car Jackson n'est pas du genre à jurer.

— Nous ne sommes pas encore sortis ensemble, expliqué-je, gênée. La soirée à l'opéra sera notre premier rendez-vous. Il est venu ici pour m'inviter, justement.

— Et tu as accepté.

— Aurais-je dû refuser ?

— Évidemment ! (Il devient tout rouge.) C'est un client, Hails ! Tu ne peux pas sympathiser avec les clients. C'est contraire au règlement.

— Le règlement que nous avons mis en place pour nos employés, Jax. Nous sommes les codirigeants de cette entreprise.

— Précisément, réplique-t-il. Tu es la codirigeante. Tu te dois de montrer l'exemple. Nos employés ne doivent pas penser qu'on peut copiner sans problème avec les utilisateurs !

— Personne ne sait que Matt est notre client. Seuls toi et moi détenons cette information. Et le fait que je le fréquente ne nuit nullement aux affaires, déclaré-je avec fermeté.

Toutefois, je ne compte pas lui avouer quelles règles j'enfreins en promenant Rufus. Merde.

— Et si ça tourne au vinaigre et que vous rompez ? me rétorque Jackson. On le perdra comme client. Y as-tu pensé ?

— Matt et moi sommes adultes. Même si ça ne fonctionnait pas entre nous, Fetch ne le perdra pas. (Enfin, j'espère !) Si tu estimes que cela pose réellement un problème, je peux arrêter de traiter ses requêtes.

Jackson passe la main dans ses cheveux avec nervosité.

— Je n'en sais rien. Tout ça me paraît peu professionnel, Hails.

Alors, là, c'est le pompon !

— Vraiment ? Parce que vanter les mérites de ta copine devant un client, c'est professionnel, peut-être ?

— Je ne vantais pas ses mérites, réplique-t-il froidement. Si je te suis bien, tu as le droit de me narguer avec ton hockeyeur, mais je n'ai pas le droit d'évoquer la femme que je fréquente ?

Une nouvelle flèche me transperce le cœur.

Nous nous fixons du regard pendant quelques secondes.

Je pousse un profond soupir.

Lui aussi.

— Jackson... (La tristesse transparaît dans ces deux syllabes.) Qu'est-ce qui nous arrive ?

— Je n'en sais rien, répond-il d'une voix tout aussi morne.

Après un long silence, nous nous asseyons côte à côte sur mon bureau, le regard perdu dans le vague. Seigneur, que s'est-il passé ? Pourquoi nous sommes-nous tant éloignés ? Il s'agit du garçon avec qui j'ai grandi. Du garçon dont je suis tombée amoureuse et que j'ai épousé. Jackson et moi n'avons jamais élevé la voix pendant nos discussions – pas une seule fois – durant nos huit années de mariage. Ça m'attriste qu'on le fasse à présent.

Mille questions me brûlent la langue tandis que j’observe son élégant profil. Est-ce qu’il veut racheter mes parts ? Qu’on arrête de travailler ensemble ? Pourquoi m’est-il aussi pénible de l’imaginer avec une autre femme ? Et pourquoi savoir qu’il est contrarié à l’idée que je fréquente un autre homme me rend-il secrètement heureuse ?

Comment en sommes-nous arrivés là ?

Jackson se racle la gorge. Puis il s’exprime enfin.

— Je savais que ça serait difficile, mais je ne pensais pas que ça le serait à ce point, reconnaît-il.

Je déglutis à nouveau.

— Quoi donc ?

— Le fait qu’on sorte avec d’autres personnes. Je sais qu’on est divorcés, mais je tiens toujours à toi, Hails.

— Moi aussi, je tiens à toi.

— Je... (Il s’interrompt brusquement.) Je suis désolé d’avoir mentionné Melinda. J’ai été pris au dépourvu et j’ai réagi instinctivement.

— Je sais. Je ne t’en veux pas. Ma réaction était un peu excessive.

Après un moment d’hésitation, il m’enlace. Je pose la tête sur son épaule, et c’est tellement familier que ma gorge se serre.

La voix de Jackson est rauque d’émotion.

— Je ne veux pas que tu souffres, c’est tout.

Je plisse les yeux.

— Pourquoi je souffrirais ?

— Eriksson est un hockeyeur professionnel. Les athlètes pros ont une certaine réputation. Je ne veux pas qu’il s’amuse avec toi.

— Ce n’est pas son genre, Jax.

Je ne saurais expliquer pourquoi, mais j’en suis convaincue. J’ai vu Matt avec ses filles, j’ai constaté à quel point il était gentil et attentionné avec elles. Je sais qu’il reste souvent chez lui les soirs où il ne joue pas, parce que c’est là qu’il envoie ses requêtes à Fetch, et c’est toujours lui

qui réceptionne les livraisons. La plupart des joueurs de l'équipe font constamment les gros titres sur Internet. Comme cet O'Connor : les forums spécialisés ne parlent que de lui ! Il aurait été aperçu dans une boîte de nuit située sur Richmond Street ou en train de flirter avec un top model sur le rooftop d'un bar branché. Le nom de Matt, en revanche, n'apparaît sur aucun de ces sites.

— Préférerais-tu que j'arrête de gérer son compte ?

— Non. (Jackson soupire.) Nous sommes amis, n'est-ce pas, Hails ?

— Bien sûr.

— Ça ne changera jamais, promet-il avant de déposer un tendre baiser sur mon front. Quoi qu'il arrive, nous serons toujours amis.

Il se lève, rassemble ses affaires, et sort de mon bureau.

« Quoi qu'il arrive ? » Essaie-t-il de me pousser vers la sortie ? Est-ce ce qu'il entendait ?

Je contemple l'encadrement de la porte sans trouver de réponse à ma question. Toutefois, un très mauvais pressentiment me noue les entrailles.

Comme le banc de pénalité,
mais en plus moelleux

Matt

Je me tiens sur les marches de l'opéra, nerveux comme jamais. Quelle idée stupide ! Avant de rejoindre les autres, je voulais inviter Hottie à dîner afin qu'on puisse discuter tranquillement dans un cadre paisible et que je puisse la divertir avec mes meilleures blagues. Mais la soirée ne s'est pas du tout déroulée comme prévu. Au lieu d'un rendez-vous romantique, je lui offre une soirée en compagnie de mes coéquipiers surexcités, dans une salle d'opéra où je vais avoir un mal fou à rester assis sans bouger.

La classe, Eriksson. Beau travail.

Hottie n'était pas disponible pour dîner à cause d'une réunion urgente avec son programmeur. Ouais, ça craint. Le seul point positif de la soirée, c'est que mon smoking me sied à ravir. Et là encore, c'est grâce à Hailey.

— C'est quoi, au fait, le sujet de cet opéra ? s'enquiert Wes en me donnant un coup de coude.

— Putain, j'en sais rien...

— Si seulement ça parlait de putains, dit lentement Blake.

— Oh, franchement, les gars ! s'écrie Jess Canning. *Rigoletto* est l'œuvre la plus célèbre de Verdi. C'est sensationnel et je vous assure que c'est dans vos cordes.

Jess est l'artiste de la bande, alors elle doit savoir de quoi elle parle.

— Eh ben, ne nous fais pas languir, J-Babe ! lance Blake à sa copine. De quoi ça cause ? Raconte-nous ! Dieu sait qu'on ne sprechen nicht Deutsch !

— C'est en italien, andouille. Regardez, j'ai trouvé un résumé. (Elle pianote sur son téléphone.) Le premier acte s'ouvre sur un bal donné par le duc, qui essaie de savoir quelle femme séduire en premier. La chanson s'intitule *Questa o quella*, ce qui signifie « celle-ci ou celle-là ».

— Là, c'est intéressant ! dit Blake. On dirait moi, jadis. Avant que je rencontre la femme idéale. (Il pose sa grosse paluche sur la taille de Jess.) Quand j'ai retiré nos billets, j'ai remarqué que cet endroit possédait des vestiaires démentiels. Tu sais à quel point on adore les vestiaires...

Jess lui sourit amoureusement, mais Wes pousse un grognement.

— Gardez ça pour vous, OK ? Personne n'a besoin de le savoir. Parle-nous plutôt de ce fichu opéra.

Jess poursuit ses explications. Un sort est jeté au duc et à son bouffon, ainsi qu'à la magnifique fille de ce dernier. Au lieu d'écouter l'histoire, je balaie la rue du regard, scrutant chaque taxi qui s'arrête, cherchant Hailey des yeux. Je ne l'aperçois nulle part.

— Vous reconnaîtrez forcément l'air qui ouvre l'acte III, promet Jess. La chanson s'appelle *La donna è mobile*, ce qui veut dire « la femme est changeante ».

— Ça n'a pas l'air trop mal, dit Lemming.

— Mouais, tempéré-je. Moi, je me méfie. Ces trucs-là, ça paraît toujours intéressant sur le papier. Mais ça va durer trois heures et ils vont réussir à pomper toute notre joie.

Je n'en suis pas à mon premier opéra.

— En parlant de pomper et de joie, dit Blake, la mine hilare, Matty-Cake a deux billets dans la main. Tu as une nouvelle à nous apprendre, mon grand ? La promeneuse de chien et toi, vous formez un couple, maintenant ?

Si seulement. Et ce n'est pas ce soir que ça devrait s'arranger. Inviter Hottie à l'opéra, c'était vraiment une mauvaise idée. Je crois que je préférerais carrément qu'elle me pose un lapin.

— Et si tu t'abstenais de faire des blagues salaces pour le reste de la soirée ? demandé-je à Blake.

— Ça n'a rien d'amusant, ça ! En plus, je nous ai réservé une loge pour qu'on puisse tous être assis ensemble. C'est comme le banc de pénalité, mais en plus moelleux.

— Tu... as fait quoi ?

Alors que je m'inquiète de ce nouveau rebondissement, un autre taxi s'arrête. Quand la portière s'ouvre, une paire de jambes fuselées apparaît dans l'obscurité de l'habitacle. Puis Hottie déplie ses gambettes de rêve et se redresse sur ses escarpins à talons aiguille, la lumière des lampadaires se reflétant sur sa chevelure de jais.

— Dans le mille, Matty-Cake ! s'exclame Blake en enfonçant son coude dans mes côtes.

Il continue de parler, mais je ne l'entends plus.

— Bouclez-la tous ! Mon rencard est arrivé. Faites semblant d'être normaux.

— Alors là, bonne chance ! ricane Wes.

— Mamma mia ! marmonne Lemming. C'est elle, ton rencard, Eriksson ? Pas possible ! Elle est trop canon pour toi.

J'ai envie de lui dire de fermer son clapet, mais je n'en ai pas l'occasion. Hottie m'aperçoit et me sourit. Je la regarde se frayer un chemin jusqu'à nous sur le trottoir bondé et je descends quelques marches pour venir à sa rencontre.

— Salut, vous avez pu vous libérer.

Je lui prends la main, puis je me penche vers elle et l'embrasse sur la joue pour lui témoigner ma gratitude. Son parfum me donne envie de

demeurer indéfiniment dans cette position, alors je le hume à pleins poumons avant de reculer.

— Je vous remercie d’être venue.

Elle m’observe en cillant pendant plusieurs secondes, puis baisse les yeux sur nos doigts entrecroisés.

— Avec plaisir.

Sa voix est douce et légèrement hésitante, ses yeux bleus étincellent. Un frisson de désir me parcourt. Si seulement je pouvais héler un de ces taxis et demander au chauffeur de nous conduire chez moi !

Mais c’est bien évidemment impossible. Et ce n’est pas pour ça qu’a signé Hailey.

Bien. C’est parti pour l’opéra.

— D’avance, je vous prie d’excuser mes amis, dis-je pour gagner du temps.

— Pourquoi ? (Elle me sourit à nouveau et j’ai soudain une révélation. Si Hottie me regarde ainsi lorsqu’elle est plus à l’aise avec moi, il se pourrait que je n’y survive pas.) Ils ne se sont pas douchés après l’entraînement ?

— C’est moins terrible que ça, parviens-je à répondre avec un sourire. (Nous restons plantés là, continuant à sourire comme deux imbéciles, mais je n’arrive pas à m’arrêter.) Ils sont un peu chahuteurs, c’est tout. L’opéra n’est pas leur tasse de thé. À l’exception de Jess.

D’un geste de la tête, je lui montre la copine de Blake, qui attend avec les autres sur les marches.

Hottie jette un coup d’œil à mes coéquipiers et hausse les épaules.

— Je suis née à Toronto, Snipes. Ce ne sont pas quelques hockeyeurs qui vont m’impressionner.

Je glousse.

— Snipes ?

— Si j'ai droit à un surnom, alors vous aussi. Ce n'est que justice. (Elle me considère de la tête aux pieds.) Classe, le smoking. La personne qui vous a aidé à le choisir doit en avoir dans la caboche.

Elle se lèche les lèvres et lève les yeux vers l'édifice.

Je suis fichu.

Je la prends par le bras et nous commençons à gravir le perron.

— Les gars, je vous présente H... (J'ai failli dire Hottie.) Hailey Taylor Emery.

— Génial ! braille Blake avec son enthousiasme assourdissant habituel. J'adore les meufs à trois noms ! Comme, euh... (Il marque une petite pause.) James Earl Jones !

— James Earl Jones est un homme. (Jess soupire et serre la main de Hottie.) Bienvenue chez les fous.

— Sarah Jessica Parker, suggère Wes.

— Julia Louis-Dreyfus, renchérit Lemming.

J'interromps cet exposé d'inepties en présentant tour à tour ces trois ahuris, puis les lumières s'allument devant l'opéra, invitant les spectateurs à entrer.

— Dépêchez-vous, les gars ! dit Jess en tapant dans ses mains. Je ne veux pas louper le début.

— Ça ne me dérangerait pas, marmonne quelqu'un.

Nous entrons dans le théâtre et j'offre mon bras à Hottie tandis que nous montons un escalier en colimaçon. Un huissier nous escorte jusqu'à notre loge, où un de ses collègues attend pour accrocher nos manteaux dans la penderie adjacente.

— La classe ! dit Jess avec approbation.

Mais je ne lui prête guère attention, car je viens d'aider Hailey à enlever son manteau. Et waouh ! Je ne trouve vraiment rien d'autre à dire. Elle porte une robe noire pailletée décolletée dans le dos. Mais ce n'est

pas tant ça qui me laisse sans voix que l'entrelacs de lierre tatouant son dos gracieux.

Je laisse échapper un gémissement rauque et Hailey tourne la tête vers moi, m'interrogeant du regard.

— Tout va bien ?

— Ouais, dis-je d'une voix rocailleuse.

Mais non, tout ne va pas bien. Cet opéra va me paraître interminable si je dois rester assis à côté d'elle toute la soirée en me retenant d'imaginer l'intégralité du dessin ornant sa peau nue.

— Où préférez-vous vous asseoir ? lui demandé-je en détournant bien malgré moi mon regard de sa croupe rebondie.

— Ça m'est égal.

La loge se compose de six fauteuils en velours. J'entraîne Hailey vers la première rangée. Les autres sièges sont pour Blake, Jess, Wes et...

— J'ai réussi ! dit Jamie en s'encadrant dans la porte, vêtu d'un smoking.

— Mon amour ! s'exclame Wes, visiblement surpris.

— Mon deuxième entraînement a été annulé. J'ai foncé à la maison pour me changer.

— C'est adorable. Maintenant, j'ai la preuve que tu m'aimes.

Il enlace son compagnon pour l'embrasser.

Puis il se produit quelque chose de merveilleux. Un employé poussant une desserte à roulettes nous apporte du champagne. Je tends une coupe à Hailey.

— Quelle classe ! dit-elle.

— On n'a pas eu droit au champ' l'an dernier, se rappelle Blake. Ça doit être parce qu'on occupe une loge. Assieds-toi sur mes genoux, Jessie. C'est la fête, on dirait !

Elle se perche sur sa cuisse et ils trinquent avant de s'embrasser.

Il semblerait que je sois le dernier homme célibataire de la planète.

— C'est tellement raffiné, s'exclame Jess en glissant des genoux de Blake pour s'asseoir dans son fauteuil.

— C'est exactement ce qui nous déplaît, dit Wes.

Hailey sourit et je me détends. Un peu.

— Merci encore de m'accompagner ce soir, Hailey. L'opéra n'aurait peut-être pas été votre premier choix, mais sachez que votre compagnie m'est vraiment agréable.

Elle baisse les yeux, comme si accepter mon compliment lui était difficile.

— C'est plaisant de briser un peu sa routine, Snipes. (Elle redresse son menton délicat.) Avez-vous déjà vu *Rigoletto* ?

— Aucune idée, dis-je sans la moindre honte, et elle rit.

Les lumières s'estompent. Quelques secondes plus tard, la salle se trouve plongée dans le noir. Dans l'obscurité et le silence ouaté de ce théâtre, je souris. Une ou deux personnes toussent. Nous n'entendons rien d'autre pendant un moment, si ce n'est le froissement d'étoffes.

— Youuhhh, murmure Blake derrière moi et j'entends Hailey glousser.

L'orchestre entame un crescendo de cuivres et de timbales. Puis le rideau s'ouvre sur une scène baignée de lumière où se tient un grand bal, comme Jess l'a décrit. J'essaie de me détendre et de me plonger dans l'histoire, mais ce n'est pas facile. J'ai bien trop conscience de la présence de Hottie juste à côté de moi. C'est elle que je veux regarder, pas l'opéra.

Tout en sirotant mon champagne, j'observe attentivement les costumes. Ils n'appartiennent pas à la bonne période historique. Quelqu'un a décidé de situer la scène... à Las Vegas ? Atlantic City ? Il y a des gangsters et des femmes en robes typiques des années 1950.

Comme d'habitude, mon esprit vagabond vogue vers des sujets plus palpitants. Hailey, puis le hockey. Je m'aperçois vite que j'ai passé un bon moment à élaborer différentes stratégies offensives pour notre match

contre Vancouver. Et mon espoir de suivre l'opéra s'est envolé depuis belle lurette.

Sur scène, le rupin de l'ouverture boit du champagne, assis dans un fauteuil, tandis que vingt autres comédiens chantent, rassemblés en demi-cercle autour de lui.

Je me penche vers Hottie et lui murmure :

— Avez-vous la moindre idée de ce qui est en train de se passer ?

Elle tourne lentement la tête jusqu'à ce que ses lèvres frôlent mon oreille. Tous mes sens sont en éveil quand elle me répond :

— J'en sais foutre rien.

Son souffle chaud me caresse le visage tandis que la musique s'amplifie et je suis assailli par une vague de pur désir. Ce n'est pas seulement sexuel. Je serai ravi de finir la nuit avec Hailey dans mon lit, mais je convoite tout autant ce moment d'intimité, cette plaisanterie partagée avec elle dans le noir. Un rire complice avec mon acolyte.

Je tourne la tête jusqu'à ce que mon nez effleure sa joue veloutée.

— En fait, ce qui se passe est assez évident, lui murmuré-je.

— Ah, oui ?

— Ouais. Le nanti, là – je pense que c'est un parrain de la mafia –, ordonne à ses nervis de tabasser quelqu'un.

Elle hoche la tête avec sérieux.

— Le type qui lui a volé sa cocaïne.

— Exactement. (Je poursuis, mes lèvres effleurant le lobe de son oreille. Elle frissonne.) Mais d'abord, je pense qu'il y aura une course-poursuite en voiture. Ils trouveront la drogue dans le coffre d'une fourgonnette trafiquée. Surveillée par sœur Maria, mon institutrice verruqueuse du cours élémentaire.

Hailey tourne le visage vers mon épaule, et je devine qu'elle glousse. Une femme en robe écarlate apparaît soudain sur scène et commence à chanter d'une douce voix de soprano.

— Oh, merde, soufflé-je à Hailey. Vous savez qui c'est ?

— Évidemment ! La fille naturelle de sœur Maria et du *don*. Elle est venue les prévenir de la malédiction qu'elle leur a jetée. Elle n'a jamais eu de poney pour son anniversaire alors elle a maudit leurs deux maisons.

— Pour sa défense, déclaré-je avec solennité, le *don* avait promis de lui acheter un poney.

— Pour sa défense, réplique Hailey, la crise a durement touché la mafia.

— C'est vrai.

Nous continuons à nous regarder dans les yeux tout en nous retenant de rire. Seigneur. Je ne me rappelle plus la dernière fois que j'ai autant ri avec une femme.

De sa main gracile, elle m'attrape le poignet.

— Oh, non ! murmure-t-elle d'une voix à peine audible.

— Quoi ?

— Il paraît que la malédiction s'étend.

— Une éruption de pustules purulentes va frapper tout le monde ?

Elle secoue la tête et ses cheveux soyeux caressent mon menton.

— Ils vont se faire attaquer sous peu. Par une pieuvre géante.

C'est là que je craque. Un éclat de rire manque jaillir de ma poitrine, mais je le réprime juste à temps.

Je remarque que mon fou rire est contagieux. Du moins pour Hailey, qui essaie de se retenir tant bien que mal, toussant pour dissimuler son hilarité. Malheureusement – comme dans le cours de l'authentique sœur Maria –, la situation n'en devient que plus cocasse. Je sens Hailey trembler à côté de moi.

Et là, comme par empathie, des spasmes commencent à contracter mon estomac. Je me mords la lèvre, mais un petit éclat de rire menace toujours de s'échapper. Incapable de réprimer mon sourire, je baisse les yeux sur mon pantalon de smoking et ris en silence.

Sur le fauteuil d'à côté, Hailey lutte pour se maîtriser. Elle inspire profondément, puis souffle lentement. Mais sur l'expiration, elle se gondole de nouveau.

Pour lui venir en aide, je me redresse et lui jette un coup d'œil oblique, qu'elle me rend en souriant de toutes ses dents. Sa bouche frémit et mon regard est attiré par son tracé sensuel.

Ses lèvres tremblent à nouveau et ses épaules se raidissent comme elle redouble d'efforts pour ne pas rire. Et bien sûr, tout est ma faute. Fort heureusement, il existe un remède à ce problème.

Sans réfléchir, je romps la distance entre nous et l'embrasse.

L'atmosphère loufoque s'évapore aussitôt. La caresse de ses lèvres veloutées contre les miennes bloque mon fou rire. Hailey se tient tout à fait immobile contre moi et le parfum fleuri de sa chevelure m'enveloppe telle une brume chaude. Notre baiser se fait lent et langoureux comme nous dépassons tous les deux notre surprise.

Pendant ce temps, ma libido, elle, est au taquet. *Hourra !!!* hurle-t-elle. *Encore !*

Encore, oui ! Un baiser léger n'est tout simplement pas suffisant. Je me penche et incline la tête pour parfaire notre étreinte. Hailey expire et son souffle brûlant caresse ma peau. Elle a un goût de champagne et de rouge à lèvres, mes deux arômes préférés. J'effleure de la langue sa lèvre inférieure, impatient de la goûter encore. Mon fauteuil grince comme je m'appuie contre elle, mais je l'entends à peine, trop concentré sur sa bouche, qui s'ouvre pour moi.

Je l'embrasse avec avidité, j'en ai la chair de poule. Je n'avais plus ressenti ça depuis tellement longtemps ! Être la fois sujet et objet de désir. Quand ses mains douces se posent sur mon torse, mon corps entier s'embrase.

En contrebas, l'orchestre attaque un passage plus rapide et le chœur se met à chanter plus fort. Je continue d'embrasser Hailey. Nous ne nous

arrêtons que quand la salle se met brusquement à applaudir, nous faisant tous les deux sursauter.

— BRAVO ! hurle Blake. Et évidemment, c'est de vous que je parle. Comment se concentrer sur l'opéra quand vous vous bécotez devant moi ?

Les yeux de Hailey sont légèrement écarquillés et son cou gracile s'est paré de rose. Je lui décoche un clin d'œil pour lui faire savoir qu'elle peut tout à fait passer outre aux remarques de mon coéquipier. Elle semble se ressaisir, se joignant aux spectateurs pour applaudir le spectacle auquel nous n'avons guère prêté attention.

À présent, je me sens à l'étroit dans mon pantalon et c'est fort inconfortable. Par ailleurs, la nuit s'étire devant moi telle une longue marche dans le désert sans une seule goutte d'eau. Après l'entracte, je dois survivre à la suite de l'opéra, puis à un cocktail dînatoire en compagnie du propriétaire de l'équipe et de ses amis philanthropes.

Si j'ai de la chance, j'aurai peut-être droit à quelques baisers supplémentaires dans le taxi sur le chemin du retour. Je prends la main de Hottie dans la mienne et la serre fort.

J'ai dit que j'étais grave mordu ?

Pas étonnant que je sois divorcée

Hailey

Le jour suivant l'opéra, Matt s'envole pour la côte Ouest avec l'équipe pour un voyage de sept jours. Et Rufus reste au refuge pour chiens. Je ne les verrai donc ni l'un ni l'autre, ni ne mettrai un pied chez Matt pendant au moins une semaine.

Jenny a envie de m'étriper quand je lui avoue ce que je ressens à la suite du départ de Matt.

— Je suis un peu soulagée, lui dis-je tandis que nous attendons nos boissons au comptoir du café.

— Ça n'a aucun sens ! réplique-t-elle. Pourquoi serais-tu soulagée ? (Elle plisse les yeux.) À moins que tu te sois envoyée en l'air toute la nuit et que tu aies besoin d'une pause. Ça fait un bail pour toi, non ? Tu manques peut-être d'endurance.

Mon visage, mon cou et bien d'autres parties de mon anatomie deviennent cramoisis quand elle prononce cette phrase.

— On n'a pas couché ensemble.

Mais on aurait pu, si j'avais été plus audacieuse.

Mon amie se mord la lèvre.

— Tu t'es dégonflée ?

— Eh bien... (C'est vraiment une question de point de vue.) Il s'est comporté en parfait gentleman. Le taxi s'est d'abord arrêté devant chez

moi, même si ce n'est absolument pas sur le trajet. Il m'a embrassée pour me souhaiter bonne nuit, puis il est rentré chez lui.

— Non, mais j'hallucine ! (Jenny déglutit, visiblement dépitée.) Tu ne l'as pas invité à entrer ? Il a roulé avec toi jusqu'à l'autre bout de la ville et tu lui as balancé : « Merci pour l'opéra, à un de ces quatre » ?

Même le barista grincheux m'observe par-dessus l'émulsionneur de lait, une expression incrédule sur son visage constellé d'acné.

Je proteste :

— C'était notre premier rendez-vous ! Je n'allais pas l'inviter à entrer chez moi.

Jenny attrape nos deux gobelets de café et se dirige vers la porte. Je donne un pourboire au serveur derrière le comptoir avant d'emboîter le pas à mon amie.

Elle m'attend dehors, un air grave sur son joli minois.

— Que je comprenne bien. Le mec pour qui tu en pinces depuis toujours voulait t'arracher ma robe à paillettes pour guincher avec toi à l'horizontale, et tu l'as envoyé bouler ?

En gros, oui.

Je prends mon café des mains de Jenny et en bois une gorgée brûlante juste pour éviter de lui répondre. Une fois le rideau tombé, à la fin du spectacle, Matt m'a conduite en bas pour grignoter un bout, déguster encore un peu de vin et discuter avec Blake, Jess et Wesmie. Puis le propriétaire de l'équipe nous a rejoints et Matt l'a complimenté sur son choix.

Dès que le vieil homme s'est éloigné, Matt a poussé un soupir de soulagement.

— C'est bon, j'ai accompli mon devoir. On y va ?

Alors, nous sommes montés dans un taxi ensemble, et Matt m'a embrassée sauvagement pendant tout le trajet.

Quand je repense à sa bouche brûlante parsemant mon cou de baisers voraces, un frisson inapproprié me parcourt le bas-ventre. En fait, ce trajet en voiture a été l'expérience sexuelle la plus torride de toute ma vie, alors qu'on ne s'est presque pas touchés.

Matt s'est montré très respectueux et il ne m'a pas mis la pression. Quand, d'une voix tremblotante, je l'ai remercié pour cette agréable soirée, il m'a adressé un sourire joyeux et plein de chaleur.

— On se revoit bientôt, Hottie. Vous pouvez compter dessus.

Le problème ? Ces mots me terrifient autant qu'ils m'enthousiasment. Matt me fait perdre la tête, et pas seulement dans le bon sens du terme. Quand je suis en sa compagnie, je flotte sur un petit nuage, mais je me sens aussi nerveuse et je doute. Je manque de pratique avec les hommes. J'ai de l'expérience avec un mec, un seul, Jackson. J'ignore si le trac que j'éprouve en présence de Matt est normal ou si c'est le signe que je ne suis pas à la hauteur.

— Et maintenant, tu vas faire quoi ? me demande Jenny. Tu auras une seconde chance ?

— Peut-être. Et si c'est le genre d'homme à s'offusquer de n'avoir pas pu me mettre dans son lit après une soirée passée à l'opéra, alors je n'ai pas raté grand-chose.

Elle fait mine de s'étrangler.

— Pas nécessairement. Tu as raté l'occasion de te faire déglinguer par le joueur le plus bandant de la meilleure équipe de hockey du monde.

Oui. À cette exception près.

Quand Jenny et moi arrivons au bureau cinq minutes plus tard, c'est déjà le chaos, même s'il n'est que 9 heures du matin. La saison des fêtes approche et l'utilisation de nos services connaît une légère hausse. Cette distraction est fort bienvenue et je me plonge dans le boulot.

Les jours suivants, les urgences sans grande importance s'enchaînent entre deux réunions avec notre principal développeur. Tad le Techos passe

nous donner un coup de main pour l'intégration de notre nouvelle application. Il porte sa casquette à l'effigie de Toronto et m'invite, une fois de plus, à prendre un café, mais avant même qu'il ait pu terminer sa phrase, Jackson m'appelle.

— Désolée, Tad, dis-je en lui serrant le coude tandis que je cours rejoindre Jackson dans l'autre bureau. On réussira bien à se le boire, ce café.

Cela dit, j'ignore toujours si je me sens flattée ou insultée qu'il fasse mine de soutenir Toronto. D'un côté, c'est chou. De l'autre, je ne veux pas d'un homme qui abandonne son équipe pour s'attirer mes faveurs.

Je passe l'après-midi à finaliser nos offres promotionnelles de saison avec Jackson avant de m'enfermer dans mon bureau pour les intégrer à notre site Web. C'est loin d'être la tâche la plus stimulante de ma semaine et mes pensées ne cessent de s'envoler vers l'opéra, me faisant revivre la première fois où Matt m'a embrassée. Son souffle sur mes lèvres, la caresse de sa bouche sur la mienne...

Si mes calculs sont corrects, mon dernier premier baiser remonte à plus de dix ans. Peut-être est-ce pour cela que celui de Matt m'a tellement excitée.

C'est horrible, mais je ne me souviens pas de mon premier baiser d'adolescente avec Jackson. Je ne saurais dire où nous étions ou si ça m'avait plu.

Pas étonnant que je sois divorcée.

Le baiser de Matt, en revanche, n'arrête pas de s'insinuer dans mon esprit, me surprenant dans les moments les plus incongrus. Tandis que j'attends la fin du téléchargement d'un fichier, je me rappelle sa main virile agrippant ma cuisse. Et quand Dion essaie de m'expliquer pourquoi nous ne pouvons pas commander le thé d'import qu'exige un nouveau client, je repense à la langue de Matt caressant mon oreille dans le taxi sur le trajet du retour.

— Tu vas bien, Hailey ? s'enquiert Dion.

Je reporte aussitôt mon attention sur l'homme planté devant la porte de mon bureau. Je m'empresse de répondre.

— Absolument ! Alors, euh... il y aura un délai ?

J'essaie de me rappeler le sujet de notre conversation.

— Ouais. Il n'est pas content, mais je lui ai dit qu'il pouvait s'adresser à toi s'il avait des questions.

— Tout à fait ! Bien joué. Autre chose ?

Dion me gratifie d'un sourire patient.

— Les cartons non étiquetés s'entassent de nouveau dans le couloir. Jettes-y un œil quand tu en auras l'occasion.

— Je n'y manquerai pas.

Il s'éloigne, et je me cale dans mon fauteuil, m'efforçant de me ressaisir. La soirée passée avec Matt m'a fait l'effet d'un séisme émotionnel dont les répliques continuent de me secouer.

Peut-être suis-je enfin prête à accepter que Jenny ait raison : je devrais recommencer à sortir, à fréquenter des hommes. Je doute toutefois que Matt soit le compagnon idéal pour une réintroduction aux rendez-vous galants. Il est bien trop intimidant. Trop incroyable. Trop... tout.

Alors que cette pensée prend forme, une notification m'informe de l'arrivée d'un message en même temps que l'identifiant de Matt s'affiche sur mon écran.

Sniper87 : Salut, toi. Requête du jour : réservation pour un dîner en tête à tête mardi prochain à 19 heures. Le choix du lieu est à la discrétion de ma dame.

La joie envahit mon cœur pendant un instant. Un dîner en tête à tête. Dans le lieu de mon choix ! Avec l'homme le plus puissant de la planète. *Seule*. Rien que tous les deux.

Une vague de désir monte en moi. Malheureusement, un flot de panique lui succède bien vite.

Un dîner en tête à tête ? Bonté divine ! Je me vois déjà en train de débiter des insanités au kilomètre avec l'habileté langagière d'un chimpanzé terrorisé. Matt ignore le nombre d'heures que j'ai passé à me ronger les sangs et à me préparer pour cette soirée à l'opéra. Et grâce au spectacle qui se déroulait sur scène, je n'ai même pas trop eu à parler pendant la représentation.

Franchement, ce que j'ai préféré, c'est justement discuter avec Matt. Une fois que j'ai réussi à me détendre, j'ai pu réellement profiter et savourer sa compagnie. Et quand nous avons commencé à inventer de nouvelles intrigues pour *Rigoletto*, j'ai oublié que j'étais avec Matt Eriksson, attaquant de Toronto. À ce moment-là, il n'était plus que Matt, le type super drôle avec qui j'adore parler.

Ma performance honorable était-elle un simple coup de bol ? La foudre frappe rarement deux fois au même endroit. Et même si je parviens à ne pas bafouiller et à ne pas me ridiculiser, soyons un peu honnêtes ! Cet homme a de la testostérone à revendre et je doute de pouvoir le satisfaire. Il doit s'attendre à des rapports sexuels passionnés et sulfureux comme y sont habitués les athlètes professionnels célèbres.

Avec moi, la femme qui n'est même pas sûre d'aimer le sexe.

Je ne dis pas que la perspective d'un Matt Eriksson nu et gémissant n'est pas alléchante. Mais l'acte en lui-même a toujours constitué une énorme déception. Alors, même si je prenais mon courage à deux mains et me lançais dans l'aventure, le résultat ne serait qu'une épouvantable déconvenue, non ?

Si. Je vais l'éconduire en douceur.

HTE : *Salut, Snipes.*

Sniper87 : La fille que je cherchais, justement ! Je suis assis dans le hall de l'hôtel, tout seul. Je repense à une certaine soirée. Et au retour en taxi...

HTE : Je vous arrête, monsieur. Le tchat est enregistré dans votre fichier client et peut être lu par tout employé vous assistant.

Sniper87 : Hmm. Mais c'est toujours une certaine HoTtiE qui m'assiste. Attribution aléatoire ou heureuse coïncidence ?

Oh, punaise. Il marque un point.

HTE : Ça n'a rien d'aléatoire, mais c'est une coïncidence. Les requêtes de certains comptes sont acheminées en priorité à l'un des fondateurs, qui s'occupe personnellement du client en question.

Sniper87 : Ah, ça fonctionne donc comme ça. Quand il s'agit de gros clients ?

HTE : Les gros clients et ceux qui sont problématiques.

Sniper87 : En tout cas, je sais à quelle catégorie j'appartiens. ☺ Tu ne veux pas le découvrir, toi aussi ?

HTE : !!!

Sniper87 : ☺

HTE : Je ne plaisante pas. Si je prenais un jour de congé non anticipé ou que tu envoyais une requête en pleine nuit, tu pourrais te retrouver à draguer le type qu'on surnomme Belzébuth.

Sniper87 : Si je comprends bien, on ne peut pas avoir de conversations marrantes sur le tchat de Fetch.

HTE : Exactement. Monsieur.

Sniper87 : J'aime quand tu m'appelles Monsieur. Ça me donne des idées.

HTE : Snipes !

Sniper87 : Pardon, pardon.

Sniper87 : Je serai sage. Si tu y tiens.

HTE : J'y tiens.

Sniper87 : Cinq jours sans discuter, c'est long. Mais je survivrai. À plus, HTE.

HTE : À plus tard.

Pfiou. J'ai gagné un peu de temps et j'aurai ainsi tout le loisir de réfléchir à sa proposition. J'ignore encore si nous aurons notre deuxième rendez-vous, mais quoi qu'il en soit, je n'aurai pas de ses nouvelles avant plusieurs jours et pourrai donc me vider la tête.

Ding !

Je jette un coup d'œil à mon écran et « Sniper87 » s'affiche. Au lieu d'écrire un message personnel, il a rempli le formulaire électronique standard.

Type de requête : Réception et livraison

De : Fleuriste Chez Frankie sur Yorkville Avenue

Quand : Aujourd'hui après 14 heures

***Destination** : Locaux de Fetch, 991/2 Scollard Street, pour Mme Hailey Taylor Emery*

***Notes** : Veuillez transmettre cette requête à tout autre employé que l'insaisissable HTE. Gracias.*

Il m'envoie des fleurs ?

Waouh.

Une nouvelle réplique me secoue. Je visualise son sourire sensuel qui s'approche de mon visage, puis il capture ma bouche, m'arrachant un cri de surprise...

Rah !

D'un clic, je transfère la requête à Jenny. Puis je me lève pour aller jeter un œil aux piles de cartons que Dion a mentionnées tout à l'heure. Je n'ai pas l'esprit embrouillé au point d'oublier qu'on a du pain sur la planche. En traversant l'open space, j'entends Jenny pousser un couinement aigu, mais j'évite de croiser son regard car je n'ai aucune envie de voir son expression triomphante de madame-je-sais-tout.

En effet, plusieurs cartons s'entassent devant le bureau de Jackson. Je m'accroupis pour les trier. Nous réceptionnons beaucoup de colis pour nos clients, car c'est notre unique moyen de vérifier que nos commandes arrivent.

Plusieurs articles sont correctement étiquetés, avec le nom du client ou, si ce dernier souhaite conserver l'anonymat, son identifiant Fetch (FBO, Monsieur GrosPaquet, etc.). Mais la majeure partie du temps, l'étiquette de transport mentionne simplement « Fetch Inc. » C'est donc Jackson et moi qui nous chargeons d'ouvrir les colis non étiquetés afin de préserver l'intimité de nos clients.

J'ouvre la première boîte : c'est un ballon de volley-ball importé du Japon. La facture m'indique qu'il nous a coûté soixante-dix dollars. Je me lève et m'adresse à l'open space :

— Quelqu'un a perdu un ballon de volley à soixante-dix boules ?

Dion tourne la tête et braille « WILLLLLLSON ! » exactement comme Tom Hanks dans *Seul au monde* et tout le monde éclate de rire.

Puis un autre Fetcher le réclame pour son client. Mystère résolu.

Le colis suivant est plein de cartouches de toner pour nos photocopieuses. Rien de palpitant.

Mais le troisième colis me met dans l'embarras. Après l'avoir ouvert, je mets un moment à identifier son contenu. Je me dis, d'abord, qu'il s'agit d'équipement sportif, à cause des bandes élastiques attachées à des anneaux. Mais cet engin s'accompagne d'une grande plume, ce qui est peu commun en soi. Et d'une paire de... menottes en fourrure ? Oui, c'est ça. En fourrure rose à imprimé léopard. Aucun léopard digne de ce nom ne se laisserait abattre dans un tel accoutrement. Mais passons.

Je trouve la facture et j'apprends que les sangles élastiques sont en fait des « attaches ajustables ». Et sous le papier bulle se trouve un fouet à lanières. De poids moyen, semble-t-il.

Oh.

Oh !

Cette livraison est fascinante, mais également problématique. Si je tiens à préserver l'intimité de mon client, je ne peux décemment pas brandir ces articles en hurlant dans l'open space : « À qui c'est, le coffret BDSM ? » J'emporte le carton dans mon bureau et le pose sur ma table pour consulter notre base de données. J'entre mon mot de passe et essaie de lancer une recherche. Je ne trouve rien avec « attaches ajustables ». Pour « menottes », j'obtiens dix-sept résultats différents, mais chacune des requêtes a été traitée et aucune d'elles n'est récente. Rien non plus pour « plume ».

— Hailey ? demande Jackson du couloir. Où est le dossier sur... (Ses yeux se posent sur la boîte et son contenu.) Euh...

Un gloussement nerveux m'échappe.

— Ce n'est pas à moi, Jax. Le livreur a déposé ce colis aujourd'hui et je fouille la base de données pour essayer de trouver une correspondance.

Il ferme les yeux le temps d'un battement de cils, avant de les rouvrir. Puis, sans dire un mot, il entre dans la pièce et remet tous les sex-toys dans le carton, qu'il referme dans la foulée. Il le coince contre sa hanche et sort de mon bureau.

Je le regarde s'en aller tandis que mon cerveau s'efforce de comprendre. Ces articles ne sont tout de même pas pour...

Non. Sérieusement ?

Sérieusement ?

Je ne peux pas le croire. Jackson, le dandy dégingandé, et sa nouvelle copine ont un martinet flambant neuf ? L'adepte du missionnaire un mardi sur deux veut dominer sa nana ?

À moins que... ce ne soit le contraire ? Une image de Jackson nu, à genoux, dans une position de soumission, surgit dans mon esprit et je frémis, avant d'éclater d'un rire hystérique.

Non, mais, où va le monde ? Jackson, qui classe ses produits de soins capillaires par ordre alphabétique, a une liaison torride, et moi je bats en retraite après seulement quelques délicieux baisers.

Deux heures plus tard, Jenny se pointe avec un vase en cristal contenant un bouquet de trois douzaines de roses incarnadines.

— Il y a un petit mot !

Elle débarque dans mon bureau et pose les fleurs au centre de ma table.

Elles prennent quasiment toute la place. Moi qui essayais de ne pas penser à Matt, ça va être difficile !

Et il le sait probablement ! L'enfoiré.

— Ouvre cette satanée enveloppe ! Je ne tiens plus, moi !

— Ça m'étonne que tu ne l'aies pas déjà lu, Jenny.

Elle prend un air coupable.

— Jenny ! Passe-moi ça !

L'enveloppe atterrit dans mes mains. Je déplie le rabat et sors le petit papier glissé à l'intérieur.

Hottie. J'ai passé une super soirée avec toi. Et je suis presque sûr que ce sentiment est partagé. Ne t'inquiète pas autant, d'accord ? Je veux simplement passer du temps avec toi. Envoie-moi un texto à ce numéro, de ton téléphone personnel. M.

— Il t'a bien cernée, non ? me lance Jenny avec un petit sourire narquois.

— Je te hais.

— Je sais. Mais ne me hais pas trop ou je ne t'aiderai pas à trouver une tenue pour votre prochain rendez-vous.

Oh, merde.

— Je te hais seulement un peu.

Jenny rit.

— Moi, je t'adore. Et si tu envoies promener cet homme à nouveau, je te le ferai regretter.

— Je vois. (J'inspire profondément.) Je serai courageuse. Promis.

— T'as intérêt.

Et... je me dégonfle.

Je ne lui envoie pas de message sur son portable personnel.

À la place, je prends une photo des roses et j'épingle une note des plus convenables à sa requête Fetch indiquant que les fleurs ont atteint leur destination et qu'elles sont très belles.

De retour chez moi, ce soir-là, je ne lui écris pas, parce qu'il joue. En sécurité sur mon canapé, je le regarde battre L.A. Il est sublime, il marque un but et fait une passe décisive. Et quand j'éteins la télévision, je suis encore en admiration.

Je ne lui écris pas non plus après le match, parce que c'est une star du hockey et qu'il est occupé avec ses coéquipiers.

Et je n'envoie pas de texto le lendemain matin, parce qu'il est dans l'avion pour Denver.

Je me persuade que Matt se fiche que je l'appelle ou non. Il rencontrera probablement une dizaine de femmes attirantes et disponibles à chacune de ses escales. L'une d'entre elles sera peut-être mieux placée que moi pour satisfaire l'érotisme animal et ravageur de Matt Eriksson.

L'une d'entre elles se trouve peut-être dans son lit à l'heure qu'il est.

Cette idée me glace le cœur. Certains hommes sont capables de coucher avec une fille un soir et de l'oublier le lendemain. Matt est probablement de ceux-là.

Moi, je ne suis pas comme ça.

Matt me sort de ma zone de confort, à tel point que, après notre premier rendez-vous, je n'ai pas réussi à respirer normalement ni à rester concentrée sur une tâche pendant une semaine. Personne ne m'avait jamais autant chamboulée.

Ça ne peut pas être bon signe.

Je poursuis ce raisonnement jusqu'à ce qu'arrive le jour de son retour à Toronto. Si je le sais, ce n'est pas parce que je suis ses moindres faits et gestes. Je suis une pure fan de hockey, et je sais que l'équipe joue à domicile le soir suivant. Pourtant, je vibre d'impatience à l'idée que Matt Eriksson soit en route vers l'agglomération de Toronto.

Seigneur, je suis irrécupérable !

Assise à mon bureau, je passe toute la matinée à me demander s'il est déjà rentré et ce que je devrais faire.

— Hailey ? (Jackson m'arrache à ma rêverie en passant la tête dans mon bureau.) Aurais-tu les informations que nous avons compilées l'an dernier sur les accordeurs de piano ?

— Bien sûr.

Je lève les yeux et croise son regard pour la première fois depuis le moment gênant du déballage du kit de bondage. Il est le même que

d'habitude, avec sa chemise parfaitement repassée soulignant sa silhouette longiligne et ses cheveux bruns bien coiffés.

— Tu les as ici ? demande-t-il, attendant toujours.

Et je me rends compte que je suis en train de le dévisager.

J'ouvre le tiroir d'un classeur et fouille dedans pour retirer le dossier qui l'intéresse.

— Tiens, voilà.

Il s'en va et je le regarde s'éloigner. Cet homme doux et gentil qui m'a quittée a décidé d'essayer de nouvelles choses, de tenter des expériences excitantes. (Excitantes pour lui, tout du moins.) Et moi, je reste assise là sans rien faire au lieu de séduire mon homme idéal.

Pour la dixième fois cette semaine, je m'ordonne de me secouer. Mais cette fois, je sors la carte du fleuriste avec le numéro privé de Matt inscrit dessus. J'attrape mon portable et...

Ding ! Sur mon écran, je vois qu'une nouvelle requête prioritaire de Sniper87 vient d'arriver dans la file d'attente de Fetch. Quand on parle du loup...

Je clique dessus. Je lis.

Sniper87 : D'un magasin bio, j'aimerais deux tranches de faux-filet avec une double portion de garniture à base de pommes de terre. J'espère que ce sera celle au fromage. Plus un assortiment de salades pour deux personnes. Il me faudrait également une bouteille de vin rouge bien charpenté. Un cabernet, par exemple, recommandé par le sommelier, pour trente dollars maximum. J'aimerais aussi une bouteille de champagne, frappé. Et deux parts du cheesecake le plus appétissant. Pas l'intégralité du gâteau, parce que je terminerais les restes, sinon. Livraison entre 18 heures et 19 heures, s'il vous plaît.

Je relis le tout trois fois, me maudissant. Mais les faits sont incontestables.

Matt reçoit quelqu'un pour dîner. Il sert des steaks et du champagne. Et il me demande, en somme, d'organiser pour lui cette soirée romantique à la maison. Le message est clair et net. Autant que si, à l'instar de Jenny avec sa pancarte, il avait écrit sur une planche en carton : ÇA AURAIT PU ÊTRE TOI.

La tristesse m'étreint le cœur, et j'en oublie de respirer pendant quelques secondes. À deux doigts de m'évanouir, j'avale une goulée d'air et me rappelle que tout cela aurait pu être évité.

Leçon retenue. Message reçu.

Je passe le reste de la journée à m'efforcer de ne pas m'apitoyer sur mon sort. À 17 heures, je passe aux toilettes pour me refaire une beauté. Si je croise Matt dans le hall de son immeuble, je ne veux pas avoir une mine de déterrée.

À 17 h 20, je me plonge dans la marée humaine qui envahit le supermarché bio à l'heure de pointe. Je choisis les meilleurs produits pour Sniper87 : des morceaux de viande exceptionnels et une bouteille de vin rouge à faire pleurer même les plus cyniques des anges, d'après le sommelier.

C'est mieux ainsi. Vraiment.

À 17 h 50, je suis au pied de son immeuble. Je me suis arrangée pour arriver chez lui avant qu'il ne soit rentré. Je préfère le manquer plutôt que le voir.

— Des produits frais ? Vous devez les apporter à l'étage, m'informe le concierge quand j'essaie de lui confier le sac de courses. Je ne peux pas m'en charger à votre place.

J'aurais dû envoyer Jenny.

Quand l'ascenseur s'arrête au troisième étage, j'ai déjà réfléchi à une solution. Je poserai le sac sur son paillason et noterai que sa commande a été livrée. Matt est un type intelligent. Il trouvera la nourriture.

Mais quand j'arrive devant sa porte, je vois que quelqu'un y a scotché un morceau de papier. Dessus, il est écrit : *Hailey Taylor Emery*.

J'arrache la note et lis ce qui est inscrit au verso.

Hottie. Puisque tu ne m'envoies pas de textos et que je ne peux pas t'inviter à sortir sur Fetch, veux-tu bien entrer et dîner avec moi ? M.

Le soulagement que j'éprouve est si soudain et profond que je manque m'écrouler sur le tapis, comme Rufus après une longue promenade.

Je reste plantée dans le couloir pendant encore quelques minutes, tâchant de me ressaisir. En vain. Matt Eriksson se trouve de l'autre côté de cette porte, et il m'attend, même si je suis une idiote, incapable de lui écrire un message.

Je suis terrifiée, mais j'accepte son invitation. Je lève la main et je frappe à la porte.

Suspendu la tête en bas à un lustre



Matt

Quand je me lève pour ouvrir la porte, j'ai l'impression d'être un adolescent le soir du bal de promo. Pas dans le sens où je me demande avec inquiétude si je vais tirer un coup – je n'ai pas attendu le bal de promo pour faire ça –, mais parce que toute cette histoire me met les nerfs en pelote. Je n'ai pas revu Hailey depuis cette sortie à l'opéra et je viens de lui forcer la main pour qu'elle dîne avec moi. Je ne sais même pas si elle en a envie.

Comme je m'apprête à saisir la poignée, je me dis qu'elle est peut-être déjà partie. Après avoir frappé, elle a peut-être posé les sacs sur le paillason et regagné l'ascenseur en courant. Et comment lui en vouloir ? Quel homme demande à une femme d'aller faire les courses pour un dîner en amoureux et de les lui livrer ensuite ? Est-ce que c'est super romantique ou, au contraire, complètement naze et indélicat ?

J'éprouve un vif soulagement en la trouvant de l'autre côté de la porte. Elle semble quelque peu en état de choc quand elle me salue en montrant son grand sac en papier, les yeux écarquillés et le visage rouge.

— Bonsoir, Matt.

— Bonsoir. (Un petit sourire étire mes lèvres quand je pointe l'index sur le sac.) J'espère que tu nous as pris de bonnes choses.

— Tout ce que tu as commandé.

Nous restons là pendant quelques secondes, à nous observer. Elle a dû venir directement du bureau, car, sous son manteau, elle porte une chemise blanche et un simple pantalon gris ; une tenue similaire à celle dont elle était vêtue le jour où je suis passé chez Fetch à l'improviste.

— Tu veux entrer ? demandé-je en lui indiquant l'espace derrière moi.

Au bout d'une seconde, elle hoche la tête.

— Avec grand plaisir.

Dans le couloir, elle enlève son manteau et cherche des yeux un endroit où le poser.

— Je vais te débarrasser, dis-je d'une voix enrouée par le stress.

Ses cheveux noirs ont l'air si épais et brillants sous les spots du couloir que je dois résister à l'impérieuse envie d'y passer mes doigts. Elle est si jolie. Plus petite et plus mince que les femmes qui m'attirent d'habitude ; elle me donne l'impression d'être un géant. Et je constate que ça ne me dérange guère.

« Wouaf ! »

Rufus déboule dans la pièce. Il s'arrête brusquement, dérapant sur le parquet, en voyant qui est là. Et cinq secondes plus tard, il a trouvé sa laisse et l'a déposée aux pieds de Hailey.

— On rentre tout juste de promenade, mon grand. Laisse Hailey tranquille. C'est moi qu'elle vient voir, cette fois. Désolé, mon vieux.

Rufus glapit, ce qui nous fait rire tous les deux.

Mon chien a brisé la glace. Je conduis Hailey dans la cuisine et déballe les courses.

— Tu n'as pas écrit, dis-je de but en blanc.

— Je sais.

— Pourquoi ?

Elle gigote un peu avant de répondre.

— Parce que.

Je réprime un sourire. Elle ne devrait pas me rappeler mes gosses, mais June fait la même chose, parfois : elle redresse le menton et répond « parce que ». Hailey n'a pas redressé le menton, mais n'empêche.

— Parce que quoi ? insisté-je.

Je sais très bien pourquoi, même si elle se fait silencieuse pour réfléchir à sa réponse. La soirée à l'opéra, ou plutôt ce qui s'est passé sur le trajet du retour, a fait paniquer Hailey. À dire vrai, ça m'a fait paniquer un peu, moi aussi. Mon sexe était dur comme la pierre cette nuit-là, menaçant de faire exploser mon pantalon. Ça faisait très longtemps que je n'avais pas autant désiré une femme. Mais avec la robe qu'elle portait pour l'occasion et ce satané tatouage, comment résister ? J'avais tellement envie d'y faire courir ma langue. Je voulais la dévorer toute crue.

J'ai dû lui faire peur en me montrant trop pressé.

Alors, je verbalise ce sentiment.

— Je me suis montré trop entreprenant pendant notre rendez-vous la semaine dernière, ça t'a fait peur, dis-je en soupirant.

Les yeux bleu profond de Hailey se fixent sur moi.

— Non, m'assure-t-elle. Pas du tout. J'ai passé un excellent moment. Et j'ai, euh... pris plaisir à t'embrasser...

Elle laisse sa phrase en suspens et je dois avaler ma salive pour m'empêcher de rire.

Elle semble tellement embarrassée, c'est adorable.

— J'ai pris plaisir à t'embrasser, moi aussi, déclaré-je avec solennité.

— Oh. Hum. Tant mieux.

Bon, je la rends toujours aussi nerveuse. Si seulement je savais comment remédier à ça, mais je ne suis pas encore un expert ès Hailey. J'apprends tout juste à la connaître et à comprendre ce qui la fait réagir. Kara me reprochait toujours de ne rien piger aux femmes. Elle voulait constamment que je devine ses pensées et ses sentiments, et quand ça foirait, c'était parce que je ne me donnais pas assez de mal. D'après elle,

bien entendu. Mais je ne suis pas devin. Je ne lis pas dans les pensées des gens. Et je serais bien en peine d'imaginer ce qui se passe dans la tête d'une femme.

Il m'est plus facile de comprendre Hailey. Je la vois piquer un fard, visiblement mal à l'aise, et je suis fier de l'avoir remarqué. Je m'avance et pose la main sur son bras.

— On est sans doute allés un peu vite en besogne. Je propose qu'on ralentisse, qu'en dis-tu ? Commençons par dîner et on verra ensuite.

Elle hésite. Puis hoche à nouveau la tête.

— Excellente idée.

Et l'idée semble bien fonctionner.

Vingt minutes plus tard, nos steaks sont grillés à la perfection, la salade est prête, et nous nous installons dans la salle à manger à la table que Hailey a choisie pour moi. Le faux-filet est succulent et le vin parfait. Et même si c'est ma carte platinum qui a payé pour ce gueuleton, je chante les louanges de Hailey pour ces achats jusqu'à ce qu'elle finisse par lever les yeux au ciel et me demande d'arrêter de la complimenter.

Au fil du dîner, je remarque qu'elle se détend vraiment. Je lui raconte nos dernières aventures sur la route et son regard s'illumine quand je lui dévoile « l'envers du décor », à savoir des informations sur mes coéquipiers et sur les matchs que nous avons joués. Quand je mentionne que Blake s'est blessé au genou pendant le dernier match, elle pousse un petit cri.

— Non ! Est-ce qu'il pourra jouer demain soir ? (Elle pose son verre de vin et secoue la tête avec véhémence.) J'ai bien vu qu'il flageolait sur ses patins en regagnant le banc après s'être pris ce coup !

Je souris largement.

— Tu as regardé le match ?

— Évidemment ! répond-elle d'un air hautain. Si je rate un match, c'est que je suis couchée dans un lit d'hôpital, le corps entièrement

couvert de plâtre, et donc incapable d'attraper la télécommande. Et même dans ces conditions, je soudoierais les infirmières pour allumer la télé et mettre la bonne chaîne.

Mon sourire s'estompe légèrement. J'adore le fait qu'elle soit fan de hockey, mais en même temps, je ne peux m'empêcher de me demander si c'est l'unique raison de sa présence. A-t-elle juste envie de s'envoyer en l'air avec Matthew Eriksson, hockeyeur professionnel ? Dieu sait que j'ai rencontré ce genre de femmes par le passé. Mon ex se fichait royalement que je joue au hockey ; cela faisait partie de ce que j'aimais le plus chez elle.

Toutefois, je n'ai pas le sentiment que Hottie cherche uniquement à emballer un sportif de haut niveau. Tout d'abord, elle a détalé comme un lapin apeuré après qu'on s'est embrassés dans le taxi. J'aurais été plus que ravi de me déshabiller pour elle cette nuit-là. *Bordel*. Rien qu'en pensant à sa langue dans ma bouche, un petit spasme contracte ma queue.

Et si cette nervosité, ces bafouillages et cette agitation faisaient partie de son stratagème ? Les groupies savent redoubler d'ingéniosité pour sortir du lot.

Non.

Mes tripes me disent que Hailey n'est pas une groupie. Elle aime le hockey, d'accord, mais ce n'est pas le genre de fan qui veut coucher avec moi pour pouvoir le crier sur les toits.

— Matt ?

Je jette un coup d'œil de l'autre côté de la table et vois qu'elle m'observe tout en portant sa fourchette à ses lèvres.

— Ouais ? dis-je distraitemment, car la regarder mâcher sa viande me déconcentre.

Je trouve érotique sa façon de remuer les lèvres et je suis fasciné par leurs mouvements.

— On discutait et d'un coup, ton regard s'est perdu dans le vague.

Elle arque un sourcil et j'aime son air de défi quand elle ajoute :

— Est-ce que je t'ennuie ?

— Non ! Bien sûr que non.

Tu m'excites.

Hailey l'impétueuse est encore plus amusante que Hailey la timide.

Elle pose sa fourchette et essuie du bout du doigt la sauce au coin de sa bouche avant de lécher son index. Je ne pense pas qu'elle cherche délibérément à être sexy, ce qui n'empêche pas un grondement rauque de franchir mes lèvres.

— Tu disais ?

Les mots sortent sans que je puisse les arrêter.

— J'aime te regarder manger.

Seigneur. Voilà une réplique qui semble tout droit tirée d'un mauvais porno.

— Merci ?

Ses joues deviennent cramoisies, mais sa voix est empreinte d'ironie quand elle ajoute :

— Ouais, je suis une excellente mangeuse. Autodidacte, qui plus est.

Je ris et m'oblige à ne plus penser à des trucs coquins. Ce n'est que notre deuxième rendez-vous et je l'ai déjà fait flipper lors du premier en me jetant sur elle comme un mort de faim. Cette fois, il faut vraiment que je la joue plus cool, surtout si je veux qu'on sorte ensemble à nouveau.

C'est ce que je veux ? Un troisième rendez-vous ?

Je crois bien. Oui, c'est ce que je veux. Mais trois rendez-vous, c'est... significatif. À notre troisième rendez-vous, mon ex-femme et moi passions déjà la nuit ensemble et parlions de notre avenir. Certes, nous étions jeunes, impatients et un peu bêtes. Nous aurions dû prendre le temps de faire mûrir notre relation plutôt que de foncer tête baissée.

Avec Hailey, je sens qu'il convient de ne pas précipiter les choses. Je me demande, toutefois, si sortir avec elle est une bonne idée. Mon ex peut

en témoigner, les relations amoureuses, ce n'est pas mon fort. Mon boulot n'y est pas propice ; le mode de vie inhérent à ce métier, les déplacements, les longues absences ont eu raison de mon mariage. J'ignore ce que recherche Hailey, mais si c'est un engagement sur le long terme, je ne suis pas sûr de pouvoir le lui offrir. Cependant, je ne peux pas lui demander de but en blanc ce qu'elle veut, à notre deuxième rendez-vous qui plus est. Là, je la brusquerais vraiment.

— Laisse-moi t'aider, dit Hailey en commençant à débarrasser son assiette vide.

Je me lève aussitôt et lui prends l'assiette des mains.

— Je m'en occupe. Si tu nous servais plutôt encore un peu de vin ?

— Tu es sûr ?

Je ne suis plus sûr de rien.

— Certain. Installe-toi dans le salon. J'arrive dans une minute.

J'apporte nos assiettes dans la cuisine et les rince à la va-vite dans l'évier. Du coin de l'œil, je vois Hailey se diriger vers l'immense canapé d'angle en cuir avec la bouteille de vin et nos verres. Elle nous ressert avant d'en boire une petite gorgée, ce qui me fait sourire.

Pas de doute, cette femme me plaît. Elle me plaît vraiment.

Je la rejoins quelques secondes plus tard. Elle est assise à un bout du canapé. Plutôt que l'autre extrémité, je choisis de m'asseoir au milieu, mais je veille à laisser trente bons centimètres entre nous. J'ai dit que je la jouais cool, non ?

— On allume la télé ? proposé-je en montrant la télécommande.

— Si tu veux. (Elle me jette un regard avant de le baisser sur son verre.) Mais c'est toi... qui choisis l'émission.

— D'accord...

Il semblerait que la Hailey nerveuse soit de retour. Alors que je me suis simplement assis à côté d'elle sur le canapé.

Hmm.

— J'ai Netflix, ajouté-je. Mais ça ne me sert pas beaucoup. Quand je ne suis pas sur la route, j'ai les filles avec moi, et elles ne veulent rien regarder d'autre que des dessins animés avec des princesses qui chantent.

Hailey esquisse un doux sourire, mais elle ne me regarde pas dans les yeux.

Je pointe la télécommande sur le téléviseur et l'allume. Le premier truc qui apparaît à l'écran est un match de hockey. Rien d'étonnant à cela étant donné que nous sommes au Canada et que je regarde les chaînes de sport quand je suis seul.

— On regarde Montréal se faire rétamé par Détroit ?

Hottie se redresse, visiblement partante.

— En voilà une excellente idée !

Elle se détend tandis que nous regardons nos rivaux encaisser deux buts. Mais quand je pose mon bras sur le dossier du canapé, elle se fige. Et rebelote quand mes doigts frôlent son épaule. Son chemisier est pourvu de manches, je ne touche donc pas sa peau, mais sa réaction laisse à penser que je fais courir un glaçon sur son corps nu.

Je retire délicatement mes doigts. Hottie est attirée par moi. Ça, je le sais déjà. Mais je lui fais un peu peur. On a bien rigolé pendant le dîner, mais tout rapprochement physique la met mal à l'aise.

La voilà assise à quelques centimètres de moi, l'air plus nerveuse que jamais.

Je sors mon téléphone de ma poche arrière.

— Dis, Hottie ?

— Mmm ?

Elle se redresse comme si on venait de la convoquer dans le bureau du proviseur.

— Tu as toujours mon numéro ?

— Oui.

— Bien. Envoie-moi un texto pour que j'aie le tien.

Elle se lève et va chercher son sac à main. Elle tape un message tout en se rasant sur le canapé et une seconde plus tard, je reçois une notification sur mon portable.

Je souris en lisant ce qu'elle a écrit.

Hailey : C'est Hailey !

Matt : Salut, ma puce. Tout va bien ?

Elle lève ses yeux vers les miens. Elle rougit, puis commence à pianoter sur son téléphone.

Hailey : Désolée. Je suis nulle pour ces trucs-là.

Matt : Quels trucs ?

Hailey : Tout ce qui est rendez-vous galants.

Matt : C'est faux. On s'est bien amusés pendant le dîner.

Hailey : Bon, d'accord. Le dîner, c'était sympa. C'est pour ce qui vient après que je suis nulle.

Matt : C'est-à-dire... pour rester assise sur un canapé ?

Elle lève la tête et me regarde avec un air incrédule. Je lui souris.

Hailey : Je parle de me trouver si près de toi. Tu es tellement grand, impressionnant et sexy. C'est intimidant.

— Tu me trouves sexy ? demandé-je à voix haute tout en tâchant de réprimer un sourire ravi.

Elle pique un fard en détournant le visage, et je me rends compte que je nous ai à nouveau interrompus.

Matt : Je te trouve incroyablement sexy.

Hailey : Je suis sérieuse, Matt. Tu me déstabilises. Je suis complètement fébrile quand tu es assis à côté de moi.

Je le prends comme un compliment, car cela signifie que je lui fais de l'effet moi aussi.

Matt : Disons que tu souffres d'une légère phobie qui t'empêche de me toucher. Sais-tu comment on traite les phobies, Hottie ? Par une thérapie de désensibilisation.

Elle éclate de rire, et j'en profite pour enchaîner.

Matt : C'est très sérieux. Nous allons procéder en douceur. Quelle est ta position sexuelle préférée ?

— Tu plaisantes ? s'écrie-t-elle. Tu parles d'un sujet de conversation pour un premier rendez-vous !

Matt : Techniquement, il s'agit du deuxième. Réponds simplement à la question. C'est une étape cruciale du processus de guérison.

L'air moqueur, Hailey se penche sur son téléphone. Deux secondes plus tard, je reçois un autre message.

Hailey : T'aimerais le savoir, hein ?

Matt : Euh, ouais. Sinon, je ne te l'aurais pas demandé.

Hailey : Quelle est ta position sexuelle préférée ?

Matt : Toutes. J'ai étudié le Kamasutra à la fac.

Elle rit encore. Je sais, c'est bizarre qu'on s'échange des textos au lieu de se parler. D'ailleurs, c'est une première pour moi. Mais l'important, c'est que ça fonctionne. Déjà, je la vois se détendre. Ses épaules se relâchent, et si ses joues sont rouges, c'est d'avoir trop ri et non parce qu'elle a peur.

Hailey : Toutes ? Tu as essayé celle où on est suspendu à un lustre, la tête en bas ?

Matt : Oh, tu veux dire le Singe Retourné ? Évidemment. C'est la première que j'ai rayée de la liste. Mais je n'ai plus dix-neuf ans. Cette position exige énormément de souplesse. Pour ce soir, restons basiques. On s'échauffe avec la position du Lotus. Puis on enchaîne avec la Mante Religieuse. On termine par deux Chandelles sur la tête. En toute simplicité.

Elle ricane en lisant mon message.

Hailey : C'est ta façon de me convaincre que je ne suis pas dépassée par la situation ?

Matt : Tu n'as pas tort, trésor. La vérité, c'est que je suis réellement un mec simple. Je fantasme sur ton tatouage depuis que je l'ai vu et je rêve d'en suivre le tracé avec ma langue.

Après avoir appuyé sur « envoi », j'observe son visage. Elle lit ce que je viens d'écrire ; je remarque qu'elle retient sa respiration.

Matt : Je veux découvrir s'il s'enroule autour de tes seins. Je devrais laisser courir mes mains sur ta peau pour poursuivre mon exploration. Ensuite, il faudrait que j'inspecte la moindre partie de ton anatomie pour vérifier si tu as d'autres tatouages, car je ne voudrais pas en rater.

Elle gémit, et ce son suffit à me faire durcir.

Matt : Pour commencer, je pourrais te convaincre de m'embrasser à nouveau. Je suis là, trésor. Attrape-moi.

Je mets mon portable sur silencieux et le pose sur la table basse. Je cherche mon verre de vin des yeux, mais je n'ai guère l'occasion de le saisir. Car Hailey grimpe soudain sur mes genoux et s'y installe à

califourchon. La passion brûle dans ses yeux bleus comme elle prend mon visage entre ses mains et l'attire vers le sien avant de plaquer sa bouche sur la mienne.

J'ai passé vingt ans de ma vie à aiguïser mes réflexes, et ça en valait la peine. Je l'enlace et la serre contre moi, plongeant ma langue entre ses lèvres. Elle s'abandonne contre mon torse en gémissant et notre baiser se fait passionné. Nos langues s'assailent et se mêlent dans une lutte acharnée.

Quand Hottie se décide à passer à l'action, l'univers n'a qu'à bien se tenir ! Mon esprit mal tourné ne peut s'empêcher de l'imaginer chevauchant ma queue, une détermination farouche dans les yeux...

— Tu as refait ce bruit, dit-elle quand nous rompons notre étreinte, tous les deux hors d'haleine.

Je cligne les yeux et avale ma salive, sentant le désir me submerger.

— Quel bruit ?

— Le grognement.

Elle se mord la lèvre. J'ai envie de la mordre, moi aussi, et dois faire des efforts surhumains pour ne pas la toucher.

— Désolé. (Je déglutis encore. Puis, songeant que je n'ai pas grand-chose à perdre, je décide de me lancer.) Je suis très attiré par toi, Hottie. Je pense qu'il vaut mieux que je sois honnête à ce sujet.

— Tais-toi et embrasse-moi encore, Snipes.

Bordel, j'ai l'impression d'être un dieu à cet instant. Alors je traîne, l'obligeant à patienter un peu. Je pose une main sur son épaule pour la caresser délicatement, faisant remonter l'autre sur son cou gracile pour la glisser sur sa joue. Je passe mon pouce sur sa bouche, là où elle avait une tache de sauce tout à l'heure. Je me demande si la saveur acidulée s'y accroche encore. Alors je décide de vérifier.

Hailey laisse échapper un petit cri de surprise quand mes lèvres effleurent la zone en question. Je lèche pour goûter, et en effet, c'est

acidulé. Et sucré. D'ailleurs, je me surprends à mordiller sa lèvre inférieure.

Un son rauque s'échappe d'entre ses lèvres.

— Matt...

— Mmmm ?

— Tu ne m'embrasses toujours pas.

Je lèche la ligne entre ses lèvres ourlées et murmure :

— Patience.

— Non, murmure-t-elle à son tour. Maintenant.

Le désir qui empreint ses mots a raison de moi.

Ma bouche est sur la sienne en un quart de seconde, ma langue dansant avec la sienne. C'est le genre de baiser voluptueusement enivrant qui fait durcir mon sexe et engourdit mes sens. Je ne sens rien d'autre que la chaleur de sa bouche, sa délicieuse saveur, ses ongles qui s'enfoncent dans mon épaule.

— Merde, dis-je d'une voix rauque avant de l'empoigner par les fesses pour plaquer son bas-ventre contre le mien.

Elle gémit contre ma bouche. Je me délecte de ce son merveilleux, l'embrassant sauvagement tandis qu'une petite voix dans ma tête me souffle de ralentir. Mais bordel, c'est trop bon ! Elle est incroyable, si douce et souple dans mes bras, me rendant mon baiser avec une fougue qui semble la surprendre elle-même. Chaque fois que nous nous arrêtons pour reprendre notre souffle, je lis l'émerveillement dans ses yeux, comme si elle n'en revenait pas. À moins qu'elle n'arrive pas à croire qu'elle y prend du plaisir. Elle avait la même expression le soir de l'opéra, étonnée, fascinée et assoiffée de désir.

À tel point que si elle n'était pas divorcée, je me demanderais si elle était toujours vierge.

— Tu es... tellement... dur, halète-t-elle entre deux baisers.

Et tu n'as encore rien vu, bébé ! Mais elle ne fait pas référence à ce qu'il y a dans mon pantalon. Par-dessus ma chemise, elle caresse mes pectoraux et mes abdominaux comme si elle essayait de mémoriser la musculature de mon buste.

— Et tu es si douce, murmuré-je, faisant remonter mes mains sur ses seins ronds et fermes.

Ils sont si moelleux ! J'ai la bouche sèche quand je m'imagine les embrasser et les lécher. J'aurais déboutonné son chemisier sur-le-champ si elle n'avait pas recommencé à m'embrasser en ondulant lentement des hanches contre mon entrejambe.

Il m'est plus difficile encore de résister à la chaleur qui se dégage de son intimité. Je plonge la main entre ses cuisses sans même m'en rendre compte. Hailey pousse un cri de plaisir, puis elle gémit en se frottant contre ma paume.

— Merde... Je veux...

Je ne sais même pas ce que je veux. Je n'ai pas fait ça depuis tellement longtemps que tout mon corps frissonne d'excitation. Mon cerveau, lui, a cessé de fonctionner. Mes doigts fonctionnent très bien, en revanche. Les voilà qui déboutonnent le pantalon de Hailey, baissent sa fermeture Éclair et se glissent sous sa petite culotte.

Ses yeux deviennent ronds comme des soucoupes quand mon pouce effleure son clitoris. Je n'avais guère prévu qu'un baiser mènerait à ça ; je ne pensais pas me retrouver à la caresser et à plonger mon doigt dans sa chaleur humide. Mais c'est bel et bien ce qui est en train de se passer, et c'est le pied ! Chaque son qu'elle émet me fait l'effet d'une drogue fantastique, embrumant mes sens et décuplant mon excitation. Gémira-t-elle ainsi quand je serai en elle ? Quand je lécherai son clitoris ?

Tandis que ces images érotiques défilent dans mon esprit, un grondement étouffé jaillit de ma gorge. Merde. Je suis sur le point de jouir, et je ne fais rien de plus que doigter cette femme.

— Matt, dit-elle, une note de désespoir dans la voix. (Son menton est posé contre mon épaule, ses hanches remuent langoureusement, se calant sur le rythme de mon index.) Je...

— Quoi, Hottie ? fais-je d'une voix rauque. Tu veux jouir ?

Elle lève les yeux vers moi et hoche la tête. Quelque chose dans la sincérité, l'honnêteté sans artifice de son expression me rend fou de désir. J'enfonce un deuxième doigt. Bonté divine, elle est si serrée ! Vraiment serrée. Et mouillée. Et chaude. Et... Ouais, je suis à deux doigts d'éjaculer dans mon pantalon. Par conséquent, je dois la faire jouir. Le plus vite possible. Car de cette façon, nous pourrions, au moins, grimper aux rideaux ensemble.

Je me penche vers elle et j'appuie mes lèvres contre les siennes, recommençant à l'embrasser tandis que mes doigts poursuivent leur va-et-vient. Sa respiration devient haletante, ses lèvres frémissent contre ma bouche tandis qu'elle s'approche toujours plus de l'orgasme. Mon pouce caresse son clitoris, décrivant un lent mouvement circulaire sur sa chair palpitante. Son souffle est encore plus saccadé à présent. Oui, elle est proche. Dans quelques instants, je sentirai sa chatte se contracter autour de mes doigts quand elle...

Buzzzzzz !

La sonnerie interrompt notre étreinte.

Hailey cligne les paupières avec confusion.

— Qu... Qu'...

Je grommelle.

— Merde ! C'est rien, c'est le portier.

J'essaie de ne pas y prêter attention. Redoublant d'efforts, je recommence à l'embrasser.

Buzzzzzz !

Fait chier ! Le concierge ne dérange pas les locataires, à moins que ce ne soit vraiment important.

Nous poussons tous les deux un soupir de défaite. Je retire mes doigts à contrecœur et soulève délicatement Hailey pour la reposer sur le canapé. Puis je me lève et cherche le téléphone sans fil que je laisse toujours traîner n'importe où. Je le trouve sur le réfrigérateur. Normal.

— Oui ? fais-je sur un ton quelque peu irrité.

— Désolé de vous importuner, monsieur Eriksson, mais vous avez de la visite, répond poliment Henry.

Je fronce les sourcils.

— Qui est-ce ?

— Votre ex-femme et vos deux filles, monsieur. Je sais que vous avez de la compagnie, alors je leur ai demandé de patienter. Mais Mme Eriksson s'impatiente pour monter.

Putain, quoi encore ? Je reporte mon attention sur Hailey, qui est en train d'arranger discrètement sa tenue et de boutonner son pantalon.

Merde. Que fait Kara ici ? Elle ne débarque jamais sans prévenir.

La peur s'insinue dans mon esprit. Et s'il était arrivé quelque chose aux filles ? Putain, maintenant je m'inquiète !

— Faites-les monter, dis-je dans le combiné.

Après avoir raccroché, je fonce dans le salon pour consulter mon portable.

Chiotte.

J'ai cinq appels en absence de Kara ; je ne les ai pas entendus, car mon téléphone était sur silencieux. J'ai également reçu deux textos, que je redoute de lire. Seigneur, s'il était arrivé malheur à l'une de mes filles...

Décroche ton foutu téléphone, Matt ! Urgence !

La panique m'envahit, mais la peur se dissipe légèrement quand je lis le second message.

Les filles vont bien. Mais je les dépose chez toi. Tu as intérêt à être là.

À cet instant, on sonne à la porte.

— Je suis désolé, dis-je à Hailey qui me regarde avec des yeux ronds, attendant une explication. Il semblerait que mes gosses soient là.

Elle blêmit.

— Quoi ?

Au lieu de répondre, je me dirige vers la porte. Je l'ouvre et trouve une Kara qui a l'air exténuée ainsi que deux bouts de chou en pyjama.

— Maman s'est tranché le doigt ! crie Libby en me voyant.

— Ce n'est qu'une coupure, s'empresse de rectifier Kara, mais il me faut des points de suture.

— Il y avait du s-sang, murmure June en s'accrochant à mes jambes. Je n'aime pas le sang.

— Et maman a dit un gros mot ! renchérit Libby. Mais après, elle a dit qu'on pouvait aller dormir chez papa !

June se cramponne encore plus fort à mes jambes.

— T'es parti longtemps, papa !

— Je suis parti une semaine, réponds-je, tentant de minimiser mon absence même si mon cœur se serre à ces mots.

— Une semaine peut sembler une éternité quand on attend toute seule à la maison, marmonne Kara.

Je lui jette un regard noir, mais par chance, je ne pense pas que les enfants l'aient remarqué. N'empêche. Qu'elle me reproche tant qu'elle veut la destruction de notre mariage, mais qu'elle évite de me débîner devant nos gosses !

— Tu peux réparer le pouce de maman ? demande June, la lèvre inférieure tremblotante.

Je pose ma paume sur sa petite tête.

— Bien. Que tout le monde se calme ! Montre-moi ton pouce, Kara.

Elle l'a enveloppé dans un torchon. Je tire sa main vers moi et déplie le morceau de tissu.

— Pourquoi ? Tu ne me crois pas ? (Ses yeux bruns lancent des éclairs.) Je t'aurais envoyé une photo si tu avais répondu à mes messages.

— Je suis désolé. J'avais coupé la sonnerie de mon portable. Que s'est-il passé ?

Une profonde coupure lui entaille la pulpe du doigt. Quand je découvre la plaie, le sang commence à ruisseler. Mais bon, je suis hockeyeur. Ce n'est pas ça qui va me décontenancer.

— Daniel et moi préparions une julienne de carottes bio pour le déjeuner des filles demain.

Et il ne pouvait pas te suturer lui-même ? Ah, oui, j'oubliais ! Il est dentiste, pas médecin !

Je chasse cette vilaine pique de mon esprit avant que ma bouche ne la verbalise.

— Pour tout te dire, il m'attend en bas, dans la voiture. J'aurais laissé les filles à la maison avec lui, mais je ne voulais pas tacher le volant et l'habitacle en conduisant moi-même.

Cette information me crispe au plus haut point, mais je tâche de ne rien en laisser paraître et m'abstiens de commenter le fait que le petit ami de Kara préparait le déjeuner de mes gosses, dans mon ancienne maison. Au moins, il n'y habite pas. Pour l'instant. Mais j'évite d'y penser.

J'appuie doucement sur la plaie et l'enveloppe dans le torchon.

— Des points de suture, c'est une bonne idée.

Kara grimace, suscitant ma compassion, mais ce sentiment s'évapore quand elle me pousse pour entrer dans l'appartement.

— Les filles, il sera l'heure d'aller au lit dans trente-sept minutes et...
Oh ! Bonsoir.

Je sais précisément à quel moment Kara a aperçu Hailey, car sa voix s'est faite de glace. Ainsi que son regard. Non sans inquiétude, je regarde mon ex-femme contempler la scène sous ses yeux. Les cheveux en bataille et les vêtements froissés de Hailey. Deux verres de vin sur la table basse.

Après un long silence tendu, Kara tourne brusquement la tête vers moi.

— Je vois, déclare-t-elle avec froideur. C'est pour ça que tu ne daignais pas décrocher ? Parce que tu es trop occupé à divertir des étudiantes ?

Je me rembrunis tandis que Hailey pique un fard monumental.

— Hailey, je te présente Kara. Kara, Hailey, dis-je d'une voix aussi froide que celle de Kara. Et je peux t'assurer qu'elle a obtenu son diplôme il y a un bail.

Du moins, je pense. Nous n'avons pas encore évoqué nos cursus universitaires. Nous apprenons tout juste à nous connaître. Mais je ne risque pas de l'avouer à mon ex.

— Ravie de vous rencontrer, dit Hailey d'une petite voix, s'avançant vers son sac à main comme si elle prévoyait de prendre la poudre d'escampette.

— Enchantée, répond Kara, même si nous savons tous que rien de tout cela ne l'enchantent. (Puis elle se tourne vers moi, ne prêtant plus guère attention à Hailey.) Je ne peux pas emmener les filles aux urgences, ça grouille de microbes. Et j'ignore combien de temps ça peut durer, alors j'ai pensé qu'elles pouvaient passer la nuit chez toi. Je viendrai les chercher demain matin. Ça ne pose pas de problème ?

— Pas du tout, répliquai-je, laconique.

Comme si j'allais laisser entendre à mes filles qu'elles ne sont pas les bienvenues. Kara, toutefois, n'a aucun scrupule à m'empêcher de les voir sauf quand elle a besoin de quelque chose.

Elle serre les mâchoires, puis grimace, comme si cela lui faisait mal. Elle serre son pouce enveloppé dans le torchon.

— Punaise.

Son inconfort flagrant atténue un peu ma colère. Je vois bien qu'elle est paniquée, même si elle s'est montrée grossière envers Hailey.

— Vas-y, dis-je à mon ex-femme. File à l'hôpital. Je m'occupe des filles.

Kara ne bouge pas, fixant du regard les verres de vin, puis Hailey. Je n'ai aucun mal à deviner ce qu'elle pense.

— Soyez tranquille, j'allais partir, dit Hailey avec empressement.

Étonné, je lui jette un coup d'œil.

— Reste, insisté-je, me surprenant moi-même alors que Kara me fusille du regard. On peut regarder un film avec les filles.

Ma proposition passe à l'as. Hailey attrape son sac et fonce vers la porte.

— Merci pour le dîner, Matt ! me crie-t-elle sans même me regarder. Inutile de me raccompagner.

Une seconde plus tard, elle est partie.

Trêve de jacasseries



Hailey

Le lendemain matin, je travaille en paix pendant quelques heures. Avec la porte de mon bureau fermée, personne ne vient me déranger. Et je m'oblige à ne pas penser au fiasco de la veille. Hélas, je dois dire adieu à ma solitude quand Jenny prend son poste (elle travaille de midi à 21 heures).

À 12 h 01, elle débarque dans mon bureau.

— Où étais-tu passée hier soir ? me demande-t-elle, plantée dans l'encadrement de ma porte.

— Je...

C'est tout ce que j'arrive à dire. La vérité, c'est que j'essaie encore de comprendre ce qui m'est arrivé la veille. Les moments passés avec Matt ont tendance à m'embrouiller l'esprit.

Par exemple, me suis-je vraiment frottée contre son entrejambe pendant que nos bouches étaient collées l'une contre l'autre ? Puis mon béguin de toujours a-t-il vraiment glissé sa main dans ma culotte, me faisant presque jouir, tandis que je gémissais comme une actrice porno ? Ce dont je suis sûre, c'est qu'on a été interrompus en plein milieu.

Poussant un tout autre genre de gémissement, je prends ma tête entre mes mains.

— Oh, ma chérie ! s'écrie Jenny. (Elle ferme la porte et s'assied sur le fauteuil destiné aux visiteurs.) Raconte à tata Jenny ce qui s'est passé !

— C'était merveilleux et horrible à la fois, me lamenté-je. Comme tous mes rencards avec Matt.

Elle se montre compatissante.

— La liste de courses qu'il a envoyée comme requête, c'était pour me préparer à dîner, expliqué-je. (Jenny pousse un cri de joie.) Cette partie de la soirée a été vraiment sympa. J'ai réussi à me détendre et je ne jacassais plus comme... Comment tu avais dit, déjà ?

— Une préado sous Ritaline, déclare mon amie.

— Attends voir... dis-je, remarquant le gobelet dans sa main. Tu es allée au café sans moi ?

— Désolée. Si tu me racontes tout, je cours t'en chercher un.

— Tu veux que je me ridiculise sans café ? grommelé-je. Quelle cruauté !

Elle ôte le couvercle et me tend son gobelet.

— Tiens. Maintenant, crache le morceau.

Bien. Je prends une gorgée de café et lui rends le gobelet.

— Après le dîner, on s'est assis sur son canapé.

La joie illumine les yeux de Jenny.

— Il voyait à quel point j'étais anxieuse. Alors il a essayé de détendre l'atmosphère en racontant des blagues. Puis il m'a mise au défi de l'embrasser.

Elle se penche en avant et pose les avant-bras sur le rebord de mon bureau.

— Et ?

— Et j'ai comme qui dirait perdu la tête. Je me suis jetée sur lui comme Rufus sur un os.

— Eh ben ! (Les yeux de Jenny sont ronds comme des soucoupes.) Et tu l'as eu, ton os ? Tu te l'es tapé à même le canapé ? Devant la baie

vitree ? C'était le pied ?

Je sens mon cou chauffer sous l'effet de l'embarras quand je réalise que l'appartement de Matt est effectivement pourvu d'immenses fenêtres. Et je ne crois pas que les stores étaient baissés. En gros, il y a de fortes chances que mon numéro de lapdance ait été vu par tout le quartier !

— Oh, punaise ! s'écrie-t-elle, surexcitée. Tu l'as fait ! Tu es mon héroïne.

Je secoue vivement la tête.

— Non ! Je n'ai rien fait. C'est une longue histoire. Mais cet homme me rend folle, Jenny.

— C'est génial, non ?

— Non ! Ce n'est pas génial. Pas du tout ! Tu l'as dit toi-même, j'étais sûre de moi, avant. Et c'est vrai, j'ai besoin de recommencer à sortir. Sauf que je repars de zéro, et ce n'est pas un mec comme Matt qu'il faut à une quasi-novice en la matière telle que moi. Quand je suis avec lui, je ne me sens pas confiante, je perds la boule ! Quand il se trouve dans la même pièce que moi, je dis n'importe quoi. Je fais n'importe quoi ! (*Je me déshabille sans qu'il ait à me le demander. Super !*) J'ai besoin de fréquenter quelqu'un qui ne...

— T'échauffe pas la bonbonnière, propose Jenny.

— Exactement !

— D'un autre côté...

Mais elle est interrompue par Jackson, qui vient de s'encadrer dans la porte de mon bureau.

— Qui ne t'échauffe pas... quoi ?

Ça y est, je dois être plus rouge qu'une betterave.

— C'est déjà l'heure de notre réunion ? demandé-je à mon ex, espérant détourner son attention.

— Notre réunion ? Ce n'était pas prévu.

Bien sûr que non. Mais je suis désespérée.

— Ah, oui. De quoi as-tu besoin, alors ?

— Euh... (Il jette un regard en coin à Jenny.) Tu aurais une minute ?

La nervosité me noue l'estomac. Ces mots-là ne débouchent jamais sur une conversation joyeuse.

— Certainement, dis-je en coulant un regard entendu à Jenny.

Avec un soupir de déception, mon amie prend son café et sort de la pièce.

Je viens d'éviter une discussion pénible pour en entamer une autre.

— À propos de l'autre jour, dit Jackson une fois Jenny partie.

— Je n'ai rien vu ! m'empressé-je de répondre, repensant à la boîte de sex-toys.

Il fronce les sourcils.

— Je sais que tu n'as rien vu. C'est pour ça que je veux te le montrer.

— Tu... quoi ? (Je sonde mon cerveau, essayant de comprendre pourquoi Jackson et moi causerions sex-toys. Un détail doit m'échapper, à l'évidence.) Attends... Que suis-je censée voir ?

— Une propriété sur Bayview. (Ma confusion le rend perplexe.) Pour l'agrandissement.

— Mais je croyais que tu n'étais pas prêt à t'agrandir ! m'écrié-je, un peu vexée. (Pour ma défense, ce que raconte Jackson n'a pas grand sens.) Tu disais que c'était trop tôt.

Il appuie la tête contre le chambranle et ferme les yeux.

— Je n'en sais trop rien. Mon père estime qu'un tel loyer ne se refuse pas. L'immeuble se situe à deux pas de Bridle Path, un quartier huppé plein de villas cossues.

— Et tu voudrais que je voie le bien en question ?

J'aimerais mieux attraper mes crayons de papier soigneusement taillés, pourchasser M. Emery et les lui planter dans le dos.

— Ce serait bien. (Il rouvre les yeux.) Qu'en penses-tu ?

Je hais cette idée.

— Une propriété sur Bayview doit coûter un bras. C’est sûrement deux fois plus que ce qu’on paie ici, dis-je en lui montrant nos locaux, qui restent abordables uniquement parce qu’ils se trouvent au premier étage d’un petit immeuble, et que M. Emery est notre propriétaire. Combien ?

Je gémis en entendant le montant.

— Et tu penses que c’est une bonne idée ?

— Je pense...

Il s’interrompt pour se mordiller la lèvre inférieure. Jusqu’à cet instant, je n’avais jamais trouvé que celle-ci était fine. Mais après avoir goûté au baiser enflammé d’une bouche virile et exigeante...

Reste concentrée, Hailey !

— ... ça pourrait nous être profitable, poursuit-il. Promets-moi d’y jeter un œil avant de prendre ta décision.

— D’accord, dis-je avec courtoisie, même si ça me demande un certain effort. Mais on ne prend pas une telle décision uniquement parce qu’on nous propose un loyer raisonnable. Si cette histoire de développement, c’est du sérieux pour toi, alors laisse-moi calculer notre potentiel retour sur investissement en tenant compte de la densité démographique du quartier et du prix moyen au mètre carré pour ce qui concerne l’immobilier résidentiel. Ensuite, je devrai comparer ce résultat avec celui d’autres quartiers riches. Comme Rosedale.

Ça me prendra à peine cinquante heures.

Jackson hoche la tête.

— D’accord. Mais va voir l’immeuble, d’accord ? Mon père attend ma réponse.

Évidemment... Et je serai probablement la première femme inculpée pour meurtre par fournitures de bureau.

Quand Jackson s’en va, je cherche des informations sur Bridle Path. Je devrais bosser sur le lancement de notre application mobile, et l’interruption me pousse à grogner devant mon écran.

— Waouh ! s'exclame Jenny derrière moi. Ça, c'est le cri de la frustration sexuelle.

— Arrête !

— D'accord. Est-ce que le moment est mal choisi pour t'informer qu'on a reçu une nouvelle requête de...

Mon cœur bondit dans ma poitrine.

— ... M. GrosPaquet ?

Pour s'écraser au sol.

— Qu'est-ce qu'il veut ? (Je clique sur la notification qui vient de s'afficher dans le coin de mon écran.) Une balançoire ?

Je glousse, sentant la tension quitter mes épaules pour la première fois depuis des heures. Je me demande si la clientèle de Bridle Path est aussi haute en couleur.

— D'après les spécifications demandées, je pense pouvoir trouver son bonheur dans un magasin d'équipements pour la maison. Ou dans un sex-shop. Mais pour l'amour du Ciel, regarde juste la photo.

Je fais glisser la fenêtre sur mon autre écran pour l'afficher en plus grand. Et là, grosse déception, parce que M. GrosPaquet n'a pas l'air dans son assiette aujourd'hui. Il n'y a aucun pénis sur la photo. Seulement un plafond à poutres, dont une avec des crochets.

— Il aura la place pour l'accrocher, dis-je. Ça te facilite le boulot, je suppose ?

— Hailey ! Regarde le mur.

On voit, en effet, un bout du mur. En plissant les yeux, je vois d'autres outils accrochés. Quelque chose qui ressemble à une chaîne. Et à côté, il me semble distinguer...

— Ce sont des martinets ?

— On dirait bien.

— Ça te surprend ?

Jenny hausse les épaules.

— Pourquoi n’as-tu toujours pas couché avec le dieu du hockey ?

Sa question me prend au dépourvu et la vérité m’échappe.

— Ce n’était pas faute de le vouloir, mais on a été interrompus par une urgence.

Elle écarquille les yeux, sans doute parce qu’elle ne s’attendait pas à ce que son embuscade fonctionne.

— Quel genre d’urgence ?

— Le genre intimidant. Son ex-femme s’est pointée, plus canon qu’un top model, avec leurs jumelles sur ses talons. Elle s’est coupé le doigt et a décrété que c’était une urgence nationale.

Jenny grimace.

— Je la hais d’avoir interrompu ta première nuit de sexe depuis un million d’années.

— Deux ans, rectifié-je.

Ses yeux manquent sortir de leurs orbites.

— Deux ? Mais ta séparation ne remonte qu’à dix-huit mois !

Eh bien, voilà qui est embarrassant.

— Changeons de sujet.

— Oh, la vache. (Elle a l’air vraiment sonnée.) Pas étonnant que tu perdes les pédales chaque fois qu’il débarque.

— La plupart des hommes n’ont pas cet effet-là sur moi, lui fais-je remarquer. Il n’y a que lui, et de toute évidence, ce n’est pas lui qu’il me faut pour mettre fin à cette période de sécheresse.

— Au contraire. (Jenny tend son bras pour me donner une tape sur la main.) Ça signifie que c’est précisément celui qu’il te faut ! Est-ce que tes neurones grillaient quand tu étais avec Jackson ?

— Non. Seulement Matt. Je passe pour une idiote quasiment chaque fois que nous sommes dans la même pièce. En plus, il a deux enfants, Jen. Sérieusement. Tout un tas de gens exigent son attention.

La grimace de Jenny m’indique que j’ai raison.

— Les gosses, c'est délicat, reconnaît-elle.

— Toute cette situation est délicate ! C'est comme si... je décidais de faire un peu d'escalade et me retrouvais au pied de l'Everest pour ma première ascension !

— Oui, mais quel paysage ! (Elle s'évente avec la main.) La vérité, c'est que tu es une grosse poule mouillée.

— C'est faux !

— C'est vrai.

— Non !

— Bonjour, mesdames, fait une voix d'homme sur le seuil de la porte.

Une fois de plus, mon cœur fait un bond, puis se serre. Ce n'est pas Matt.

— Salut, Tad !

Je le salue avec enthousiasme, car il vient d'interrompre la dispute la plus débile que Jenny et moi ayons jamais eue. Quand je me lève brusquement de mon fauteuil, il semble décontenancé.

— On ne devait pas prendre un café, un de ces quatre ?

Il écarquille les yeux.

— C'est ce qu'on s'était dit, il me semble.

— Tu es libre maintenant ? Jenny est allée s'acheter un expresso sans moi.

L'intéressée lève les yeux au ciel.

— Je suis libre comme l'air, répond-il avec un sourire qui ne laisse nulle place au doute.

Jenny avait raison. Il essayait de m'inviter à sortir avec lui, mais je n'ai rien capté.

— Laisse-moi juste prendre ma veste.

Nous allons au café sur Yorkville Avenue. Mais au lieu de prendre nos boissons à emporter, nous nous installons à l'une des petites tables du fond.

Parler à Tad m'est facile. Je ne ressens ni frissons ni fourmillements à des endroits inappropriés. C'est apaisant. On finit par causer séries télé. Il s'avère qu'on est tous les deux impatients de voir la nouvelle saison de *Sherlock*.

— Cela dit, une saison ne comprend que quelques épisodes, lui fais-je remarquer.

— C'est vrai, répond-il, me souriant avec ses yeux bruns.

Tad est un homme séduisant, avec sa coupe soignée et son air avenant. Il est un peu mince, comparé à Matt, mais il se tient bien et porte des vêtements qui lui siéent. Avec son pull à col roulé et ses lunettes de hipster, il ressemble davantage à un mannequin pour une enseigne à la mode qu'à un informaticien.

Un autre bon point pour Tad : je n'ai pas bafouillé une seule fois depuis que nous nous sommes assis pour discuter. Je suis parfaitement calme et détendue. Je ne bredouille pas, je ne sue pas, je n'ai pas les mains moites. Tad est... simplement fidèle à lui-même, et ça me convient très bien. Je me penche légèrement vers lui, me demandant si cette absence d'étincelle ne proviendrait pas de la large table en chêne placée entre nous.

Mais... aucun changement.

Intéressant.

— Et après *Sherlock*, dit-il, il y a toujours du hockey. Je sais que tu adores ce sport.

J'esquisse un sourire teinté d'ironie.

— À ce propos, où est passée ta casquette de Toronto ?

La pointe de ses oreilles rosit.

— Elle s'est envolée quand je courais pour choper le métro la semaine dernière. C'était soit sauver la casquette et rater le métro, soit perdre la casquette et rentrer chez moi à l'heure.

— J'aurais choisi la casquette.

— Je m'en doute. Les trois fanions et le pot à crayons qui décorent ton bureau en sont une preuve suffisante.

Il sourit, et c'est charmant, mais je n'éprouve toujours pas d'attrance pour lui.

— Je parie que si ça avait été ta casquette de Boston, ton choix aurait été tout autre, répliqué-je pour le taquiner.

Cette fois, il rougit.

— Zut. Qui m'a trahi ?

— Jenny. Mais n'aie crainte, ajouté-je avec aménité, ça ne me dérange pas que tu soutiennes Boston plutôt que Toronto. C'est idiot, mais c'est ton droit.

Tad glousse, puis me raconte la fois où il s'est retrouvé coincé dans un ascenseur, en plein centre-ville, alors qu'il avait des places pour un match Toronto-Boston. L'histoire est marrante et je suis bon public. Mais tandis qu'il m'explique comment il a prévenu le service de sécurité de l'immeuble grâce à son téléphone, je ressens soudain quelque chose ! La chaleur se répand dans ma poitrine et ma peau commence à me picoter. Mon sourire s'élargit. Quelque chose d'important est en train de se produire...

— Hottie.

Je sursaute et mon avant-bras heurte mon gobelet, renversant ce qu'il restait au fond. J'essaie d'attraper ma serviette, mais elle tombe par terre.

Deux secondes plus tard, Matt Eriksson a ramassé ma serviette et l'a soigneusement posée sur la petite flaque de café. Je bondis sur mes pieds, je le détaille de la tête aux pieds. Il est en survêtement et veste de sport, je suppose donc qu'il sort tout juste de l'entraînement. C'est l'homme le moins bien habillé de l'établissement et, de loin, le plus sexy.

Je le dévisage, encore sous le choc, car je ne m'attendais vraiment pas à le voir. Quant à Tad, sa réaction est encore pire que la mienne. Il a la

bouche grande ouverte et les yeux ronds comme les CD qu'il utilise pour installer certains logiciels sur nos machines.

— Vous êtes..., bredouille-t-il.

Au moins, je ne suis pas la seule à perdre mes moyens quand Matt rapplique. Tad n'est peut-être pas un supporter de Toronto, mais c'est un amateur de hockey, et comme tous les fans, il devient un peu maboul en présence d'un athlète professionnel.

— Hailey, dit Matt, les mâchoires un peu plus serrées que d'habitude. Tu ne me présentes pas à ton ami ?

— Voici T-Tad, l'informaticien, bafouillé-je. Tad, je te présente Matt Eriksson.

Tad se ressaisit. Il se lève pour serrer la main de Matt.

— Enchanté, monsieur Eriksson. (Il nous regarde tour à tour, hésitant à poursuivre.) Alors, euh... vous vous connaissez, tous les deux ?

— On peut dire ça. (Matt retire sa main. Puis il la pose derrière ma tête et plante un baiser possessif sur ma joue.) Il faut qu'on discute, toi et moi. Si tu as un moment.

— Oh, nous avons terminé ! l'informe Tad en gloussant nerveusement. (Il récupère nos gobelets vides.) On se voit au bureau, Hailey ! me lance-t-il avant de décaniller, laissant presque une traînée blanche dans son sillage.

Je me tourne vers Matt.

— Tu me fais quoi, là ? lui demandé-je, passant enfin outre à ma stupeur. Tu as fait fuir mon rencard.

— Ton rencard ? fait-il en levant son menton puissant d'une façon si sexy que je sens des flots de testostérone émaner de lui.

— Oui, enfin pas un rencard comme ça, rectifié-je. Tad installe des mises à jour sur nos serveurs.

— Quel génie, ce Tad ! (Matt ricane et prend ma main dans la sienne.) Ne retourne pas au bureau tout de suite. À moins que tu n'aies pas le

choix ?

Je secoue la tête, incapable de formuler une phrase complète et cohérente. Je ne sais plus quelle expression emploierait Jenny, mais chaque fois que cet homme m'adresse la parole, c'est comme si une force invisible siphonnait mes capacités cognitives.

— Excellent, répond-il d'une voix rocailleuse.

Il prend mon manteau sur le dossier de ma chaise et m'entraîne vers la porte.

Dehors, le vent frais de décembre nous fouette le visage. Matt s'arrête et rabat les pans du manteau sur mes épaules.

— Viens avec moi.

— Où ça ? demandé-je d'une voix éraillée.

Il tourne la tête vers la rue animée où se dresse son immeuble.

— Nous avons une affaire à régler.

— Ah, bon ?

Avant que j'aie pu dire ouf, il me plaque contre le mur de brique et appuie son torse contre le mien. Ses lèvres effleurent mon front tandis que nous parlons.

— Une affaire urgente. (Ses mains se glissent sous mon manteau ouvert pour se poser sur ma taille.) Tu n'es pas de cet avis ?

Je laisse échapper un soupir lascif tandis que sa bouche s'approche de mon oreille pour la mordiller. Je me cramponne au col de sa veste, prête à faire tout ce qu'il voudra. Ici même, probablement.

Mais Matt recule brusquement, m'attrape par la main et se dirige d'un pas déterminé vers son immeuble.

— Belle journée ! nous lance le concierge en nous ouvrant la porte.

— Bien belle, en effet ! répond joyeusement Matt tout en me guidant vers l'ascenseur. (Il enfonce le bouton.) Et ce n'est que le début, murmure-t-il alors que les portes s'ouvrent.

Quand elles se referment derrière nous, il me plaque contre la paroi de la cabine. J'ai le temps d'emplir mes poumons de l'odeur fraîche de son gel douche avant qu'il ne capture mes lèvres dans un baiser affamé.

Ma tête heurte les boiseries comme Matt m'embrasse avec plus d'ardeur. Ce Matt-là ne fait pas preuve de douceur. C'est le même Matt Eriksson qui s'empare du palet lors d'une mise au jeu et fonce tout droit vers les filets.

La gardienne en moi balance sa crosse et oublie de s'inquiéter. J'enlace son corps viril et l'étreins de toutes mes forces tandis que ses lèvres décrivent un chemin de baisers enflammés sur mon cou, picotant ma peau sensible. De délicieux frissons parcourent tout mon corps. Quand sa bouche frôle mon oreille, je vacille.

— Nous avons été interrompus hier soir. Ça m'a fort déplu, murmure-t-il d'une voix rauque de désir entre deux baisers passionnés. Je suis passé à ton bureau pour te présenter mes excuses.

Et comment m'as-tu trouvée ? Je songe à lui poser la question, mais les mots restent bloqués dans mon cerveau et je gémiss à la place. Ses mains ont empoigné mes hanches et ma raison se délite à mesure que passent les secondes. Mes paumes se promènent entre les pans de sa veste et sur ses abdominaux saillants. Il siffle entre ses dents, puis se penche...

Ding !

Nous sommes arrivés à son étage.

Il gémit et m'attire vers lui.

— Allons-y, Hottie. Ne perdons pas de temps.

Il me conduit vers sa porte et tape le code d'entrée à la vitesse de l'éclair.

Une fois chez lui, il retire mon manteau de mes épaules et le laisse tomber par terre. Puis il fait pareil avec sa veste.

— Il te faut un portemanteau, lui fais-je remarquer.

— Plus tard, répond-il d'une voix grondante.

Une pensée rationnelle me traverse l'esprit : il y a des portemanteaux dans le centre commercial de Yorkdale. Mais ça ne va pas plus loin, car Matt recommence à m'embrasser tout en m'entraînant dans le couloir. Une main ferme vient se poser sur mes fesses, et quand il les pince, je perds encore dix points de QI.

Puis l'arrière de mes genoux frôle un lit et je... me fige. Je m'arrête, paralysée, en plein baiser, et mon sang, qui bouillonnait deux secondes auparavant, se glace. Parce que j'ai peur de faire n'importe quoi. Mon béguin de toujours veut qu'on s'envoie en l'air, et je sais que ça sera spectaculaire, mais j'ignore ce que ça signifie.

— Hottie, murmure-t-il, ses gestes se faisant plus doux. (Du bout des doigts, il me caresse le dos.) Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu me rends tellement nerveuse, dis-je en bégayant.

Il sourit avec tendresse. Il effleure ma joue du revers de la main avant d'y déposer un baiser.

— Je sais. On ne peut pas vraiment s'exercer pour ça.

— Qu... Quoi ?

Telle une flamme, son rire se propage dans tout mon corps. J'ignorais qu'il était possible d'être si excitée et si effrayée en même temps.

— Tu manques d'entraînement, c'est ça ?

— C'est ça.

Je commence à me dire qu'en réalité je n'ai jamais vraiment su y faire. Cet homme réveille mon corps comme personne ne l'avait fait jusque-là et mes réactions me sont si étrangères que, à l'évidence, j'ai dû me planter quelque part.

— Alors, laisse-moi prendre les choses en main, cette fois-ci. Je mène le jeu. Tu attends le coup de sifflet.

Ma réponse est immédiate.

— D'accord.

— Ton coach exige que tu déboutonnes ce chemisier.

Son sourire est aguicheur, mais bienveillant.

Mes doigts se posent sur les boutons de mon chemisier et commencent à obéir.

— C'est bien, murmure-t-il en faisant glisser le vêtement sur mes épaules avant de le jeter sur une chaise que j'ai d'ailleurs choisie pour lui.

Il se penche pour déposer un baiser dans le creux de mon cou avant de suivre des lèvres le contour de mon soutien-gorge en dentelle blanche.

Ça y est, j'ai de nouveau la chair de poule. Et j'ai chaud. Si chaud ! Mes doigts s'enfoncent dans ses cheveux et approchent sa tête de ma poitrine.

Sa bouche effleure ma peau et il gémit.

— Le coach exige que tu enlèves ce soutien-gorge, dit-il d'une voix pleine de sensualité.

J'hésite, parce que j'ai toujours été complexée par mes petits seins. En plus, la pièce est baignée de lumière...

— Le coach s'impatiente, Hailey, ajoute-t-il en s'agenouillant devant moi. Agis en bonne recrue et vire-moi ce soutif pendant que je m'attaque à ceci.

Ses doigts robustes se posent sur la fermeture Éclair de mon pantalon en laine et la baissent lentement. Je pousse un soupir d'anticipation en entendant ce léger son. Les mains tremblantes, je trouve l'attache de mon soutien-gorge et le dégrafe avant de le jeter par terre.

Pendant ce temps, Matt est plongé entre mes cuisses. Sa bouche se pose sur mon bas-ventre et tandis qu'il m'embrasse, je sens une vague de désir submerger tous mes membres. Puis il lève les yeux et pousse un râle de concupiscence.

— Bon sang, Hailey. Ça va être un supplice de ralentir la cadence. (Il passe la main derrière sa tête et attrape le col de son tee-shirt.) Mais il ne faut jamais zapper les préliminaires.

Il retire son haut d'un geste fluide et le laisse tomber par terre.

Bonté divine, quelle vue ! Je commence à saliver en voyant cet exceptionnel spécimen de virilité. Il baisse mon pantalon, puis se lève. Tandis qu'il me surplombe, je l'observe en battant des cils, promenant mes yeux sur son torse musclé.

— C'est bien, dit-il. Maintenant, touche-moi. Avec les deux mains.

Mes doigts fébriles ne se font pas prier. Je fais courir mes paumes sur ses pectoraux et je l'entends retenir son souffle. Je poursuis mon exploration, caressant délicatement ses abdominaux parfaitement sculptés. Je suis l'implantation des poils qui parsèment son torse et s'épaississent en disparaissant sous l'élastique de son bas de survêtement, et quand je les effleure du bout des doigts, son ventre se contracte.

Il laisse échapper un grondement rauque et quand il referme ses mains sur mes seins, je pousse un miaulement qui le fait sourire.

— Je sais, ma belle. (Il titille la pointe de mon mamelon avec son pouce et je serre les cuisses.) C'est ça. Tu es si réceptive. Ton coach te félicite. Maintenant, je te veux nue et sur ce lit. (Il fait claquer sa langue.) Allez, hop ! En piste !

J'obéis sans discuter, et quelques secondes plus tard, je me retrouve allongée au centre de sa couette, avec pour seuls atours mon désir pour le dieu qui s'avance vers moi à quatre pattes, tel un prédateur affamé. Il ne porte plus que son boxer en coton noir et son sourire. Je devrais avoir froid, mais je brûle tandis qu'il me regarde, balayant mon corps des yeux avant de baisser la tête pour prendre un de mes tétons dans sa bouche. Il décrit des cercles avec sa langue et je pousse un long gémissement de plaisir.

Il plaque alors son corps parfait contre le mien avant de prendre possession de ma bouche. Quelle exquise sensation !

— Bordel, dit-il entre deux baisers, sa voix ruisselante de désir. Ton coach a hâte que ça démarre.

Je glousse contre sa bouche. Il est chaud et dur et tout est *waouh*. À nouveau, je fais courir ma main sur son torse, la laissant descendre jusqu'à sa glorieuse érection qui met à mal l'élasticité du boxer en coton.

Nous poussons tous les deux un soupir de contentement.

— Brave fille. (Il se redresse légèrement.) Sors-la.

— Oui, chef.

Je baisse son boxer et le sexe le plus magnifique qu'il m'ait été donné de voir (eu égard à ma grande expérience) apparaît sous mes yeux. Quand je prends en main cette parfaite hampe de chair, Matt laisse échapper un sifflement.

Je me lèche les lèvres en voyant le liquide translucide perler sur son gland.

— Goûte-moi, ordonne-t-il d'une voix proche du grondement en s'asseyant sur ses talons.

Je m'agenouille et penche la tête, mon front frôlant ses abdominaux. L'odeur fraîche et salée de son nectar intime m'enveloppe. Je lèche les perles de rosée sur son gland, lui arrachant un grognement. Soudain, une main puissante m'empoigne par les cheveux. Je ne m'y attendais pas et un frisson me parcourt tandis que mon inconscient constate ma vulnérabilité dans cette situation.

L'espace d'un instant, la panique pointe à nouveau le bout de son nez. Je devrais être au bureau et je suis allongée, nue, avec mon client de quatre-vingt-dix kilos. Qui me tient littéralement par la peau du cou.

Il pose l'autre main sur mon dos et commence à me caresser tendrement.

— C'est bien, murmure-t-il. Le coach est fier de toi.

Et sur ses paroles, je me détends et laisse glisser son sexe dans ma bouche.

— Suce-moi, chérie, dit-il d'une voix gutturale. Prends tout.

Je gémis tandis que son membre emplit ma bouche, pesant sur ma langue. Il est si gros que je ne tiens pas très longtemps. Il réduit aussitôt la pression de sa main sur mes cheveux. J'inspire profondément par le nez et je recommence. Son gémissement me fait fondre. Impatiente de l'entendre à nouveau, je déglutis, et à force de tâtonnements, parviens à l'attirer dans les profondeurs de ma gorge. Nous trouvons rapidement notre rythme, son corps puissant se balançant d'avant en arrière, ses coups de reins maîtrisés baisant ma bouche.

Ses doigts se crispent un peu. Mon propre désir m'enivre. « Suce-moi, chérie. » Ces paroles résonnent dans mon bas-ventre. « Prends tout. » Personne ne m'avait dit des mots aussi délicieusement licencieux. Je le suce plus fort, lui faisant perdre le rythme.

Hors d'haleine, il m'attrape par le menton.

— Sur le dos, dit-il.

Étourdie, je le libère et l'observe en clignant les yeux.

— Ravi que ça te branche, trésor. Mais j'ai d'autres exercices pour toi.

OK ?

Je hoche la tête.

— Dis : « Oui, coach ! »

Il me décoche un clin d'œil.

— Oui, coach, murmuré-je, ce qui le fait sourire.

Puis il empoigne mon postérieur et me donne une tape sur les fesses.

— Allonge-toi.

Dans une minute, mon pote



Matt

Hailey s'allonge sur mon matelas et je détourne la tête un moment pour me calmer. Pour m'occuper, j'enlève mon boxer et cherche une capote dans le tiroir de la table de chevet. J'ouvre l'emballage et déroule le préservatif sur mon sexe turgescant.

J'ai failli éjaculer quand elle me suçait. Chaque fois qu'elle lève ses yeux bleus confiants vers moi, mon excitation croît d'un cran. Le désir enflamme un peu plus son regard à chaque nouvel ordre que je donne. Hailey a envie de moi, même si je la rends nerveuse. Et je vois bien que ça lui plaît d'être un peu brusquée au lit, mais que le besoin impérieux qui l'anime alors la trouble.

Une bonne chose que son coach comprenne ces choses-là.

Je me retourne. Hailey est toujours étendue sur mes draps et m'observe avec désir. Tandis que je m'avance vers le lit, elle remue les hanches et soupire.

Seigneur, prends pitié. Cette vue me rend fou. Je suis impatient de la satisfaire et un brin fébrile à l'idée de coucher avec une femme pour la première fois depuis la dissolution de mon mariage.

Mais je tâche de ne rien en laisser paraître.

— Les préliminaires ne sont pas tout à fait terminés, dis-je avec légèreté. Pose tes mains sur tes seins.

Elle cligne les yeux.

— Allez. C'est un ordre ! (J'appuie mon genou sur le rebord du lit.)
Touche-les.

Sans sourciller, elle les prend à pleines mains. Enivrée par cette sensation, elle soupire à nouveau et mes bourses se contractent à ce son.

Tout doux, dis-je à ma queue. À cet instant, il n'y a pas que Hailey qui a besoin d'être dirigée avec fermeté.

— Caresse-toi les tétons, dis-je d'une voix caverneuse.

Elle obéit, arquant le cou et fermant les paupières. Ses joues sont roses, et je ne peux m'empêcher de me demander si elle s'est déjà caressée devant un homme. Zut, j'ai l'impression de lui forcer la main.

— Hailey.

Elle rouvre les yeux. Je m'agenouille à ses pieds et la saisis par les chevilles pour lui écarter les jambes. La vue de sa petite chatte mouillée me met l'eau à la bouche.

— Caresse-toi pour moi.

Sa main reste figée sur sa poitrine.

— Tu m'as entendu.

Je prends sa main dans la mienne et la serre. Puis je la pose délicatement sur son mont de Vénus.

— Montre-moi où tu veux que je t'embrasse.

Sa respiration se bloque et elle serre les cuisses.

— Montre-moi, répété-je avec tendresse pour la persuader. Tu n'as rien à craindre, ma douce. Caresse-toi pour moi.

Elle déglutit et ses doigts suivent le contour du délicat triangle entre ses cuisses. Elle écarte les jambes, puis effleure son clitoris. Elle sonde mon visage du regard, y cherchant mon approbation.

Pour approuver, j'approuve ! D'ailleurs, je n'en peux plus d'attendre. Je prends appui sur mes avant-bras, j'embrasse la main occupée à agacer

son clitoris. Le parfum de son excitation tend à nouveau mes bourses. *Seigneur*. J'écarte sa main avec mon nez pour lécher son sexe.

Son gémissement tient plus du sanglot. J'attrape ses cuisses et l'embrasse de plus belle. Ma langue glisse sans effort. Elle est si mouillée et prête à m'accueillir que je sens mon gland s'humidifier encore. *Dans une minute, mon pote. Je suis occupé, là*. Hailey pousse un cri de plaisir, cambrant les reins vers moi, s'empalant sur ma langue. C'est si torride que la sueur perle sur mon dos.

Une ou deux minutes plus tard, elle est déjà proche de l'orgasme.

— Oh, non ! dis-je sur un ton de réprimande, parsemant de baisers l'intérieur de sa cuisse. Pas sans moi. (Elle essaie de me capturer entre ses jambes pour me ramener tout contre elle, mais d'une main ferme, je plaque ses hanches contre le matelas.) Laisse faire le coach, l'avertis-je, pour poursuivre avec légèreté, même si je suis au supplice.

Je me place à genoux devant elle et enroule mes doigts autour de ma verge. Je plonge les yeux dans les siens. Le brouillard ne voile plus son regard. Je n'y lis plus que du désir. C'est magnifique.

L'attente est sublime et je laisse ce merveilleux moment s'étirer encore. Ces instants d'intimité sont fugaces, personne n'est mieux placé que moi pour le savoir.

— Tu es si belle, Hailey, dis-je en faisant glisser mon gland le long de sa fente humide. C'est parfait.

Puis je me penche vers elle pour planter un baiser sur sa bouche tout en la pénétrant lentement.

Elle gémit tandis que je m'abîme en elle. Je me redresse, reprenant appui sur mes mains, afin de la regarder. Les joueurs de hockey font peut-être de piètres maris, mais je suis un excellent amant. J'inspire profondément pour me maîtriser, mon corps impatient me sommant d'aller plus vite. Puis j'entame un lent va-et-vient. Hottie serre les paupières, grisée par le plaisir.

— Regarde-moi, trésor. Comme je te regarde.

Elle rouvre les yeux et me sourit. La nervosité a enfin quitté son regard.

— Tu es exquise, lui assuré-je. (Je coince l'une de ses jambes satinées sous mon bras et accélère la cadence.) Être en toi, c'est le paradis. Et tu ressembles à un ange, étendue ainsi sur mon lit. Tu aimes que je te fasse l'amour.

Ce n'est pas une question, mais j'obtiens tout de même une réponse.

— Oui, dit-elle, haletante, tout en s'arquant vers moi.

Ses doigts agrippent la couverture tandis que j'impose un rythme plus soutenu à mes poussées.

— Jouis sur ma queue. Je veux le sentir.

Elle pose les paumes sur mon torse et la caresse de ses doigts sur ma peau brûlante est incroyable.

— Je ne peux pas jouir pendant l'acte, murmure-t-elle. Mais ça n'empêche que j'aime ce qu'on fait.

Sérieusement ? Je ralentis et admire son corps de déesse, allongé sous le mien.

— Comment veux-tu jouir, alors ? Tu veux ma bouche ?

— Ce n'est pas la peine, répond-elle dans un soupir. Tout va bien.

Jamais de la vie. Je sais, bien sûr, que certaines femmes n'arrivent pas à atteindre l'orgasme. Toutefois, je ne pense pas que ce soit le cas de Hottie.

— D'accord, dis-je, car je ne veux pas lui mettre la pression, avant de me retirer. Le coach veut que tu lui présentes ton séant.

Elle écarquille les yeux de surprise, mais son hésitation ne dure qu'un quart de seconde. Et quand elle roule sur le ventre, je gémis à la vue du superbe tatouage qui couvre son dos.

— Tu es canon. (J'embrasse son épaule, savourant la douceur de sa peau. Puis je soulève ses hanches et m'enfonce à nouveau en elle. Ma

bouche se trouve à côté de son oreille.) Tu me rends fou, murmuré-je.

Elle pousse un soupir de satisfaction.

Je glisse une main entre ses cuisses.

— J'adore le goût de ton sexe, dis-je tandis qu'elle ondule contre ma main. (Je poursuis lentement mes caresses, jusqu'à ce que sa respiration devienne saccadée.) Tu aimes ça, n'est-ce pas ? Dis-le.

— Oui, fait-elle d'une voix entrecoupée par le plaisir.

— Sers-toi de ma main, trésor. Il faut que tu jouisses.

Elle imprime une ondulation à ses hanches et chaque fois que mes testicules claquent contre son sexe, je dois serrer les dents pour ne pas éjaculer.

— Oh !

Un cri d'extase jaillit de sa gorge, et la note de désespoir dans sa voix m'achève.

Pour rester concentré, je récite mentalement la première strophe de l'hymne national canadien.

— Maaaatt !

Et là, je la sens. La première exquisite pulsation de la victoire. Elle gémit et je lâche un juron, ne maîtrisant plus rien. Mes poussées se font de plus en plus rapides tandis que mes membres tremblent d'impatience. J'étreins son corps souple et me déverse en elle en une série de va-et-vient énergiques tandis que les spasmes de volupté contractent mes muscles.

À cet instant, un calme absolu règne dans mon esprit. Nous restons ainsi enlacés, le temps de retrouver notre souffle. Je fais rouler Hottie sur le dos et me blottis contre elle tandis que mes paupières se ferment. Je suis censé faire la sieste de toute façon.

— Je croyais que tu ne jouissais jamais pendant l'acte, dis-je d'une voix ensommeillée.

— T'es sérieux ? réplique-t-elle d'un ton gentiment moqueur avant d'embrasser mon épaule. Je ne pensais pas que tu étais le genre de mecs à

quémander des compliments sur l'oreiller.

J'ouvre les yeux et lui souris, car elle vient de viser dans le mille. Puis nous retrouvons notre sérieux et nos regards restent rivés l'un à l'autre. Une chaleur, qui n'a rien à voir avec celle de la passion, se répand dans ma poitrine.

— On a tous besoin d'un compliment de temps en temps, lui fais-je remarquer.

Elle pose sa joue contre mon épaule et soupire.

— Eh bien, je pense t'en avoir fait un beau. Parler de sexe, ce n'est pas mon point fort. Mais cette journée a été absolument fabuleuse.

Je lui caresse les cheveux et elle s'appuie contre ma paume. Je n'avais que le sexe à l'esprit quand je suis allé la trouver ce matin. Mais la quiétude de ce moment est tout aussi rare, et tout aussi merveilleuse. J'éprouve un sentiment inédit auquel j'ignorais aspirer.

— Question, murmure Hailey au bout de plusieurs minutes.

— Mmh ?

— Tu fredonnes toujours *Ô Canada* quand tu fais l'amour ?

Un grognement fort peu sexy m'échappe et elle glousse.

— Non. C'était spécialement pour toi.

— Tu m'en vois honorée.

— Ce soir, quand je le chanterai sur la glace, je penserai à toi.

— Attends un peu ! (Hailey se redresse brusquement.) Tu joues ce soir ? Merde alors ! J'avais oublié. Lève-toi ! Vous devez battre Dallas ! Je pense que vous pouvez gagner ce match, surtout si coach Hal s'abstient de faire n'importe quoi avec la ligne défensive.

Je souris contre l'oreiller.

— C'est l'heure de la sieste, Hottie. Calme-toi.

— Non. Je suis tout excitée, maintenant, dit-elle en enfonçant son index dans mes côtes. Qui commence ?

Je l'attrape, roule sur le flanc et l'attire contre mon torse.

— Aucune idée. Tu veux venir ?

— Est-ce que le ciel est bleu ?

Nous restons enlacés encore une minute jusqu'à ce que mon cerveau embrumé par cette plénitude post-coïtale se rende compte qu'il y a un problème avec l'invitation que je viens de lancer.

— Mince... J'ai donné mes places à une organisation caritative. Qui œuvre pour le sauvetage de chiens abandonnés.

— Des chiens ? Où est Rufus, d'ailleurs ? s'enquiert Hailey en soulevant la tête. Il se cache quelque part, à cause de tous nos gémissements ?

— Je l'ai conduit au chenil juste avant de partir à ta recherche.

— Oh. Comment m'as-tu trouvée, au fait ?

— Grâce à Jenny. Elle était plus que ravie de m'envoyer au café pour te chercher. (Je passe ma main dans ses cheveux soyeux. Il faudra que je pense à remercier Jenny. Je lui dois une fière chandelle.) Enfin, bref. Je donne presque toutes mes places à des œuvres de bienfaisance. Elles les vendent aux enchères et ça leur rapporte des sommes plutôt coquettes.

— Tu m'étonnes, dit Hailey avec envie. Ces places sont littéralement hors de prix. Ça ne fait rien. Je regarderai le match à la télé.

— Tu peux quand même venir, mais tu devras nous regarder depuis la loge des WAGs.

— Depuis où ?

Je glousse, me demandant si c'est une mauvaise idée. Mais Hottie est une nana géniale et j'ai très envie de lui faire plaisir.

— C'est une loge privée réservée à nos épouses et petites amies. Je peux demander à la direction de te fournir un laissez-passer. Mais tu devras venir seule. Qu'en dis-tu ? Elle reste silencieuse pendant une seconde.

— Je suis toujours partante pour regarder un match, Snipes. L'endroit m'importe peu. Et le voir en direct, ce serait le pied. Évidemment.

Je la serre contre moi. Cela fait très longtemps que je n'ai pas pris quelqu'un dans mes bras et j'en profite.

— Je commande ton laissez-passer. Le match commence à 20 heures. Mais j'ai besoin de dormir un peu. Allonge-toi.

Elle soupire.

— Je ne peux pas. J'ai plein de trucs à terminer avant de pouvoir sortir ce soir.

— Tant pis pour toi, dis-je en faisant courir mes doigts sur sa chute de reins. Je suis un excellent partenaire de sieste.

Elle se penche vers mon épaule et y dépose un baiser.

— Je n'en doute pas.

Je l'embrasse encore avant de la lâcher.

— Tu vas bien ?

— Je pète le feu.

— Tu n'es pas nerveuse ?

C'est de la pure provocation, mais je me sens d'humeur taquine.

— Arrête, dit-elle en souriant par-dessus son épaule. À moins que ton ego ait autant besoin d'être flatté que ta...

Je ris.

— Tu as bien bossé aujourd'hui, jeune recrue. Continue comme ça. La pratique, il n'y a que ça de vrai.

Elle lève les yeux au ciel avant de ramasser sa petite culotte par terre. Je la dévore des yeux tandis qu'elle se rhabille.

— J'ai mal calculé mon coup. J'aurais dû attendre que tu sois complètement disponible avant de t'attirer dans mon lit. Histoire que tu ne sois pas obligée de le quitter tout de suite après...

— Tu es adorable.

Elle me semble toutefois bien pressée de partir.

— J'adorerais que tu reviennes ce soir, mais je ne serai pas rentré avant minuit, et on part pour l'aéroport à cinq heures demain matin.

— Aïe. (Hottie boutonne son chemisier.) Bats Dallas, OK ?

Cette fille me tue.

— Je ferai de mon mieux.

Propriété de Matt Eriksson



Hailey

Il est près de 20 heures quand je récupère une enveloppe à la billetterie de l'arène. Je m'attends à y trouver un ticket, mais il n'y a qu'une carte plastifiée avec mon nom inscrit dessus en lettres argentées : *Pour l'usage de HAILEY TAYLOR EMERY.*

Et en dessous : *Propriété de MATTHEW ERIKSSON.*

Quelle drôle de formulation. « Propriété de ». Je sais bien que cela fait référence à la carte, mais on dirait que cela parle de moi. Il y a également une carte de visite couleur crème sur laquelle on peut lire *Suite 7.*

— Bonsoir, mademoiselle, me dit un garde quand je lui montre la carte. Je vous souhaite une excellente soirée.

— Mais j'ignore où je dois aller.

— Ah. (Il sourit.) Première fois ? Prenez l'escalier roulant dans cette direction, dit-il en l'indiquant du doigt. Votre carte activera le tourniquet. Ensuite, fiez-vous aux plaques sur les portes. Si vous passez la soirée avec les WAGs, sachez que les daïquiris à la fraise sont bien chargés.

— Merci, dis-je, espérant que tout cela aura plus de sens quand j'aurai trouvé l'endroit en question.

Je monte sur l'escalier roulant et le laisse m'emmener loin de la folie qui règne dans l'arène.

Depuis que j'ai quitté l'appartement de Matt cet après-midi, je me suis efforcée de faire comme si tout était normal et je pense m'être plutôt bien débrouillée. La réalité, cependant, est tout autre. Faire un saut chez Matt pour vivre une expérience sexuelle bouleversante, ça n'a rien de normal. J'ai beau l'avoir embrassé sur la joue pour lui dire au revoir et m'être nonchalamment rhabillée, mon double intérieur exultait. *Oh, punaise ! Et Je n'ai pas rêvé ? Ça s'est vraiment passé ?*

Au bureau, Jenny n'a pas arrêté de me tourner autour, espérant que je crache le morceau. Mais j'ai tenu bon. Il me faut un peu de temps pour donner un sens aux événements de la journée et savoir précisément quels sentiments ils m'inspirent.

Oh, et j'oubliais Tad ! Il a passé la tête dans mon bureau en fin d'après-midi.

— Alors, euh, tu sors avec Matt Eriksson ? m'a-t-il demandé d'un ton hésitant.

— Je... n'en sais trop rien, lui ai-je avoué. (*Même si on vient de s'envoyer en l'air dans son lit après notre rendez-vous au café.*) Je suis moi-même un peu perdue.

Tad a éclaté de rire.

— J'espère que tu y verras plus clair, alors.

Moi aussi.

Tandis que l'escalier roulant monte, j'essaie de considérer cette journée du point de vue de Matt. Nous sommes sortis une fois ensemble ; pendant ce rendez-vous à l'opéra, nous nous sommes embrassés dans la loge, puis sur la banquette arrière du taxi. Puis il m'a préparé à dîner et nous avons été interrompus avant qu'il ne reçoive la grosse récompense qu'il attendait probablement.

Alors, ce midi, il est venu la chercher. Et je la lui ai donnée. Et demain, à cinq heures du matin, il s'envole pour la côte Ouest avant de sillonner

les routes pour disputer quatre matchs. C'est la plus grosse tournée de la saison. J'ai vérifié.

Qui sait si je l'intéresserai encore quand il rentrera à Toronto après son voyage ?

L'escalier roulant me mène à un long couloir sinueux qui débouche sur un tourniquet. J'y passe la carte plastifiée et la barrière en verre coulisse pour me laisser passer. Je longe le couloir, croisant d'élégantes portes en bois, à six mètres d'intervalle, chacune munie d'une plaque en laiton. Sur les premières, je lis le nom d'institutions financières. Sur la suite numéro 7, toutefois, il est écrit : WAGs.

À côté de la porte se trouve un lecteur de carte, semblable à ceux qu'on peut voir dans les hôtels. J'hésite à entrer, me demandant qui est à l'intérieur. Je ne voudrais pas qu'on pense que j'impose ma présence. C'est gênant. Mais il sera 20 heures dans deux minutes et il n'y a pas mieux comme motivation que l'idée de manquer le début du match. J'agite la carte devant le lecteur et la porte s'ouvre dans un clic. J'aperçois plusieurs femmes debout dans la vaste pièce qu'inonde le reflet de la patinoire en contrebas.

À mon grand désarroi, une dizaine de têtes à la chevelure étincelante se tournent dans ma direction en même temps. Ô joie.

— Bonsoir, dis-je avec un sourire.

Je ne suis pas quelqu'un de timide. Tant que Matt Eriksson n'est pas dans le coin. Une pièce pleine d'étrangers, ça ne me fait pas peur. Celle-ci, toutefois, est ornée de boiseries en noyer et éclairée par la douce lumière de somptueuses appliques murales. Un épais tapis persan recouvre le sol. Et face à la patinoire se succèdent trois rangées de fauteuils en velours qui semblent fort confortables. Le long du mur à côté de moi s'alignent le bar et le buffet.

À l'évidence, cet endroit est réservé aux épouses des joueurs et je ne comprends pas bien pourquoi Matt m'y a envoyée.

— Je suis Katie Hewitt ! dit une femme en s’avançant vers moi d’un pas sautillant. Bienvenue dans la loge des WAGs. Vous êtes l’invitée de... ?

Dans un silence total, toutes les femmes semblent suspendues à mes lèvres, attendant ma réponse.

— Matt Eriksson.

Petit cri de stupeur collectif.

— Il, euh, a donné ses places à une association pour la protection des chiens. Alors il m’a invitée à regarder le match d’ici. Si ça ne vous dérange pas, ajouté-je bêtement tandis qu’elles m’observent avec fascination.

Katie est la première à se ressaisir malgré sa surprise. Elle tape dans ses mains avec enthousiasme et je manque être éblouie par les diamants qui parent ses doigts.

— Matt ? Le vilain cachottier ! J’ignorais qu’il fréquentait quelqu’un !

— Nous sommes, euh...

Je constate que je suis incapable de terminer cette phrase. Je n’ai pas la moindre idée de ce que nous sommes.

— Vous le connaissez depuis longtemps ? s’enquiert-elle.

— Au moins un an. (Je me demande comment expliquer le début inhabituel de notre relation.) C’est un client. Je possède une entreprise d’assistants personnels appelée Fetch...

Les yeux de Katie s’illuminent.

— Et il s’est offert une copine !

Je ris nerveusement.

— Pas tout à fait...

— Katie ! s’écrie une autre femme d’un ton désapprobateur. C’est horrible, ce que tu dis !

— Ce n’est pas ce que je voulais dire, voyons ! se défend Katie. J’adore Fetch. J’ai utilisé l’application pour la première fois la semaine

dernière ; je voulais envoyer des tulipes à ma tante pour lui remonter le moral. C'est très difficile de trouver des tulipes en cette période de l'année.

Je ne peux m'empêcher de répondre, c'est plus fort que moi.

— Mais pas impossible ! Tous les fleuristes spécialisés de Toronto figurent dans notre base de données.

Murmure d'appréciation. Mon petit doigt me dit que ces femmes reçoivent beaucoup de fleurs.

— Hé ! Te revoilà !

Je tourne la tête et aperçois Jess Canning, qui fonce vers moi pour me serrer dans ses bras.

— Perso, je ne suis pas surprise de te trouver ici, ajoute-t-elle. Les filles, Matt n'a pas arrêté de l'embrasser quand on était à l'opéra.

— Aïe, dis-je tout haut.

Il semblerait que je sois capable d'absolument n'importe quoi quand cet homme se trouve dans les parages.

Katie glousse.

— Quelqu'un au moins s'est amusé, ce soir-là. Hailey, vous êtes plutôt fan de hockey ou plutôt amatrice d'opéra ?

— Hockey, à fond. J'en maîtrise mieux la langue.

Katie rayonne.

— Tu bois quoi ? me demande Jess en me montrant les rafraîchissements. On a toutes sortes de bières et de vins. Et les daïquiris à la fraise de Katie sont à tomber. Mais vas-y mollo, parce que si Matt marque ce soir, tu devras avaler un shot cul sec.

— Sérieusement ? m'écrié-je, quelque peu affolée.

Je n'ai pas bu de shots depuis la fac.

— Oui, à moins que tu ne boives pas. On ne va pas te bizuter, on n'est pas dans une sororité ici.

— Mais on n'en est pas loin ! lance quelqu'un.

Avertie sur la teneur en alcool des daiquiris, j'opte pour la bière. Katie la décapsule pour moi avec ses ongles vermillon, puis les filles me conduisent jusqu'à un fauteuil. L'hymne national a déjà commencé. Je frémis de joie, et ça n'a rien à voir avec le sexe époustouflant de tout à l'heure et tout à voir avec le hockey.

Parce que le hockey, c'est ma passion.

Il nous faut encore attendre quelques minutes. Sur la glace, la mise au jeu se prépare. Tandis que je savoure ma bière, d'autres épouses de joueurs viennent me saluer. Je retiens très facilement leurs prénoms : c'est inné chez moi. Mais je me demande à quoi cela me servira. Toutes ces femmes sont aux petits soins pour moi alors que c'est sûrement la dernière fois que je mets les pieds dans la suite la plus sélecte de Toronto.

Cela dit, je compte bien en profiter tant que ça dure.

La porte s'ouvre brusquement et une femme menue aux cheveux noirs bouclés déboule dans la pièce.

— Les filles ! braille-t-elle. Vous ne devinez jamais qui nous a demandé un laissez-passer pour ce soir !

— Ce n'était pas Eriksson, des fois ? demande Jess avec un grand sourire.

La nouvelle venue balaie la pièce du regard et quand ses yeux se posent sur ma personne, confortablement installée dans mon fauteuil moelleux, elle s'exclame :

— Ha ! (Elle jette son sac à main sur l'une des tables d'appoint.) Ça m'apprendra à arriver à la bourre. Bienvenue, mademoiselle Hailey ! Nous sommes ravies de vous rencontrer. Ce pauvre homme a besoin d'une femme qui l'aime comme il faut. (Elle me dévisage de la tête aux pieds.) Serez-vous à la hauteur ?

Gloups. Son regard me transperce et j'ignore quoi répondre. Aimer Matt Eriksson, cela me semble être le travail le plus facile au monde. Mais je doute sincèrement que l'occasion se présente à moi.

— Estrella, proteste Jess en gloussant. On avait dit qu'on ne soumettait pas les invités à un interrogatoire avant leur deuxième visite. Le temps de les assurer de notre bienveillance.

Estrella sourit.

— Désolée. C'est juste qu'il en a bavé. (Son regard passe par-dessus ma tête pour se poser sur la glace.) *Face-off* !

Je reporte aussitôt mon attention sur la patinoire. L'arbitre lâche le premier palet de la soirée, et c'est parti ! Ne me parlez plus. Les WAGs et leurs questions s'évanouissent, et je suis happée par le jeu.

Ce soir, Matt patine avec Wesley et Riley. Ils sont au taquet, se passant le palet sans même se regarder. Quand une formation fonctionne, c'est instinctif. Les joueurs savent spontanément où se trouvent leurs partenaires.

Dallas ne se laisse pas malmener comme ça. Ils passent plusieurs minutes à patiner comme des enragés, mais nos deux premières tentatives de buts sont détournées. Puis, vers la trente-septième minute, leur défense commet une erreur qui change la donne. Riley s'empare du palet et s'aide de son physique de colosse pour contrer ses adversaires. Il l'envoie à Wesley sans regarder dans sa direction, et ce dernier le lance à Matt.

Matt tire, et je retiens mon souffle. Le gardien se jette sur le palet, mon sang se fige.

Les projecteurs sont braqués sur la cage, puis des cris de joie retentissent. Je me mets à brailler :

— OUIII !!! FAIS-TOI UNE RAISON, DALLAS !

Je ne tiens plus en place. L'écran géant zoome sur le beau visage de Matt, qui sourit derrière la visière de son casque tandis que ses coéquipiers le félicitent.

Je crie encore un peu avant de modérer mon ardeur, et je me laisse retomber sur mon fauteuil. Je suis encore un peu sonnée. Je n'ai pas l'habitude d'être aussi chanceuse. Les orgasmes et les matchs de hockey

en direct, c'est plutôt rare dans ma vie, alors les deux le même jour, c'est bouleversant.

Quelqu'un me tape sur l'épaule. Je lève les yeux et trouve Katie, la mine hilare. Ces femmes ne doivent jamais manquer d'orgasmes ni de hockey. Les sièges confortables et les bières à volonté, c'est la cerise sur la pièce montée de leur existence.

— Tiens, ton shot ! me fait-elle avec enthousiasme.

Elle me tend un petit verre bordé de sel et une tranche de citron vert.

Grisée par le but de Matt, je le vide cul sec avant de mordre dans le citron et d'arborer un grand sourire. Liesse générale.

Mais nous avons un match à regarder, c'est du sérieux.

Le rythme du jeu s'accélère. Je suis contrainte de reconnaître que Dallas est une grande équipe. Le maître mot du tiers-temps suivant est « tension ». Aucune équipe ne marque. J'en oublie ma bière et tout le reste. À moins d'une minute de la fin, Dallas tente une dernière attaque. Je retiens mon souffle quand Matt s'empare du palet. Mais avant qu'il puisse tirer, un joueur de Dallas le bloque avec sa crosse. L'enfoiré. Je suis furieuse.

— Vous avez vu ça ? (Je me lève d'un bond.) Hé, l'arbitre ! Nettoie tes lunettes ou je descends et je m'en charge !

Derrière moi, Estrella pousse un cri enthousiaste.

— Mesdames, nous avons une vraie fan de hockey parmi nous !

Je me tourne vers elle.

— Sérieusement, vous avez vu comment il a levé sa crosse ? Hé, Ducon, on fait pas du limbo, là !

Je les entends rire, mais je suis toujours hors de moi.

— Respire, Hailey, me souffle Jess tandis que l'annonceur annonce quelque chose. Ce connard a écopé d'une pénalité.

En effet, le joueur incriminé se dirige vers le box. Matt continue de patiner, indemne.

Je m'assieds, et le jeu reprend pour seulement quelques secondes avant que sonne la fin de la deuxième période. Jess se lève pour remplir son verre avant de reprendre sa place à côté de moi.

— T'es géniale, me glisse-t-elle avec un grand sourire. Tu viens au prochain match à domicile ?

L'embarras me gagne.

— Aucune idée, lui avoué-je, car cela dépendra du souhait de Matt.

Je baisse la voix avant d'ajouter :

— Pour tout te dire, je ne sais pas vraiment ce qu'il se passe entre Matt et moi.

J'ignore si c'est moi qui parle trop fort ou si ces femmes possèdent une ouïe surhumaine, mais toujours est-il que Katie me répond alors qu'elle est assise à l'autre bout de la rangée.

— Tu es sa copine, déclare-t-elle, l'air ravi. Carrément.

Me voilà encore plus mal à l'aise.

— Non... Je ne sais même pas s'il considère qu'on sort ensemble, nous n'en avons pas encore discuté.

Katie lève les yeux au ciel.

— Évidemment que vous sortez ensemble !

Je fronce les sourcils.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

De sa main manucurée et ornée de diamants, elle me montre la luxueuse loge privée.

— Tu es ici, non ?

Ça ne peut pas être aussi simple que ça.

Si ?

Hailey : Excellent match ! Je suis bourrée à cause de toi.

Matt : Ah, oui ? Je savais que ça me gaverait de ne pas pouvoir te voir ce soir. Tu as bu des shots pour moi ?

Hailey : Oy

Hailey : Op

Hailey : OUI. Saleté de téléphone !

Matt :

Hailey : Problème. Peut-être. Enfin, pas pour moi. Mais peut-être pour toi. Poser problème, je veux dire.

Matt : Euh... de quoi ? J'ai pas suivi.

Hailey : Ce soir, les moitiés de tes coéquipiers m'ont informée que j'étais « ta » moitié.

Matt : Elles ont fait ça ?

Hailey : Ouais. C'est significatif, apparemment, que j'aie regardé le match dans leur box. Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ?

Matt : Franchement, je n'y ai même pas pensé. Je voulais juste que tu voies le match.

Matt : Elles ne t'ont pas fait peur, j'espère ?

Hailey : Pas vraiment. Mais...

Matt : Mais quoi ?

Matt : ?

Hailey : Je me demande juste ce que ça signifie. Rah ! Voilà que je raisonne comme une gonzesse !

Matt : Ce n'est rien. Les gonzesses, je kiffe ;) Surtout quand elles sont bourrées. Tu veux vraiment qu'on parle de notre relation par textos ?

Hailey : Je n'ai jamais dit que je voulais qu'on en parle !

Matt : « Je me demande juste ce que ça signifie. » = « Il faut qu'on en parle. » Qu'aimerais-tu que ça signifie ?

Hailey : Je n'en sais rien. Je suis pompette, je te rappelle.

Matt : Je te plais ?

Hailey : Évidemment !

Matt : Et tu me plais. On sort ensemble, non ?

Hailey : Oui.

Matt : Ben voilà. C'était facile, non ?

Hailey : Mais est-ce qu'on continue à fréquenter d'autres personnes ?

Matt : Ah, j'ai compris. Tu attends le mot en « E ».

Hailey : Écho ? Esgourde ?

Matt : Exclusif.

Hailey : Je n'y pensais même pas. Mais maintenant que tu le dis... Est-ce que tu vois quelqu'un d'autre ?

Matt : Non. Et toi non plus. Car notre relation est exclusive.

Hailey : LOL. Ah, bon ?

Matt : Absolument ! Mon avion atterrit à 19 heures demain. Dîner et sexe vers 20 heures ? Étire-toi bien, jeune recrue. Le coach a besoin que tu sois souple.

Hailey : Waouh. OK. Je suis libre, alors. Quand tu veux, d'ailleurs. Pour ça. Je file avant de me mettre à blablater comme une préado sous

Ritaline. Bonne nuit !

Matt : J'ignore ce que ça veut dire, mais ça m'a bien fait marrer.
Bonne nuit !

Un garçon en pleine croissance

Matt

— Alors, quand aura-t-on le plaisir de revoir Miss Météo ? demande Blake tandis que nous traversons d'un pas lourd Pearson Airport en direction de la sortie. On se fait un double rencard ?

Je lui jette un coup d'œil.

— Miss Météo ?

Il hoche vivement la tête.

— Ouais. Le canon de l'opéra.

— Je ne comprends toujours pas par quel cheminement de pensée tu arrives à Miss Météo, mais soit.

— Elle s'appelle Hailey. Dans Hailey, il y a « hail », qui veut dire « grêle ». La grêle, c'est de gros grains de glace qui tombent du ciel. Ce qui évoque la météo. D'où Miss Météo, conclut Blake avec un grand sourire.

— La vache, Riley, tes surnoms, c'est de pire en pire ! (Je change mon sac de sport d'épaule.) Matty-Cake, au moins, ça a un sens quand on est habitué au raisonnement loufoque de Blake Riley, mais là...

Nous sortons dans la fraîcheur du soir et nous dirigeons vers la file de taxis. Il n'y a pas foule, heureusement, et nous trouvons vite une voiture. Nous traînons nos imposantes carcasses sur la banquette arrière. Blake et moi étions les derniers à descendre de l'avion. La plupart de nos

coéquipiers étaient déjà en route pour rejoindre leur chère et tendre quand nous faisons encore la queue pour passer la douane.

— Au contraire, je trouve qu'ils gagnent en qualité, proteste-t-il tandis que le chauffeur quitte le terminal pour gagner la voie d'accélération afin de rejoindre l'autoroute. Et tu n'as pas répondu à ma question. DR avec J-Babe et moi, un de ces soirs ?

— Je suppose que DR signifie « double rencard » ? On ne peut jamais être sûr avec toi. (Je sors mon téléphone de la poche de ma veste pour voir si Hailey m'a écrit. On avait prévu de dîner ensemble dès mon retour.) Je lui demanderai, dis-je distraitemment sans quitter l'écran de mon portable des yeux. Mais c'est peut-être un peu tôt pour une sortie à deux couples.

Blake se met à rire si fort qu'il fait sursauter notre chauffeur.

— Trop tôt ? Tu l'as envoyée dans la loge des WAGs, vieux. C'est comme si vous étiez fiancés !

Merde. Je n'avais pas réfléchi à tout ça quand j'ai fait faire le laissez-passer pour Hailey. J'aurais dû me douter que ça ferait jaser au sein de notre petit cercle incestueux. Néanmoins, je voulais sincèrement qu'elle voie un autre match en direct – c'est une fervente amatrice de hockey – et c'était les seules places que je pouvais dégotter à la dernière minute.

Sauf qu'à présent j'ai tous mes coéquipiers et leurs compagnes sur le dos. Mon invitation a même semé le trouble dans l'esprit de Hailey, qui m'a demandé si nous sortions ensemble. Et c'est le cas. Bien évidemment ! Je ne fréquente pas d'autres femmes, et je n'en ai guère l'intention. Mais je n'envisage pas non plus de relation à long terme. Il me tarde simplement de voir Hottie ce soir et de la faire grimper aux rideaux. J'ai besoin de relâcher la pression après cette semaine passée sur les routes à enchaîner les matchs. Mes articulations sont douloureuses, au même titre que ma queue.

— Mon intuition me dit que tu as peur du mot en « C ».

Je lui lance un coup d'œil.

— Du mot en « C » ?

— Coooooiiiiine, répond-il, laissant traîner les deux syllabes, la mine hilare. Mais c'est stupide. Tu n'as rien à craindre, Matty-Cake. La peur est dans l'œil de celui qui regarde.

— D'une, ta citation est incorrecte. De deux, elle n'est pas adaptée à ma situation. Je n'ai pas peur d'avoir une copine.

D'accord, je mens. Peut-être que j'ai un peu les chocottes. Mais uniquement parce que l'expérience m'a enseigné que j'étais vraiment incompetent en la matière.

J'hésite un moment avant de me jeter à l'eau et de lui demander :

— Ça se passe comment, pour Jess et toi, quand tu es absent ? Est-ce qu'elle t'en veut ? Est-ce qu'elle te reproche de l'abandonner ?

Blake plisse les paupières avant d'écarquiller les yeux comme s'il venait d'avoir une révélation. Il est tellement ridicule parfois que j'ai tendance à oublier qu'il est bien plus perspicace qu'il n'en a l'air.

— Je pige. Je faisais ça, moi aussi.

— Tu faisais quoi ? lui demandé-je, perplexe.

— Je comparais toutes les femmes à ma foldingue d'ex. Je t'ai parlé d'elle, non ?

Je hoche lentement la tête.

— La nana que tu devais épouser à la fin de la fac ?

Il acquiesce.

— Elle manquait de confiance en elle, en majuscules.

— Avec un « C » majuscule, tu veux dire.

— Tout en majuscules, cousin ! (Blake frémit.) Elle doutait de moi, quoi que je fasse, et après notre rupture mémorable, je me suis dit que toutes les meufs étaient folles à lier. Tire ton coup et casse-toi, mon pote. Tu vois ?

— Je vois.

Cela dit, je ne suis pas sûr que la comparaison tienne la route. L'ex de Blake était vraiment siphonnée. Ce n'est pas le cas de Kara. Et quand elle m'a quitté, elle a énoncé des arguments tout à fait valides pour me démontrer que j'avais failli à mon devoir de père de famille à d'innombrables reprises.

L'expression de Blake s'adoucit, comme s'il pensait à quelque chose de tout à fait incroyable. Et c'est le cas, car quand il poursuit son histoire, c'est pour évoquer Jess.

— Et puis, j'ai rencontré Jessie et c'était comme... le big bang ! Cette fille-là n'est pas cinglée et elle me fait confiance. Alors, j'ai foncé.

Je regarde par la vitre. Foncer, hein ? Je ne suis pas sûr d'en être encore capable. La dernière fois que je m'y suis hasardé, j'ai perdu ma femme et la garde de mes enfants. De plus, Hailey n'a jamais dit qu'elle voulait s'engager dans une relation sérieuse avec moi ; nous avons seulement parlé d'être exclusifs.

— Tu verras, me dit Blake d'un air mystérieux. Quand ça fait « boum », tout devient limpide. Enfin, bref, un double rencard. Trouvons un créneau.

Je me contente de hausser les épaules et de répéter :

— Je lui demanderai.

Puis nous restons le nez plongé dans nos téléphones respectifs pendant tout le reste du trajet. Blake envoie des messages coquins à Jess, je parie. J'adorerais en faire de même avec Hailey, mais il semblerait que nous nous soyons mal compris au sujet du dîner.

Hailey : Attends, je croyais que tu dînais avant qu'on se retrouve. Tu as parlé d'un dîner post-match, non ?

Matt : D'une conférence de presse post-match. Pourquoi serviraient-ils à manger là-bas ?

Hailey : Zut. Au temps pour moi. Je viens juste de sortir des lasagnes du four et j'allais passer à table.

Matt : Eh ben, si je venais chez toi, alors ? Plutôt que l'inverse ?

Après plusieurs secondes d'attente durant lesquelles rien ne s'affiche sur mon écran, je me rappelle soudain qu'elle m'a avoué vivre encore dans l'appartement qu'elle habitait avec son ex-mari. Mon « intrusion » pourrait-elle l'incommoder ? Personnellement, je pense que c'est une excellente idée. Ça ne doit pas être marrant de cohabiter avec un fantôme. Ma présence pourrait l'aider à se réapproprier cet espace, à le considérer comme son chez-soi plutôt que comme le tombeau de son mariage.

Alors, j'envoie un autre texto.

Matt : Allez, Hottie. Nourriis-moi. Je suis affamé.

Je vois qu'elle est en train de m'écrire.

Hailey : Arrête de geindre. C'est un tue-l'amour.

Un grand sourire étire mes lèvres. Il me tarde de la voir. Et de la déshabiller encore. Je brûle de la goûter, d'entendre ses gémissements rauques quand elle est sur le point de jouir. Bordel, j'ai besoin de la faire jouir à nouveau.

Et elle en a besoin, elle aussi. J'ignore quand ça m'a frappé, mais entre notre premier baiser et notre première baise, je suis parvenu à la conclusion que Hailey devait s'envoyer en l'air. Et surtout, prendre son pied. À un rythme soutenu. J'ai eu un aperçu de son opiniâtreté, de son assurance, de sa sensualité, généralement au cours de nos échanges virtuels. Mais en personne, elle semble douter d'elle constamment. La pauvre Hailey a besoin de retrouver son mojo et je suis l'homme de la situation. Appelez-moi Matt le Mojo Maker.

— À plus, Matty-Cake !

Blake me donne une puissante tape sur l'épaule comme le taxi s'arrête devant son immeuble en bordure du lac.

Je hoche la tête.

— À plus tard, Riley.

Dès qu'il est parti, je donne l'adresse de Hailey au chauffeur et nous poursuivons notre chemin sur les routes enneigées en direction du centre-ville. L'appartement de Hottie se situe dans un immeuble de huit étages dont les balcons donnent sur Yonge Street. Mince. On devra s'abstenir de baiser sur le balcon, à moins de vouloir offrir aux files de véhicules en contrebas de quoi se rincer l'œil. Mieux vaut réserver ça pour mon gratte-ciel.

Dans le sas d'entrée, j'appuie sur le bouton de l'interphone. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvre et je prends l'ascenseur jusqu'au quatrième.

Hailey m'accueille avec un sourire hésitant.

— Salut.

— Salut.

Aucune hésitation de mon côté quand je referme la porte du pied et soulève Hailey dans mes bras pour l'embrasser.

Nos bouches fusionnent et nos langues se mêlent en un baiser passionné, vorace, qui fait tressaillir ma queue. Hailey pousse un gémissement gracieux en enroulant ses jambes autour de ma taille. Au bout de quelques secondes, nous ondulons l'un contre l'autre, et je suis plus dur que la pierre.

— Oh là, doucement, ma belle affamée, dis-je d'une voix haletante en rompant notre baiser.

— C'est moi, l'affamée ? (Elle est aussi essoufflée que moi.) Tu t'es jeté sur moi dès que j'ai ouvert la porte.

— Tu m'as rendu la pareille au centuple, la taquiné-je.

Elle lève les yeux et me fait signe de lui passer mon manteau. Je le lui tends. Elle le suspend à une patère, puis m'invite à la suivre. Son appartement est petit. Le coin repas est attenant à la cuisine, d'où exhale un parfum fantastique. Mon estomac gargouille quand je vois l'énorme plat de lasagnes disposé sur la table.

Minute... Pourquoi n'a-t-elle dressé qu'un seul couvert ?

— Je n'ai pas pu attendre, avoue-t-elle, penaude. Je mourais de faim avant même que tu m'appelles du taxi. Je n'aurais jamais tenu quarante minutes de plus.

— Aucun problème, mais du coup, tu vas devoir me regarder manger.

— Tu veux boire quelque chose ? J'ai de l'eau, de la bière et du vin.

— Bière !

Elle glousse et file dans la cuisine tandis que je m'installe à la table ronde en verre. Elle revient avec deux Bud Light, qu'elle décapsule avant de m'en tendre une. Je bois une lampée avant de plonger ma fourchette dans les meilleures lasagnes que j'ai mangées de ma vie.

— Hottie sait cuisiner ! m'exclamé-je, ravi.

Elle glousse.

— Hottie sait commander des plats préparés, les congeler, et les réchauffer au four quand elle a faim.

Je ricane et enfourne une autre fourchetée de pâtes. J'avale mon plat généreux en un temps record, puis je me ressers tandis que Hottie m'observe avec de grands yeux.

— Tu es un ogre, dit-elle, n'en revenant pas.

— Je suis un garçon en pleine croissance, dis-je entre deux bouchées. Et je n'ai pas pu manger après le match.

À l'évocation du match, elle se rembrunit.

— C'était n'importe quoi, cette pénalité en troisième partie, grommelle-t-elle. Wesley n'a pas fait trébucher ce crétin !

En vérité, si, il l'a fait, mais la loyauté de Hailey envers l'équipe me fait chaud au cœur. À ses yeux, nous sommes irréprochables. Même si, techniquement, on a merdé ce soir, puisqu'on a perdu contre Philadelphie. La pénalité dont a écopé Wes a placé nos adversaires en avantage numérique, ce qui leur a permis de remporter le match.

— On ne peut pas gagner à tous les coups, dis-je, adoptant une attitude étonnamment magnanime pour quelqu'un qui déteste perdre.

Mais j'ai l'impression que Hailey déteste ça encore plus que moi. Eh ben ! Je n'aurais jamais cru être un jour l'élément raisonnable du couple pour ce qui touche au hockey. Comme quoi, tout est possible.

On n'est pas en couple. C'est vrai, nous sortons ensemble et passons du bon temps, mais je ne vois pas de bague de fiançailles ni de pièce montée dans notre futur proche. Je me suis déjà engagé sur ce chemin, et j'ai débouché sur une impasse.

On continue de parler de hockey jusqu'à ce que j'aie fini de manger. Et c'est toujours agréable. Toutefois, je ne peux me défaire du sentiment que nos rapports sont quelque peu différents désormais. Que je pourrais la décevoir si je n'étais pas vigilant.

Ce que j'aimerais éviter, bien entendu.

Hailey débarrasse en vitesse tandis que je fais le tour de l'appartement, essayant de mieux cerner la femme qui y habite. C'est difficile. Il n'y a aucun tableau aux murs. Le mobilier est des plus basiques, un tantinet barbant.

— Alors, tout ça, c'est ce que tu as acheté avec ton ex ?

Hailey sort de la cuisine, la mine renfrognée, et suit mon regard jusqu'au canapé beige, relativement massif.

— Ouais. Jax n'aime pas ce qui est clinquant. Il adore les tons neutres et les lignes simples.

Pourtant, il a épousé une femme avec un piercing dans le nez et des tatouages. Intéressant. Je me demande si, au fond de lui, ce vieux Jack est

plus aventureux qu'il n'y paraît, ou si c'est uniquement à cause de la longue histoire qui l'unit à Hailey que ces deux-là ont fini ensemble. Ils se connaissent depuis l'enfance. Elle n'avait ni piercings ni tatouages quand elle avait six ans.

A-t-il divorcé parce que la femme qu'elle était devenue le mettait mal à l'aise ?

Seigneur. D'où jaillissent toutes ces questions ? D'habitude, les relations passées des gens ne m'intéressent pas autant. Mais avoir rencontré Jackson – et remarqué à quel point il avait l'air coincé – a éveillé ma curiosité. Je peine à comprendre comment Hailey a pu épouser un type comme lui.

— Je devrais sans doute m'en débarrasser, hein ? (Elle pousse un profond soupir.) Mais ça coûte tellement cher de tout racheter.

— Ouais, je sais. J'ai vu mon relevé bancaire après que tu t'es occupée de meubler mon appart.

Esquissant une moue contrariée, elle reporte son attention sur la table basse rectangulaire. Celle-ci est tout aussi morne et dépourvue d'originalité que le reste des objets décorant le salon.

— On aurait dû aller chez toi, dit-elle.

Je ne suis peut-être pas le seul à éprouver quelque hésitation.

— Pourquoi ? Parce que tu as acheté ce mobilier avec ton ex ? Ça ne me dérange pas, dis-je avec un geste de la main.

— Moi, si, avoue-t-elle, une lueur d'inquiétude dans ses yeux indigo. Ça me fait bizarre d'être ici avec un autre homme. J'aimerais te demander de t'asseoir, mais dès que je regarde le canapé, je vois Jackson assis dessus.

J'arque un sourcil.

— Vous le faisiez souvent sur le canapé ?

Elle pique un fard.

— Non. On ne faisait ça que... euh... dans la chambre. Et j'ai acheté un nouveau lit, s'empresse-t-elle de m'assurer. C'est le seul truc que je n'ai pas pu garder.

— D'accord, alors si vous ne vous envoyiez pas en l'air partout dans l'appart – seulement dans la chambre –, que vois-tu quand tu regardes le canapé ?

— Jackson en train de lire un livre, répond-elle sur un ton morose. (Elle me montre le bar.) Là, je le vois lire le journal du matin. (Elle pointe le doigt sur les portes du balcon.) Et là, je le vois lire nos relevés trimestriels.

— Ton ex passait son temps à lire.

Je m'efforce de ne pas rire. Je ne devrais pas trouver cela amusant, car Hailey a l'air tellement déprimée, mais songer que Jackson Emery ne faisait rien d'autre dans cet appartement que lire est tellement absurde. Alors qu'il était marié à une déesse comme Hailey !

Je prends une profonde inspiration et sens ma propre tension se dissiper.

— Hottie. Approche, dis-je en lui faisant signe avec l'index.

Elle s'avance d'un pas, et je l'attire dans mes bras. Puis je lui murmure à l'oreille :

— Comment ton ex pouvait-il caresser les pages d'un livre ou d'un journal alors qu'il pouvait te toucher, toi ? Franchement, ça me dépasse.

Elle lève les yeux vers moi et j'y lis toute sa vulnérabilité.

— Créons-nous de nouveaux souvenirs. Remplaçons le vieux par du neuf, précisé-je. À ce propos...

Je ne perds pas une minute et empoigne ses hanches gracieuses pour la faire reculer jusqu'au plan de travail de la cuisine. En un battement de cils, elle se retrouve assise sur l'un des tabourets de bar.

— Qu'est-ce que tu... fabriques ? s'écrie-t-elle quand je m'agenouille devant elle.

Je lui souris, content, car j'ai la solution. Non, vraiment.

— Tu as dit que quand tu regardais ce comptoir, tu voyais ton ex lire le journal, c'est bien ça ? Eh bien, quand j'en aurai fini avec toi, tu ne te rappelleras plus que ça.

Je lui enlève son pantalon de yoga et sa petite culotte si vite qu'elle éclate de rire. Puis la bonne humeur qui faisait pétiller ses yeux cède la place à une lueur de panique comme elle réalise qu'elle est à moitié nue. Elle essaie de fermer les jambes, mais je fais claquer ma langue pour marquer ma désapprobation et l'empêche de poursuivre en posant mes mains sur ses cuisses.

— Non, non, non, ma chérie. Écarte les jambes.

— Matt..., proteste-t-elle sur un ton d'avertissement. C'est...

— Torride ? (Ma voix se fait rauque comme je contemple son sexe parfait à quelques centimètres de ma bouche.) Tu as raison. Ça l'est.

Puis, avant qu'elle ait pu prononcer un autre mot, je romps la distance qui me sépare du paradis et la lèche avec une lenteur délibérée qui nous fait gémir tous les deux.

— Tu as un goût divin, murmuré-je contre son intimité.

En réponse, elle émet une espèce de grondement inintelligible.

Je lève les yeux et remarque que ses paupières sont baissées, ses lèvres entrouvertes. J'adore ! Il n'y a rien de plus sexy qu'une femme grisée par le désir.

Je passe joyeusement la langue sur ses lèvres roses et moites. Hailey frissonne sous cet assaut. Je ne prête nulle attention au carrelage dur et froid sous mes genoux ; genoux qui ont bien morflé pendant le match de ce soir. Tout ce qui m'importe, c'est de procurer du plaisir à Hottie. Je dépose le plus doux des baisers sur son clitoris et me délecte de ses soupirs alanguis, de ses doigts qui s'enfoncent dans mes cheveux pour me maintenir en place.

— Matt... m'implore-t-elle quand je lui refuse ce qu'elle veut, délaissant une seconde son bourgeon palpitant pour lécher l'intérieur de sa cuisse.

— Doucement, dis-je dans un murmure. On se crée des souvenirs.
Son rire étouffé réchauffe l'air.

— Et accessoirement, tu me rends folle.

Voilà ce que j'aime entendre. Alors, je continue, attisant sa frustration en même temps que son désir par mes caresses fugaces, aussi légères qu'une plume. Je pose mes lèvres là où elle me le demande avant d'embrasser avec volupté une autre partie de son anatomie. Quand je glisse un doigt dans son sexe étroit, ma libido est au taquet et mon érection presque douloureuse. Mais cette lente, langoureuse exploration en vaut la peine, car quand Hailey jouit, son orgasme dure longtemps.

Ses gémissements d'extase emplissent la cuisine. Elle jouit contre ma langue, ondulant des hanches, les muscles de son vagin enserrant le doigt que je fais aller et venir tranquillement en elle. Quand elle revient à elle, elle entrouvre les paupières et me gratifie d'un délicat son de contentement.

— Tu es... doué pour ça.

— Je sais. (Arborant un sourire en coin, je me lève et pose la main sur la boucle de ma ceinture.) Tu veux savoir pour quoi d'autre je suis doué ?

Elle braque son regard azur sur la bosse au niveau de mon entrejambe.

— Je sais déjà que tu es doué pour ça, si tu te souviens...

— Oh, je me souviens ! Je me souviens comme tu étais serrée. Et comme c'était incroyable d'être en toi. Je veux éprouver à nouveau cette sensation.

Ses yeux brillent d'impatience, mais celle-ci se mue en confusion quand je recule d'un pas.

— Où tu vas ?

Je promène mon regard dans la pièce et finis par le poser sur le canapé. Son ex aimait bouquiner dessus ? Le sombre crétin. Moi, j'aurais sauté Hailey jusqu'à défoncer les coussins.

— Debout, ma belle, lui ordonné-je en la hissant sur ses pieds.

Puis, tel un homme des cavernes traînant sa femme dans sa grotte, je l'attire jusqu'au canapé avec la finesse d'un adolescent en rut. Avant qu'elle soit allongée sur le dos, j'ai enlevé pantalon et boxer, et enfilé une capote. L'adrénaline accumulée pendant le match de ce soir bouillonne encore dans mes veines.

— Je te préviens, ça va être rapide, l'avertis-je en enlevant mon tee-shirt. T'as intérêt à t'accrocher.

La passion embrase ses pupilles.

— Il me tarde de voir ça.

Oh, ouais. Voilà ce que j'espère accomplir cette nuit : réveiller la dure à cuire tapie en cette femme. Je sais que c'est une dure à cuire. Elle a simplement besoin de se le rappeler.

À peine quelques secondes plus tard, je suis abîmé en elle et c'est si bon que je manque défaillir. Hailey enroule ses jambes autour de moi et c'est parti pour la furieuse chevauchée que je lui ai promise ! Chacune de mes poussées menace de me faire perdre le contrôle. Pfff, mais quel contrôle ? Je suis excité comme jamais, nerveux et impatient de finir. Heureusement que je lui ai procuré un orgasme avant, parce que je ne vais pas durer très longtemps. Dix coups de reins plus tard, je jouis dans un grognement, l'explosion de plaisir vidant l'air de mes poumons.

Je m'écroule en avant, prenant appui sur mes coudes pour éviter d'écraser Hailey.

— Désolé, dis-je, hors d'haleine, contre sa joue. Je t'ai dit que ça serait rapide.

— Je ne me plains pas, murmure-t-elle en enlaçant mes épaules.

Du bout des ongles, elle commence à dessiner de petits cercles sur mon dos humide de sueur.

— Je serai prêt à recommencer dans... (Alors même que je me retire, ma bite tressaille à l'idée d'un deuxième round et un sourire contrit étire mes lèvres.) Eh bien, plus tôt que tu ne le penses.

Elle rit, puis nous restons silencieux un moment. Quand elle reprend la parole, c'est avec une note d'émerveillement dans la voix.

— De nouveaux souvenirs.

— De nouveaux souvenirs. (Je roule sur le flanc et pose mon bras sur son ventre plat.) Je suis désolé de ne pas t'avoir beaucoup écrit ces derniers jours. Ce n'est pas évident quand on est sur la route.

Hailey tourne la tête et me regarde dans les yeux.

— Tu travaillais. Je comprends. Moi aussi, d'ailleurs.

Je ravale ma surprise. Je m'attendais qu'elle me reproche de ne lui avoir envoyé que deux textos en trois jours. Le premier pour dire bonjour et le deuxième pour dire « je suis vanné, je vais me pieuter ». Hailey, quant à elle, m'a envoyé plusieurs messages relatifs aux matchs que j'ai disputés, mais je n'ai répondu à aucun d'eux. Mon intention n'était absolument pas de lui mettre un vent ; j'étais simplement épuisé par le voyage. J'avais du mal à garder les yeux ouverts pour appuyer sur le bon bouton dans l'ascenseur de l'hôtel, alors discuter par textos...

— Tu n'es pas fâchée ?

— Bien sûr que non. (Elle se rembrunit.) Tu voudrais que je le sois ?

— Bien sûr que non.

Pour autant, cela me laisse quelque peu perplexe. Si j'avais passé trois jours sans contacter Kara, elle m'aurait giflé. Elle aurait soutenu que je me fichais pas mal d'elle, que je ne pensais pas à elle.

Et en vérité, elle aurait eu raison. Il y a eu des moments, nombreux, où je ne pensais pas à ma femme. Avant un match, toute mon attention est focalisée sur le hockey et mon cerveau est incapable de réfléchir à autre

chose. Analyser les tactiques de l'équipe adverse, préparer son mental, s'entraîner... Pour être athlète professionnel, il faut rester concentré, travailler dur, être déterminé. Kara savait à quoi elle s'engageait en m'épousant.

Et puis, ce n'est pas comme si elle se languissait réellement de ma présence. Elle aimait prendre toutes les décisions concernant les enfants, la maison, les finances.

Peut-être parce qu'elle savait que je serais nul.

Bon sang, le divorce a laissé de sacrées séquelles. Ça m'a fait mal quand Kara m'a demandé de m'asseoir à la table de la cuisine et m'a calmement glissé ces documents. Avant ce jour, je n'avais jamais échoué à quelque chose d'aussi... important. Des trucs anecdotiques, oui. Mais le mariage ?

Je réprime un profond soupir et regarde le visage de Hailey. Ses yeux sont perdus dans le vague, ses pupilles dilatées. Je ne veux pas la décevoir. Je ne peux pas lui promettre l'éternité, et je pense que son divorce l'a également ébranlée. Il me semble qu'elle a besoin de passer du temps avec un homme qui ne peut s'empêcher de la toucher, un homme qui saura lui montrer à quel point elle est géniale.

Je m'arrache à ces pensées et romps le silence.

— Au fait, tu fais quoi demain ?

— Des recherches. Nous envisageons d'ouvrir une deuxième agence, alors je me renseigne sur les localisations possibles.

— Tu dois terminer ce week-end ou tu peux t'accorder une pause ?

— Pourquoi ? À quoi tu penses ?

— J'emmène les filles à la tour CN demain, expliqué-je en grimaçant. J'aurais bien besoin de soutien moral.

Hailey fronce les sourcils.

— De soutien moral ? Mais tu t'entends à merveille avec tes filles. Tu les adores.

— Oh, oui, je les adore ! Le problème n'est pas là...

Je vois à son regard que j'ai piqué sa curiosité.

— Ouh, dis-m'en plus !

— Non.

Je me redresse et croise les bras. Puis je me rends compte que j'ai toujours mon pull sur le dos. Et Hottie aussi. Et ça me fait marrer, parce qu'on vient de s'envoyer en l'air comme des bêtes en gardant tous les deux le haut.

— Qu'est-ce qui est si drôle ?

— Rien. (Je reporte mon attention sur le sujet qui nous concerne.)

Alors, tu veux bien m'accompagner ?

Hailey m'observe longuement.

— Tu ne vas vraiment pas m'en dire davantage ?

— Non, répété-je en lui décochant un sourire enthousiaste.

— Pourquoi ? s'enquiert-elle d'une voix plaintive.

J'opte pour la franchise.

— Parce que c'est embarrassant.

Un sourire étire lentement ses lèvres.

— Le grand Matthew Eriksson est embarrassé ? Eh bien, voilà un mystère qui exige d'être élucidé.

Puis elle ajoute, la mine hilare :

— Je suis partante !

Plus de cinq cents mètres



Hailey

— Ne t'approche pas de la vitre, June ! Je suis sérieux.

Mince alors. Je ne m'y attendais pas, à celle-là. Matt Eriksson... l'un des plus grands, des plus robustes hockeyeurs de la Ligue, l'homme qui peut m'anéantir d'un sourire en coin et me soumettre avec une seule parole prononcée de sa voix rauque et sensuelle... est une mauviette.

OK, c'est un peu fort. Apparemment, mon dieu du hockey est simplement humain. Un humain qui a une peur bleue des hauteurs.

— Mais c'est tellement joli ! gémit la fillette. Je veux voir !

— Moi aussi ! pépie Libby en courant vers l'immense baie vitrée pour rejoindre sa sœur.

Matt semble sur le point de défaillir. Son visage est plus blanc que les nuages cotonneux qui flottent quasiment à hauteur d'yeux. Oui, nous sommes dans les nuages. Cette tour est vraiment très haute. Plus de cinq cents mètres, si l'on en croit la brochure que j'ai à la main. Dire que j'ai vécu à Toronto toute ma vie sans jamais visiter ce monument emblématique tant apprécié des touristes. Bizarre, hein ?

— Hé, écoutez tous ! dis-je en lisant la plaquette. Il y a une terrasse panoramique ouverte, un étage plus bas.

Matt fait mine de cracher par terre, tournant la tête vers moi comme si je venais de le trahir.

— Parce qu'on nous laisse aller dehors ? À cette hauteur ! Seigneur !
Je vais prévenir mon avocat.

Je suis pliée en deux de rire.

— Ton avocat ?

— Et comment ! Je vais attaquer les dirigeants de cet endroit de manière préventive pour tous les crimes dont ils se feront complices.

Je soupire, puis m'avance vers lui et pose ma main sur son bras robuste. Il porte un pull gris qui souligne la sublime musculature de son torse ainsi qu'un jean délavé qui épouse parfaitement ses fesses. D'ailleurs, j'ai vu plusieurs nénettes le dévorer des yeux. Moi, ça m'est difficile de le reluquer ainsi quand il est visiblement contrarié.

— Matthew, dis-je tout bas, et ses lèvres tressaillent quand je l'appelle par son prénom complet. (Je fais glisser mes doigts sur son bras jusqu'à arriver sous son menton. Là, je plante mes yeux dans les siens.) Respire.

Un ange passe. Puis j'entends une faible inspiration.

— Cette tour tient debout depuis les années 1970. Les gens viennent la visiter des quatre coins du monde. Les ascenseurs transportent plusieurs milliers de personnes jusqu'au faite tous les jours. (Je jette un coup d'œil aux filles pour m'assurer qu'elles sont concentrées sur le panorama, puis je caresse son menton carré.) Nous sommes en parfaite sécurité. D'accord ?

Il expire lentement.

— D'accord.

— Voilà, c'est bien. (Je lui pince la joue.) Suis-moi ! Approchons-nous de la baie vitrée. Libby veut voir si on aperçoit ton immeuble d'ici.

Matt croise les bras.

— Vas-y, toi. Je suis bien, ici.

Un éclat de rire menace de jaillir de ma gorge. Je parviens à le réprimer. À dire vrai, découvrir que Matt est acrophobe stimule ma confiance en moi. Ça le fait un peu redescendre du piédestal sur lequel je

l'ai placé. Par ailleurs, ça me donne le sentiment de rester maîtresse de mes émotions, alors qu'en temps normal sa présence me fait perdre tous mes moyens.

— Hailey ! Viens voir ! me crie June. Je crois qu'il y a un chien, là en bas !

Je me mords la lèvre, amusée. Je suis presque certaine que ce qu'elle voit en bas n'est pas un chien. De cette hauteur, il est impossible de distinguer la moindre forme. Mais je joue le jeu et rejoins la gamine devant la baie vitrée. Je me penche, plisse fort les yeux, et concède à la fillette qu'en effet ce minuscule point noir plusieurs centaines de mètres en contrebas est bel et bien un chien.

— Papa transpire, me chuchote Libby.

Je jette un regard derrière nous, puis reporte mon attention sur les grands yeux gris de la fillette.

— On dirait, oui. C'est sûrement parce qu'il fait très chaud ici, avec tous ces gens.

Je montre la foule de touristes qui nous entoure. Tout le monde, à l'exception de Matt, est en extase devant cette vue époustouflante sur la ville.

— C'est parce qu'il a la trouille, réplique Libby.

Je pouffe de rire.

— Eh bien... Même les papas ont la trouille, parfois.

June détourne les yeux de la vitre pour m'observer.

— Tu es jolie comme ma maman, dit-elle avec franchise.

Le rouge me monte aux joues tandis que l'inconfort me noue l'estomac. Je n'aime pas être comparée à l'ex-femme de Matt, notamment parce que l'ex-Mme Eriksson n'est pas seulement jolie : c'est une bombe.

Je parviens tout de même à répondre :

— Merci. Toi aussi. Et toi aussi, ajouté-je en souriant à la jumelle de June.

— Il brille, ton nez, me répond Libby.

Il me faut une seconde pour comprendre qu'elle parle de mon piercing. June décrète qu'elle doit le toucher et soudain, deux doigts potelés se mettent à tripoter le bijou en argent, et j'ignore si je dois rire ou mourir de honte.

— Ça te fait mal ? s'enquiert June, intriguée.

— Non. Le plus souvent, j'oublie qu'il est là.

— T'as un chien ? demande Libby.

— Tu aimes les glaces ? renchérit June.

Ma tête commence à tourner tandis que les petites me bombardent de questions sans rapport les unes avec les autres, mais au bout de la dixième, je me rends compte qu'elles veulent savoir si j'aime les mêmes choses qu'elles. Elles veulent savoir à qui elles ont affaire, déterminer si je suis assez bien pour être leur amie – ou plutôt, si je suis assez bien pour être l'amie de leur père.

Je réponds à chacune de leurs questions avec sincérité, ce qui, je pense, leur plaît. Même si Libby grimace quand je lui avoue que je déteste les oursins gélatifiés, elle acquiesce quand je lui explique que je n'aime pas avoir des trucs gluants dans la bouche.

Matt ricane fort en entendant ça. Il a commencé à s'avancer vers nous, restant à distance des vitres, mais tout de même assez près pour écouter notre conversation.

— Soi-disant, dit-il en toussant dans sa main.

June aperçoit son père et piaille de joie.

— Papa !

— Vous avez suffisamment contemplé le panorama ? nous demande-t-il. Parce que j'ai faim.

— menteur. Tu cherches juste un prétexte pour te cacher à l'intérieur du restaurant, l'accusé-je, faisant glousser les jumelles.

Il me décoche un clin d'œil.

— Aussi, c'est vrai. Mais il est 13 heures, et c'est à cette heure que les filles déjeunent, en général. Vous en dites quoi, les gnomes ? On va manger ?

Nous nous installons à une banquette dans le restaurant familial intégré à la tour. Pour éviter que Matt soit bon pour l'asile, nous avons jugé préférable d'esquiver le restaurant tournant. Tandis que les filles discutent entre elles en mangeant leur poulet pané en forme d'animaux, Matt glisse sa main sous la table et mêle ses doigts aux miens.

— Merci d'être venue avec moi, murmure-t-il.

Je souris.

— Merci de m'avoir invitée. Même si je pense que tu m'as demandé de t'accompagner uniquement pour que quelqu'un reste devant la baie vitrée avec tes gosses, ajouté-je pour le taquiner.

Il esquisse un sourire ironique.

— Je suis navré que tu aies assisté à ça. Je ne sais pas pourquoi, mais les hauteurs... (Il pousse un soupir théâtral.) Punaise, je déteste ça !

— Ça me plaît, avoué-je.

Il arque un sourcil.

— Ça te plaît que je sois une grosse lop... poule mouillée ?

Il jette un coup d'œil à ses filles pour s'assurer qu'elles ne l'ont pas entendu prononcer la première syllabe de « lopette ».

— Non, j'aime que tu ne sois pas invincible, déclaré-je avant de boire une bonne gorgée de limonade. Savoir que tu es une grosse mauviette m'aide à moins bégayer et bafouiller en ta présence.

— Ha. (Il étudie mon visage pendant quelques minutes.) Maintenant que j'y pense, ça fait un moment que tu n'as ni bafouillé ni bégayé. (Un sourire étire ses lèvres sensuelles.) Se pourrait-il que tu commences à m'apprécier ?

Je t'apprécie depuis le jour où on s'est rencontrés. J'ai fondu pour toi à la seconde où tu m'as embrassée.

Je ravale le besoin impérieux d'énoncer ces pensées à voix haute. J'ignore ce que je ressens pour Matt. Tout ce que je sais, c'est que j'aime passer du temps avec lui, et que je suis beaucoup moins tendue qu'avant quand il est dans les parages. Jenny avait raison : ma confiance en moi a pris un sacré coup après le divorce. Mais tout doucement, je la recouvre. Je me sens plus forte. Plus assurée.

— Cela se pourrait bien, lui concédé-je d'une voix faussement hésitante. Mais je ne suis pas sûre de pouvoir gérer ta phobie des hauteurs. (Je me penche pour lui murmurer à l'oreille :) Le moment est sans doute mal choisi pour te révéler que j'adore faire du saut en parachute.

Il blêmit.

— Oh, Seigneur. Je t'en prie, dis-moi que tu plaisantes.

— Je crains que non. J'essaie de caler deux sauts par an dans mon emploi du temps. Je trouve ça... électrisant.

— Tu n'existes plus pour moi, me rétorque-t-il, pince-sans-rire.

J'éclate de rire, puis retire ma main de sous la table pour tapoter son épaule robuste.

— Ne t'inquiète pas. Je ne t'obligerai jamais à m'accompagner. On a tous nos angoisses.

Nous sommes interrompus par Libby, qui n'arrête pas de tirer sur la manche de Matt.

— Papa. J'ai envie de faire pipi.

— Ah. D'accord. Eh bien, allons-y...

Matt recule sa chaise, mais je me lève avant lui.

— Je peux l'y emmener, si tu veux, proposé-je. Ça t'épargnera un passage embarrassant dans les toilettes pour hommes.

Il a l'air reconnaissant.

— Merci, Hott... Hailey.

— Il n'y a pas de quoi. (Je tends ma main à la fillette.) Tu es prête, Eddie ?

Elle part d'un rire haut perché.

— Je m'appelle pas Eddie ! Je m'appelle Libby !

— Elle s'appelle Libby ! claironne June.

— Je sais, je te taquine.

J'ébouriffe les cheveux soyeux de Libby avant de l'emmener vers les toilettes. Je jette un coup d'œil en arrière et vois Matt se rapprocher de June et lui murmurer quelque chose qui la fait rire. Son sourire de cowboy tandis qu'il parle avec sa fille fait palpiter mon cœur.

Dans les toilettes pour femmes, je m'assure que Libby se soit bien lavé les mains avant de la laisser sortir. Quand elle coupe le robinet, je l'attends avec une serviette en papier, qu'elle attrape pour essuyer ses mimines.

Une vieille dame me sourit au moment où Libby me tend la serviette usagée.

— Votre fille est magnifique, dit-elle, une expression attendrie sur son visage fripé.

Le compliment me prend au dépourvu. Je baisse le regard vers les yeux bleu pâle de Libby, essayant d'y voir ce que cette femme y a vu. Depuis mon divorce, il est rare que je m'autorise à imaginer fonder un jour ma propre famille. C'est dire à quel point je suis traumatisée. Alors, j'inspire profondément et m'efforce de trouver une explication qui ne froisse personne. Avant que je puisse articuler les mots « je suis une amie de la famille », Libby pique un sprint en direction de la porte des toilettes. Et comme je ne veux pas perdre la fille de Matt de vue dans l'établissement bondé de touristes, je balbutie un « merci » avant de m'élancer à la poursuite de la petite.

Après la visite de la tour, nous poursuivons la promenade et passons une heure à flâner le long des grands magasins décorés pour Noël. Les filles s'extasient devant les vitrines tape-à-l'œil et Matt glisse sa main dans la mienne.

Je suis au paradis.

Alors quand il m'invite à monter et à rester dîner avec lui et les petites, j'accepte même si je devrais refuser.

— Je peux t'aider ? lui demandé-je quand il se rend dans la cuisine.

— Non ! répond-il avec entrain. (Un autocuiseur électrique trône sur son plan de travail et il enfile une manique pour soulever le couvercle.) Tout est prêt.

Après une caresse à Rufus pour le saluer, je jette un coup d'œil dans la marmite.

— Du chili ? Il sent délicieusement bon.

— C'est la recette de ma mère, dit-il tout en touillant. Et en plus, c'est sans gluten.

Il sort un morceau de papier de sa poche arrière, le déplie et le pose sur le comptoir. Ça commence par : *Matthew...* Plusieurs paragraphes suivent, écrits en corps 8. Matt parcourt la page du doigt jusqu'à arriver à une section surlignée en jaune fluo et intitulée *ALIMENTS INTERDITS*.

— Chouette ! Le riz est encore licite. Je vais en préparer comme accompagnement.

— Il est... Pardon ?

Il grimace.

— Kara m'impose une centaine de règles, et j'essaie d'en briser le moins possible.

— Cette lettre, c'est un peu un manuel d'instructions permanent ?

Il rit, mais c'est avec amertume.

— Cette note, c'est seulement pour aujourd'hui. J'ai droit à un mode d'emploi, révisé et augmenté, à chaque visite. En revanche, le fait de les imprimer et de surligner certains passages, c'est nouveau.

Je me mords la langue, littéralement, pour m'empêcher de faire un commentaire. Je ne tiens pas à critiquer son ex-femme. Mais je viens de passer plusieurs heures avec Matt et ses filles, et j'ai constaté de mes yeux quel père formidable il était.

Après que Matt a promené le chien, les filles disparaissent dans leur chambre avec Rufus. Je m'installe sur un des tabourets de bar avec une bière et regarde mon homme préparer du riz. Mon immense contribution à ce repas ? Disposer couverts et serviettes sur la table et verser du lait dans deux tasses en plastique.

— Ne les remplis qu'à moitié, me prévient-il. Les accidents sont fréquents.

— Ça marche.

— Rufus est tout fou quand les filles sont là.

Comme pour confirmer, le chien se met à remuer la queue avec entrain entre leurs chaises quand nous passons à table, attendant que quelques grains de riz – ou autre – tombent du ciel.

Le chili de Matt est délicieux et j'ai un peu honte de lui avoir servi des lasagnes achetées chez le traiteur. Heureusement, le dessert qu'il sort du placard n'est pas fait maison.

— Youpi ! Des gâteaux ! s'écrie l'une des fillettes. Maman ne va pas être contente.

— Maman ne dira rien, s'empresse-t-il de répondre. Ils sont biologiques et faibles en sucres.

— Vraiment ? demandé-je tout bas tandis qu'il ouvre l'emballage.

Ce sont des macarons à la noix de coco enrobés de chocolat noir, et ils me mettent l'eau à la bouche.

Il hausse les épaules, l'air penaud, et je me retiens de rire.

— Cela dit, ils sont sans gluten, me glisse-t-il à l'oreille. On ne peut pas tout avoir.

Il a raison. On ne peut pas. Je viens de passer les deux dernières heures à éviter de me demander quelle serait ma vie si j'avais épousé un homme désireux de rester marié et de fonder une famille. Jackson et moi projections d'avoir des enfants un jour. Du moins, c'est ce que je croyais.

Mais nous étions jeunes, il n’y avait pas vraiment urgence. Et puis, nous avions une entreprise florissante à diriger.

Matt me laisse seule un moment pour aider les jumelles à enfiler leur pyjama. Il semblerait qu’elles soient prêtes à tout pour ne pas se brosser les dents. Après un jeu du loup improvisé, Libby grimpe sur Rufus et essaie de le chevaucher comme un poney. Le chien, lui, se contente de bâiller et s’affale sur le sol.

Puis elles quémangent une histoire, lue sur le canapé, et mille autres choses encore.

— C’est fini, déclare Matt en refermant le livre. Vous deviez être au lit il y a deux minutes et sept secondes. (On dirait une imitation sarcastique de son ex, et je ne peux m’empêcher d’esquisser un sourire en coin, ce qui me vaut un clin d’œil des plus sexy.) Dites bonne nuit à Hailey.

— Bonne nuit, Hailey ! piaillent-elles en chœur.

— Faites de beaux rêves, les filles. C’était amusant de faire peur à votre père.

Elles gloussent, mais Matt me lance un regard noir. Apparemment, un mâle alpha digne de ce nom peut reconnaître sa phobie des hauteurs, mais une fois par jour seulement. Il emmène les filles dans leur chambre et réapparaît quelques minutes plus tard.

— Je ferais mieux d’y aller, dis-je à contrecœur en me levant du canapé.

Il arque un sourcil.

— Sûrement, oui ! Je passe une soirée parfaite. Toutes mes femmes préférées sont réunies sous le même toit. (Il dépose un baiser sur mon front et je sens la chaleur se diffuser en moi.) De plus, tu as survécu à sept heures avec les Eriksson. Après cette après-midi mouvementée, tu as bien mérité un verre de vin et un câlin.

Comment résister ? Cinq minutes plus tard, je savoure un cabernet en regardant les temps forts du match Pittsburgh-Montréal.

Et encore cinq minutes plus tard, on est en train de s'embrasser comme des collégiens avant le couvre-feu parental. La main de Matt glisse sous mon tee-shirt et il caresse mon mamelon avec son pouce à travers la dentelle de mon soutien-gorge. Ses cuisses musclées écartent mes jambes et mon corps manque s'enflammer. *Whoosh*. Comme le son de la chaudière de mon appartement qui s'allume. Je caresse ses pectoraux tout en me frottant contre lui comme une chatte en chaleur.

Il attrape mes poignets dans sa grande main et les plaque au-dessus de ma tête contre l'accoudoir du canapé. Puis sa bouche s'écrase, brûlante et déterminée, sur mon cou. *Re-whoosh*. Ses lèvres fermes et pulpeuses commencent à suçoter ma peau. *Whooshity-whoosh*. Je suis en train de me liquéfier sur le canapé.

Devant tout Toronto.

Alors que ses filles s'endorment à quelques mètres seulement.

— Matt, dis-je, haletante, en levant le menton. Nous devons arrêter.

Il cesse immédiatement de me caresser et de m'embrasser.

— Désolé, répond-il. Je pensais que tu en avais envie.

— Mmm, murmuré-je, tâchant de me ressaisir. Mais... les petites.

Son pouce fait à nouveau le tour de mon mamelon. À présent, je sais pourquoi j'ai passé ma vie à fantasmer sur les hockeyeurs. Matt est tellement doué de ses mains !

— Hottie, dit-il, son souffle caressant mon menton. (Il marque une pause pour embrasser cette zone et je frémis.) La porte de ma chambre a une clé. Et si on s'en servait ?

— Tu es sûr ?

Au lieu de me répondre, il se lève et éteint le téléviseur. Puis il me hisse sur mes pieds. Il se penche vers moi et me murmure à l'oreille :

— On sera super silencieux, d'accord ?

Je hoche la tête pour lui signifier que je comprends cette nécessité.

— Dirige-toi lentement vers ma chambre. (Sa voix suave me picote l'oreille.) Une fois là-bas, enlève ton haut et ton jean. Attends-moi à côté du lit.

Un frisson me parcourt tandis que j'acquiesce à nouveau. Il me pince les fesses et me montre la direction d'un signe de tête. Je m'empresse d'obéir.

Sa chambre semble différente de nuit, avec les lumières de la ville filtrant par la fenêtre et baignant la couette d'une lueur argentée. Il fait trop noir pour qu'on puisse nous espionner. Toutefois, il me paraît risqué de me déshabiller devant la fenêtre. D'autres appartements sont éclairés dans le quartier. Des voisins qui profitent de leur samedi soir.

Mais le mien est le plus fabuleux.

J'entends la porte se fermer dans un « clic » en même temps que mon jean tombe par terre. Des mains se posent sur mes épaules et me font pivoter. Me voilà, dans la pénombre, face à son sourire enjôleur. Il hausse les sourcils et pointe l'index sur les boutons de sa chemise.

Il me faut un quart de seconde pour comprendre que c'est moi qui suis censée les défaire. Mes mains s'empressent d'effectuer cette tâche. Son torse est chaud et robuste sous mes paumes tandis que je déboutonne en toute hâte sa chemise. Dès que ses pectoraux sont exposés, je me penche pour les embrasser. C'est plus fort que moi. Dans un silence total, je l'entends inspirer brusquement quand ma langue se pose sur sa peau veloutée. Deux mains empoignent mes fesses et les pétrissent avec animation.

Je ne compte même plus les *whoosh*, tellement ils sont nombreux.

Je parviens à lui enlever sa chemise et mes doigts impatients se posent sur sa braguette.

— C'est ça, murmure-t-il à mon oreille tandis que j'ôte son pantalon.

Il glisse ses pouces sous l'élastique de ma culotte avant de la baisser. Puis il fait de même avec son boxer.

— Maintenant, tourne-toi.

Je m'attends à ce qu'il me pousse sur le lit, mais il n'en fait rien. Il se contente de m'étreindre, mon dos contre son torse, son érection appuyant contre ma chute de reins comme pour en revendiquer la possession. D'une main, il dégrafe mon soutien-gorge et me voilà entièrement nue. Un soupir s'échappe de mes lèvres comme ses mains caressent ma peau, stimulant chacune de mes terminaisons nerveuses. Il enroule un bras autour de ma taille et prend mon sein dans sa paume rugueuse. L'autre glisse sur mon bas-ventre et couvre mon sexe.

Sans vergogne, ses doigts plongent dans mon intimité et je me mords la lèvre, les paupières serrées, tandis qu'il découvre à quel point je suis déjà mouillée pour lui. Je sens les battements de son cœur contre mon dos, et je m'appuie contre sa main, laissant ma tête retomber sur son épaule. Je n'y peux rien ; dans cette pièce, je suis une tout autre Hailey, celle qui bouge les hanches au rythme des caresses de son amant. Au diable la pudeur.

— Regarde, m'ordonne-t-il d'une voix si basse que je l'entends à peine.

J'ouvre les yeux et vois notre reflet dans le grand miroir ornant la porte de son armoire. La lumière est tamisée, mais ma peau pâle, nue, n'en est que plus visible. Ses bras puissants ceignent mon corps. Je ne saurais dire ce qui est le plus sexy : le bras qui serre ma poitrine dans une étreinte jalouse ou la main virile excitant mon sexe.

Un cri d'extase m'échappe. Et Matt se voit contraint d'ôter sa main droite de mon sein pour la plaquer contre ma bouche. Mon gémissement est étouffé par sa paume. Dieu merci.

Cet homme causera ma perte.

Matt

Bon sang, quelle merveille !

Enflammer Hottie de passion, c'est ce que je préfère le plus au monde. J'ai défoncé les portes de sa zone de confort et ma récompense, c'est cette femme torride et sensuelle, haletant de plaisir dans mes bras. C'est si beau de la voir oublier ses inhibitions et se laisser aller à mes caresses, de sentir son corps souple et fébrile contre le mien.

Elle ignore à quel point ça compte pour moi. J'ai passé les dix-huit derniers mois à me persuader que j'étais inapte à avoir une partenaire. Et peut-être que c'est vrai. Mais en passant la journée avec moi – ainsi que la nuit –, Hailey me redonne confiance et espoir. Peut-être que je ne suis pas une cause perdue et que je mérite de partager ma vie chaotique avec quelqu'un, du moins si mon emploi du temps me le permet.

À présent, c'est mon tour de lui montrer à quel point elle est sexy. De l'aider à comprendre qu'il n'y a personne de plus excitant qu'elle au monde.

Ma queue est aussi dure que les reproductions miniatures de la tour CN que nous avons vues dans la boutique souvenir quelques heures plus tôt, mais je laisse s'étirer le moment, continuant d'aguicher sa petite chatte et d'embrasser son cou. Quand je n'en peux plus, je la pousse délicatement

jusqu'au rebord du lit. Au lieu de l'y allonger, je la fais s'agenouiller sur la moquette et je place ses bras sur le matelas, paumes vers le bas.

— Ne bouge pas.

Elle pose une joue contre la couette moelleuse et inspire profondément tandis que je sors un préservatif du tiroir de ma table de chevet. Je l'enfile en vitesse. Puis je prends deux secondes pour entrouvrir la porte de l'armoire de sorte que le miroir reflète l'image de Hailey appuyée contre mon lit.

Quand je me baisse à mon tour, je fais courir mes paumes sur son dos satiné et j'empoigne ses fesses. Du genou, je l'invite à écarter davantage les cuisses.

— Tu es prête à m'accueillir ?

Je sais pertinemment qu'elle l'est.

Hailey hoche la tête avec enthousiasme, me jetant un regard par-dessus son épaule.

Je soulève délicatement ses hanches, glissant mon sexe sous son corps. Quand je frotte mon gland contre sa moiteur, elle laisse échapper un hoquet de surprise. Je me place à l'entrée de son vagin, et m'arrête.

Son corps est tendu par l'anticipation, mais j'attends quelque chose d'important. Elle ajuste sa position, s'offrant totalement à moi.

Je patiente, pantelant de désir.

Et enfin, le miracle se produit. Ma belle ouvre les yeux. Elle se demande pourquoi je ne l'ai pas encore pénétrée. Mais aussitôt que nos regards se croisent dans le miroir, je m'enfonce en elle.

Elle lève le menton, un soupir de volupté s'exhalant de ses lèvres entrouvertes. C'est torride. Je referme mes mains sur ses seins et en pince la pointe.

— Regarde, dis-je d'une voix rauque. Tu vois comme tu es belle ?

Dans le miroir, je vois la femme la plus sexy que j'aie jamais rencontrée. Son corps menu ondule au gré de mes coups de reins. Abîmé

dans son fourreau brûlant, je sens une vague de désir enfler en moi, m'obligeant à fermer les yeux avant que la situation ne m'échappe.

Elle est sublime, et je fais de mon mieux pour faire durer ce moment. Je poursuis mon va-et-vient tandis que son cœur palpite frénétiquement contre ma paume. Puis je glisse une main entre ses cuisses et la caresse, lui arrachant un gémissement.

— Doucement, lui murmuré-je, et sa respiration se fait plus haletante.

Quand je sens que je suis proche, je me retire et grimpe sur le lit, m'allongeant sur le dos. Elle s'empresse de me suivre et s'empale sur ma queue. J'ai réussi à lui faire complètement oublier ses inhibitions. Nous sommes face à face tandis qu'elle me chevauche telle une amazone.

— C'est ça. Prends tout ce que tu veux.

Ses grands yeux bleus sont voilés par le désir, ses pupilles dilatées. Je l'attire contre mon torse et capture sa bouche dans un fougueux baiser. Elle s'arc-boute contre moi dans un gémissement rauque, impatiente d'atteindre l'orgasme. Je lui suce la langue tandis qu'elle jouit, le corps secoué de tremblements. Mes hanches poursuivent leur va-et-vient comme si elles étaient mues par leur volonté propre et j'éjacule en poussant un râle extatique tout en serrant Hailey contre moi.

— Doucement, me susurre-t-elle quand j'émetts un ultime grognement de satisfaction.

Sa main délicate glisse sur mes lèvres.

Je l'embrasse, puis l'écarte d'un geste alangui.

— Rassure-toi, lui dis-je avant d'emplir à nouveau mes poumons d'oxygène. Elles dorment à poings fermés, Hottie.

— Dans ce cas, pourquoi ne fallait-il pas faire de bruit ?

— Parce que c'est plus excitant, marmonné-je, les paupières lourdes.

— Tu es sérieux ? s'étonne-t-elle tout haut, et je me contente de lui sourire les yeux fermés. Tu es tellement...

— Sexy ?

Elle me donne une tape sur l'épaule avant de s'écrouler contre moi.

— Ouais. C'est ça. Tu as gagné.

Je l'étreins contre mon cœur, m'estimant simplement chanceux.

Miettes



Hailey

Me réveiller dans le lit de Matt est une expérience étonnante.

Ce n'est pas tant son corps nu contre le mien qui me surprend. Il m'a enveloppée de sa chaleur toute la nuit. C'était idyllique.

Non, ce qui me fait sursauter, ce sont les petits coups contre la porte de bonne heure.

— Papa ! C'est l'heure des gaufres !

— Grrmpf, répond-il, la tête enfoncée dans l'oreiller.

Après quelques secondes de silence, on recommence à frapper.

— Je les ferai toute seule si tu viens pas !

Il n'en faut pas plus pour que Matt s'active. Il me donne un baiser et me demande de l'excuser.

— Je prépare le café. Prends ton temps, insiste-t-il. Prends tout ce que tu veux dans le placard.

— D'accord.

Après qu'il a quitté la pièce, refermant la porte derrière lui, je me lève et file dans la salle de bains. Je me dis qu'il ne m'en voudra pas si j'utilise sa douche à l'italienne munie de trois jets massants et flanquée d'un sèche-serviettes.

Je me douche et me tresse les cheveux, pour avoir l'air le plus présentable possible. Dans le placard, je trouve quelques brosses à dents

jetables et en pique une.

Une fois prête, j'enfile mon jean. Mon chemisier, lui, traîne par terre. Et il est complètement froissé. J'aurais dû le suspendre à un cintre. Je ne veux pas avoir l'air ridicule alors je fouille dans le placard de Matt (piquant un fard en voyant le miroir) et lui emprunte une chemise en flanelle.

Elle porte son odeur. Bon sang ! Je suis irrécupérable.

— Chouette chemise, me glisse-t-il en me tendant une tasse de café noir quelques minutes plus tard.

— La mienne était immettable.

Il ricane.

— Celle-ci te va mille fois mieux qu'à moi.

Il m'embrasse furtivement le cou, et ça me rappelle la nuit dernière, quand nous étions...

— Hailey ? Tu pourrais me tresser les cheveux comme toi ? me demande Libby. Papa ne sait pas faire des trucs de fille.

— Oh. Bien sûr. (Je m'écarte de son papa avant de lui arracher ses vêtements.) Tu as un peigne et des élastiques ?

Elle court les chercher.

— Tu n'es pas obligée, me dit Matt en cassant un œuf dans une jatte.

— Ça ne me dérange pas du tout. Il n'y a rien de plus facile. (Je me racle la gorge.) Elles n'ont pas l'air gênées que je sois là.

— Bien sûr que non.

Quand Libby revient, je m'assieds sur le canapé et l'installe par terre entre mes pieds. Rufus accourt, sa laisse dans la gueule.

— Tu veux que je le sorte ? demandé-je à Matt, occupé à fouetter le mélange pour gaufres.

Il n'y a rien de plus sexy qu'un mec qui fait la cuisine torse nu. Miam !

— Je lui dois une promenade, répond-il. Mais ça attendra qu'on ait pris le petit déjeuner.

Je dois m’y reprendre à deux fois pour tresser les cheveux de Libby, car elle n’arrête pas de gigoter. Je parviens toutefois à réaliser une belle natte. Puis June me demande de lui en faire une aussi. Dès que c’est fait, nous passons tous à table pour savourer les gaufres et les saucisses que Matt a préparées.

Les gaufres sont... immondes. Je laisse la mienne de côté. Je jette un coup d’œil à Matt et constate qu’il a renoncé à finir la sienne, lui aussi. « Sans gluten », articule-t-il à mon intention par-dessus sa tasse de café avant de grimacer.

Ses filles, en revanche, ont l’air de se régaler. Elles engloutissent leurs gaufres. Quand elles ont fini de manger, Matt essuie le sirop d’érable de leurs doigts à l’aide d’un torchon mouillé. Puis les petites le supplient de leur lire un chapitre de *Ramona l’intrépide*.

— Avant que maman vienne nous chercher, ajoute June d’un air triste.
Matt vérifie l’heure sur sa montre.

— Dès que j’aurai fini mon café, leur promet-il, glissant ses pieds sous la table à côté des miens.

J’essaie de refiler discrètement une bouchée de gaufre à Rufus.

Il la renifle, une fois, et détourne la truffe. Puis, voyant qu’il a retenu mon attention, il ramasse sa laisse et me regarde avec de grands yeux implorants. « *Tu ne me vois pas ?* » disent-ils. « *Je suis là, sous ton nez !* »

— J’emmène Rufus se promener.

— Tu n’es pas obligée...

— Je sais ! (Je passe la boucle de la laisse dans l’attache de son collier.) Lis cette histoire à tes filles.

— Merci, trésor, dit-il, ses yeux gris pleins de chaleur.

— Je t’en prie. Vas-y.

J’enfile ma veste et je sors le chien. En passant devant le café, il me vient une idée. Je connais le barista derrière le comptoir et je lui fais de grands signes jusqu’à ce qu’il m’aperçoive.

— Je pourrais avoir deux croissants au chocolat à emporter ? Désolée de t'avoir fait venir jusqu'ici.

— Aucun problème, Hailey. Je reviens tout de suite. (Il prend l'argent et me rapporte les viennoiseries dans un sac en papier, ainsi que la monnaie.) C'est ton chien ? Il est adorable.

— C'est celui d'un ami. À demain !

La balade ne dure pas très longtemps, car j'ai prévu d'apporter les croissants à Matt et de m'éclipser avant que son ex ne vienne chercher les petites à 10 heures. J'entre dans le vestibule à 9 h 30 et m'empresse de gagner l'ascenseur avant que les portes ne se referment.

— Merci, dis-je, hors d'haleine, quand une main les bloque.

Mais dès que je pénètre dans la cabine, je me rends compte de mon erreur. C'est Kara, l'ex de Matt. Et elle me dévisage comme si j'étais porteuse d'une maladie grave et contagieuse.

— Bonjour, dis-je, regrettant de n'avoir pas musardé davantage avec Rufus.

— Bonjour, répond-elle sèchement.

Rufus essaie également de la saluer, posant ses pattes sur son manteau beige sable, mais Kara les repousse froidement. Alors, je tire sur la laisse du chien en faisant claquer ma langue contre mon palais.

Il semblerait que madame soit incommodée par notre présence à tous les deux.

C'est la montée en ascenseur la plus longue de ma vie. Je réfléchis à quelque chose de gentil à dire, mais les portes s'ouvrent avant que j'aie pu trouver quoi que ce soit.

Je la laisse passer la première, et elle se dirige vers l'appartement de Matt, le dos droit et le port altier. Franchement, elle pourrait donner des leçons à une reine ! Quand elle frappe à la porte, Matt ouvre immédiatement.

— Hail... Tu es en avance, Kara, dit-il.

Puis il lève les yeux et me voit arriver derrière son ex.

Je fais une mine d'excuse, mais il a simplement l'air amusé.

— Ce sont des gaufres ? demande Kara en guise de bonjour.

— Sans gluten, lui assure-t-il.

Elle renifle quand même.

— On y va, les filles.

— On allait lire un autre chapitre ! gémit Libby.

— Allez vous habiller ! aboie-t-elle.

Les filles sont encore en pyjama.

— Regarde comme elle est jolie, ma tresse, dit Libby en tournoyant sur elle-même. C'est Hailey qui me l'a faite.

Kara grimace et je ne peux pas vraiment lui en vouloir. Elle ne me connaît pas, et les apparences laissent supposer que j'ai essayé de transformer ses filles en mini-clones de moi-même.

— S'il vous plaît, habillez-vous ! Laissez vos pyjamas sur vos lits. Ils restent ici. Matt ! Aide-les !

Il ouvre la bouche, la referme, essayant de décider quoi faire. Je lève légèrement le menton. *Vas-y. Tout va bien.* Il se dirige vers la chambre des fillettes tandis que je pose un genou par terre pour défaire la laisse de Rufus. Puis je lui frotte le ventre. La dernière fois que Kara a débarqué, j'ai pris la fuite comme un lapin apeuré. Je pourrais décamper à nouveau, mais à quoi bon ? Le mal est fait. Et je n'ai plus peur d'elle.

Les choses sont telles qu'elles sont, point.

Matt revient, tenant un petit sac de sport rose.

— Tout est là, dit-il en le tendant à Kara.

Quand je me redresse, il s'approche de moi et me caresse le dos.

Kara lève les yeux au ciel.

— Nous n'avions pas évoqué le fait que tes conquêtes passent du temps avec les filles.

— Hailey n'est pas une vulgaire conquête, lui rétorque Matt d'une voix proche du grondement. Nous sortons ensemble.

— Mmh-mmh. (Elle reporte sur moi son regard plein de fiel.) Ça ne durera pas, vous savez. Il n'est jamais là. Les femmes se jettent à ses pieds quand il est en tournée.

— Ce qui n'a aucune importance, répond-il, les dents serrées. Et ça n'en a jamais eu, d'ailleurs.

Waouh. Rien de tel qu'une petite dispute post-maritale le dimanche matin !

Par chance, June et Libby sont de retour dans le salon, calmant tout le monde. Je m'éclipse dans la salle de bains pour me laver les mains tandis que Matt dit au revoir à ses filles et raccompagne son ex jusqu'à la porte.

Deux minutes plus tard, je l'entends entrer dans la chambre.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le sac en papier ? demande-t-il.

— Des croissants au chocolat, dis-je en le lui tendant. Un pour chacun.

— Excellent. (Il le pose sur sa commode.) Je nous ressers du café. Mangeons-les au lit.

D'abord, j'hésite, à cause des miettes. Je prends le temps d'y réfléchir.

— Bonne idée.

Matt

— Tu es canon dans ma chemise, dis-je à Hailey.

On vient de faire l'amour dans le creux de mon lit. Je suis tout nu et elle ne porte rien d'autre que cette chemise.

— Mmh, répond-elle.

Elle est incapable d'articuler quoi que ce soit, car elle n'a toujours pas repris son souffle.

Nous restons enlacés pendant quelques merveilleuses minutes.

— Je te remercie d'avoir été si compréhensive alors que mon ex s'est comportée comme la reine des garces.

Elle glousse.

— Ne t'en fais pas. Je comprends. Sincèrement.

— C'est toujours moi, le méchant de l'histoire. (Je n'avais pas l'intention de raconter mes problèmes à Hailey, mais le sexe m'a délié la langue.) Elle a un petit ami. Je suis sûr qu'il dort chez elle les trois quarts du temps.

— Le dentiste, c'est ça ?

— Bonne mémoire. Je n'ai rien dit quand il a débarqué dans le paysage. Je pensais... Kara est tellement sélective sur tout. Ils étaient au lycée ensemble et si elle a accepté qu'il partage la vie de mes enfants, ce doit être un type bien. Je lui ai accordé le bénéfice du doute. Mais moi, je

n'ai pas droit au même traitement ! Tout ce que je fais est systématiquement remis en question, que ce soit la nourriture que je donne à mes filles ou autre chose. C'est elle qui décide de l'école où elles iront à la rentrée ou de l'endroit où elles passeront Noël ; je n'ai jamais voix au chapitre.

— Je suis désolée, dit Hailey en me caressant le torse. Tu es un si bon père. Elles ont de la chance de t'avoir.

— Je me débrouille, marmonné-je.

Je me suis assez lamenté comme ça.

Elle se redresse sur un coude.

— Je suis sérieuse. Tu es un papa génial. Tu écoutes quand elles parlent. Tu ne corriges pas la moindre phrase qui sort de leur bouche. Tu les apprécies, simplement, telles qu'elles sont.

— Comme le ferait n'importe qui.

— Tu te trompes, répond-elle d'un ton véhément.

Je marque une pause.

— Sujet sensible ?

Elle ricane.

— Peut-être bien. Toute mon enfance, ma mère a veillé à ce que je sache à quel point j'étais une déception pour elle. Mon père est parti quand j'avais cinq ans, et elle m'a dit que c'était ma faute.

Je me redresse brusquement.

— Tu te fous de moi ? On ne dit pas ça à un enfant !

— Je sais, dit-elle avec un pâle sourire. Peut-être que je ne place pas la barre de la parentalité très haut. Mais tu es un bon père, Matt. Ne la laisse jamais te convaincre du contraire.

Je m'affale à nouveau sur le lit en poussant un grognement.

— C'est difficile d'être coparent.

— Je ne peux qu'imaginer le stress que ça ajoute. Qu'as-tu dit à tes filles quand tu as déménagé ?

— Eh bien... (Dans la mesure du possible, j'évite de repenser à ce jour.) Kara les a fait s'asseoir et leur a dit : « Notre famille se portera mieux si papa habite ailleurs. » Et moi, je suis resté assis là, à hocher la tête, comme si tout ça avait le moindre sens. Elle a dû le lire dans un bouquin sur le divorce. Les filles n'avaient même pas trois ans. Et je voyageais déjà beaucoup à l'époque alors je ne pense pas qu'elles aient saisi tout de suite.

Aujourd'hui encore, mes souvenirs de ce mois restent flous. Mais la douleur, elle, est bien réelle. Je n'ai jamais voulu faire subir ça à mes gosses. Et on ne m'a pas laissé le choix.

— Kara te manque ? s'enquiert Hailey tout bas.

— Oh, non ! m'écrié-je, et c'est la vérité. Nous traversons des moments difficiles. Mais je ne suis pas du genre à abandonner. J'ai prononcé des vœux et je n'allais pas laisser un emploi du temps à la con foutre le merdier dans mon couple. Kara détestait le mode de vie que ma profession impliquait. Elle n'arrêtait pas de répéter qu'être divorcés ne changerait pas grand-chose, au bout du compte.

Hailey a l'air consternée.

— Quelle froideur !

— Et quel manque de vision à long terme ! Je serai à la retraite avant que les filles aient besoin de porter un appareil dentaire. Visiblement, nous n'attribuons pas le même sens à l'expression « jusqu'à ce que la mort nous sépare ».

Je ris, sans toutefois parvenir à dissimuler mon amertume.

De ses doigts délicats, Hailey me caresse la hanche.

— Je suis vraiment navrée que tu aies dû supporter tout ça.

— C'est de l'histoire ancienne. À présent, le plus dur à supporter, ce sont les miettes de croissant dans mon lit.

Il est temps d'apporter un peu de légèreté à cette conversation.

— C'était ton idée, mon grand.

Je roule sur le flanc et l'embrasse.

Sticks & Stones



Trois semaines plus tard

Hailey

Heureusement, les fêtes de fin d'année passent vite. L'avantage, quand on dirige une entreprise d'assistants virtuels, c'est que tout le monde est accaparé par des conneries de dernière minute. Par conséquent, je peux me plonger dans le travail pour éviter de penser aux trucs qui me prennent la tête, comme le réveillon de Noël et ma mère.

Elle n'a même pas envoyé de carte de vœux. Elle ne le fait jamais, certes, mais ça me contrarie tous les ans. Certains aiment à penser que l'amour d'un parent pour sa progéniture est inconditionnel. Moi, j'ai compris très jeune que, dans les faits, ce n'est pas forcément le cas.

Ma mère ne se soucie de personne si ce n'est d'elle-même. Quant à mon père... Je ne me rappelle même plus à quoi il ressemble. C'est dire à quelle vitesse il a foutu le camp.

Je ne passe pas Noël avec Matt parce qu'il est parti avec les petites rendre visite à ses parents à Tampa. Il m'a demandé de l'accompagner, mais je ne pouvais pas abandonner Jax pendant notre période la plus chargée. Mon ex m'a invitée à passer le réveillon chez ses parents, mais j'ai poliment décliné. Je suis incapable de décider avec qui j'ai le moins envie de passer du temps, mon égoïste de mère ou l'horrible père de Jackson. En fin de compte, j'ai dîné chez les parents de Jenny et j'ai passé la soirée à faire sauter son adorable neveu sur mes genoux.

À présent, la folie des fêtes est derrière nous, Matt est rentré à Toronto, et il me tarde de découvrir ce que nous réserve la nouvelle année. De bonnes choses, j'espère. Et beaucoup de sexe torride. Toutefois, les activités sexuelles devront attendre jusqu'à cette nuit.

— Miss Météo ! beugle Blake Riley tandis que je me dirige vers le box situé au fond du bar.

Il parle si fort qu'on l'entend sans peine malgré le vacarme assourdissant. Dans la salle bondée, des dizaines de têtes se tournent vers moi.

C'est la troisième soirée que je passe en compagnie de Blake, alors je devrais sans doute être habituée au fait qu'il braille pour un oui ou pour un non. Pourtant, je sursaute chaque fois. Et je ne parle même pas du surnom dont il m'a affublée ! Miss Météo ? Franchement ? Je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi, mais Matt m'a conseillé de ne pas en tenir compte.

À propos de Matt, mon beau hockeyeur sexy se lève pour m'accueillir, me serrant dans une puissante étreinte avant de m'embrasser sauvagement. Nous voilà à nouveau au centre de l'attention, mais cette fois, il s'agit des regards curieux des clients sous les sifflements enthousiastes de Blake.

— Laisse la pauvre Hailey tranquille, lui lance Jess Canning.

Il y a plusieurs places libres sur la banquette, mais elle est assise sur les genoux de Blake. J'ai remarqué que chaque fois que ces deux-là sont dans la même pièce, Blake insiste pour qu'elle soit dans ses bras, d'une façon ou d'une autre.

Quant à moi, je m'installe sagement à côté de Matt, même si je meurs d'envie de me jeter sur lui comme une lionne affamée. Je ne l'ai pas vu depuis trois jours, car l'équipe était en déplacement, et il a dû décommander nos deux derniers rendez-vous à cause d'obligations professionnelles. Je serais bien allée chez lui, la nuit dernière, pour

l'accueillir, mais il est rentré super tard et je devais me lever super tôt, pour notre déplaisir à tous les deux.

Ça fait bizarre d'être la petite amie de Matt Eriksson. Enfin, du moins, je pense être sa petite amie. Ce n'est pas un terme qu'il utilise, et je l'emploie uniquement dans ma tête quand je pense à lui. Je sais, cependant, que notre relation est exclusive, et je suis à peu près sûre que nous sommes ensemble.

Pour me taquiner, Jenny me dit que nous formons un couple avec un « C » majuscule. Tout ce que je sais, c'est que je chéris chaque seconde passée avec Matt. Il est si... vrai. Chaleureux et craquant et drôle et... Comment se fait-il que j'aie une telle chance ?

— Ça ne dérange pas Hails, voyons ! répond Blake à Jess.

— Mais oui, je suis sûre qu'elle est jouasse que tu annonces sa présence à tout le bar et que tu te mettes à hurler comme un loup quand elle embrasse son mec, grommelle Jess.

Je regarde le couple, amusée.

— Ça, ça ne me gêne pas. En revanche, Miss Météo ? Faut arrêter, hein. En plus, ça n'a aucun sens.

— Aucun sens ? (Blake a l'air scandalisé.) Je te signale que j'ai mis des plombes à trouver le surnom parfait pour toi, MM. Un peu plus de reconnaissance serait apprécié.

J'attrape la bouteille de bière que Matt a dans la main.

— Mmh-mmh. Tu as toute ma reconnaissance, Riley.

Je bois une gorgée, puis rends la bouteille à Matt, ce qui me vaut un sourire oblique de sa part.

— La tienne est là, tu sais, me dit-il d'un ton amusé en montrant la bouteille juste devant moi.

— Oh !

En plus, c'est ma bière locale préférée. On ne la trouve pas dans la plupart des bars, c'est pourquoi j'étais ravie de découvrir qu'on la servait

au *Sticks & Stones*. Je savais que c'était un bar pour amateurs de hockey, mais comme il est situé loin de chez moi, je n'y avais jamais mis les pieds avant que Matt ne m'y emmène pour la première fois deux semaines plus tôt.

Et je rougis de joie en me saisissant de la bouteille. Il a dû la commander quand je lui ai envoyé un texto en sortant du métro, parce qu'elle est encore fraîche. Eh ouais, mon copain est super attentionné.

— Je suis content qu'on y soit enfin arrivés, dit Jess en désignant la salle avec sa bouteille. Blake me rebat les oreilles avec ce double rencard depuis des mois.

— Tu exagères, proteste Blake.

— Ouais, désolé que ça ait pris tellement de temps, dit Matt avec une lueur de culpabilité dans les yeux.

Je lui tapote la cuisse sous la table. Matt a été obligé d'annuler le premier double rencard qu'on avait prévu à cause d'une interview pour le magazine *Men's Health* qui l'a retenu plus longtemps que prévu. Du coup, je suis sortie seule avec Blake et Jess, et quand j'ai revu Matt, il n'a pas arrêté de s'excuser d'avoir manqué le dîner. Il avait l'air terriblement mal. J'ai eu beau lui répéter que ce n'était pas grave et que je ne lui en voulais pas, il semblait convaincu d'avoir commis un péché capital en décommandant notre rendez-vous. Je devrais sans doute être flattée qu'il soit aussi déterminé à ne pas me décevoir.

Je décide de changer de sujet avant que Matt ne recommence à se confondre en excuses.

— Comment s'est passé l'entraînement, ce matin ? demandé-je aux garçons, même si j'en ai déjà parlé avec Matt lors de ma pause déjeuner.

Mais j'adore connaître les moindres détails concernant l'équipe.

À dire vrai, j'adore l'équipe tout court. Et ça n'a rien à voir avec le fait que la moitié des coéquipiers de Matt font appel à Fetch, désormais. J'ignore qui a pris l'initiative, mais toujours est-il qu'au cours des

dernières semaines, notre clientèle s'est développée, comptant désormais Blake, Wesmie, Ben et Katie Hewitt, Luko le capitaine et sa femme Estrella, et bien d'autres hockeyeurs de Toronto avec leurs épouses.

Oh, et mon ex-mari a failli tomber à la renverse quand nous avons reçu une requête de coach Hal. Rien que ça ! Il s'avère que l'entraîneur et madame ont le bec sucré ; il a donc fallu satisfaire leur besoin impérieux de friandises à 4 heures du matin. C'est Jackson qui était d'astreinte cette nuit-là. Quand je suis arrivée au bureau le lendemain matin, il a passé un quart d'heure à me raconter, gai comme un pinson, qu'il avait livré du tiramisu en personne à l'entraîneur préféré de toute la ville.

J'ai failli lui rétorquer : « Qu'est-ce que je te disais ! Sortir avec un hockeyeur, c'est bon pour les affaires, n'est-ce pas, Jax ? », mais je me suis abstenue de pavoiser, car Jackson et moi sommes convenus de ne pas discuter de nos vies amoureuses.

— L'entraînement était sensass, répond Blake. Ils ont installé une nouvelle machine à café dans la cuisine et c'est de la balle. Ce qui en coule, c'est du paradis liquide. C'est comme boire un nuage.

Jess a l'air perplexe.

— Je ne pense pas qu'on puisse boire les nuages.

— Et quelle idée, en plus ! s'exclame Matt.

— Vous n'y avez pas goûté, insiste Blake. Faites-moi confiance. Un nuage, je vous dis.

— Ça ne répond pas à ma question, leur fais-je remarquer. Quel rapport entre la cafetière de luxe et l'entraînement du matin ?

Matt lève les yeux au ciel.

— Tu cherches encore un rapport entre les divers trucs que raconte Riley ?

— C'est pas faux, dis-je, faisant glousser Jess.

Je me penche vers Matt, laissant la chaleur émanant de son torse viril m'envelopper. Son bras est posé sur le dossier de la banquette, ses doigts

frôlent mon épaule. Parfois, j'ai l'impression que nous sommes vraiment en couple. Après tout, nous nous trouvons dans un bar en compagnie d'un couple d'amis, et les doubles rencards, c'est seulement un truc de couple, non ?

— L'entraînement s'est bien déroulé, reprend Matt. Si on excepte la dispute entre O'Connor et Lemming.

Je fronce les sourcils. Will O'Connor a l'air bien porté sur la baston.

— Pourquoi se sont-ils pris le bec ?

Matt et Blake haussent tous deux les épaules. Jess, quant à elle, a l'air aussi perplexe que moi.

— Quel fauteur de troubles, celui-là ! Pourquoi faut-il toujours qu'il sème la pagaille ?

— Probablement parce qu'il n'a jamais appris à garder sa braguette fermée, répond Matt d'un air blasé.

— Attendez un peu. (Jess marque une pause.) Tu dis qu'il s'est pris la tête avec Lemming ? Je croyais que c'était son seul pote dans l'équipe.

— C'est vrai, confirme Blake. Mais comme l'a dit Matty-Cake, OC a un blème avec sa tirette. Ou peut-être avec sa zigounette ; c'est-à-dire que Popaul refuse de rester enfermé. J'imagine que ça passe tant que PP ne vise pas les conquêtes du Lémurien. Ce qui serait arrivé la nuit dernière.

J'ai la tête qui tourne. Comprendre le Blake est ardu en temps normal, mais après plusieurs gorgées de bière ? Ça devient du charabia. De ce que j'ai pu saisir, toutefois, il semblerait que O'Connor ait dragué la copine de son pote.

Jess parvient à la même conclusion que moi.

— Alors, Will a flirté avec une nana qui avait tapé dans l'œil de Chad ?

— C'était difficile d'entendre ce qu'ils se disaient dans le vacarme des coups de poing, mais ouais, je crois que c'est ce qui s'est passé, répond Matt dans un soupir.

— Le coach leur a chié une pendule, ajoute Blake. Il les a tous les deux renvoyés chez eux.

— Ça ne m'étonnerait pas qu'ils restent sur le banc demain soir, dit Matt en attrapant sa bière, l'air contrarié.

Aïe, j'espère qu'il se trompe. O'Connor a beau causer des problèmes hors de la patinoire, il est en passe de devenir l'un des meilleurs attaquants de l'équipe. Il est rapide comme l'éclair. Et Lemming est l'un de nos meilleurs défenseurs.

Sur la banquette d'en face, Jess remarque mon expression et éclate de rire.

— Oh, merde, les mecs ! La fana du hockey vient de prendre possession de Hailey. Et la fana du hockey n'aime pas, mais alors pas du tout, l'idée que Will et Chad ne jouent pas demain.

Je fusille du regard la blonde moqueuse.

— Un peu que ça me déplaît ! On a besoin de tous nos gars sur la glace si on veut remporter la Coupe !

Des cris d'approbation s'élèvent du box d'à côté, occupé par des étudiants.

Zut. Je l'ai dit plus fort que je n'en avais l'intention. Oh, misère. Je suis en train de me transformer en Blake.

Dans un gloussement rauque que je ressens jusque dans mes orteils, Matt se penche vers moi et effleure ma joue de ses lèvres.

— Ne t'en fais pas, ma douce, on survivra à un match sans le duo des Joyeux Queutards.

Ma douce. J'adore quand il m'appelle ma douce.

J'incline la tête en arrière pour soutenir son regard anthracite et, comme d'habitude, je me perds dans leur sublime immensité. Ses iris sont émaillés d'argent et, sous certains éclairages, on y voit flotter des paillettes bleu pâle. Ses yeux sont à son image, magnifiques.

Putain. Je suis follement éprise de cet homme. Notre relation n'est peut-être pas officielle, mais merde, j'éprouve officiellement des sentiments pour Matt Eriksson.

— Commandons des nachos ! s'écrie Blake en attrapant un menu au centre de la table. Je me disais... huit portions ?

— Huit ? s'écrie Jess d'une voix aiguë. On n'est que quatre !

— J'en mangerai déjà quatre, lui assure Blake. Vous n'aurez qu'à vous partager le reste. Oh, ça y est ! dit-il en claquant les doigts. Chasse-Tempête !

Je suis absorbée par le menu, alors Matt est obligé de se racler la gorge pour m'alerter.

— Je crois bien qu'il s'adresse à toi, murmure-t-il.

Je repose le menu et jette un regard à Blake.

— Maintenant, je suis Chasse-Tempête ?

Il m'observe, hilare.

— Tu pourrais. Ça te plaît davantage que Miss Météo ?

Je réfléchis pendant quelques secondes.

— Ouais, pourquoi pas ?

— Perfecto. Bref, poursuit-il, pointant son index sur moi. Tu as la télé ?

Je suis sidérée. Blake passe du coq à l'âne si vite qu'on perd le fil de la discussion.

— Bien. Tâche de regarder *Mornings with Matilda*, demain. C'est à 8 heures, il me semble.

— 9 heures, corrige Jess.

Blake pointe le doigt en l'air.

— 9 heures. Exact. N'oublie pas de regarder, Chasse-Tempête.

Je dois me mordre la lèvre pour ne pas rigoler.

— Et pour quelle raison devrais-je regarder une émission aussi ringarde ?

Ses yeux verts pétillent de malice.

— Ça, je te laisse le soin de le découvrir.

J'arque un sourcil et me tourne vers Matt.

— Crache le morceau.

Il lève les mains.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il raconte. C'est la première fois que je l'entends parler de ça. (Matt s'interrompt et comme nous sommes assis tout près l'un de l'autre, je sens sa poche vibrer. Il y plonge la main et attrape son téléphone. Puis il grimace.) Désolé, il faut que je décroche, dit-il. (Comme il le porte à son oreille, sa voix prend une inflexion sévère.) Kara. Que se passe-t-il ?

Je me raidis à mon tour. Mince, je crois bien que Jess m'a grillée, car une lueur de sympathie éclaire soudain ses yeux bruns. Bon, d'accord, l'ex-femme de Matt me met mal à l'aise. Depuis qu'on s'est croisées dans l'ascenseur le lendemain de notre escapade à la tour CN, j'ai mis un point d'honneur à ne pas me trouver chez Matt quand elle devait passer récupérer les petites. Je n'aime pas sa façon de me dévisager, comme si le seul fait que j'existe à côté de ses filles constituait un grave affront.

Mon ex, au moins, fait preuve de courtoisie quand Matt fait un saut au bureau. Jackson s'est toujours montré poli envers lui et il ne s'est jamais moqué de lui en insinuant qu'il n'était guère plus qu'une aventure.

Kara, cependant, est la mère des enfants de Matt. Je ne peux pas être grossière avec elle ni la critiquer devant lui. Je ne veux pas qu'on me reproche d'être « la nouvelle petite amie jalouse ».

— Comment ça ? (Matt a l'air exaspéré.) On s'était mis d'accord ; elles devaient rester avec moi pendant deux jours, la semaine prochaine.

J'entends la voix de Kara à l'autre bout du fil, mais je suis incapable de comprendre ce qu'elle dit. Quoi que ce soit, Matt n'est pas content. Ses oreilles sont rouges, le signe évident qu'il est fumasse.

— Kara. (Il reste calme, mais sa voix est empreinte de menace.) Tu ne peux pas modifier notre emploi du temps comme ça t'arrange. On...

Il s'arrête encore, jette un œil autour de la table comme s'il venait de se rappeler où il était. Puis il me presse l'épaule et marmonne :

— Excuse-moi. Je reviens.

Je glisse de la banquette pour le laisser passer, puis Blake, Jess et moi le regardons se diriger vers les toilettes, son portable collé à l'oreille, ses épaules raides et tendues.

— Ah, les ex ! lance Blake.

Sa remarque, destinée à détendre l'atmosphère, n'a guère l'effet escompté. Bien au contraire. Après un moment de silence gêné, Jess demande :

— Tu l'as déjà rencontrée ?

Je hoche la tête.

— Elle est... sympa.

Blake émet un grognement dubitatif.

Pensive, Jess attrape sa bière et en boit une gorgée.

— Je ne l'ai jamais vue – ils étaient séparés quand j'ai débarqué –, mais les WAGs ne profèrent guère de gentillesse à son sujet.

Je n'ai pas grand-chose de gentil à dire, moi non plus, mais je m'efforce de refréner mes pulsions.

— C'est la mère de ses enfants, dis-je, tout simplement, parvenant même à hausser les épaules avec nonchalance.

Jess continue de m'observer avec compassion. Je sais qu'elle lit en moi comme dans un livre ouvert.

Je me détourne de son regard perçant pour me concentrer sur Blake.

— Alors, ces nachos ?

Le lendemain matin, j'honore la promesse que j'ai faite à Blake et j'allume le téléviseur de la salle de pause tandis que je prépare du café. J'en suis déjà à ma troisième tasse et il n'est même pas 9 heures. C'est ce

qui arrive quand on reste éveillée très, très tard pour s'envoyer en l'air avec un hockeyeur très, très canon. J'avais les yeux chassieux et les cheveux en bataille quand je me suis extirpée du lit de Matt à 7 heures. Par chance, j'avais apporté des vêtements de rechange. J'ai donc pu me doucher et m'habiller chez lui avant de me pointer au bureau à 8 heures tapantes.

Jenny entre dans la pièce d'un pas tranquille, une tasse de voyage ainsi qu'une pile de courrier dans les mains.

— Bonjour ! dit-elle, toute joviale.

Je marmonne un « bonjour ».

— C'est qu'on est de mauvais poil, ce matin !

— Je n'ai pas beaucoup dormi, expliqué-je en me resservant du café.

Jenny arbore un immense sourire.

— Oh, non ! Pauvre chérie ! Qui a passé la nuit à se taper une bombe ! C'est terrible.

Je lui fais un doigt d'honneur tout en avalant une lampée de caféine, puis je m'assieds sur l'une des chaises disposées autour de la table.

— C'est le courrier d'aujourd'hui ou d'hier ? demandé-je en inclinant ma tasse vers la pile d'enveloppes.

— D'aujourd'hui. (Elle se dirige vers la cafetière.) Des factures, surtout, mais il y a quelques lettres pour Jackson et toi.

Je pose ma tasse pour survoler le courrier. L'une des enveloppes attire mon attention. Elle m'est adressée et un logo familier est imprimé en haut à gauche. Tiens... Elle provient de l'Association des entrepreneuses de Toronto. J'espère que je n'ai pas oublié de renouveler mon adhésion annuelle. Pour une femme d'affaires, il est très utile de faire partie d'une telle organisation, notamment pour profiter des nombreux ateliers gratuits proposés tous les mois.

Jenny poursuit son monologue dans mon dos.

— Au fait, tu as raté une sacrée requête hier soir. M. GrosPaquet s’est surpassé ! Il a commandé cent paquets de gelée. Pourquoi a-t-il besoin d’une telle quantité de gelée ?

— Peut-être qu’il organisait des combats à poil dans une piscine gonflable emplie de gelée ? dis-je distraitement en glissant un ongle sous le rabat de l’enveloppe.

— Oh, non ! T’imagines ? J’aimerais tant me transformer en mouche pour savoir ce qu’il cache dans sa baraque de pervers. (Jenny me rejoint à table et enroule ses doigts autour de sa tasse.) Qu’est-ce que c’est ?

— Je ne sais pas encore.

Je sors la feuille glissée dans l’enveloppe et la déplie. Une carte tombe du papier. Elle est de première qualité – lisse et épaisse – et l’écriture est calligraphiée. C’est une invitation pour le banquet annuel organisé par l’AET afin de récompenser l’entrepreneuse la plus méritante. Au départ, je suis décontenancée, car j’ignorais que l’AET décernait des prix.

Puis je suis abasourdie, car non seulement ils en décernent, mais... ils m’en remettent un à moi !

— J’hallucine ! (Je crie, faisant sursauter Jenny sur son siège.) Oh, punaise ! Jen ! Regarde ça !

Je pousse la lettre et le carton d’invitation vers elle. Jenny pose sa tasse et les lit avant de piailler à son tour.

— Oh, bordel ! C’est génial !

Hilares, nous exécutons une petite danse de la joie, sans nous lever de nos sièges. Évidemment, c’est le moment que choisit Jackson pour entrer dans la pièce. Il nous observe avec des yeux ronds tandis que nous poussons des cris de joie en agitant les bras dans tous les sens.

— Euh... OK... (Mon ex-mari sourit en se dirigeant vers la cafetière.) Que célébrons-nous ?

— Moi !

Je bondis de ma chaise et tapote mes poches, à la recherche de mon téléphone portable. Merde. J'ai dû le laisser dans mon bureau. Je dois absolument appeler Matt pour partager cette bonne nouvelle.

— Je reviens tout de suite ! dis-je à Jenny et Jackson. Ne changez pas de chaîne ! J'attends l'émission matinale.

Je suis certaine de laisser derrière moi deux personnes interloquées, car toutes deux me connaissent depuis longtemps et c'est bien la première fois que je témoigne de l'intérêt pour une émission de télé matinale.

Une fois dans mon bureau, j'attrape mon téléphone et je fais défiler mon répertoire jusqu'à trouver Matt. Il décroche à la quatrième sonnerie. Sa voix est pâteuse comme jamais.

— Salut, Hottie.

— Salut, Snipes. Tu es réveillé ?

Je suis incapable d'effacer mon sourire niais tandis que je fixe des yeux l'invitation que je tiens à la main. J'aurais sans doute mieux fait de la laisser dans la salle de pause pour que Jackson sache ce qui m'a mise dans tous mes états, mais Jenny pourra le lui expliquer.

— Bof. Quelqu'un m'a empêché de dormir la nuit dernière.

J'entends la tendresse dans sa voix ensommeillée.

— Réveille-toi rien qu'une minute, le supplie-je. Laisse-moi juste te faire part de ma nouvelle et ensuite, tu pourras te rendormir.

— Ta nouvelle ? (J'entends le bruissement des draps, comme s'il se redressait.) Quelle nouvelle ?

— Connais-tu l'Association des entrepreneuses de Toronto ?

Je sautille presque à présent, et ça n'a rien à voir avec les trois tasses de café que j'ai bues.

— Non, mais si tu dis qu'elle existe, je te crois sur parole, plaisante-t-il.

— Elle existe. Et c'est l'une des organisations d'entraide entre professionnelles les plus influentes de la ville. (Je sautille encore un peu.)

Et elle me décerne un prix ! J'ai été nommée Entrepreneuse innovatrice de l'année.

— Sérieusement ? La vache, Hottie ! C'est fantastique ! Félicitations !

— Merci. (Je ne peux m'empêcher de sourire.) Un grand gala aura lieu la semaine prochaine pour la cérémonie de remise des prix. Cravate noire exigée, open-bar. (Après une seconde d'hésitation, je poursuis :) C'est mercredi soir. Tu m'accompagneras ?

Matt, quant à lui, n'hésite pas.

— Un peu, mon neveu ! En plus, le timing est idéal. Je rentre de Nashville mercredi après-midi. Ça me laisse tout le temps d'enfiler mon costume de pingouin et de me préparer pour être ton cavalier.

La joie m'envahit.

— C'est une super nouvelle, Matt ! Je n'en reviens toujours pas. Dieu sait que je ne m'y attendais pas.

— Les meilleures choses dans la vie sont celles auxquelles on ne s'attend pas, dit-il avec douceur.

Je garde ces mots dans mon cœur tandis que nous nous disons au revoir, puis je regagne la salle de pause. Juste à temps, d'ailleurs, car le seuil à peine franchi, j'entends Jenny hurler en montrant du doigt le téléviseur accroché au mur.

— Il vient de mentionner Fetch ! En direct à la télé !

— Quoi ? Qui ?

Je cours rejoindre Jackson et Jenny, qui semblent tous les deux en état de choc. Sur l'écran, je suis stupéfaite de voir Blake Riley assis sur le canapé beige de la présentatrice Matilda Morgan. Il porte un costume en laine gris avec un maillot de Toronto en guise de chemise. Et soit mon imagination me joue des tours, soit Blake est vraiment en train de vanter notre entreprise.

— Des faiseurs de miracles, Matilda ! est-il en train de dire. Ma vie est devenue si simple tout d'un coup ! Tous ces trucs dont j'avais envie à

3 heures du matin, mais que j'avais la flemme d'aller acheter ? Ils s'en chargent pour moi !

La présentatrice aux cheveux platine et au visage botoxé glousse.

— Voyons, monsieur Riley, vous ne pouvez pas attiser ainsi la curiosité de nos téléspectateurs sans leur fournir un minimum de détails. De quoi un athlète professionnel a-t-il besoin à 3 heures du matin ?

Blake affiche un visage solennel.

— De tarte. J'ai toujours des fringales de tarte aux pommes, la nuit. Et je me suis déjà retrouvé à court de croquettes pour Casanova. (Il décoche un clin d'œil à Matilda.) C'est pour ça que j'utilise Fetch, désormais.

La présentatrice enchaîne sur l'enfance de Blake, mais mon cerveau est resté bloqué sur le sujet précédent.

— Blake Riley vient-il de promouvoir notre entreprise en direct à la télévision ? demande un Jackson ébaubi, verbalisant précisément mes pensées.

Je me tourne lentement vers lui.

— Je... crois bien que oui.

Pas la faute des chocolats



Matt

Assis dans le jet de l'équipe, je maudis la boîte de chocolats que je serre dans ma main.

Les chocolats ne sont, toutefois, guère responsables de ma mauvaise humeur.

J'ai encore annulé un rendez-vous avec Hailey ce soir. C'est la troisième fois ce mois-ci. L'équipe était censée regagner Toronto pour 18 heures, ce qui m'aurait laissé tout le temps de me rendre au bowling et de la séduire avec ma technique déplorable. On aurait bien rigolé.

Mais nous sommes arrivés en retard à l'aéroport de Denver et nous avons raté le décollage. Ensuite, il s'est mis à neiger sur les Rocheuses, et du fait de la visibilité réduite, l'aéroport a été fermé pour raisons de sécurité. Pour en rajouter une petite couche, l'espace aérien de Toronto est surchargé ; cela fait donc un moment que notre avion tourne en rond en attendant de pouvoir atterrir.

Tous les chocolats du monde ne suffiraient pas à compenser le fait de sortir avec un homme qui vous plante chaque fois qu'il est censé vous inviter à dîner.

Ma rumination est interrompue par un hurlement de victoire à l'autre bout de l'allée. Chad Lemming vient de battre Will O'Connor au jeu vidéo qui les obsède dernièrement.

— Dans ta face, OC ! s'écrie Blake en jetant un coup d'œil par-dessus leurs sièges. C'est mon tour, hein ?

O'Connor se lève et vient s'installer à côté de moi pour laisser sa place à Blake.

— Quoi de neuf, E ? me demande-t-il en faisant signe au steward de lui apporter à boire.

— Pas grand-chose.

Je soupire, vérifiant une fois de plus l'heure sur ma montre. Je me demande ce que fait Hailey. J'espère qu'elle m'a écouté et qu'elle est allée m'attendre chez moi comme je le lui ai proposé.

Sauf que... Rah ! Attendre. C'est précisément ce que mon ex détestait, comme elle me l'a fréquemment répété la dernière année de notre mariage.

O'Connor accepte le soda allégé que lui tend le steward avant de me jager du regard.

— Quelque chose te tracasse ?

Ouais. Mais je ne vais sûrement pas me morfondre devant ce blanc-bec.

— Lemming et toi, vous vous êtes battus l'autre jour, lui fais-je remarquer pour changer de sujet. Vous vous êtes réconciliés ?

— Un simple malentendu, répond O'Connor en s'étirant la nuque.

Je ricane.

— Lemming s'est mépris sur ton intention de draguer sa conquête ?

— Absolument. (O'Connor plisse les yeux.) J'ai ramené cette fille chez elle et je l'ai accompagnée jusqu'à sa porte. Où l'attendaient ses parents.

— Ses parents ?

Seigneur.

— Ouais. Elle était mineure et mentait sur son âge. J'ai vu son vrai permis de conduire quand elle a présenté sa fausse carte d'identité au

barman. Et elle n’y allait pas de main morte.

— Merde.

— Exactement. C’était une lycéenne, c’est pas cool. J’aime m’amuser, mais avec des adultes consentants uniquement.

— Quelle histoire ! J’aurai pris ma retraite quand mes filles commenceront à fréquenter des garçons. Mais je compte bien continuer la muscu ! La première fois qu’un minet sonnera à ma porte pour inviter l’une des jumelles à sortir, je lui demanderai de m’observer pendant que je soulève trois cents kilos. Juste pour qu’il sache à qui il a affaire.

O’Connor rit.

— Alors, c’est réglé entre Lemming et toi ?

— Ouais. (Son sourire s’estompe.) Je lui ai dit qu’il devait se montrer plus prudent. Et je lui ai promis d’être le meilleur pote de drague au monde la prochaine fois qu’on fera la tournée des bars. Aussi balèze que dans *Top Gun*.

— Ah.

Je suis quelque peu stupéfié par cette soudaine explosion d’humanité de la part de notre trouduc en chef. Mais ça fait plaisir de découvrir qu’il a un cœur sous cette carapace de fanfaron. Mon téléphone vibre. La connexion Wi-Fi du jet doit être revenue.

— Pardon, dis-je à O’Connor. Je vais devoir me confondre en excuses à cause du retard monstre qu’on a pris.

O’Connor arque les sourcils et je me prépare à entendre un nouveau couplet ruisselant de cynisme sur les relations sentimentales, mais il s’abstient de tout commentaire. Il se contente de poser la tête contre l’appui-tête et de fermer les yeux.

Je déverrouille mon téléphone pour lire le message que je viens de recevoir. Il est de Hailey. C’est une réponse au texto que je lui ai envoyé un peu plus haut pour lui expliquer pourquoi je devais décommander notre rendez-vous.

Hailey : Ne t'en fais pas pour ça. J'ai mis ces quelques heures à profit pour rattraper mon retard au boulot.

Je suis sûr que c'est vrai. C'est juste que, un de ces soirs, elle lèvera le nez de son ordinateur et réalisera qu'elle s'amuserait bien plus si elle sortait avec un homme qu'elle peut voir davantage que deux nuits par semaine.

Matt : Et maintenant ? Tu es chez moi ?

La réponse met une seconde à arriver. Une photo emplit mon écran. Elle montre les pieds nus de Hailey croisés sur ma couette. Ses orteils sont vernis en rose, et sans surprise, la truffe de Rufus est posée sur sa cheville.

Matt : Une fois de plus, je suis jaloux de mon chien. Il n'est pas censé monter sur le lit, d'ailleurs.

Hailey : Il me tient compagnie.

Ouille.

Matt : Il me tarde de prendre sa place.

Hailey : ☺ Tu n'es pas obligé de dormir sur ma cheville, cela dit. Tu as le droit d'utiliser l'oreiller.

Matt : Tu sais ce qui serait amusant ?

Hailey : Trois victoires d'affilée cette semaine ? Au fait, bravo pour ta vitesse de course hier soir. T'étais rapide comme l'éclair.

Matt : Merci. Tu sais ce qui serait également amusant ? Si je te trouvais nue dans mon lit en rentrant.

Aucune réponse pendant plusieurs minutes.

Hailey : Rufus a été relogé dans son panier du salon. Et je me suis mise un peu plus à l'aise.

Je me sens soudain à l'étroit dans mon pantalon.

Matt : À l'aise comment ?

Une photo s'affiche sur l'écran. C'est un cliché des seins nus de Hailey. Elle est prise de profil, ce qui met en valeur ses mamelons rose tendre. Bonté divine. Hottie m'a envoyé un sexto ! Elle qui est si timide, d'habitude ! Tandis que je regarde la photographie, je sens mon sexe durcir rien qu'en imaginant poser ma bouche sur cette poitrine divine.

Matt : C'est la plus belle vue qu'il m'ait été donné de contempler depuis longtemps. Il me tarde de couvrir ton corps de baisers.

Hailey : Il fait très chaud ici, tout à coup.

Elle m'envoie quelques émoticônes représentant des flammes et je souris comme un idiot devant mon téléphone. Hailey est mignonne et sexy, et elle m'excite au plus haut point.

Matt : J'adore lécher tes seins. Ça te fait tellement mouiller. Je ferai courir ma langue sur tes tétons, ma belle. Exactement comme tu aimes.

Hailey : Waouh. Il n'existe pas d'émoticônes pour exprimer ce que je ressens à cet instant. Pense : chutes du Niagara.

Matt : Pose ta main sur ton sein. Caresse ton mamelon.

Assis sur mon fauteuil, j'imagine la scène et ça m'émoustille de plus en plus. Une minute plus tard, je reçois une nouvelle photo de ma belle, et cette fois, elle pince entre ses doigts son alléchant petit téton. *Seigneur, prends pitié !* Je regarde autour de moi pour m'assurer que personne ne me voit faire. Les gars assis derrière moi sont en train de dormir. Dans la

rangée voisine, Blake et Lemming sont vissés devant l'ordinateur portable, absorbés par leur baston virtuelle. Quant à Will O'Connor, assis à côté de moi, il s'est assoupi.

Parfait.

Je détache discrètement ma ceinture. Puis je serre d'une main l'étoffe de mon pantalon pour faire ressortir la bosse, déjà bien visible, au niveau de mon entrejambe. De l'autre main, je m'empresse de prendre une photo.

Cinq secondes plus tard, j'ai appuyé sur « envoi », attaché ma ceinture et posé un magazine sur mes cuisses pour dissimuler mon érection. Le téléchargement de l'image dure un certain temps.

— Mec, tu viens de prendre ta bite en photo ?

— Pas du tout ! protesté-je, avant de remarquer l'air chafouin de Will O'Connor. (*Fait chier.*) J'allais juste...

Le sourire de mon coéquipier s'élargit.

— Voilà qui ne manquera pas d'amuser les gars.

— Oh, Seigneur. Combien me coûtera ton silence ? Je te paie une bière.

— Oublie la bière. (Il a une autre idée de chantage, que je n'ai pas vu venir.) Dis à l'entraîneur que je bosse dur mon sprint. Il n'arrête pas de critiquer ma façon de patiner.

— On a tous besoin de retravailler notre technique à un moment ou à un autre. On acquiert vite de mauvais réflexes.

Et il n'y a rien de honteux à ça. Mais un jeune surdoué comme O'Connor est sans doute du genre à estimer qu'il n'a pas besoin de s'exercer plus que de coutume.

Sans surprise, il grimace.

— Hé, OC ! crie Lemming de l'autre côté de l'allée. À ton tour, vieux ! Will prend son soda et change à nouveau de place.

Dès que je suis seul, je rallume mon téléphone. J'ai encore reçu un message.

Hailey : J'en connais un qui se languit de moi.

Matt : Comme si cela faisait le moindre doute.

J'espère bien qu'elle en est convaincue ! Kara semblait toujours en douter. Et Hailey me manque terriblement.

Matt : Je t'en prie, dis-moi que tu es complètement nue dans mon lit.

Hailey : Tu veux une preuve ?

Matt : Si je veux une preuve ? Le pape porte-t-il de drôles de coiffes ? Le hockey est-il le meilleur sport au monde ? ☺

Une minute plus tard, ma preuve arrive, et c'est la meilleure de toutes. Il s'agit d'une photo en noir et blanc de la main de Hailey, glissée entre ses cuisses, dissimulant son sexe.

Matt : Tu me tues, Hottie. Je vais bander pendant tout le reste du trajet, mais ça en vaut carrément la peine.

Hailey : J'ai accompli ma mission.

Matt : Je suis content que ces clichés ne montrent pas ton visage, trésor. Ça m'évite de devoir les effacer au cas où j'égarerais mon téléphone. Cette photo, d'ailleurs, est particulièrement réussie.

Hailey : Et moi, alors ? Je n'ai pas droit à une photo de ton corps musclé sans tête ? Je prends de gros risques, tout de même. Ce qui m'arrive de plus en plus depuis que je t'ai rencontré. Je n'avais encore jamais pris de photo de moi toute nue. Tout comme je ne l'avais jamais fait sur le plan de travail de la cuisine. Alors je te remercie. Grâce à toi, j'ai pu rayer ça de ma liste.

Matt : Je t'ai dit que tu me mettais au supplice ? Et j'adore ça. Je te remercie de prendre ces risques pour moi et de bousculer tes habitudes. Je

suis honoré d'être l'homme qui t'incite à redoubler d'audace.

C'est on ne peut plus vrai. Et quand Hailey se confie à moi de la sorte – comme si j'importais à ses yeux –, j'arrive à me dire, l'espace de quelques minutes, que je ne suis pas le pire petit ami au monde.

Naturellement, la liaison Wi-Fi est interrompue en plein milieu de cet échange aussi sincère que chaud bouillant. Je ne reçois pas d'autres messages de Hailey, et tous mes coéquipiers sont en train de pester contre la perte de connexion.

Nous finissons par atterrir à Toronto. Comme j'ai passé la dernière heure à imaginer toutes les choses que je voulais faire avec ma Hailey toute nue, je suis dur comme la pierre quand je quitte l'avion. Les bagages mettent toujours une dizaine de minutes à arriver sur le tapis roulant, alors je range les chocolats dans ma valise cabine et vais me brosser les dents dans les toilettes du terminal.

Wes et O'Connor sont en train de discuter devant les lavabos, alors je m'enferme dans une cabine. J'ouvre ma braguette et je sors mon téléphone. Hottie a raison ; par souci d'équité, je dois lui rendre la pareille. J'empoigne la base de mon sexe douloureux et cadre l'image. Rien ne pourrait mieux exprimer combien il me tarde de pousser la porte de mon appartement d'ici une heure. Je prends la photo.

Et le flash m'aveugle.

Merde. Peut-être que personne n'a remarqué.

Je range mon téléphone et remonte ma fermeture Éclair. Puis je tire la chasse d'eau, l'air de rien.

— T'as pris une photo de ta bite ? me demande O'Connor dès que je sors des toilettes.

— Non.

Je me dirige vers les lavabos et me lave les mains.

— Alors pourquoi le flash s'est allumé ? s'enquiert Wes, amusé.

— Aucune idée.

Blake Riley sort d'une cabine.

— Comment on appelle un selfie de bite ? demande-t-il, l'air sincèrement préoccupé par la question. Belfie, ça sonne bizarre.

— Amusez-vous bien, les filles, grommelé-je en mettant les voiles.

Leurs éclats de rire me suivent au-delà de la porte.

Une heure plus tard, je compose le code de mon système de sécurité. Je pose ma valise dans l'entrée avant de bondir de frayeur en discernant une ombre inhabituelle dans le couloir plongé dans l'obscurité.

Par chance, je comprends ce que c'est avant de faire une crise cardiaque.

Un portemanteau. Seule la veste de Hailey y est suspendue. Je ris tout bas dans la pénombre. Elle m'a acheté un portemanteau, car je suis visiblement trop bête pour en dégouter un tout seul.

Dieu que j'aime cette femme !

D'ordinaire, qu'une telle pensée surgisse dans mon esprit sans crier gare me ferait paniquer. Cette fois, je n'ai pas le temps de m'en inquiéter. Je jette ma veste sur le nouveau portemanteau et me déchausse. Puis je file en direction de la chambre, éclairée par la lueur chaude d'une lampe de chevet. Rufus lève le nez de son panier lorsque je passe à côté de lui, mais je suis pressé.

Je trouve Hottie endormie dans mon lit, étendue à plat ventre, au milieu du matelas.

Zut. Tant pis.

Je me brosse les dents. Le sexe n'étant plus d'actualité, mon corps se relâche. Je bâille en m'essuyant le visage. Après avoir posé mon costume, ma chemise et ma cravate sur le fauteuil, je me glisse sous la couverture et j'attire Hailey dans mes bras. Son corps est souple et chaud, et je savoure cet instant d'intimité. Elle pousse un gémissement rauque évoquant le ronronnement d'un chat. Il n'en faut pas plus pour réveiller ma queue. Les

membres de Hailey sont lourds. Je ne vais pas la harceler pour qu'on couche ensemble si elle est épuisée après une longue journée.

Pourtant, elle plaque son dos contre mon torse en soupirant profondément. *Mmm*. Je fais basculer mon bassin et j'appuie mon sexe contre ses fesses parfaites. En réaction, elle bouge les jambes, sa peau laiteuse cherchant le contact de la mienne. Mes lèvres se posent sur sa nuque et je parsème de baisers sa peau satinée. Cette femme m'attendait dans mon lit. J'entends mon cœur qui palpite. *Merci. Merci. Merci.*

J'essaie de la tourner, mais elle résiste et secoue la tête.

— Tu veux que je te prenne comme ça ? lui demandé-je d'une voix rocailleuse.

Elle se frotte contre moi en guise de réponse.

— Dis-le, trésor.

Je veux simplement m'assurer qu'elle est éveillée et complètement partante.

— C'est dur pour moi, murmure-t-elle en caressant mon mollet de l'arc de son pied.

Il n'y a pas que ça qui est dur... Bon sang, j'ai tellement envie d'elle.

— Tu veux dire que ça t'est difficile de prononcer ces mots à haute voix ?

Elle hoche la tête. J'ai la preuve qu'elle est bien réveillée.

— Ça te met mal à l'aise ?

— J'adore quand c'est toi qui le dis.

Je souris dans l'obscurité.

— Dans ce cas... (Je soulève son genou et glisse mon sexe entre ses cuisses, me contentant d'effleurer sa petite chatte pour l'aguicher. Nous gémissons en chœur, car elle est déjà mouillée.) Dis-moi ce que tu veux et je te le donnerai.

Je titille la pointe de son sein du bout des doigts pour appuyer mon propos.

Elle gémit.

— Baise-moi, Matt. Maintenant. Tu as entraîné, demain matin, et je dois me lever tôt. En plus, tu m'as envoyé cette photo de ta bite, sale petit allumeur.

— On dit « belfie », murmuré-je en frottant mon gland contre son clitoris.

— Prends-moi, je te dis, m'ordonne-t-elle d'une voix plaintive.

Je ne suis pas stupide, je ne lui fais pas répéter. Je soulève un peu plus son genou et la pénètre d'une poussée. Elle retient son souffle tandis que je m'enfonce dans sa chaleur. Et quand elle m'enserme entre ses muscles intimes, je halète, moi aussi. Nous avons évoqué la semaine dernière les différents moyens de contraception ainsi que notre état de santé actuel, mais c'est la première fois que nous couchons ensemble depuis cette brève discussion. Et c'est le paradis. Je gémis en entamant mon va-et-vient. Elle s'agrippe à la couverture et s'arc-boute contre moi. Nous trouvons notre rythme et je glisse mon bras sur sa hanche afin de pouvoir la caresser en même temps. Mes doigts effleurent sa chair pantelante et elle gémit mon prénom.

Merde, je ne tiendrai pas longtemps. Quelle sensation exquise ! Mes coups de reins se font plus enfiévrés, plus rapides, et au bout d'une minute à peine, je sens les prémices de l'orgasme secouer mon corps.

— Merde, bébé. Je vais jouir.

Elle serre ses jambes et tourne son visage vers le mien. Nos langues se touchent pour la première fois de la semaine tandis que je déverse ma semence en elle dans un cri rauque et étouffé tel l'homme désespéré que je suis. Hailey frissonne dans mes bras, les muscles de son vagin se contractant autour de mon sexe comme elle se laisse happer à son tour par ce tourbillon de volupté.

Une minute plus tard, elle se tourne et s'écroule contre mon torse. Nous sommes tous les deux hors d'haleine. Comme deux sprinters. C'est

ce qu'on est, ce soir. Je pense même avoir battu un record de vitesse en matière de sexe. Le taxi qui m'a ramené de l'aéroport n'a pas encore dû quitter Yorkville.

Je me mets à rire, ce qui fait tressauter Hailey sur mon torse.

— Qu'est-ce qui est si drôle ? s'enquiert-elle d'une voix à peine intelligible.

— Nous. Et le coup le plus rapide jamais tiré.

— Excellente vitesse de course, dit-elle contre mes pectoraux. Ta bite va aussi vite que tes pieds.

Je ris encore. Je suis lessivé, mais heureux.

— Je suis désolé qu'on ne se soit pas plus parlé cette semaine. Ça n'a aucun rapport avec l'intérêt que je te porte. J'espère que tu le sais.

— Ce n'est pas comme si j'étais restée sur le canapé à regarder des rediffusions des matchs, bébé. J'ai bossé douze heures par jour. Tu es déjà allé aux chutes du Niagara ?

— Mmm ?

Je pique du nez et le brusque changement de sujet m'a perturbé.

— J'oublie toujours que tu n'es pas du coin. Elles sont vraiment impressionnantes. Je suis sûre que tu n'as jamais vu d'aussi grosses cascades. Eh bien, elles sont à l'image du boulot qu'on a depuis que Blake a parlé de Fetch à la télé. Je n'en reviens toujours pas. (Sa voix s'éloigne de plus en plus.) Matt ? Chéri ?

Et le sommeil s'empare de moi.

Hailey

Matt est en Californie à présent. Le petit coup rapide de la semaine dernière a été l'un des rares moments que nous avons passés ensemble. Je suis allée le voir jouer avec Jenny, nous étions assises au rang D, aux places qui lui sont attitrées. Mais j'étais d'astreinte, et quand deux de nos employés ont téléphoné pour se faire porter pâle, j'ai dû assurer la garde de nuit pour la première fois depuis des mois.

Demain, l'équipe joue contre San Jose, c'est pourquoi ils sont déjà en Californie. Ils dînent tôt dans quelque endroit magnifique. Matt vient de m'envoyer une photo de Wesley et lui en train de se goinfrer de crevettes arrosées de vins locaux dans un restaurant en bord de mer.

Quant à moi, je passe la soirée en compagnie de... données. De milliers de données. Au lieu des crevettes, j'ai des barres de céréales. Au lieu du vin, j'ai... de l'eau. Je ne peux même pas boire du café, car j'ai atteint ma limite de caféine il y a plusieurs heures déjà.

On est loin du glamour, mais je ne suis pas amère. J'adore les données. Vraiment. Elles sont infiniment intéressantes et elles ne vous plantent pas alors que vous aviez réservé pour dîner au restaurant. Elles ne vous murmurent pas des paroles indécentes à l'oreille quand vous parlez au téléphone, pour brusquement raccrocher quand le jet de location est sur le point de décoller.

Bon, d'accord. Peut-être que je suis un tout petit peu amère. Mais je ne reproche rien à Matt.

Si je devais en vouloir à quelqu'un, ce serait à Jackson, qui me fait bosser douze heures par jour. On carbure déjà à plein régime, mais il refuse de laisser tomber cette idée loufoque d'expansion. Il m'a fait tout un laïus pour m'expliquer que le bien nous passerait sous le nez si on n'agissait pas très vite. On aurait dit un publiereportage ! On aurait dit son père, bon sang !

Malheureusement, j'ai énoncé cette opinion à voix haute deux heures plus tôt et ça ne s'est pas très bien passé.

— Qu'est-ce qui presse ? ai-je demandé à mon ex quand il est entré dans mon bureau pour savoir ce que je pensais de son idée.

Au cas où j'aurais changé d'avis depuis la dernière fois.

Jackson a commencé à se masser la nuque, comme si elle le faisait souffrir.

— Il veut qu'on obtienne l'emplacement, c'est tout.

— Jax ? Est-ce que ton père possède l'immeuble en question ? me suis-je enquis avec prudence.

Il s'est rembruni davantage.

— Ouais. Mais ça n'a aucun rapport. Il possède également celui-ci, a-t-il répliqué en ouvrant grand les bras pour montrer nos locaux actuels.

— Oui, mais celui-ci ne coûte pas cher, lui ai-je fait remarquer. Pourquoi est-il aussi impatient de nous faire déménager dans ces bureaux hors de prix ?

Je me méfie de cet homme. Et pire, je ne fais pas confiance à Jackson pour tenir tête à son père.

— Il ne pourra pas le garder pour nous éternellement. C'est tout.

J'ai observé Jackson comme je le fais depuis que nous sommes gamins. Il continuait de se malaxer la nuque et passait sa main dans ses cheveux. Il semblait nerveux et n'arrêtait pas de gigoter.

— Je te donnerai ma réponse d’ici mardi, lui ai-je promis. On a encore du pain sur la planche.

Cette réponse l’a satisfait. Ou peut-être pas, mais en tout cas, il m’a fichu la paix.

À présent, il est 21 heures et je croule sous les données, m’efforçant de trouver une solution quant à l’avenir de ma boîte. Bon nombre d’entreprises se sont brûlé les ailes en voulant s’agrandir trop vite. Je ne veux pas que cela arrive à Fetch, que je chéris. Même si une infime part de moi-même – celle qui est assise dans son bureau, seule et pitoyable, un vendredi soir – est tentée d’accepter les cinq cent mille dollars de M. Emery et de s’en aller. De laisser Jackson foncer droit dans le mur et démolir l’entreprise.

Non. Cette idée m’emplit d’effroi. C’est une solution pour les gens qui n’en ont rien à cirer. Ce qui n’est pas mon cas. Je tiens à Fetch. Et à Jax.

Alors, je reste assise là, à remplir mon tableur, cellule après cellule. J’ai d’abord établi une carte de densité de la population par localisation. Puis je me suis rendu compte que je devais en savoir plus sur nos meilleurs clients avant de pouvoir me prononcer sur notre agrandissement. Fetch existe depuis quatre ans à présent et notre fichier clientèle constitue un trésor de données. Puisque les trois quarts de nos revenus proviennent d’un tiers de nos utilisateurs actifs, ce sont ceux-là qu’il me faut comprendre.

Malheureusement, le procédé s’avère fastidieux. J’ai passé les dernières heures à ouvrir des fichiers clients et à les étiqueter avec divers mots-clés. Certains utilisent Fetch pour leurs besoins professionnels (livraison de documents, fournitures de bureau, divertissement des clients). Ensuite, nous avons la catégorie « Mamans Débordées » (couches, nourriture bio), et enfin les « Joyeux Célibataires » (sélection et livraison de vins, traiteur et achat de cadeaux).

Quelqu'un doit bien penser à toutes ces choses, et ce soir, cette personne, c'est moi.

J'ai commencé par le début de l'alphabet et j'en suis à la lettre E. Je souris en cliquant sur « Eriksson » avant de m'apercevoir que le compte n'appartient pas à Matt. C'est celui de Kara. Cela ne me surprend guère, à vrai dire. Il m'a déjà dit qu'il avait appris l'existence de Fetch grâce à sa femme, pour qui nos services étaient devenus indispensables quand les jumelles étaient plus petites.

Ça me fait bizarre de vérifier ses factures, mais j'ai un boulot à terminer et ça ne prendra pas longtemps.

Je parcours rapidement la longue liste de ses requêtes et constate qu'elle entre dans la catégorie « Mamans Débordées ». Elle s'est fait livrer des montagnes de couches les premiers jours. L'étiquette « Services de Conciergerie » figure également sur sa fiche, car elle a demandé qu'une table soit réservée pour le déjeuner tous les vendredis, au nom du Dr Daniel Bryant. Une réservation hebdomadaire, au même horaire, qu'il pleuve ou qu'il vente. Le choix du restaurant varie, mais la régularité du rendez-vous est admirable. Elle déjeune avec le Dr Daniel Bryant tous les vendredis depuis... je descends encore... deux ans.

Bien. Kara a manifestement trouvé ce qu'elle cherchait : la stabilité. Elle détestait que Matt voyage autant. Elle détestait le mode de vie associé au hockey. Ce qu'elle voulait, c'était un dentiste avec qui déjeuner le même jour, à la même heure. Et elle l'a obtenu.

Je ferme ce compte après l'avoir étiqueté et je poursuis. Le suivant est celui de Matt. Je n'ai pas besoin d'étudier ses requêtes, car je les connais déjà. Le cataloguer, toutefois, n'est pas une mince affaire. Il n'entre dans aucune de mes catégories. Je fais défiler la liste, me demandant où le classer. Les premières factures remontent à dix-huit mois, mais je ne m'autorise pas à ressortir nos anciens échanges, car je passerais la nuit à les relire et à me languir de lui.

Dix-huit mois plus tôt, juste après sa séparation. Je connais la date, car à cette époque, Matt et moi menions des vies parallèles sans le savoir. Nos moitiés ont demandé le divorce à seulement deux semaines d'intervalle.

Soudain, un frisson parcourt ma nuque et mes bras. Le mariage de Matt a pris fin il y a un an et demi. Sa femme déjeune avec Dan le Dentiste tous les vendredis depuis deux ans.

Le cœur battant la chamade, je rouvre le compte de Kara. C'est là, sous mes yeux. Il y a deux ans, au mois de décembre, elle a soumis à Fetch sa première requête de réservation pour un déjeuner à Sassafras. Une table pour deux. Au nom du Dr Daniel Bryant.

Je dois me tromper. Peut-être que ce Daniel n'est pas son petit ami. Peut-être que c'est son père.

Qui dîne avec son père dans un restaurant chic une fois par semaine ? J'effectue une rapide recherche sur Google. Le résultat apparaît immédiatement : Daniel Bryant, dentiste pédiatrique. Sur son site Internet, on peut voir une photo de lui portant une blouse blanche avec des oursons imprimés dessus. Je consulte les horaires du cabinet.

Il n'ouvre pas avant 15 heures le vendredi. Ça laisse tout le temps pour déjeuner et tirer un coup rapide.

Merde alors.

Toujours dans mes pensées



Hailey

— C'est pas vrai ! Elle le trompait ? T'es sérieuse ?

Le cri scandalisé de Jenny me fait grimacer. Nous sommes dans ma chambre. Elle était étendue sur mon lit avant que je ne lâche la bombe. À présent, elle est assise, le dos droit comme un I, les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte.

Jenny ne vient pas souvent à la maison, mais elle est là ce soir pour me coiffer et me maquiller. Je dois être à l'hôtel dans une heure. En temps normal, je n'accorde pas autant d'importance à mon apparence, mais ce soir, on me décerne un prix. C'est du lourd. Et je veux être à la hauteur.

Nous ne sommes pas encore passées à l'étape préparation, cela dit. Ma récente découverte pèse sur mon esprit, et j'ai fini par céder et tout raconter à Jenny, étant donné que je ne peux pas en parler à Matt. Toutefois, bien que je vienne d'exposer les faits et que Jenny soit parvenue à la même conclusion que moi, je ne peux m'empêcher de me faire l'avocat du diable.

— Pas forcément, dis-je. Peut-être qu'elle retrouvait ce type pour un déjeuner amical.

Cela ne convainc guère mon amie.

— Mais ils sont ensemble aujourd'hui, non ? L'ex et le dentiste ?
J'opine du chef.

— Alors ils ne sont pas amis. Et ils ne l'étaient pas non plus à l'époque.

Elle s'affale sur mes coussins et croise les bras.

— On ne peut pas exclure qu'ils l'étaient.

— Arrête tes conneries. Même s'ils ne couchaient pas – encore – ensemble, ils entretenaient une liaison. Une liaison sentimentale. Allons, Hailey ! Une femme mariée ne déjeune pas avec le même homme pendant six mois si elle n'éprouve rien pour lui.

Je partage l'avis de Jenny, mais l'idée que Kara ait trompé Matt me fait horreur. J'ignore pourquoi, mais je veux lui laisser le bénéfice du doute, même si elle est incapable de faire preuve de la même courtoisie à mon égard. Dès notre rencontre, Kara est partie du principe que je n'étais qu'une fille de passage dans la vie de Matt. Une aventure sans lendemain. Cela fait plusieurs mois à présent que Matt et moi sortons ensemble, mais cette femme continue de me prendre de haut chaque fois qu'elle me voit. Alors, oui, Kara est une garce. Mais si elle fréquentait un dentiste dans le dos de Matt alors qu'ils étaient encore mariés, elle est encore pire que ça. Elle est cruelle.

— Tu vas lui dire ?

Jenny pose la question qui me taraude depuis des jours. J'ai parlé à Matt plusieurs fois cette semaine, sans jamais mentionner que son ex-femme était, d'après moi, une grosse pétasse infidèle. Il n'existe pas de bonne façon d'annoncer une telle nouvelle. *Ouais, toi aussi, tu me manques. J'ai hâte d'arracher tes vêtements. Au fait, ton ex te trompait. Bon match !*

— Je n'en sais rien. D'un côté, j'estime qu'il mérite d'être au courant. Mais de l'autre, je ne veux pas le blesser inutilement en lui faisant une telle révélation. Ils sont déjà divorcés, alors à l'évidence, leur mariage ne fonctionnait pas. À quoi ça servirait de lui dire la vérité si ce n'est à le faire souffrir ?

Jenny me décoche un sourire diabolique.

— Ça le pousserait à détester l'autre pouffe.

— Exactement. Mais il s'agit de la mère de ses enfants. Ai-je le droit de créer une telle rupture entre eux ?

Jenny me regarde avec sidération.

— Elle existe déjà ! Et c'est elle qui en est responsable.

— Oui, mais... (Une idée me traverse l'esprit.) Peut-être qu'il savait, Jenny. C'est embarrassant, hein ? Peut-être qu'il est au courant, mais qu'il ne m'a rien dit. Pour que ça reste entre eux.

Jenny s'allonge complètement sur le lit.

— Chais pas. Tu dis qu'il se reproche leur divorce. S'en voudrait-il s'il savait ?

Bonne question. Je sais que Matt s'impute l'échec de son mariage, comme l'indiquent ses remarques occasionnelles sur le fait d'être un nul et un mauvais mari. Mais il n'a jamais trompé sa femme. Et si l'adultère de Kara est avéré, alors peut-être que toutes les raisons qu'elle a invoquées en demandant le divorce n'étaient qu'un moyen pour excuser ses propres actes sordides.

— Ou alors... Elle voulait le quitter, mais n'avait pas envie de passer pour la méchante, suggère Jenny, donnant voix aux soupçons que je nourris en mon for intérieur. Alors, elle a accusé son emploi du temps, sa carrière de hockeyeur et tout le reste pour faire croire que c'est ce qui a brisé leur mariage. Ainsi, elle n'avait pas à assumer la responsabilité de ses actes.

— Peut-être. Mais de toute façon, ça ne me regarde pas, si ?

— Évidemment que ça te regarde, Hailey ! Elle s'est servie de ta boîte pour tromper son mari.

Je me frotte la joue tandis que mes certitudes vacillent. Mince. Elle a raison. Kara a utilisé Fetch pour effectuer ses réservations. Si Matt était du genre à pointer ses factures, il aurait vu « Fetch » sur ses relevés de

comptes bancaires et pas le nom du restaurant où Kara déjeunait avec son amant dentiste.

— Oh, non. (Je commence à me masser les tempes.) Je viens de penser à un truc.

Jenny m'observe d'un œil circonspect.

— À quoi ?

— Est-ce qu'on facilite l'adultère ?

S'écoule une seconde de silence. Puis elle éclate de rire.

— Pardon... Quoi ?

— Fetch est le paradis des gens infidèles, expliqué-je dans un gémissement de tristesse. Tu veux offrir de la lingerie affriolante à ta maîtresse ? Utilise Fetch, comme ça, bobonne ne verra pas lingeriesexy.com sur ton relevé bancaire ! En plus, nous donnons à nos clients la possibilité de rester complètement anonymes. Sommes-nous complices d'immoralité ?

Jenny lève les yeux au ciel.

— On ne va pas entrer dans un débat sur la moralité maintenant. Ce sont des adultes. S'ils veulent utiliser un service de livraison pour mener leur double vie, qu'ils le fassent. De plus, il existe plein de façons de dissimuler des factures louches. (Elle éclate à nouveau de rire.) On ne facilite pas l'adultère, banane !

J'ôte mes mains de mon front et les essuie sur mon pantalon de yoga. Mes paumes sont moites, bizarrement.

— Bref, revenons-en à Matt, dit Jenny. Vous sortez ensemble. Tu ne penses pas qu'il a le droit de connaître la vérité ?

— Si. Non. Seigneur, je n'en sais rien ! Je ne veux pas lui faire de la peine. Et même s'il a tourné la page, je sais que cette nouvelle le fera souffrir quand même.

Un gémissement m'échappe. Voilà pourquoi je n'aime pas qu'on me confie des secrets. Ce sont des fardeaux trop lourds à porter.

Et pourtant, je ne pense pas pouvoir le cacher à Matt.

Je suis en train de tomber amoureuse de lui. Je n'ai pensé qu'à lui toute la semaine. Les textos coquins et les coups de fil hâtifs que nous avons échangés n'ont pas comblé mon manque. Loin de là. Heureusement, ce soir, je serai dans ses bras. Il portera son smoking sexy et me sourira dans l'auditoire quand je me lèverai pour recevoir mon prix. Nous dégusterons des hors-d'œuvre ensemble, nous les faisant goûter mutuellement, et nous danserons langoureusement. Puis, si j'ai de la chance, nous nous éclipserons pour faire l'amour quelque part dans l'hôtel. D'après Jess, la mode est aux câlins dans les vestiaires. Ça pourrait être marrant de s'envoyer en l'air dans un vestiaire... Ni vu ni connu...

— Euh, s'il te plaît, ne me dis pas que tu es train de fantasmer sur l'ex. T'as viré ta cuti ou bien ?

Je lève la tête, étonnée.

— Hein ?

Jenny ricane.

— T'es toute rouge, comme chaque fois que tu penses au sexe. Mais on parlait de l'ex adultère, alors...

C'est à mon tour d'arborer une mine incrédule.

— Euh... non... Mon cerveau a décidé que je pouvais cesser de cogiter sur cet effroyable sujet. (Je marque une pause, sentant mes joues chauffer.) J'ai hâte de voir Matt ce soir.

Jenny ne dit rien pendant un moment, un sourire étirant doucement ses lèvres.

— Waouh. Tu en pinces vraiment pour lui, hein ?

Mes joues me brûlent à présent.

— Énormément.

— Le fer à boucler est prêt ! s'écrie-t-elle soudain. Assieds-toi. (Elle me traîne jusqu'à la chaise qu'elle a disposée devant le miroir mural de

ma chambre.) Et développe un peu pendant que je te transforme en reine de beauté.

— Il n’y a rien à développer, dis-je en haussant les épaules. Il me plaît.

Jenny attrape une poignée de pinces dans la commode et commence à séparer mes cheveux en plusieurs mèches. Puis elle en prend une entre ses doigts et l’enroule autour du fer chaud. Ça fume un peu et je prie pour qu’elle ne me crame pas les cheveux. Je n’ai jamais vu Jenny coiffer quelqu’un, maintenant que j’y pense. Mais ses longues boucles sont toujours parfaites, alors j’ai bon espoir qu’elle sait ce qu’elle fait.

— Il te plaît, répète-t-elle. Quoi d’autre ?

— Je ne comprends pas la question.

Nos regards se croisent dans le miroir et nous éclatons de rire.

— Tu es la pire des copines ! Je veux des détails, Hailey ! Est-ce que le sexe est toujours aussi dément après trois mois ? Avez-vous déjà évoqué le mariage ?

— Le mariage ? m’écricrié-je d’une voix stridente. Il n’a pas encore parlé de moi comme étant sa copine !

— Vraiment ?

Elle grimace. Elle tire sur le fer à boucler et une parfaite volute de cheveux bruns rebondit sur mon épaule. Elle passe à la mèche suivante, fronçant un peu plus les sourcils.

— Tu crois que c’est juste une aventure pour lui ?

— Je ne crois pas. Mais ne me demande pas ce que c’est, car je n’en suis pas sûre moi-même. (Je soupire.) Tout ce que je sais, c’est que je comprends, à présent.

— Tu comprends quoi ?

— La passion.

Autant être franche.

Jenny glousse et s’attaque à une autre mèche. Dans le miroir, je vois des boucles souples ondoyer sur mes épaules. Avec ma frange, ça me

donne un air de Louise Brooks. J'aime bien.

— Je suis sérieuse. Avant, ça me passait vraiment au-dessus. Je pensais que ce qu'il y avait entre Jax et moi était la norme : un petit missionnaire deux fois par semaine, des « je t'aime » plutôt que des « baise-moi », pas d'orgasme la plupart du temps... (Je hausse les épaules.) C'est différent avec Matt. Je te jure. J'ai envie de lui tout le temps. J'aimerais le transporter dans ma poche pour pouvoir l'en sortir dès que je me surprends à fantasmer sur lui.

Jenny renverse la tête en arrière et hurle de rire.

— Et moi donc ! Mais tu ne travaillerais plus si tu avais un Matt de poche.

— Le travail, c'est surfait.

Tandis que Jenny finit de me coiffer et passe au maquillage, nous parlons encore un peu du charme sensuel de Matt Eriksson. L'anticipation me brûle les veines. Il me tarde de le voir ce soir.

— Waouh ! s'exclame Jenny quand je sors de la salle de bains, dans ma robe, une demi-heure plus tard.

— Ce n'est pas trop osé ?

Me mordant la lèvre, je me dirige vers le miroir pour examiner le décolleté plongeant de ma robe longue soyeuse. Elle est noire et fermée dans le dos pour couvrir mes tatouages ; d'ordinaire, je ne cherche pas à les cacher, mais je ne sais pas qui sera présent à la cérémonie et j'ignore à quel point les invités sont ouverts d'esprit. L'AET existe depuis des lustres, et certaines des femmes qui siègent au comité sont... vieilles.

Oh, mazette. Voilà que je pratique la discrimination liée à l'âge, maintenant.

— C'est l'équilibre parfait entre l'audace et la classe, m'assure Jenny. Le futur M. Hailey va décéder en te voyant. (Elle se mord la lèvre.) Attends, non, ça craint. Il doit rester en vie pour votre mariage. (Elle considère la question pendant une seconde avant de me regarder avec un

sourire hilare.) Le futur M. Hailey va jouer dans son pantalon quand il te verra.

J'espère bien.

Le gala a lieu à l'hôtel *Fairmont Royal York*, un palace situé sur les rives du lac Ontario. L'endroit est des plus chics et je n'en reviens pas de recevoir mon prix dans un établissement aussi luxueux. J'entre dans le hall, seule, m'extasiant devant les plafonds cathédrale, les sols rutilants et l'horloge antique qui trône entre deux immenses escaliers en colimaçon. À proximité du comptoir de la réception, deux longues tables délimitent un petit espace signalé par une pancarte sur laquelle on peut lire : *Association des entrepreneuses de Toronto*. Je m'avance et salue la femme assise là d'un sourire nerveux.

— Hailey Taylor Emery, dis-je en lui montrant les cartes alignées sur les tables.

Elle consulte son bloc-notes, griffonne quelque chose, puis trouve mon nom parmi les plaques nominatives en papier cartonné.

— L'une de nos lauréates ! s'écrie-t-elle. Félicitations !

Je pique un fard.

— Merci. Je suis un peu nerveuse.

— Il ne faut pas. Tout le monde ici est ravi pour vous. Nous avons de la chance de vous compter parmi nos membres.

Je me retiens de sautiller de joie.

— Je vous remercie, répété-je. C'est une fierté pour moi.

— Vous êtes à la table 3, m'informe-t-elle avant de se référer de nouveau à son bloc-notes. Il est écrit ici que vous serez accompagnée.

— Oui, il ne devrait plus tarder.

Je n'ai pas parlé à Matt depuis ce matin, mais il m'a confirmé, plus tôt, qu'il me retrouverait au *Fairmont*. L'heure de son vol a changé, il décolle à 17 heures au lieu de 15 heures. Mais nous l'avions anticipé. Pour éviter qu'une anicroche ne vienne gâcher la soirée, Matt a laissé son

smoking dans la voiture à l'aéroport, dans l'éventualité où il n'aurait pas le temps de rentrer chez lui pour se changer. Le trajet depuis New York ne dure que quatre-vingt-dix minutes, et le ciel est dégagé ce soir.

— Je vais l'attendre dans le hall, dis-je à l'hôtesse d'accueil.

— Bien sûr. (Elle repose son bloc-notes et me sourit.) Vous avez toujours l'air nerveuse.

— Je le suis, dis-je en gloussant faiblement. C'est la première fois qu'on me décerne un prix.

Elle me décoche un clin d'œil.

— Rassurez-vous, ce n'est pas aussi angoissant que ça en a l'air. Les discours de remerciement ne durent pas si longtemps. La présidente de l'association, Barbara Dubois, prononcera son allocution d'introduction à 20 heures, les récompenses seront remises à 20 h 30, et à 21 heures, tout le monde sera sur la piste de danse.

Cela me rassure un peu. J'ai écrit quelques lignes, mais j'ai peur que ce soit trop court. Ou que ma reconnaissance n'y soit pas exprimée de façon suffisamment claire. Alors que je suis reconnaissante. Ayant été élevée par une mère impossible à satisfaire, j'ai tendance à surcompenser avec mon travail. Je bosse d'arrache-pied, et parfois, je me demande pour qui je le fais. Est-ce que je recherche le succès pour moi-même, ou est-ce que j'essaie encore, inconsciemment, de faire taire cette voix désapprobatrice qui n'arrêtait pas de me répéter que je n'arriverais jamais à rien ?

Ces pensées sont bien trop sinistres pour que je m'y plonge maintenant. Tout ce que je sais, c'est que je suis fière de ce que j'ai accompli. Ce qui, je suppose, répond à ces profondes interrogations. Ce que je fais, je le fais pour moi. Car bâtir cette petite entreprise en partant de rien m'a procuré beaucoup de joie.

Mon autre source de joie, toutefois, n'est toujours pas arrivée. Je ne quitte pas les portes d'entrée des yeux, priant pour que Matt les pousse

d'un instant à l'autre. Il a dix minutes de retard, mais nous avons encore le temps. La cérémonie démarre à 20 heures et l'horloge indique 19 h 40.

On a le temps, tout va bien.

Plusieurs personnes entrent dans l'hôtel. Matt ne se trouve pas parmi elles.

Je sors mon téléphone de ma pochette en satin noir, mais je n'ai reçu aucun message. J'inspire profondément. Avec un peu de chance, il est en train de se garer et sera là d'une seconde à l'autre.

Je m'avance jusqu'aux portes du hall et regarde les voitures défilier sur Front Street. La circulation est dense, bien qu'il fasse nuit. Trois voitures s'arrêtent devant l'emplacement des voituriers de l'hôtel. Matt ne sort d'aucune d'entre elles. Je consulte à nouveau mon téléphone. Il est 19 h 50. Il a vingt minutes de retard. Mince, j'espère qu'il n'a pas été retenu à la douane.

— Madame Emery ?

Je me tourne et trouve la femme de la réception debout derrière moi.

— Il est demandé à tous les invités de s'installer à leur place, dit-elle avec douceur.

— Oh. Très bien.

Désespérée, je jette un dernier coup d'œil aux immenses portes vitrées. Merde. Il faut que j'entre dans cette salle de réception. Mais Matt n'est toujours pas là.

La femme suit mon regard.

— Écoutez... Donnez-moi le nom de votre invité. Quand il arrivera, je l'escorterai personnellement jusqu'à votre table.

C'est un compromis qui ne m'enchanté guère, mais ce n'est pas comme si j'avais le choix. Je ne peux pas faire le piquet dans le hall de l'hôtel indéfiniment. M'imaginer débarquer dans la salle en plein milieu du discours de Barbara Dubois et attirer toute l'attention sur moi en

gagnant ma table sur la pointe des pieds me donne des sueurs froides. J'en serais mortifiée.

— Très bien. Mon petit ami s'appelle Matt Eriksson.

Son expression ne change pas, ce qui m'indique qu'elle n'est pas amatrice de hockey. Cela vaut sans doute mieux. Ainsi, elle ne tombera pas en pâmoison devant lui quand il arrivera.

Je suis les pancartes menant jusqu'aux portes de la salle de réception tout en composant un bref texto.

Hailey : J'ai dû m'installer à ma place. La dame de l'accueil te conduira à la table 3.

J'attends que les points de suspension apparaissent, mais l'écran reste vierge. Pas de réponse.

Hailey : Où es-tu ???

La salle de réception est bondée. Je m'avance et je suis éblouie par les lustres étincelants, les tables rondes ornées de bouquets élaborés ainsi que la myriade de femmes élégamment vêtues. Plusieurs d'entre elles me sourient tandis que je gagne ma table d'un pas traînant. Je leur rends leur sourire et la joie m'envahit à nouveau. Merde alors ! Je reconnais certains visages. Il y a du beau monde, entre éminentes présentatrices de journaux télévisés et autres personnalités du petit écran. La pièce est saturée d'œstrogènes de haute qualité. Les femmes sont deux fois plus nombreuses que les hommes, et il semblerait que la plupart d'entre elles soient venues seules. Je trouve ça tout bonnement génial que des femmes accomplissent des choses par et pour elles-mêmes.

Je trouve la table numéro 3 et m'assieds sur l'une des deux chaises vides. Je me présente aux autres convives, qui m'apprennent que cette table est réservée aux récipiendaires et à leurs cavaliers. Contrairement

aux femmes que j'ai vues aux autres tables, celles-ci sont toutes accompagnées. Il n'y a que moi qui suis seule.

Il va arriver.

Évidemment. Il n'y a aucune raison pour qu'il ne vienne pas. J'ai consulté les prévisions météorologiques à peine une heure plus tôt et n'ai vu ni tempête ni autre phénomène climatique susceptible de retarder son vol. Aucune conférence de presse obligatoire n'était prévue à New York. Il a juste à descendre de l'avion, se changer et sauter dans un taxi. Il y a peut-être plus d'embouteillages que d'habitude sur le trajet de l'aéroport.

— Eh bien, Hailey, que faites-vous dans la vie ? me demande poliment la femme assise à ma droite.

Elle a la quarantaine et s'appelle Maryann Winston, mais elle ne m'a pas dit quel prix elle recevait.

— Je possède une entreprise nommée Fetch, dis-je, éprouvant soudain une inhabituelle timidité.

Le mari de Maryann se penche pour me décocher un grand sourire.

— Ça, alors ! J'utilise vos services tout le temps !

Maryann jette un coup d'œil surpris à son époux, ses fins sourcils blonds formant deux parfaits arcs de cercle.

— Ah, bon ? lui demande-t-elle.

Il donne un petit coup de coude au bras délicat de sa femme.

— Ma chérie, ça fait trois ans que je te fais livrer des fleurs à 6 h 29 précises le jour de ton anniversaire ; comment crois-tu que je m'y prenne ? (Il glousse.) Je ne sillonne pas les rues au point du jour, frappant à la porte des fleuristes et les suppliant de m'ouvrir.

— 6 h 29 ? demandé-je, réprimant un sourire.

Maryann rougit et me lance un regard.

— C'est l'heure à laquelle je suis née.

Je fonds un peu. Waouh. Cet homme aime tellement sa femme qu'il fait en sorte qu'un bouquet de fleurs lui soit livré à l'heure exacte de sa

naissance. C'est adorable.

Maryann tapote doucement mon bras.

— Je suis heureuse que des entreprises comme la vôtre existent, Hailey. Ne serait-ce que pour prouver que le romantisme n'est pas mort.

Et pour faciliter l'adultère...

J'écarte cette pensée. Cette soirée est un événement joyeux. Je refuse de penser à Kara. Même si je serais beaucoup plus heureuse si Matt rappliquait enfin.

Nous discutons pendant quelques minutes encore, histoire que chacun étoffe son carnet d'adresses, en attendant que la cérémonie commence. Je consulte mon téléphone toutes les deux secondes jusqu'à ce que Maryann le remarque et me coule un regard compatissant.

— Votre mari est en retard ? me demande-t-elle.

— Petit ami, précisé-je en hochant la tête avec inquiétude. (J'espère vraiment qu'il n'est rien arrivé de grave. Matt me prévient toujours quand il est en retard.) Il ne va pas tarder, dis-je, autant pour lui répondre que pour me rassurer.

— Je n'en doute pas.

Juste avant qu'elle se tourne vers son mari, j'aperçois une lueur de pitié dans ses yeux.

J'hallucine. Elle ne me croit pas. Elle pense qu'on m'a posé un lapin.

Mais on ne m'a pas posé de lapin. Il va arriver. Matt sera là d'une minute à l'autre.

Il ne m'a pas posé un lapin.

Il m'a posé un lapin.

Matt n'est jamais venu. Je ne serais pas aussi anéantie s'il m'avait appelée. Ou envoyé un texto. Ou n'importe quoi.

Il est 21 heures et la cérémonie est terminée depuis longtemps. Appuyée contre une colonne, mon verre presque vide à la main, je balaie la pièce du regard, au trente-sixième dessous. La bretelle du minuscule sac

que je porte ce soir (assorti à ma tenue) me scie l'épaule. Mon trophée ne tient même pas dedans. C'est une statuette représentant une femme assise, l'air pensif, devant un grand livre, une plume à la main. Elle a l'air seule. Et elle pèse étonnamment lourd.

Je suis déprimée. Et pour ne rien arranger, les couples sur la piste dansent sur *Always On My Mind*. C'est ma chanson triste ; celle que j'écoute quand j'ai envie de m'apitoyer sur mon sort. La version d'Elvis.

Quand mon prix a été annoncé, tout le monde a applaudi tandis que je me levais pour m'avancer vers l'estrade. Je tremblais tout en récitant le discours de remerciement que j'avais répété. C'était censé être un grand moment pour moi. Je pensais que je me sentirais... enfin à ma place. Femme d'affaires accomplie. Cheffe d'une entreprise florissante. Petite amie d'un athlète sexy. Une soirée heureuse, en somme.

Au lieu de ça, je me sens terriblement seule. Après la cérémonie, j'ai un peu discuté avec les autres membres de l'association. Mais aucune des personnes présentes dans cette salle ne me connaît vraiment. Je vais avoir trente ans cet été et je n'ai rien d'autre dans ma vie qu'une entreprise que mon ex veut me voir quitter, et un homme qui ne prévient pas quand il est en retard.

Bon, d'accord, peut-être que je me montre injuste. Ça ne ressemble pas à Matt de me laisser tomber de la sorte. Mais si je ne me fâche pas contre lui... L'alternative à la colère est l'inquiétude. Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver pour l'empêcher d'envoyer un texto ? Même si la batterie de son téléphone était à plat, il se trouvait dans un avion avec vingt camarades !

Peut-être que le Wi-Fi du jet est tombé en rade. À moins qu'il ait eu un accident de voiture ! Merde !

You were always on my mind...

Il faut que je sorte avant de perdre la boule.

Dans le hall, il ne me faut guère plus de cinq minutes pour récupérer mon manteau. Aussitôt dehors, je hèle un taxi et je grimpe à l'arrière.

Prendre les transports en commun me reviendrait moins cher, mais tant pis. Rien à foutre.

Mon téléphone sonne, me faisant sursauter.

Matt ?

Je fouille dans mon sac, mais le satané trophée me gêne. Je le pose sur la banquette et j'attrape mon portable. Et c'est bien lui !

— Matt ? dis-je, essoufflée. Où étais-tu passé ?

— Je suis désolé, répond-il d'une voix rocailleuse. Le vol a été retardé. Je suis dans un taxi, je me dirige vers le centre.

— Tu ne m'as pas appelée ! Et j'ai...

Imaginé le pire. Ce n'est sans doute pas une bonne idée de lui décrire l'accident sanglant inventé par mon cerveau malade d'inquiétude.

— J'ai manqué ton discours, marmonne-t-il. Je voulais tellement l'écouter.

— Ce n'est pas grave, dis-je machinalement, mais peut-être que ça l'est, finalement. Pour tout te dire, je voulais que tu l'écoutes, moi aussi. Je me réjouissais vraiment de cette soirée. Et ça a été... (Je choisis mes mots avec précaution, tâchant de ne pas me laisser envahir par mes émotions.) Une déception.

Son soupir est lourd.

— Tu peux venir chez moi pour que j'essaie de me rattraper ?

— Je n'ai pas pris d'affaires de rechange. Rentrer chez moi au petit matin dans cette robe, ça risque d'être violent. Tu ne veux pas venir, toi, plutôt ?

— Pas de problème, répond-il d'une voix rauque. J'arrive.

Le trajet dure des plombes. Il y a des travaux de réfection de voirie sur Yonge Street. Mon taxi finit par s'arrêter devant mon immeuble. Le temps que je paie le chauffeur, une berline noire s'arrête à son tour. Tandis que mon taxi s'éloigne, la séduisante silhouette de Matt glisse de la banquette arrière. Il porte son pantalon de costume et une chemise blanche – pas le

smoking que je pensais voir ce soir. Son visage est fatigué et il a enfilé un vieux sweat-shirt par-dessus ses vêtements. En d'autres termes, il est dans un sale état.

Et il reste le plus bel homme que j'aie jamais vu.

Quand nos regards se croisent, je sens mon âme s'adoucir quelque peu.

— Salut, bébé, dis-je, l'ébauche d'un sourire sur mes lèvres.

Mais sa bouche est pincée. Il m'observe de la tête aux pieds avant de se frotter le visage.

— Merde, dit-il derrière ses mains. Tu es magnifique. Mais j'étais censé te dire ça il y a quatre heures.

— Eh bien... (La tristesse – ainsi que trois mètres de chaussée – nous sépare. Je m'enveloppe dans mon étole pour me protéger du froid.) J'aurais voulu que tu me préviennes, comme ça je n'aurais pas passé la soirée à surveiller la porte.

— Je me suis endormi. (Il serre les paupières, comme s'il souffrait, puis les rouvre.) Je me suis écroulé quand le jet était sur le tarmac à New York. On a attendu là pendant plus de deux heures. Je me suis réveillé après l'atterrissage.

— Oh. (Cela explique pourquoi il ne m'a pas téléphoné.) Entrons, d'accord ? Ne pensons plus à ça.

Il ne s'écarte pas de la voiture. Il garde même une main sur la portière ouverte.

— Je ne devrais pas, Hailey.

— Pourquoi ? (Il a roulé jusqu'ici. C'est ridicule de changer d'avis maintenant.) Tu as entraîné tout demain ?

Il secoue la tête, l'air abattu.

— Non. Mais ça se passera toujours comme ça. J'arrive toujours trop tard, une fois que tout est terminé. Ça ne changera jamais.

— Ça m'est égal, dis-je, soudain gagnée par la peur. Enfin, ça m'ennuie un peu, ajoutai-je d'une voix empreinte d'hésitation tandis que je

m'efforce de saisir la situation. Mais j'ai le droit d'être frustrée par moments, non ? Ça ne veut pas dire que je ne t'ai... (Oups. Le mot en quatre lettres a failli m'échapper. Le moment est mal choisi.) La vie n'est pas toujours un long fleuve tranquille, Matt. Je ne te reproche rien.

— Ouais. (Il regarde ses chaussures.) Mais ça viendra. Peut-être pas ce soir ni la semaine prochaine. Mais ton ressentiment croîtra. Et peut-être que c'est mieux ainsi. Tu mérites un homme qui soit présent quand tu as besoin de lui.

— Matt, dis-je avec fermeté. Allons dormir, d'accord ? Les choses sembleront moins sinistres au matin.

— Non, bébé. Je ne peux pas recommencer. (Il redresse le menton et je lis la peine dans ses yeux.) Je ne veux pas être celui qui fait des promesses qu'il ne peut pas tenir. J'ai déjà été ce type. Voilà tout ce que je peux t'offrir. Et tu finiras fatalement par me haïr.

Ses mots s'impriment dans mon esprit. Je prends conscience qu'il est en train de me faire ses adieux. Je m'arrache à mon hébètement et traverse le trottoir devant mon immeuble pour me précipiter vers lui.

— Matt, ce n'est pas dramatique. (Je prends sa main dans la mienne et la serre délicatement.) Monte avec moi, d'accord ?

Il s'avance d'un pas et pose une main sur ma joue. Oui ! Puis ses lèvres satinées effleurent les miennes. Je ferme les yeux, attendant la suite du baiser.

En vain. À la place, l'air frais me fouette le visage. Il lâche ma main et recule. Quand je rouvre les yeux, je vois qu'il se dirige vers la voiture.

— Ne fais pas ça ! m'écrié-je. C'est une sale nuit, c'est tout. Tu ne m'as pas appelée et j'ai paniqué. Alors j'ai dit que j'étais déçue, mais...

Il m'interrompt.

— Je suis désolé, Hailey. Tu es géniale. Mais je ne peux pas revivre ça. La portière de la berline se referme.

Et la voiture s'éloigne.

Je la regarde se fondre dans l'obscurité, me demandant ce qui vient de se passer. Je reste plantée sur le trottoir comme une idiote et Matt est parti. Le froid hivernal me pousse finalement à bouger. Engourdie, je me traîne jusqu'à mon immeuble et m'engouffre dans le vestibule avant de prendre l'ascenseur jusque chez moi. Je jette mon sac sur la table basse et balaie du regard mon petit appartement où règne la solitude. Dans la chambre, mes produits de maquillage sont éparpillés aux quatre coins de la pièce après les bons soins de Jenny.

La conversation que nous avons eue quelques heures plus tôt me semble s'être déroulée il y a une éternité.

Mon téléphone sonne dans mon sac. J'enlève mes escarpins et cours répondre. Faites que ce soit Matt ! Faites qu'il me dise : « J'ai été stupide. Je me suis ressaisi et je suis devant ta porte. Viens m'ouvrir. »

Je ne reconnais pas le numéro qui s'affiche à l'écran. Mais l'espoir fait vivre, alors je décroche.

— Hailey ? fait une voix féminine.

— Oui ?

— Katie Hewitt à l'appareil. Des WAGs.

Je sais qui est Katie Hewitt, évidemment.

— Bonsoir, Katie ! Euh, je suis...

Pas d'humeur à bavarder.

— Oh, non. Il l'a manquée ?

— Manqué quoi ? demandé-je, la gorge nouée.

— Ta remise de prix ! Le jet a souffert d'un terrible retard à New York. Pendant la soirée poker à Philly, Matt a expliqué combien cette cérémonie était importante pour toi, alors je n'ai pas arrêté de penser à toi.

— Tu... (*gloups*) pensais à moi ?

— Bien sûr ! C'est normal. Entre WAGs, on se serre les coudes. Je suis désolée que tu aies été privée de ton cavalier.

— Eh bien, j’aurais pu me remettre de cette déception si Matt ne venait pas de me larguer.

— QUOI ?

— Il a dit... (je renifle) qu’il ne pouvait pas revivre ça. Que je finirais par le haïr.

Et voilà que je déballe mon chagrin à une étrangère qui connaît Matt depuis plus longtemps que moi.

— Oh, Matt. (Katie émet un son désapprobateur avec sa langue.) Espèce d’idiot. TAXI ! (J’entends un bruit de freins et des pneus crisser sur l’asphalte.) Au 1280 Yonge Street.

— Katie ? dis-je, étourdie. C’est mon adresse.

— Je sais, chou. Je viens chez toi.

— C’est vrai ?

— Évidemment ! Je te l’ai dit, les WAGs doivent se serrer les coudes. Bien. Va dans la cuisine et dis-moi si tu as du vin. D’habitude, je mise sur les daïquiris, mais là, il s’agit d’une urgence.

— Euh... (Je me dirige vers la cuisine et ouvre la porte du réfrigérateur.) J’ai, euh, deux cannettes de margarita-mix. C’est mon amie Jenny qui les a laissées.

— Parfait. Je dirai à Estrella d’apporter une bouteille de tequila.

— Euh...

— J’arrive dans dix minutes.

Clic.

Je passe les onze minutes suivantes à ranger ce qui traîne, ce qui revient, en gros, à mettre de l’ordre dans mon courrier et à cacher ma pile de linge sale. Cela m’évite, au moins, de penser à Matt. Je ne saurais dire si j’ai envie de le poignarder avec un crayon ou de me jeter à ses pieds en pleurant.

On sonne à la porte. Je vais ouvrir et trouve Katie et Estrella sur le seuil.

— Waouh ! crie Katie. Tu es sublime !

Je baisse les yeux et constate que je porte encore la robe de cocktail.

— Merci. Il faudrait que je me change.

— D’abord, on veut voir ce trophée ! dit Estrella en se coulant dans la pièce. C’est tellement excitant. Je n’ai jamais gagné de prix.

— Ce n’est pas grand-chose. C’est juste... (Je reporte mon attention sur la table basse où se trouve mon sac. Je ne vois pas la statuette.) Oh, merde.

— Que se passe-t-il, trésor ?

— Je... (J’ai posé le prix sur la banquette arrière du taxi. J’ai oublié de le reprendre quand je suis descendue.) Je l’ai perdu.

Curieusement, c’est la goutte d’eau. J’éclate en sanglots.

— Oh ! (Katie accourt pour me serrer dans ses bras.) La soirée a été rude pour toi, ma chérie. Ça arrive. Vite, Estrella ! Des margaritas !

L’intéressée file aussitôt dans la cuisine.

— R-rude... s-soirée, répété-je, secouée de tremblements. La plus rude que j’ai eue depuis l-longtemps.

— Ça va aller. (Elle me berce contre sa poitrine généreuse et scintillante.) La semaine prochaine, on fera de nouveau la fête toutes ensemble dans la loge des WAGs. Ça va passer.

Je m’écarte.

— Je ne serai pas des vôtres. Il s’est montré très clair là-dessus. (Soudain, je prends conscience d’un truc horrible.) Katie, vous devriez être chez vous, ce soir. Vous n’avez pas vu vos maris depuis huit jours ! Vous n’avez pas mieux à faire, avec vos hommes ?

Elle me sourit avec tendresse.

— Ben tenait à peine debout quand il a franchi la porte alors je lui ai montré le canapé et je lui ai apporté son oreiller. Après une tournée de trois matchs, il lui faut parfois un temps de récupération avant de réussir à me faire grimper aux rideaux.

— Tu l’as dit, ma sœur ! crie Estrella depuis la cuisine. Luko est rentré en grondant comme un ogre. Il titubait de fatigue. Ils ont atterri dans le mauvais aéroport.

— Quoi ?

— Il y a eu un problème de signalisation à Pearson, et le jet a été détourné sur Porter. Heureusement, notre voiture n’était pas garée à Pearson.

— Celle de Matt, si, dis-je lentement. Et son smoking était dedans.

— J’y ai pensé, répond Estrella en nous apportant deux margaritas. (Elle a trouvé mes verres à martini.) Bois ça. C’est médicinal. Ça éloigne les Détraqueurs.

— Je croyais que c’était le chocolat, dis-je en prenant l’un des verres.

— Pfff, répond Estrella en tendant l’autre cocktail à Katie. Tu ne vas pas me dire qu’une fois adultes ces sorcières et sorciers ne s’envoient pas quelque chose de plus fort après un affrontement avec Voldemort.

Je souris pour la première fois depuis mes sourires forcés sur l’estrade du palace. Ces femmes sont géniales. Elles vont vraiment me manquer.

On frappe plusieurs coups rapides à ma porte et mon cœur se soulève. Mais la voix qui me parvient de l’autre côté est féminine.

— Les filles ! J’ai les mains pleines !

Je me précipite pour ouvrir et trouve Jess Canning sur le seuil. Ses bras sont chargés, en effet : elle porte une boîte de pâtisserie dans une main et un bouquet de roses dans l’autre.

— J’apporte du cheesecake ! Et ça, c’est pour toi. Félicitations !

— Il ne fallait pas...

— Entre WAGs, on est solidaires, déclare Estrella, prenant la boîte en carton des mains de Jess pour lui tendre une margarita.

— Je ne suis pas une WAG. Mais je suis super contente que vous soyez venues ce soir.

— Bien sûr que tu en es une, dit Katie. Il n'y a qu'à voir comment Matt te regarde. Ce n'est pas terminé, crois-moi.

Elle quitte la pièce et revient quelques minutes plus tard avec une pelle à tarte. Un miracle, étant donné que j'ignorais où j'avais rangé ce truc. Ça fait une éternité que je n'ai pas servi de gâteau à quelqu'un.

— Je vais chercher des assiettes, dit Jess en sirotant son cocktail.

Je m'apprête à protester, mais referme finalement la bouche. Avec les WAGs, j'ai appris qu'il valait mieux suivre le mouvement.

— Que tout le monde s'asseye ! ordonne Estrella. Non, minute. Hailey, va te changer. Je coupe le gâteau.

Inutile de lutter. Alors, je vais dans ma chambre et j'enlève la robe. Je la jette sur un fauteuil sans un regard. Il ne sert à rien de se morfondre sur cette soirée. Je vais manger du cheesecake et m'enivrer un peu avec les WAGs. Une dernière fois.

De retour dans le salon, je traîne un coussin de sol jusqu'à la table basse et m'assieds dessus, laissant le canapé et le fauteuil à mes invitées. Jess s'installe sur le fauteuil et s'y cale en soupirant d'aise. Puis elle boit une gorgée du cocktail d'Estrella.

Katie l'observe, les yeux plissés.

— Tu as mis longtemps à arriver.

— Il y avait des embouteillages, dit Jess en prenant son assiette.

— Tu es décoiffée, renchérit Estrella. Ne me dis pas que Blake s'est mobilisé alors que le reste de nos hommes s'est lamentablement effondré ?

Jess se mord la lèvre, l'air coupable.

— Apparemment, ils auraient tous fait une sieste dans l'avion. (Elle se racle la gorge.) Du coup, il était plutôt en forme quand il a franchi la porte de l'appartement.

Katie repose sa fourchette.

— Pétasse.

Jess arbore un grand sourire.

— Hé, c'est pas comme si je m'en étais vantée. C'est toi qui as évoqué le sujet. Je voulais juste lui souhaiter la bienvenue. Il a dû s'assoupir sur le fauteuil de massage quand je suis partie. Avec de la bave plein le menton.

— Et où l'avez-vous fait, cette fois ? s'enquiert Estrella, curieuse. Je sais que vous arrivez rarement jusqu'au lit.

— Ce soir, on était encore plus pressés que d'habitude, répond Jess en coupant un morceau de cheesecake avec sa fourchette. J'ai couru dans le couloir pour l'embrasser et on a fini par baiser sur le paillason. Ce n'est pas la première fois. L'inconvénient, c'est que Casanova nous a observés tout du long parce qu'il se sentait délaissé. Quand Blake a roulé sur le dos, le chien lui a léché le visage.

Je manque m'étouffer avec une gorgée de margarita que je recrache en pouffant tandis que les autres hurlent de rire.

— Le chien de Blake est un pervers, glousse Katie. Que c'est approprié !

— Ça ne m'étonne pas vraiment. (Jess prend une bouchée de cheesecake.) Punaise, il est excellent ! J'ai le droit de le dire, ce n'est pas moi qui l'ai fait.

— Tu aurais le droit de le dire même si c'était toi qui l'avais fait, dis-je.

— Carrément ! me soutient Katie. Nous devons être fières de ce que nous accomplissons. À commencer par toi, Hailey. Demain matin, tu dois ruer dans les brancards. Et dire à cet homme que c'est un imbécile d'avoir dit qu'il te quittait.

— Ouais.

Elle a raison. Il est possible que cela ne change rien à la décision de Matt. Mais je ne peux pas m'éclipser comme ça, comme un chien battu se réfugiant dans l'ombre. Je tiens à lui. Si je ne me bats pas pour sauver mon couple, je ne pourrai pas me regarder dans une glace.

— Tu as meilleure mine, Hailey, remarque Estrella. Je vois que ça cogite, là-dedans.

— Oh, ça, oui. Je crois que l'ex de Matt a érodé sa confiance en lui.

— Mais il ne l'avouera jamais, parce que c'est un gros macho. (Jess lève les yeux au ciel.) Ils aiment souffrir en silence.

— Elle l'a convaincu qu'il n'était pas à la hauteur, expliqué-je, et cela paraît tellement ridicule dit à voix haute. Mais je ne pense pas qu'elle ait été totalement honnête concernant ses sentiments.

— Quand bien même ! réplique Katie en claquant la main sur son genou. Elle a tort. On passe toutes de mauvais moments quand les mecs sont sur la route. Ça arrive. Personne n'y coupe.

— Amy a eu une césarienne pendant les *play-offs*, poursuit Estrella en secouant la tête. Sully se trouvait à des milliers de kilomètres, occuper à mettre une raclée à Tampa, quand leur fils est né. Des événements importants sont manqués. Mais en contrepartie, les avantages sont... avantageux.

— Oh, oui ! s'exclame Katie en levant son verre pour l'emphase. Ce sont des hommes en or. Qui jouent au meilleur sport du monde. Et on a des places au premier rang. Les avantages sont plus que considérables ! Et pour être tout à fait honnête, les inconvénients ne sont pas si terribles. Après tout, si Amy avait été mariée à un type qui cumule trois boulots pour subvenir aux besoins du nourrisson, il aurait pu rater l'accouchement parce qu'il aurait été occupé à servir du café chez Starbucks.

— Sans oublier que nous vivons comme des reines, souligne Estrella. *Mi abuelo* creuse des fosses pour gagner sa vie. La galère, je connais. Il n'y a rien de pire pour le karma que de se plaindre des horaires de son mec en se mouchant dans ses taies d'oreiller en coton égyptien mille fils.

— Comme le faisait Kara, ajoute Katie, donnant voix à mes pensées.

— Quand ça devient trop dur, voilà ce qu'on fait, dit Jess en montrant d'un geste le cheesecake et les margaritas. Puis on se rappelle que la vie

est belle.

Sa remarque résonne en moi pendant tout le reste de la soirée. J'en suis capable. Je peux affronter n'importe quelle tempête, franchir tout obstacle qui se présenterait à nous. Je le ferai pour Matt.

S'il me laisse faire.

Il faut qu'on parle



Matt

Il est 8 heures du matin et je suis assis sur mon canapé. Je me sens vide.

À 6 h 30, je suis allé chercher Rufus au chenil. Puis je l'ai emmené se promener pendant si longtemps qu'à la fin il me coulait des regards implorants. À présent, nous sommes installés sur le canapé, son menton posé sur mon genou.

Je n'ai pas dormi. Une sieste de quatre heures suivie d'une rupture, ce n'est pas la bonne recette pour passer une nuit paisible.

Je meurs d'envie d'appeler Hailey. Rien que pour entendre sa voix douce. Mais je ne veux pas lui donner de faux espoirs. Je lui ai dit que je ne pouvais pas revivre ça, et je le pensais. Sombrier lentement mais sûrement vers la désillusion et la séparation, c'est atroce.

Que peut-elle bien trouver à un type qui n'est jamais là ?

Il me reste deux heures avant de devoir gagner la patinoire pour visionner une vidéo de nos deux prochains adversaires. Je devrais préparer du café, mais la tête de Rufus qui pèse sur mon genou me procure un semblant de réconfort, alors je la caresse tout en ruminant.

Soudain, il lève le menton et dresse les oreilles. Quelques secondes plus tard, on frappe à la porte de mon appartement.

Hailey. Je sais que c'est elle avant même de me lever et de traverser la pièce. Quand j'ouvre la porte, elle se tient devant moi, en tailleur et talons hauts, avec deux gobelets de café à la main.

— Salut, dit-elle. J'ai compris tout ce que tu m'as dit hier soir, mais tu dois savoir quelque chose.

Pendant un instant, je ne fais rien. Je ne la salue pas, je ne l'invite pas à entrer, et je ne m'écarte pas. Je suis bien trop occupé à admirer son joli visage, dont l'expression hésitante me charme. Je reste muet. Je me sens comme elle les premières fois où nous nous sommes trouvés dans la même pièce.

Rufus prend le relais. Il pousse un petit aboiement pour signaler à Hailey qu'il l'a reconnue, puis il fait glisser ses deux pattes avant sur le sol comme pour dire : « Eh ben, ne reste pas plantée là, entre ! »

Je parviens enfin à reculer. Mes intentions sont claires même si je n'ai pas retrouvé ma voix.

Hailey pénètre dans mon appartement. Ses jambes fuselées moulées dans son collant couleur chair ont l'air douces comme de la soie. Sa jupe crayon me donne envie de glisser mes mains dessous. Elle se dirige vers le canapé, pose les gobelets en carton sur la table basse et s'assied.

— Viens par ici, Matt, dit-elle d'une voix claire. Il faut qu'on parle.

Eh ben. Qui sermonne qui à présent ? J'obéis et m'installe à une distance respectable, lui prêtant toute mon attention.

Elle me tend l'un des cafés et enlève le couvercle du sien.

— Je sais que ton ex t'a dit qu'attendre ton retour était une torture. Eh bien, je ne suis pas Kara. Ma vie n'a rien à voir avec la sienne. Et nos caractères sont très différents. Toutefois, je ne peux pas prédire l'avenir.

— Je sais, réponds-je d'une voix éraillée. Je dois être idiot d'essayer.

Elle arque un sourcil, mais un sourire étire ses lèvres.

— Vous l'êtes, monsieur. Mais on va y revenir. J'ai une question précise à te poser. Ton mariage a-t-il pris fin pour une raison autre que

celles que tu as déjà évoquées ?

— Non. (J'ai du mal à comprendre le sens de sa question.) Kara a déclaré qu'elle en avait assez et m'a dit qu'elle souhaitait divorcer. Ça m'a semblé plutôt direct.

Hailey se met à triturer le rebord de son gobelet.

— J'ai appris quelque chose et j'estime devoir te le dire, même si ça me paraît égoïste.

Égoïste ?

— Hailey, chérie, tu dois être la personne la moins égoïste que je connaisse.

À ce compliment, elle lève les yeux.

— Ça, je n'en suis pas si sûre.

Quand son regard plonge dans le mien, sa retenue vacille quelque peu. Son expression se fait implorante, mais elle secoue brusquement la tête comme pour chasser des pensées parasites.

— Comme tu le sais, j'ai analysé notre base de données clientèle.

— Ouais. Pour savoir si un agrandissement serait judicieux.

— Bravo, tu m'as bien écoutée. (Elle esquisse un sourire triste.) Le compte de ton ex est apparu dans ma recherche de fichiers. C'est une cliente de longue date.

— Exact. C'est par elle que j'ai découvert l'existence de Fetch.

Elle hoche la tête.

— Kara déjeune au restaurant tous les vendredis.

— Ouais, avec ses parents et les filles. Ce serait la fin du monde si elles rataient le déjeuner du vendredi avec papi et mamie.

— Non, Matt. (Hailey se mord la lèvre.) Kara déjeune avec le Dr Daniel Bryant tous les vendredis midi. Ils aiment aller chez *Sassafras*. Parfois, ils changent pour le *Greenwich Bistro* ou pour le restaurant de l'hôtel *Drake*.

J'essaie de visualiser la scène.

— OK. Alors, Kara et Dan le Dentiste déposent les filles chez leurs grands-parents, puis ils sortent déjeuner en tête à tête ? Je l'ignorais. Mais ça me paraît sensé, non ? Elle a toujours voulu un homme qui honore ses rendez-vous.

Hailey soupire.

— Ils sont très doués pour honorer leurs rendez-vous. Ils déjeunent ensemble depuis plus de deux ans.

— Plus de deux... (Je fais le calcul.) Tu as dû faire une erreur.

Sans rien dire, elle sort son portable de sa poche et lance une application, dont elle fait défiler le menu.

— Je mériterais d'être virée pour mon indiscretion, marmonne-t-elle avant de me tendre le téléphone.

Et la preuve est là, sur l'écran. Les réservations remontent à deux ans.

— Elles sont au nom de Dan. Elle est stupide, ou quoi ? Bon sang ! (Je me dépêche de lui rendre l'appareil, car j'ai très envie de le broyer.) Elle m'a trompé ?

— Je n'en sais rien, s'empresse de répondre Hailey. Peut-être pas au début.

Soudain pris d'une migraine, je me masse les tempes.

— Qu'est-ce qui m'échappe ?

— Peut-être rien.

Hailey se lève et s'avance vers moi. Elle pose une main chaude sur mon dos et me caresse. Putain, c'est bon. J'ai besoin de son toucher.

— Mais cette histoire entre Kara et Dan m'a mis la puce à l'oreille, ajoute-t-elle. Si elle s'est persuadée que tu n'étais pas un bon partenaire, c'est peut-être parce qu'elle était amoureuse d'un autre.

— Oh, Seigneur.

Nos derniers mois de mariage ont été particulièrement pénibles. Toutes nos disputes avaient-elles au moins une raison ? J'essayais de sauver mon

mariage et les exigences de Kara se multipliaient jour après jour. Peut-être était-ce voué à l'échec.

— Ils... Elle est allée à une réunion d'anciens élèves de son lycée. Il était là. Ça s'est passé... environ un an avant que je déménage.

— Ils se connaissent depuis le lycée ?

— Ils sortaient ensemble à l'époque. Je ne connais pas toute l'histoire.

— Eh bien... (Hailey hésite.) Je ne connais pas Kara, et je ne peux pas deviner ce qui s'est passé entre eux. Mais je tenais à ce que tu saches que le problème ne vient pas uniquement des quelques nuits que tu n'as pas passées dans votre lit.

Je m'accroche à cette idée. J'adore cette idée, putain ! J'en ai marre de me sentir nul et d'avoir l'impression d'être un moins que rien.

— Ma tête va exploser, je crois.

Elle pose sa main sur ma nuque et masse délicatement mes muscles endoloris.

— Je sais. J'ignorais quoi faire de cette information. Ça ne me concerne absolument pas.

— Bien sûr que si. (Je la regarde dans les yeux et lis à nouveau l'hésitation sur son visage. Et c'est ma faute.) Je veux que ça te concerne, Hottie. Je n'étais pas moi-même la nuit dernière. Mais je n'aurais jamais réussi à rester loin de toi.

Elle enlève sa main et s'écarte d'une dizaine de centimètres.

— Je dois aller au bureau. Tu n'es pas obligé de tout résoudre ce matin. Appelle-moi si tu as envie qu'on discute encore.

Mais ce n'est pas suffisant.

— Attends. (Je l'attrape avant qu'elle ait pu s'éclipser. Je l'attire dans mes bras et la serre contre mon corps.) Si je te promets de ne plus jamais flipper comme ça... (J'inspire profondément, humant son parfum fleuri, avant d'expirer.) Pourras-tu me pardonner ? Je ne dramatise pas comme ça, d'habitude.

Hailey rit.

— Je ne te mettrai pas la pression. Je ne te supplierai pas. Mais je n'ai vraiment pas envie de rompre, moi non plus.

Voilà qui me ravit !

— Alors, ne rompons pas !

Je l'enlace étroitement et elle pousse un soupir saccadé.

Tout ira bien. On s'en remettra. Je m'en remettrai. J'y crois de tout mon cœur, désormais.

Du porno, chérie



Un mois plus tard

Hailey

Assise à mon bureau, je m'efforce d'étudier la liste de propositions pour les promotions de printemps que m'a envoyée Jackson. Mais je n'arrive pas à me concentrer parce que j'ai vu M. Emery entrer dans nos locaux il y a quarante-cinq minutes et refermer la porte du bureau de Jackson derrière lui.

Que trafiquent-ils là-dedans depuis tout ce temps ? Dans le meilleur des cas, ils font une partie de Scrabble jusqu'à ce que mort s'ensuive. Dans le pire des cas : ils complotent pour me virer de l'entreprise.

Il y a deux semaines, j'ai terminé mon rapport sur l'agrandissement de Fetch. Et j'ai vraiment étudié la question à fond. Les données confirment, de façon nette et précise, qu'une implantation dans le quartier de Bridle Path n'est guère adaptée pour nous. Mes recherches démontrent que nous nous développerions plus vite si nous augmentions d'abord nos marges à Yorkville, avant de nous agrandir dans un quartier moins excentré. Comme Rosedale.

Pour appuyer mon propos, j'ai créé des diagrammes à quatre couleurs, un appendice de données mortel et un graphique qui m'a tenue éveillée une bonne partie de la nuit. J'aurais écrit mon rapport en pentamètres iambiques ou chorégraphié une petite danse si j'avais pensé que cela pourrait m'aider à faire passer mon message.

Bon, d'accord, peut-être pas la chorégraphie. J'ai tout de même ma dignité. Toutefois, je ne permettrai pas que cette entreprise – mon bébé – se retrouve au bord de la rupture à cause d'une décision d'agrandissement peu judicieuse.

Mon fauteuil de bureau high-tech grince quand je change de position pour la dixième fois en une heure. Je sens que je suis arrivée à un tournant de ma vie, et ce n'est pas exactement confortable. Le positif, c'est que je sors avec Matt. J'ai pris un gros risque, et ça a porté ses fruits. J'allume mon téléphone juste pour voir la nouvelle photo que j'ai mise en écran d'accueil : un selfie de Matt et moi après le match de la semaine dernière contre Denver. On était en train de fêter notre victoire dans notre bar habituel avec toute l'équipe ; j'ai un T majuscule peint sur le front et Matt est en train de m'embrasser sur la joue.

Je pourrais la regarder toute la journée.

Malheureusement, la vie ne permet pas de ne choisir que les changements qui nous arrangent. J'ai l'impression que ma vie professionnelle est en train de partir à vau-l'eau dans la pièce d'à côté. De mon bureau, je n'entends rien de ce que Jackson et son père se racontent. Mais je sens une perturbation dans la Force. Il se passe quelque chose.

— Hailey ! Il faut que tu voies ça ! Pronto !

C'est Jenny qui m'appelle de l'open space.

Pronto ? Eh ben ! Ça doit vraiment être important. Je prends mon café et sors de mon bureau pour me diriger vers celui de Jenny. Je la trouve assise devant son ordinateur, le regard fixé sur son écran. Ses yeux pétillent comme si c'était le matin de Noël.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je en arrivant derrière elle.

— Ça !

Elle pointe un doigt parfaitement manucuré sur l'écran.

Je me penche et lâche un hoquet de stupeur.

— J'hallucine.

— Tu l’as dit.

— J’hallucine, dis-je à nouveau, incapable de fermer la bouche.

— J’hallucine, répète-t-elle.

— Les amis ! crie Dion depuis son box-bureau. On vient de recevoir une requête urgente d’un client prioritaire. Dois-je…

Jenny et moi braillons en chœur :

— On s’en occupe !

Puis nous nous regardons et éclatons de rire.

Je jette un coup d’œil à Dion et je reprends sur un ton plus doux :

— Ne t’en fais pas, on s’en charge. Jen et moi gérons personnellement les demandes de ce client depuis plusieurs mois.

Et notre travail acharné a fini par porter ses fruits, car si je comprends bien ce qui est écrit dans cet e-mail… nous allons avoir l’occasion de rencontrer M. GrosPaquet ce matin.

Objet : *besoin de lubrification. ASAP.*

MonsieurVingtCentimètres : *Yo, besoin d’une bouteille de lubrifiant, d’ici une heure. Prêt à payer un supplément pour commande urgente. Format extralarge de 2 litres, lubrifiant chauffant, comestible de préférence, mais pas indispensable.*

L’adresse fournie n’est pas celle de l’immeuble où nous le livrons d’habitude, confiant ses mystérieux colis au concierge. Il a inclus une instruction énigmatique à sa requête : *Dites au vigile que vous êtes là pour Thomas. Je viendrai vous accueillir.*

Jenny ne tient plus sur sa chaise.

— Il a un nom ! Il s’appelle Thomas ! Thomas ! Et il viendra nous accueillir ! On va enfin faire sa connaissance !

Je parcours le reste de la requête. Il n’a pas joint de photo cette fois-ci, mais peut-être était-il trop paniqué pour prendre le temps de poser pour nous. Comment le lui reprocher ? Les urgences de lubrifiant, ça doit être stressant.

Jenny n'arrête pas de glousser tandis qu'elle bondit de son fauteuil et sort son sac à main du tiroir inférieur de son bureau.

— Je suis excitée comme une puce !

Franchement, moi aussi. Cela fait des mois que nous satisfaisons les requêtes de cet obsédé sexuel. Je meurs d'envie de mettre un visage sur MonsieurVingtCentimètres. Comment-on un adultère quand on trépigne d'impatience à l'idée de rencontrer un étranger ? Non, hein ? Matt ne peut tout de même pas m'en vouloir de souhaiter rencontrer cet illustre client ?

— Tu penses que Matt sera fâché que j'aie rencontré un homme qui aime me montrer sa bite ? demandé-je à Jenny tandis que nous quittons le bureau pour trouver un taxi.

En temps normal, nous prendrions le métro, mais M. GrosPaquet a besoin de son lubrifiant dans une heure. Nous nous devons d'honorer sa demande.

— Mmh, non. Je ne pense pas que Matt soit capable de se fâcher contre toi, me répond Jenny en faisant signe à un taxi qui s'approche.

Quelques secondes plus tard, nous sommes assises sur la banquette arrière et indiquons au chauffeur le sex-shop le plus proche, car je doute de trouver le lubrifiant chauffant et comestible en format extralarge que demande notre client dans un drugstore.

— Sérieusement, cet homme vénère le sol que tu foules, ajoute Jenny.

Je me sens rougir. Il est possible que Jenny ait raison, cela dit. Depuis la Nuit des Désastres, comme nous l'appelons désormais, Matt et moi nageons dans le bonheur. Notre relation ne pourrait être plus épanouissante. Sur le plan émotionnel aussi bien que sexuel. Surtout sexuel.

L'autre jour, il a même employé le mot « petite amie » pour parler de moi. Devant ses filles ! Eh ouais ! Hier soir, quand June a voulu se blottir contre moi alors que nous regardions un film Disney tous ensemble sur le canapé, Matt, pour plaisanter, a donné une petite tape sur la main de sa

fille et lui a dit : « Hailey est ma petite amie, Coccinelle. Trouves-en une autre. » Mais on a quand même fini par faire un câlin groupé, les jumelles pelotonnées contre nous, Matt me décochant des sourires pleins de tendresse par-dessus leurs petites têtes brunes.

J'aime ce que nous avons. Non, j'adore ce que nous avons. Et je crois que Matt aussi. Le seul nuage dans nos vies rayonnantes de lumière, c'est la tension croissante entre Matt et son ex. Après que je l'ai informé de la possible inconduite de Kara, j'ai cru qu'il la mettrait face à sa trahison. Il n'en a rien fait.

Non, il refuse d'évoquer cette question avec son ex. Pour éviter, prétend-il, qu'elle reproche à Fetch, ou à moi, d'enfreindre les règles sur la confidentialité, et qu'un climat hostile n'affecte leur relation de coparents, mais... l'hostilité est bel et bien là. Elle sature l'air chaque fois que Kara vient chercher les jumelles. Je la vois dans les yeux de Matt chaque fois qu'il est dans la même pièce qu'elle. C'est comme un énorme nuage noir planant au-dessus de nos têtes. Ou plutôt, c'est Matt, l'énorme nuage noir.

Le ressentiment grandit en lui, et je crains qu'un de ces jours il n'explose pour de bon.

Pour l'instant, je ne peux rien faire de plus que retenir mon souffle et espérer qu'il oublie sa rancune. Ça ne perturbe nullement notre relation, mais j'ai peur que ses filles commencent à le percevoir.

Jenny se tourne vers moi, un sourire extatique sur le visage.

— Au fait, quel match, samedi !

Je l'ai emmenée dans la loge des WAGs ; normalement, ce n'est guère autorisé, comme je l'ai appris plus tard. Mais Katie Hewitt a fait une exception quand je lui ai dit que je pouvais m'asseoir dans les gradins avec Jenny. Bizarrement, Katie et les autres se sont vraiment prises de sympathie pour moi. J'aime à croire que c'est parce que je suis exceptionnelle, et je suis sûre que c'est en partie la raison, mais en tout cas

c'est bien la première fois qu'autant de femmes clament être ma meilleure amie.

— Vraiment génial ! Et les margaritas à la mangue d'Estrella ? Une tuerie.

Jenny gémit tout haut.

— Oh, là, là. Une tuerie, oui. D'ailleurs, elles m'ont bien flingué l'estomac. J'entretiens une relation privilégiée avec mes toilettes, depuis.

Je ricane.

— À propos de relation, tu en es où avec le mec que tu voyais ? Hank ?

— Frank, rectifie-t-elle avant de soupirer. Je l'ai largué. Il m'envoyait trop de photos de sa bite. C'est vite devenu lassant. Sérieux, quand t'en as vu une, tu les as toutes vues, non ?

Le chauffeur tourne légèrement la tête pour nous sourire. Il a la cinquantaine avancée, le crâne rasé et des dents blanches qui étincellent quand il sourit.

— Amen, ma sœur.

Jenny et moi échangeons un regard, ne sachant guère ce que signifie cette remarque. Heureusement, nous avons atteint notre destination. Le chauffeur nous attend tandis que nous pénétrons dans le sex-shop pour acheter le lubrifiant. Puis nous regagnons le taxi et prenons la direction de la zone industrielle en bordure du lac.

Jenny tape dans ses mains avec enthousiasme quand nous arrivons à l'adresse indiquée.

— Tu penses qu'il est mignon ? s'enquiert-elle.

— Pourquoi ? Tu prévois de sortir avec lui ? Parce qu'il n'y a pas cinq minutes, tu te plaignais de voir trop de bites en photo, lui rappelé-je tandis que nous descendons de la voiture. Et ce type, c'est le roi des photos de bite.

— Ça ferait un bon titre pour un bouquin de développement personnel, dit Jenny, songeuse. *Conseils avisés pour les femmes perdues dans la*

jungle des rencontres en ligne...

Je ne peux m'empêcher de ricaner.

— Tu sais quoi ? Tu n'as qu'à l'écrire et je le vendrai sur le site Internet de Fetch.

— Ça marche.

Telles deux écolières fébriles, nous fonçons vers un immense entrepôt aux murs gris, muni d'une unique porte en métal. Avant d'arriver devant l'entrée, Jenny s'arrête et me tire par le bras avant d'approcher sa bouche de mon oreille.

— Tu crois qu'on risque de se faire tuer ? murmure-t-elle.

Je tourne la tête en direction de notre taxi.

— T'inquiète, notre chauffeur viendra nous sauver, si besoin.

— Amen, ma sœur.

Nous éclatons de rire. Gloussant toujours, nous frappons à la porte. Celle-ci s'ouvre sur un homme grand et musclé, portant une chemise noire près du corps et des lunettes de soleil. Des lunettes de soleil à l'intérieur ? Étrange.

— Bonjour, dis-je de ma voix de femme d'affaires accomplie. Nous venons livrer un colis. Pour Thomas.

L'homme remonte ses lunettes sur son front, son soulagement visible dans ses yeux.

— Oh, super. On l'attendait.

On ?

Je pensais que M. GrosPaquet viendrait nous accueillir, comme il l'avait indiqué dans sa requête, mais M. Muscles nous fait signe d'entrer. Jenny et moi échangeons un regard empreint de méfiance, mais le vigile nous gratifie d'un sourire rassurant et ajoute :

— N'ayez aucune inquiétude, mesdames. Tommy ne peut pas sortir pour l'instant. Il est nu.

Sur ces paroles, il tourne les talons, me laissant, bouche bée, devant Jenny.

— Tu as entendu la même chose que moi ?

Elle hoche vigoureusement la tête.

— Il a bien dit « nu ».

Juste Ciel. Dans quoi mettons-nous les pieds ?

Malgré notre appréhension, nous suivons M. Muscles dans l'entrepôt. Qui en fait n'en est pas un. Je réalise qu'il s'agit d'un studio quand je remarque l'éclairage et les nombreuses caméras. Et le décor. Il représente une salle de classe, avec le pupitre de l'enseignant, les bureaux des élèves et un tableau noir.

— Fetch nous sauve encore la mise ! crie une voix suave et juvénile.

Une seconde plus tard, je vois un homme courir vers nous dans le plus simple appareil. Il court tout nu. Ce qui, bien évidemment, fait ballotter ses impressionnants attributs virils comme si ces derniers nous saluaient.

— Oh, bordel, murmure Jenny.

Sa stupeur est égale à la mienne. Elle, au moins, parvient à articuler des mots. Moi, je reste sans voix. À le regarder fixement. Oui, je ne peux m'empêcher de le regarder fixement tandis qu'il s'avance vers nous, arborant un grand sourire et une érection plus grande encore.

— Ah. Désolé. (Remarquant notre expression, il baisse les yeux sur son entrejambe.) Le Viagra vient de faire effet. (Comme nous continuons de l'observer d'un air interdit, il hausse les épaules.) On tourne huit heures d'affilée. Faut bander non-stop sinon pas moyen de piner.

— De piner ? répété-je avec hébètement.

— Ben oui. De piner. (À présent, c'est lui qui nous dévisage.) Que croyez-vous qu'on fait ici ?

Je suis abasourdie

— Euh... Que faites-vous ?

Son sourire s'efface.

— Du porno, chérie. (Il balaie d'un grand geste le vaste espace fortement éclairé.) Les Studios Falcon ; j'en suis propriétaire. Vous n'avez jamais entendu parler de nous ?

— Non.

— Si ! répond Jenny.

Je reporte mon attention sur elle.

— Tu connais ?

— Bien sûr, répond-elle joyeusement. Le décor de salle de classe est très réussi. (Elle s'avance et tapote le bras huilé, tout en muscles, de M. GrosPaquet.) C'est du bon boulot. Et tout est beaucoup plus clair, à présent.

Il penche la tête sur le côté.

— Parce que, avant, ça ne l'était pas ?

— On, euh, comprend mieux maintenant, bredouillé-je, toutes les pièces du puzzle s'emboîtant enfin.

Thomas demeure perplexe.

— Vous ignoriez, pendant tout ce temps, que ces livraisons étaient destinées à une société de production de films pornos ? Cette information figure pourtant dans mon fichier.

Jenny et moi échangeons un regard appuyé comme je prends conscience des inconvénients pouvant résulter d'une application stricte des règles de confidentialité.

— Mais votre compte est privé, monsieur. Les employés qui se chargent de vos requêtes n'ont pas accès à ces notes. Cela constitue peut-être, euh... une faille dans notre système. Désolée.

— Pas de soucis, dit-il en retrouvant le sourire. J'ai fait exprès de vous envoyer toutes ces photos débiles. Je pensais que vous étiez au courant et que la plaisanterie vous amuserait. (Il glousse avec regrets.) Mais si on ne saisit pas la blague, on trouve forcément ces photos douteuses.

— C’était une excellente plaisanterie, insiste Jenny. Et on a apporté votre commande. En format de 2 litres.

— Génial ! (Son sourire se fait plus chaleureux.) Merci infiniment d’avoir fait aussi vite.

Je m’apprête à lui tendre la bouteille de lubrifiant quand une femme passe devant nous en roulant les hanches. Elle a de longs cheveux cuivrés, des nichons énormes, et des jambes à tomber.

— Où sont les lunettes en écailles de tortue ? Je croyais qu’on tournait la scène de la bibliothécaire...

— Hailey ! murmure Jenny, me tirant de ma stupeur.

— Quoi ?

— Le monsieur a besoin de son lubrifiant, dit-elle en montrant le sac que je tiens à la main.

— Oh. Oui. (Je tends le bras.) Le voici, monsieur.

Monsieur ? Sérieusement ? À croire que je n’ai jamais mis les pieds sur un tournage de film porno.

Ce qui est le cas !

M. GrosPaquet alias Thomas alias Star du Porno accepte le sac avec gratitude.

— Merci encore.

Puis il tourne les talons et se dirige vers le pupitre du professeur, nous offrant une vue exceptionnelle sur son postérieur rond et ferme.

— Joli petit cul, me murmure Jenny.

— Je ne te le fais pas dire.

J’ai le visage tout rouge tant j’ai ri quand nous regagnions le bureau. Ma bonne humeur dure environ deux minutes. Ou trois. Je suis occupée à lire mes e-mails quand M. Emery pointe son nez bouffi dans mon bureau.

— Mademoiselle Taylor ! aboie-t-il.

Je me force à compter jusqu’à trois avant de lever les yeux, juste pour l’énervé. Pour info, il m’a appelée mademoiselle Taylor pendant toute la

durée de mon mariage avec son fils. Son manque de considération ne constitue même pas le quart de ses outrages à mon égard. Je tâche de faire preuve de sang-froid.

— Que puis-je pour vous, Herbert ? Où est Jackson ?

— Il s’occupe d’une urgence concernant un client.

Il entre et ferme la porte derrière lui. Mon estomac se noue.

C’est parti, me disent mes tripes, tordues par l’angoisse.

Et mes organes ne se sont pas trompés, car les premiers mots d’Herbert Emery sont :

— Je veux racheter vos parts de Fetch.

— Pardon ? (*Zut. Garde ton calme, Hailey.*) Je possède la moitié de Fetch. Et elle n’est pas à vendre.

Ça y est, je suis déjà dans tous mes états. Merde !

— Tout est à vendre, déclare M. Emery, prouvant qu’il est un cliché ambulancier en plus d’être une ordure. (Je suis sûre d’avoir entendu cette réplique dans un film de gangsters le week-end dernier.) Un demi-million, cela ferait de vous une fille très riche.

— Si vous pensez que cinq cent mille dollars feront de moi une « fille très riche », alors vous n’avez pas remarqué la flambée des prix de l’immobilier à Toronto, répliqué-je.

Et je suis un chouïa trop vieille pour être une « fille ». Mais je garde cette remarque pour moi.

— Cinq cent cinquante mille. C’est ma dernière offre. Prenez des vacances, Hailey. Voyagez, découvrez le monde. Et vous serez grassement rétribuée pour avoir laissé mon fils diriger son entreprise comme il l’entend.

— *Son* entreprise ?

Je n’en crois pas mes oreilles ! Cet homme est la personne la plus insensible que je connaisse.

— Son idée. *Ergo* son entreprise légitime. Acceptez l'argent, Hailey. S'il ne veut pas de vous dans son lit, pourquoi voudrait-il vous voir tous les matins au bureau ?

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. J'explose, comme la cocotte-minute de ma tante Linda au cours d'un déjeuner pascal.

— Vous n'êtes qu'un... tyran détestable ! m'écrié-je, me retenant de justesse.

Proférer des insultes ne servirait à rien, si ce n'est à me faire passer pour une personne grossière. Il a toujours considéré que je n'étais pas assez bien pour son fils chéri et je ne tiens pas à lui donner raison.

— J'ai fondé cette entreprise aux côtés de Jackson. La moitié m'appartient, car je viens ici tous les matins et je bosse comme une... acharnée. Alors, je vous prierais de garder vos suggestions pour vous et de fichier le camp de mon bureau. Sur-le-champ !

La porte s'ouvre à la volée. Jackson se tient sur le seuil.

— C'est quoi ce cirque, papa ? Pourquoi Hailey exige-t-elle que tu quittes son bureau ?

— Aucune idée. (Le connard hausse les épaules et se lève.) Elle dépasse les bornes. Je n'ai fait que lui suggérer d'accepter mon offre de rachat. L'entreprise devrait revenir à la famille à qui elle appartient.

Jackson devient rouge de colère.

— Je t'ai dit que je ne voulais pas racheter ses parts !

— Toi, non. C'est moi qui les achète.

— Il n'en est pas question ! crie mon ex-mari et le soulagement me gagne. Je ne m'associerai jamais avec toi, tu entends ? Tu essaierais de m'écraser au boulot comme tu le fais dans tous les autres domaines.

— Jackson Herbert Emery ! Quelle ingratitude ! Tu sais que je suis dans les affaires depuis vingt-cinq ans de plus que...

— Je m'en fiche ! (Jackson est vraiment hors de lui. C'est la première fois que je le vois dans cet état.) Toi et moi, nous ne dirigerons pas

d'entreprise ensemble. Jamais. Quant à Hailey, elle n'ira nulle part. Arrête de la harceler. Arrête de me harceler. On ne louera pas cet immeuble hors de prix sur Bridle Path ! Ça suffit, maintenant !

Il a le visage écarlate et je commence à avoir un peu peur pour lui. J'attrape une pochette cartonnée sur mon bureau et l'agite dans sa direction pour lui faire du vent.

— Respire, chéri.

M. Emery me foudroie du regard, puis il m'arrache la pochette des mains et la jette contre le mur.

Il quitte le bureau avec fracas, claquant ma porte si fort que les documents contenus dans la pochette glissent sur le sol. On dirait qu'une tempête a balayé mon bureau. Et c'est le cas, je suppose.

— Waouh, Jax, dis-je quelques minutes plus tard alors que je ne me suis pas encore tout à fait remise du choc. Tu n'étais pas obligé de faire ça.

— Bien sûr que si, répond-il en se laissant tomber dans le fauteuil destiné aux visiteurs. Ça lui pendait au nez depuis longtemps. Je te demande pardon de ne pas l'avoir fait plus tôt. Il y a cinq ans, par exemple. Je ne permettrai pas qu'il insulte ma meilleure amie.

L'émotion me noue soudain la gorge.

— Ta meilleure amie ?

— Évidemment ! Voyons, Hailey ! On se connaît depuis qu'on a six ans. On n'était peut-être pas faits pour être amants. Mais on était destinés à être amis, cela ne fait aucun doute.

— Et... (Je me racle la gorge, m'efforçant d'avoir l'air cool.)
Associés ?

Il lève les mains.

— Absolument. Sinon, j'ignore ce qu'on fait ici depuis cinq ans. (Il fronce les sourcils.) Tu ne pensais pas sérieusement que je voulais racheter tes parts, j'espère ?

Oh, merde. Les larmes me montent aux yeux. Parce que c'est effectivement ce que je pensais.

— Hailey ! (Il bondit du fauteuil et fait le tour de mon bureau.) Enfin, Hails. (Il m'enlace dans la chaleur de ses bras.) Je ne veux pas que tu partes ! Merde. Tu crois que je veux diriger cette boîte tout seul ? Il n'y a rien de marrant à ça !

Je déglutis, ravalant un sanglot.

— J'ai entendu ton père l'évoquer il y a plusieurs mois. J'ai pensé que tu l'envisageais peut-être.

— C'est la pire idée que j'aie entendue ! Jamais de la vie.

— En tout cas, dis-je entre rire et larmes, tu l'as bien remis à sa place.

— Il a vu de quel bois je me chauffais.

Je ris.

Il rit aussi.

— Il semblerait que ce soit l'année des grandes révélations.

— Ou l'année où on s'éclate.

Il me décoche un sourire en coin. Il m'est si familier que mon cœur se serre un peu.

— Toi, en fréquentant ton hockeyeur. J'ai le droit de l'évoquer deux minutes ?

— Bien sûr. D'ailleurs, tout se passe très bien. Un événement est prévu la semaine prochaine : patinage en famille. Je vais patiner avec toute l'équipe.

Il me presse l'épaule.

— Ça a l'air génial.

— Et toi, tu t'éclates avec... (Je me rappelle soudain les sex-toys que j'ai découverts par mégarde.) Euh, je suis contente que tu t'amuses avec Melinda.

Il se redresse et s'assied sur le rebord de mon bureau.

— Elle est aventureuse, reconnaît-il, la pointe de ses oreilles devenant rouge.

— C'est... génial, dis-je en me retenant de rire. Ces menottes...

— N'en parlons plus jamais, d'accord ?

— Ça marche ! Parlons plutôt des promotions de printemps. Elles vont faire fureur.

Jackson partage mon avis.

— On devrait opter pour des couleurs printanières, comme... du rose à imprimé léopard, ajouté-je pour le taquiner.

— Hailey !

Nous éclatons de rire. À nouveau.

Y a plein de monde !



Matt

— BLAKEY ! ON EST LÀ !

Je me crispe en entendant la mère de Blake Riley signaler son arrivée de sa voix mugissante. Tandis que toutes les personnes présentes dans la patinoire se tournent dans sa direction, Mme Riley arrive sur la glace, chaussée de patins noirs éraflés, s'étire les bras, puis s'élançe vers son fils, appuyé contre la balustrade avec Jess et Jamie Canning.

— Tu as apporté des bouchons d'oreille ? demandé-je tout bas à Hailey, qui se glisse vers ma gauche.

Dans sa main gantée, elle tient celle de June. Libby est cramponnée à la mienne.

— Chut, me réprimande Hailey. C'est une femme adorable.

Je ne dis pas le contraire. Mais Mme Riley se trouve également être la femme la plus bruyante de la planète et sans doute de la galaxie. Elle se rattrape en étant notre plus grande fan. Ou du moins, en étant au coude-à-coude avec Hailey. Je ne crois pas avoir jamais rencontré deux femmes qui soient à ce point obsédées par ce sport.

Ce matin, il n'y a ni crosse ni palet sur la glace. L'équipe organise cet événement pour aider trois associations caritatives de Toronto ; deux d'entre elles se consacrent aux enfants des quartiers défavorisés du centre-ville et la troisième récolte des fonds pour l'hôpital pour enfants.

Par conséquent, plusieurs des participants ne sont pas en mesure de patiner. La plupart des gosses sont bien trop malades, alors ils sont assemblés sur les gradins, assis sous les lampes chauffantes. Mes coéquipiers vont les chercher par groupe de deux ou de trois pour leur faire faire le tour de la patinoire en luge afin qu'ils éprouvent des sensations semblables aux nôtres quand on fend la glace.

Will O'Connor patine dans ma direction, la corde d'une luge autour de la taille. Il tracte derrière lui un enfant d'âge indéterminé. Il porte un bonnet – je pense qu'il a perdu ses cheveux. Ses jambes sont beaucoup plus longues que celles de mes filles, mais il a l'air de peser à peine plus que mes bouts de chou. Ce qui ne l'empêche pas de sourire de toutes ses dents tandis que O'Connor passe devant nous à toute berzingue, agile comme un ours polaire. Il chante, même.

Il semblerait que tout le monde soit joyeux aujourd'hui. Même notre queutard invétéré. Pendant que les enfants attendent leur tour, d'autres de mes coéquipiers exécutent des figures devant les gradins, pour la frime. Les selfies et les autographes viendront plus tard.

Pour l'instant, je savoure le froid qui me fouette les joues tandis que je patine avec mes trois nanas préférées. Cet événement privé est réservé aux joueurs, à leurs familles et aux enfants dont s'occupent les trois organisations caritatives. Une poignée de journalistes triés sur le volet ont également été conviés. C'est le genre d'obligations que je préfère. Pas de costume de pingouin, pas de réseautage, rien que du plaisir !

— Y A PLEIN DE MONDE !

— Elle parle fort, murmure Libby, me regardant avec ses grands yeux. Je glousse dans ma barbe.

— C'est bien vrai.

— Qui est la fille qui patine avec Jess ? me demande Hailey avec curiosité en me touchant le bras.

Je suis son regard jusqu'à la copine de Blake et l'adolescente débordante de joie à côté d'elle.

— Oh, waouh. Je crois que c'est Leila, dis-je après avoir mis un moment à la reconnaître tant elle a changé. Tu sais que Jess travaille dans un service d'oncologie pédiatrique en tant qu'infirmière en formation ? Leila est l'une des gamines qu'elle a rencontrées là-bas. D'après Riley, elle a été sacrément mal en point pendant longtemps, mais elle est en rémission désormais.

Les larmes embuent les yeux de Hailey tandis qu'elle observe la jolie adolescente. J'adore sa sensibilité, sa compassion, l'intérêt qu'elle accorde aux autres, même à de parfaits étrangers.

Libby nous interrompt.

— Papa ! On patine !

Je lui souris.

— D'accord. Je te propose qu'on fasse la course jusqu'à la balustrade.

Son visage s'illumine.

— D'accord ! Un... Deux...

La petite canaille s'élanche sur la glace avant que j'aie fini de compter jusqu'à trois. Je fais mine de grogner de mécontentement tandis que son petit corps enveloppé dans son anorak rose file sur la surface blanche et lisse. De toute façon, elle sait comme moi que je la laisserai gagner. Je suis prêt à perdre tous les jours de la semaine, si ça peut rendre mes enfants heureux.

Je patine au ralenti, mais Libby ne va pas tellement plus vite. Elle a de petites jambes, mais une sacrée endurance. Elle remue vigoureusement les bras, prenant de l'élan. Je mets un peu plus de distance entre nous, j'attends qu'elle soit à moins d'un mètre de la balustrade, puis je fais semblant de patiner à toute vitesse.

— Tu es trop rapide ! (Je la rejoins dix bonnes secondes plus tard, haletant comme si j'avais du mal à reprendre mon souffle.) Quand est-ce

arrivé ?

Elle me regarde avec un petit air suffisant.

— Quand j’ai eu quatre ans.

J’éclate de rire. Punaise, mes gosses sont hilarantes ! Hailey et June patinent tranquillement dans notre direction et mon éclat de rire se mue en un sourire attendri. June arbore la même doudoune que Libby, sauf que la sienne est violette. Hailey, quant à elle, porte un pull en laine gris, un jean moulant et une épaisse écharpe rouge autour du cou. Elle est resplendissante.

Parfois, je n’arrive pas à croire qu’elle soit à moi. Dire que j’étais prêt à renoncer à tout ça ! Je n’en reviens toujours pas. Je suis tellement confus d’avoir raté la cérémonie de remise de prix de l’AET ; ça me hante encore. Et je culpabilise, évidemment, de ne pouvoir lui accorder autant de temps que je le souhaiterais. Mais on se débrouille. On s’envoie beaucoup de textos, on se voit dès que je suis à Toronto, et on a même envisagé l’éventualité qu’elle m’accompagne à Dallas la semaine prochaine pour notre match à l’extérieur. L’avion de l’équipe ne décolle pas avant 16 heures le lendemain, ce qui nous laisse toute la nuit et une bonne partie de la matinée pour copuler comme des lapins dans ma chambre d’hôtel.

— Matt...

Hailey prend un ton d’avertissement.

Je croise son regard et comprends qu’elle a deviné mes pensées. La lueur coquine dans ses yeux me le confirme.

— Quoi ? fais-je, feignant l’innocence.

— Rien, dit-elle avant de s’approcher de moi pour me murmurer à l’oreille : Le thème du jour, c’est « patiner en famille », pas « déshabiller Hailey du regard ».

— Je ne peux pas faire les deux ?

— Les deux quoi ?

Will O'Connor – sans sa luge, cette fois – s'arrête devant nous, m'éclaboussant de givre.

— Espèce de gros... lapin !

Je me reprends juste à temps.

Au lieu de se moquer de mon juron improvisé, il met ses mains devant son torse telles des petites pattes et commence à sautiller comme un lapin en patins. Il a l'air complètement naze, mais naturellement, mes filles le trouvent hilarant. Même Hailey glousse. O'Connor a la cote avec les femmes de tous âges, semble-t-il.

— Je n'aurais jamais pensé que tu savais y faire avec les gosses, O'Connor.

— Ah, non ? (Il cesse de sautiller pour exécuter une pirouette ridicule.) Je suis immature. N'importe qui te le dira. Ça tombe sous le sens, non ?

— C'est pas faux.

— J'ai envie de faire pipi ! dit June. Est-ce que je dois enlever mes patins ?

— Heureusement, non, dis-je, car un revêtement en caoutchouc noir recouvre le sol jusqu'aux vestiaires.

— Je l'emmène, me propose Hailey. Je ferais bien un saut au petit coin, moi aussi. Et comme ça, tu peux continuer à faire la course avec Libby, et à perdre.

Ma fille est ravie par les paroles de Hailey.

— Je suis plus rapide que papa !

— J'ai vu ça ! (Hailey ébouriffe les cheveux de Libby.) Continue comme ça et peut-être que tu deviendras hockeyeuse professionnelle un jour.

— Non, déclare l'intéressée en portant son regard au-delà de Hailey. C'est ça que je veux devenir !

Nous suivons son regard jusqu'à l'autre bout de la patinoire. Là-bas, une jeune femme en legging noir et pull vert vif s'est donné pour mission

de divertir les enfants attendant leur tour de luge. Je ne la reconnais pas. Sur une jambe, elle décrit un grand cercle vers l'arrière. Puis elle se dresse sur la pointe de ses patins et s'élanche dans les airs, exécutant au moins deux tours complets avant de se poser parfaitement sur la glace.

Je pousse un sifflement admiratif.

— Waouh. Qui est-ce ? demandé-je à mon coéquipier.

Comme O'Connor ne répond pas, je reporte mon attention sur lui.

Son visage est livide. Puis cramoisi.

— Oh, pu...

— Punaise ! s'empresse de terminer Hailey. Tu la connais ?

La bouche de O'Connor s'ouvre puis se referme. Il recommence deux fois avant de froncer les sourcils, visiblement furieux.

— Je m'arrache. À plus tard.

Puis il patine dans la direction opposée, les épaules tombantes, les poings serrés. Fini les sauts de lapin.

— Hailey, ça presse ! dit June en serrant les jambes.

Hailey se tourne aussitôt vers ma fille.

— Désolé, Coccinelle, je me suis laissée distraire par la jolie patineuse. Suis-moi, allons faire pipi !

Je la regarde s'éloigner avec June et l'amour envahit ma poitrine. Elle est si bonne avec mes filles.

Pas étonnant que Kara ne la porte guère dans son cœur. Sa nouvelle marotte, c'est de critiquer le fait que Hailey passe autant de temps avec les filles. Mon ex estime que c'est inapproprié. Et pire encore, elle a essayé de me carotter du temps avec elles. D'ailleurs, elle était farouchement opposée à ce que les filles viennent patiner aujourd'hui, affirmant que ce serait « trop dangereux ».

Je lui ai fait remarquer que les propriétaires de l'équipe n'avaient pas l'intention de distribuer des crosses aux gamins avant de les laisser en découdre. Cette journée est destinée aux enfants vulnérables, bon sang !

Kara a fini par se calmer et accepter, même si elle a bien tiré la tronche en apprenant que Hailey nous accompagnait.

M'efforcer de ne pas me disputer avec elle a fini par épuiser ma patience. Le petit ami de Kara passe plus de temps que moi avec les filles, et pourtant, je n'en fais pas tout un fromage. De plus, Kara est très mal placée pour parler de ce qui est approprié ou pas. Elle m'a trompé, bordel. Ou du moins, c'est fort probable. J'ai essayé de ne pas y penser, d'oublier ces rendez-vous hebdomadaires entre son dentiste et elle, ces déjeuners qui ont commencé bien avant qu'elle et moi signions les papiers du divorce...

— Papa ! On fait encore la course ? m'implore Libby.

Un sourire plein d'indulgence retrousse mes lèvres.

— Si tu veux, Libellule.

Et nous nous élançons. Comme la première fois, Libby triche pour prendre de l'avance, et je fais mine de ne pas savoir patiner.

— Elle a ça dans le sang, la petite, remarque Wesley en nous rejoignant. Tu as déjà pensé à l'inscrire à des cours de hockey ?

— Je crois qu'elle est plus intéressée par le patinage artistique. (Libby est, une fois de plus, complètement captivée par la jolie brune exécutant de gracieuses pirouettes.) Qui est-ce, au fait ?

— Hal avait dit qu'on aurait un nouvel entraîneur pour le patinage, si tu te rappelles. C'est elle.

— Tu déconnes !

Celle-là, elle est tordante. La moitié de l'équipe sera au bord de la syncope, parce que cette jeune femme est plus qu'agréable à regarder. Et l'autre moitié sera furax à l'idée qu'une entraîneuse de patinage artistique leur dise quoi faire.

— Ça promet d'être intéressant.

— N'est-ce pas ? ricane Wesley.

Tandis que nous l’observons, un type que je n’ai jamais vu déboule sur la glace et la prend par la main. Ils exécutent un croisé arrière, décrivant un bel arc de cercle. Puis la femme tournoie en direction de son partenaire, qui la soulève et la lance en l’air. Les enfants applaudissent quand elle se réceptionne sur un pied, glissant comme si cela ne lui demandait aucun effort.

— Papa ! Je veux faire comme elle ! crie Libby en me tirant par la main. Lance-moi en l’air !

— Je ne vais pas te lancer en l’air, voyons, dis-je tandis que Wesley glousse devant l’intrépidité de ma fille.

— Pourquoi ?

— Déjà, parce que maman ferait une crise de... Elle ne m’écoute plus. Libby abandonne ma barbante explication d’adulte pour se mettre à patiner en cercle aussi vite que possible. Elle décrit un mouvement de balancier avec les bras et essaie de tourner, mais ses pieds s’emmêlent et elle tombe.

— Ma puce ! Ne...

— J’ai rien ! répond-elle en se relevant rapidement.

Elle se remet à patiner, dessinant à nouveau un cercle. Elle prend de la vitesse et ses cheveux flottent au vent sous son bonnet en laine.

— Regarde comme je vais vite...

Wesley et moi voyons l’accident se produire au ralenti. Libby s’en donne à cœur joie, ses petits patins blancs raclant le givre, quand soudain, une luge croise son chemin. Elle ne s’arrête pas. J’ouvre la bouche pour lui crier de faire attention alors même qu’elle fonce à toute blinde vers les sangles reliant mon coéquipier Lemming à la luge qu’il tracte.

Libby percute les sangles et je retiens mon souffle. Au lieu de rebondir vers l’arrière, elle vole par-dessus. Le cœur battant à cent à l’heure, je la regarde piquer vers la glace. Finalement, elle continue de tournoyer et atterrit sur le flanc plutôt que sur la tête. Recroquevillée sur la glace, elle

remue les pieds et braille plus fort que la mère de Blake Riley pendant un match à domicile.

La peur et l'adrénaline sillonnent mes veines, me poussant à agir. Je m'élançe vers ma petite fille. Je la soulève de la glace avant que Lemming fasse tourner la luge et nous regarde avec stupéfaction.

— Oh, la vache ! beugle mon coéquipier. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il n'y est pour rien, bien entendu. Je ne lui réponds même pas. Je suis trop occupé à examiner le visage en larmes de Libby.

— Où as-tu mal ?

— Mon... bras..., répond-elle en pleurant.

Putain, les bras ne sont pas censés se plier comme ça. On dirait une parodie de bras cassé.

Il me vient précisément deux pensées avant que je me consacre à réparer les dégâts. La première : j'espère que ma fille n'est pas sur le point de voir son père pleurer. La seconde : Kara va m'étriper.

À cause des radiateurs



Matt

— Qu’as-tu fait à notre enfant !!!!

Je me tiens prêt comme le hurlement de reproche mêlé de terreur de Kara résonne entre les murs de la salle d’attente de l’hôpital. Ses bottes à talons hauts martèlent impatiemment le linoléum tandis qu’elle se dirige vers moi d’un pas furieux. Dan le Dentiste est sur ses talons, mais il a du mal à la suivre. Je jette un coup d’œil vers le coin de la pièce où Hailey est assise avec June. Elles partagent un sachet de M&M’s aux cacahuètes tout en feuilletant un magazine.

— Kara, dis-je sur un ton d’avertissement. (Non pas qu’elle en tienne compte.) Calme-toi.

— Non, je ne me calmerai pas ! hurle-t-elle. Je la laisse seule avec toi deux heures et...

— Ça suffit !

Je n’avais pas l’intention d’aboyer ainsi. Plusieurs têtes se tournent d’ailleurs dans notre direction, mais je ne leur prête guère attention. Je regarde Kara, je la scrute, même. Elle est tirée à quatre épingles, comme d’habitude, mais ses yeux sont rouges et ses lèvres pincées. Elle a l’air exténuée.

— Je sais que tu as peur, lui dis-je tout bas. Mais Libby va bien.

— C'est la dernière fois, réplique-t-elle d'une voix sifflante de colère. Je t'ai dit que c'était une mauvaise...

Je lève la main.

— Arrête. N'essaie pas de me faire passer pour un baby-sitter incompetent qui ne sait pas prendre soin de son propre enfant. Je suis son père. Et personne n'est à l'abri d'un accident.

— Avec moi, ça n'arrive jamais ! me rétorque-t-elle.

Touche du bois, pauvre imbécile... Je prends une grande inspiration et plonge au plus profond de mon être pour y puiser un reste de flegme. Je suis capable d'affronter n'importe quel adversaire, de patiner au coude-à-coude avec un malabar de deux mètres et de garder mon sang-froid malgré tout. Mais Kara me rend fou. Et pas dans le bon sens du terme.

— Laisse-moi te dire ce que j'ai appris, OK ?

— Mais tu n'apprends pas ! Tu n'apprends jamais ! Elles ne t'accompagneront plus jamais à un événement sportif. Plus jamais !

Depuis quelques mois, je dois me faire violence pour rester courtois quand je discute avec Kara. J'ai essayé de sortir de ce cercle vicieux. Mais quand elle impose ainsi sa loi, je sais que je dois sévir.

— Assez ! (Le mot sonne telle une enclume tombant au sol.) Je ne supporte plus que tu t'ériges en parangon de moralité. C'est fini, Kara, je ne te laisserai plus faire.

Plusieurs têtes se tournent à nouveau vers nous. Je ne veux pas faire un esclandre, contrairement à Kara. Je baisse la voix avant de reprendre :

— Tu vaux mieux que ça. Si je suis un si mauvais père, pourquoi tes premiers mots sont-ils pour moi ? Si la situation était inversée, si c'était moi qui avais dû courir à l'hôpital, les premiers mots que j'aurais prononcés auraient été : « Où est Libby ? » Toi, tu commences systématiquement par m'attaquer. Tu me declares la guerre et tu n'as même pas le temps de redescendre pour que je puisse t'informer que Libby est en train de passer une radio.

Mon ex-femme déglutit, s'efforçant de maintenir son équilibre.

Tandis que je l'observe, je constate que mes yeux sont enfin grands ouverts.

— La vérité, c'est que tu n'es pas une mauvaise mère, même si ton comportement actuel laisse penser le contraire. Tu mènes ce jeu depuis si longtemps que tu n'es plus toi-même. Critiquons Matt ! Faisons-le passer pour un monstre. Et surtout, évitons de nous demander pourquoi on a voulu divorcer.

Elle écarquille les yeux et ses joues rosissent.

— Eh ouais. On va enfin tirer les choses au clair.

Pressentant les ennuis, Dan le Dentiste s'approche, plissant les yeux.

— Et si vous remettiez vos menaces à plus tard ?

À cet instant, voir son visage me rend malade et je lui rétorque :

— Et vous, vous remettez les choses à plus tard ? lui demandé-je d'une voix glaciale.

Il cligne les paupières, ignorant ce que sous-entend ma question. Mais Kara a compris. Elle est loin d'être stupide. Sa bouche s'ouvre puis se referme comme celle d'un poisson.

— Dites-moi, combien de vendredis avez-vous déjeuné avec ma femme dans un restaurant chic avant même que j'apprenne que j'allais divorcer ?

À présent, c'est la mâchoire de Dan qui se décroche. Kara et lui sont jumeaux de bouche, comme dirait Blake. À la différence que le visage de Kara est cramoisi et celui de Dan pâle comme un linge.

— Je... Je... Euh...

Il n'arrive même pas à aligner deux mots.

J'esquisse un sourire, totalement dépourvu de sympathie.

— C'est bien ce que je pensais. M'as-tu trompé ? demandé-je à Kara en la regardant droit dans les yeux. Puisque tu tiens à étaler tous mes défauts, si nous nous penchions un peu sur les tiens ?

— Non !

— Sérieusement ? répliqué-je, haussant la voix malgré moi. Je ne suis pas sûr de te croire. Comment qualifies-tu le fait de déjeuner une fois par semaine avec un « ami » pendant plusieurs mois sans jamais en parler à ton mari ? Tu m’as menti, Kara. Les vendredis avec les grands-parents ?

— Je... (Sa voix tremble, mêlée de sanglots.) J’ai menti. Mais ce n’est pas ce que tu crois.

— Alors c’est quoi ? m’écricé-je, à bout de patience.

Je vois Hailey prendre June dans ses bras et se diriger vers les ascenseurs. Pour me rassurer, elle hoche la tête en me jetant un coup d’œil par-dessus son épaule, m’indiquant que tout va bien de son côté. Je les regarde disparaître au bout du couloir et ça me calme de les voir ainsi.

— On ne faisait que... déjeuner, murmure Kara. On en parlera plus tard.

— Plus tard ? J’ai assez attendu. J’ai passé un an et demi à me reprocher l’échec de notre mariage. Je me suis convaincu que j’étais un gros nul dont personne ne voudrait jamais. C’est toi qui m’as fait ça.

Elle plaque une main contre sa bouche et deux grosses larmes roulent sur ses joues.

— Tu te sentais tellement coupable d’être tombée amoureuse d’un autre homme... (Je fusille son dentiste du regard, juste pour le principe.) Tu n’as pas arrêté de m’accuser ; tu m’as fait porter le chapeau parce que c’était le seul moyen de gérer ta propre culpabilité.

— Je suis désolée. (Les larmes ruissellent sur son visage, à présent.) Je ne voulais pas te blesser.

— T’as une drôle de façon de le montrer, dis-je, mais mes paroles sont dépourvues de cruauté.

Soudain, j’ai épuisé toute ma colère, un peu comme une voiture tombant en panne d’essence. On roule à toute allure et tout d’un coup, on s’arrête en cahotant.

— Il ne s'est rien passé entre nous, m'assure Dan, se décidant à prendre la parole. Je tiens à ce que vous sachiez que je n'ai pas touché...

— Gardez vos justifications, marmonné-je. Vous êtes deux lâches. Vous nous auriez épargné bien des tracasseries si vous aviez eu le cran d'assumer vos décisions.

— Je suis désolée. Je suis vraiment désolée, bredouille Kara.

Les doubles portes devant lesquelles je montais la garde s'ouvrent et Libby apparaît, dans un fauteuil roulant poussé par une infirmière vêtue d'une blouse pédiatrique.

— Maman ! crie Libby. Ne pleure pas ! Je vais avoir un plâtre rose. Les gens pourront écrire dessus au Stabilo. On a des Stabilo ? C'est quoi, un Stabilo ?

Je regarde mon ex-femme se ressaisir à une vitesse impressionnante, comme savent le faire les mères quand c'est nécessaire. Elle affiche un grand sourire en s'essuyant les joues.

— Rose comment ? demande-t-elle. Un Stabilo, c'est un feutre, et on pourra en acheter sur le trajet !

— Ils ont dû couper mon tee-shirt ! s'exclame Libby. J'ai été très courageuse.

— Oh, c'est toi la plus courageuse, dit Kara, les larmes ruisselant à nouveau sur son visage. Je peux rester avec toi pendant qu'on te pose le plâtre ?

— Bien sûr. Papa était avec moi, mais ils lui ont demandé de sortir de la salle de radio à cause des radiateurs.

— Des radiations, corrige l'infirmière en se retenant de sourire. Par ici, madame Eriksson.

— Je vais retrouver June, dis-je.

Kara se tourne vers moi.

— Où est-elle ?

— Avec Hailey. Avec qui tu devras te montrer plus gentille, ajouté-je même si ce n'est pas le moment.

Tant pis. Je ne me laisserai plus contrôler par cette femme, qui a eu bien trop de pouvoir sur moi pendant bien trop longtemps.

— On vous rejoint dès que c'est fini, répond Kara, l'air penaud.

— J'y compte bien.

L'infirmière, Libby et Kara disparaissent à nouveau derrière les doubles portes, me laissant seul avec le dentiste.

— Je veux juste vous dire..., commence-t-il.

— Ça ne m'intéresse pas. Je dois retrouver ma fille et ma petite amie.

Je m'éloigne et pars à la recherche de mes nanas, me fichant complètement de ce qu'il peut penser de moi. L'avis des autres ne m'importe plus.

Hailey

— Il est vraiment chauve, dit June en désignant le dernier bébé de la rangée.

— Elle, dis-je. Il y a marqué « fille » sur l'étiquette. Comment va-t-on l'appeler ? C'est à toi de commencer.

— Hmm, fait June et je la fais légèrement basculer sur le côté pour reposer ma hanche.

Je suis obligée de la porter pour qu'elle puisse voir les nourrissons dans la pouponnière et continuer à jouer.

— Jenny !

— Tu as déjà nommé l'un des bébés Jenny. Regarde celle-ci, dis-je en lui montrant un poupon dans la rangée du fond.

— Il peut y avoir deux Jenny, me fait remarquer June. Il y a bien deux Ashley dans ma classe.

— Je vois. Mais essayons de penser à un autre prénom. Elle n'a pas une tête de Jenny.

— Tu trouves ? (June plisse son petit front tandis qu'elle étudie le bébé.) Tu as raison. Ce n'est pas une Jenny.

— Ouais. Et si on l'appelait Georges ?

— Quoi ? s'écrie June, effarée. C'est un prénom de garçon !

— Georgia, c'est un prénom de fille.

— Ils n'ont pas d'équipe de hockey en Géorgie, déclare June d'un air semi-dégoûté, me faisant éclater de rire.

Les filles de Matt lui ressemblent tellement parfois que ça m'achève. Immanquablement.

En parlant du loup... J'aperçois Matt au bout du couloir, son portable à la main. Je lui ai expliqué où nous attendions par texto afin qu'il ne s'inquiète pas. Il me sourit et je fonds. Non pas parce qu'il est beau, bien qu'il soit canon. Mais à cause de sa façon de me regarder ; comme si nous partagions un important secret.

Je vois l'amour dans ses yeux.

Au prix d'énormes efforts, je parviens à me rappeler que je suis en plein milieu d'une conversation avec June.

— Que dis-tu d'Henrietta ? lui proposé-je.

— Non. Ça ressemble trop à Henri.

— Anne-Marie ?

— Bof.

— Belzébuth ?

— Hailey !

Elle glousse.

— Hepzibah ? Zébédée ?

— Jeanne-Marie, suggère June.

— Ça ressemble à Jenny.

— Tant pis, répond June et je pouffe de rire. Papa ! s'écrie-t-elle en apercevant Matt. On donne des prénoms aux bébés.

— C'est bien, dit-il. Vous les avez tous appelés Matt, n'est-ce pas ?

— Nan.

June remue les jambes, et j'ai de plus en plus de mal à la tenir dans mes bras.

Matt récupère sa fille d'un grand geste agile.

— Ils devraient tous s'appeler Matt, même les filles.

— Papa...

— Tu t'appelles Matt, en vrai. Tu le savais ? Ta sœur aussi. (Il m'enlace tout en continuant de taquiner sa fille.) On t'appelle June pour ne pas se mélanger les pinceaux.

Je repose ma tête contre son épaule et souris. Une pensée surgit dans mon esprit tandis que je l'écoute discuter avec June de sa voix rauque et virile. Si j'avais un bébé, quels seraient les prénoms qui plairaient à Matt ? *Holà ! Ce n'est pas le moment de penser à ça.*

On en est même carrément loin. Passons à autre chose.

— Comment va-t-elle ?

— Elle se fait poser un plâtre rose et mène son petit monde à la baguette, répond-il en déposant un baiser sur ma joue. Désolé que cette journée ait été un tel mer...

Il s'interrompt à temps.

— Merdier ? devine June.

Il grogne.

— Coccinelle...

Elle cligne les yeux avec innocence.

— Quoi ?

— Ce n'était pas si terrible, dis-je.

L'après-midi ne s'est pas déroulée comme prévu. Mais bizarrement, je suis heureuse et sereine. J'ai presque du mal à me reconnaître.

— Que penses-tu de Mandy ? demandé-je à June.

Elle regarde à travers la vitre.

— Je vais y réfléchir, répond-elle après une longue pause.

Nous restons là à donner des prénoms aux bébés et je me dis qu'il n'y a nul endroit au monde où j'aimerais mieux être.

Matt emmène June aux toilettes peu après, et c'est à cet instant qu'apparaît Kara. Tandis qu'elle s'approche, je remarque qu'elle me regarde fixement et me rappelle que Matt lui a enfin balancé ses quatre

vérités au visage. J'ai entendu le début de leur dispute, et c'est là que j'ai pris June et me suis éloignée, pour éviter de me trouver dans la même pièce que Kara.

Matt a eu raison de lui parler comme il l'a fait. Je lui ai déjà dit. Mais je ne tiens pas à me disputer avec elle dans la salle d'attente de l'hôpital.

Il se pourrait, toutefois, que je n'aie pas le choix. Elle se dirige vers moi d'un pas déterminé, rejetant ses somptueux cheveux en arrière.

— Hailey, dit-elle d'une voix inflexible.

Gloups.

— Merci pour l'aide que vous nous avez apportée aujourd'hui.

Je cligne les yeux. Hein ? Quoi ?

Elle n'ajoute rien de plus, alors je retrouve enfin ma voix.

— Je n'ai fait que suivre tout le monde à l'hôpital, dis-je tout naturellement.

— Non, je veux dire, ce que vous avez fait quand nous étions dans la salle d'attente.

Elle a l'air vaincue, mais je suppose que quand votre ex-mari vous balance votre infidélité à la figure, vous ne faites plus trop la maligne.

— Vous avez conduit June au distributeur automatique quand Matt et moi...

Elle laisse sa phrase en suspens.

— ... Vous disputiez ?

Elle hoche la tête sans conviction.

— Je vous en sais gré. Matt et moi veillons à ne pas hausser la voix devant les filles, mais nous avons tous deux perdu notre sang-froid tout à l'heure.

Je hausse les épaules.

— Je vous en prie. J'aime bien passer du temps avec les filles.

— Et c'est réciproque.

Quand je hausse les sourcils, elle poursuit, son intonation indiquant qu'elle n'a vraiment, mais alors vraiment pas envie de dire ce qui va suivre.

— Elizabeth adore que vous lui tressiez les cheveux. Et June dit que vous imitez très bien les voix quand vous leur lisez des histoires avant qu'elles aillent au lit.

Une sensation de chaleur se répand dans mon ventre. J'ignore pourquoi, mais ça me ravit que les filles de Matt parlent de moi quand elles sont avec leur mère. Non pas que je veuille prendre la place de Kara, mais parce que cela signifie qu'elles me considèrent comme un membre de leur famille. Seigneur, je l'espère ! J'ai craqué pour ces jumelles presque autant que pour leur père.

— Comme je l'ai dit, j'aime passer du temps avec elles. (Je jette un coup d'œil dans le couloir désert.) Où est votre petit ami ?

Elle fronce les sourcils, visiblement embarrassée.

— Je lui ai demandé de partir. Cela ne servait à rien qu'il reste. (Kara hésite.) Je suppose que vous êtes déjà au courant de...

Elle n'a manifestement aucune envie de terminer cette phrase. Je prends pitié d'elle et ne l'y oblige pas.

— En effet, réponds-je avec prudence.

— Je ne l'ai jamais trompé, murmure-t-elle.

Je ne dis rien.

— Physiquement, ajoute-t-elle. Dan et moi sortions ensemble au lycée. Nous avons rompu quand nous sommes partis pour l'université. Je l'ai revu à une réunion d'anciens élèves et... (Elle secoue la tête.) Je n'avais pas prévu que ça arrive.

Puis elle me coule un regard plein de culpabilité et alors, ce n'est plus de la pitié que j'éprouve pour elle, mais de la compassion.

Comme les WAGs peuvent en témoigner, toutes les femmes ne sont pas faites pour le mode de vie qu'impose le hockey. Certaines, comme

Katie, Jess et Estrella, sont taillées dans l'acier. Elles sont capables de supporter ces absences prolongées, car le temps passé loin de leur homme rehausse la douceur des moments partagés. D'autres, comme Kara, deviennent amères et possessives, et bien souvent, cherchent le réconfort au mauvais endroit. Au mauvais déjeuner.

Je ne pense pas que Kara soit une femme malveillante. Je pense que sa culpabilité l'a poussée à agresser et à accuser Matt, car ses propres actes lui étaient insupportables. Il n'empêche qu'elle l'a profondément blessé, et je ne peux pas la laisser s'en tirer à si bon compte.

— Une liaison sentimentale reste une liaison, dis-je d'une voix posée. Elle se mord la lèvre inférieure.

— Je sais.

— Vous devez en parler avec Matt, Kara. Et vous devez lui présenter des excuses. Ce qui s'est passé à la patinoire aujourd'hui n'était pas sa faute. C'était un accident et ça aurait pu arriver à n'importe qui. Libby pourrait se casser le bras en tombant d'une balançoire quand vous l'emmenez au parc. D'ailleurs... (Je marque une pause pour appuyer mon propos.) L'autre jour, June m'a raconté qu'elle avait glissé du tourniquet pendant la récréation. Elle ne s'est rien cassé, mais elle aurait pu. Avez-vous attaqué son institutrice pour autant ?

Une étincelle de culpabilité jaillit dans ses yeux.

— J'ai compris, Hailey.

— Je l'espère. Car Matt ne mérite pas d'être assailli de remontrances comme vous l'avez fait.

— Je sais, dit-elle d'un ton empreint de honte. Je vais lui présenter mes excuses. Mais je... (Elle baisse les yeux sur ses escarpins hors de prix.) Je ne sais pas quoi lui dire, comment lui expliquer.

— Eh bien, vous devriez vous dépêcher de trouver..., dis-je avec un signe de tête par-dessus son épaule.

Suivant mon regard, elle aperçoit Matt, qui longe le couloir avec Libby dans ses bras, June marchant à côté d'eux.

— Les filles ! m'écrié-je avec enthousiasme. Je sais que vous êtes impatientes de quitter cet endroit, mais votre maman et votre papa ont besoin de discuter, alors si on descendait toutes les trois à la cafétéria pour nous goinfrer de friandises ?

Kara me décoche une œillade assassine.

— Sans gluten, ajouté-je aussitôt, réprimant un sourire.

Ses épaules s'affaissent une fois encore en signe de défaite.

— Très bien. Les filles, suivez Hailey. Votre père et moi vous rejoignons dans une minute.

Matt repose doucement Libby sur ses pieds, et j'attrape aussitôt les deux fillettes par la main. Il me lance un regard de désespoir mêlé d'un soupçon de reproche, mais je sais que j'ai raison de laisser les ex-époux Eriksson régler leurs différends comme il se doit. Matt et Kara ne s'aiment plus, mais ils ne se haïssent pas. Et même si c'était le cas, ils ont deux incroyables, adorables filles ensemble. Et celles-ci méritent des parents qui sont capables de rester courtois l'un envers l'autre.

Étant née d'une femme qui n'a fait que cracher sur mon père, absent pendant toute mon enfance, je sais ce que c'est que d'avoir des parents toxiques.

Alors, je gratifie Matt d'un sourire d'encouragement et me dirige avec ses filles vers l'ascenseur.

Pouces opposables

Matt

— C'est encore Libby ?

J'entends le sourire dans la voix de Hailey tandis qu'elle se blottit contre moi. Il n'est que 21 heures, mais la journée a été longue et nous avons décidé de nous coucher tôt. Évidemment, à la seconde où nous sommes glissés sous les couvertures, nous avons oublié que nous étions censés dormir et avons commencé à forniquer comme des lapins. À présent, nous sommes allongés, nus, dans la chaleur de mon grand lit douillet, et c'est tout simplement le bonheur.

— Ouais. (Je glousse en écoutant le message vocal que ma fille vient de me laisser – le troisième ce soir.) Elle veut savoir si Rufus pourra signer son plâtre quand elle viendra le week-end prochain. (Je commence à taper ma réponse.) Comment t'expliques à une gamine de quatre ans que les chiens n'ont pas de pouces opposables ?

— Attends, laisse-moi faire.

Hailey se redresse et le drap glisse de son épaule gracile. Elle s'empare de mon portable, pianote sur le clavier, puis me rend le téléphone.

Elle a écrit : Bien sûr !

Je gémis tout haut.

— Merci de faire des promesses en mon nom, Hottie. Maintenant, j'ai une semaine pour apprendre à un chien comment utiliser un feutre.

Elle glousse.

— Je crois en toi. Et puis tu sais que je ne peux rien refuser à tes filles. Elles sont trop mignonnes.

Je lui jette un regard sévère.

— Eh bien, tu devrais apprendre à leur dire non. Si jamais on en a tous les deux, je ne veux pas être le méchant papa parce que maman ne sait pas discipliner sa progéniture.

Hailey se fige et je prends conscience de ce que je viens de dire. « Si on en a tous les deux. » Nos enfants. Eh ben... ça alors. Je n'arrive pas à croire que mes pensées m'aient mené là, mais très franchement, ça ne me dérange pas du tout.

— Tu... souhaites avoir d'autres enfants ? me demande-t-elle tout bas.

Je me redresse à mon tour, veillant à ce que le drap couvre toujours mes bijoux de famille. Cette conversation vient de prendre une tournure sérieuse.

— Oui. (Autant être honnête.) Au moins deux de plus.

Ses sourcils bruns forment deux parfaits arcs de cercle.

— Deux de plus.

— Ouais. (Je sens ma nuque chauffer.) J'ai toujours voulu... quatre enfants.

— Quatre enfants.

— Ouais. Ou cinq.

— Ou cinq.

— Ouais. (Elle me regarde comme si j'avais une tête de Martien, mais je fais celui qui n'a rien remarqué.) Je suis fils unique. J'ai grandi seul, et ça m'a toujours manqué de ne pas avoir de frère ou de sœur. La plupart de mes amis en avaient un ou deux, mais un de mes potes – Cody – avait deux grands frères et deux petites sœurs. Chaque fois que j'allais dîner chez lui, c'était le bazar. (Je ne peux m'empêcher de sourire.) J'adorais ça. J'ai toujours voulu avoir ça. Kara et moi... (Je m'interromps, car c'est bizarre

de mentionner mon ex alors que je suis au lit en compagnie d'une autre femme.) On voulait d'autres enfants. Mais concevoir les filles a été difficile, et il y a eu des complications pendant l'accouchement, alors le médecin a conseillé à Kara de ne pas renouveler l'expérience. Elle s'est fait ligaturer les trompes un an après.

— Oh. Je l'ignorais.

— C'est sans doute pour cette raison qu'elle surprotège June et Libby. Parce qu'elle n'a que les jumelles.

— Je comprends.

Elle reste silencieuse pendant si longtemps que je me demande si elle va poursuivre. Quand elle le fait, le changement de sujet me surprend.

— Kara t'a-t-elle présenté ses excuses quand je vous ai laissés seuls à l'hôpital ?

— Ouais, elle l'a fait. Elle a dit que mes accusations étaient fondées et qu'elle ne voulait plus rester mariée avec moi. Mais qu'elle n'imaginait pas divorcer.

— Alors, elle a rejeté la faute sur toi.

Je passe une main sur mon front, me demandant pourquoi elle a voulu qu'on évoque ça.

— Oui, ma puce, mais ce n'est pas grave. Je suis bien là où je suis.

— Si bien que tu veux même deux ou trois autres enfants, plaisante Hailey.

Je hoche la tête et plonge les yeux dans son regard bleu profond.

— Tu éludes la conversation ? Je croyais que Jackson et toi prévoyiez d'avoir des enfants, tôt ou tard ?

— En effet.

Elle se rapproche et pose sa tête sur mon épaule. Ses cheveux soyeux caressent ma peau, me procurant un doux frisson.

— C'est toujours ce que tu souhaites ?

— Avec Jackson ? Non. Nous sommes divorcés.

Je tire délicatement sur une mèche de ses cheveux.

— Petite maline. T'as très bien compris ce que je voulais dire.

Elle me décoche un sourire insolent avant de prendre un air grave.

— Oui, c'est toujours ce que je souhaite. (Sa voix est douce et voilée.)

Mais tu es en train de suggérer, il me semble, que nous fassions cela ensemble.

— Et ça t'effraie ?

Elle bat des cils.

— Au contraire, ça me comble de joie. J'ai seulement besoin de savoir si tu es sérieux.

Je l'empoigne par les hanches et attire son corps nu contre le mien.

— On ne peut plus sérieux, Hottie. Si ce n'est pas trop pour toi, je veux que nous fondions une famille.

Elle inspire profondément, et quand elle expire, son souffle est saccadé.

— Deux ou trois enfants, ce serait merveilleux, Matt.

Une joie indicible envahit ma poitrine, tandis que mon sexe durcit à ses paroles. J'imagine que l'idée de lui faire un enfant m'excite. Mais qu'est-ce qui ne m'excite pas chez cette femme ?

Ma bouche est sur la sienne avant qu'elle ait pu ajouter un mot. Elle pousse un couinement de surprise, mais ma belle sait se reprendre. Sa langue assaille la mienne et elle commence à me lécher les lèvres. Notre baiser est torride et passionné. Après quelques minutes, je la fais rouler sur le dos et la couvre de mon corps avant de plonger la main entre ses cuisses.

— Matt, dit-elle d'une voix haletante quand je glisse deux doigts en elle.

— Ça te plaît ?

Elle cambre les reins, appuyant contre mes doigts.

— Oui.

J'adore qu'elle démarre au quart de tour. Et ma queue palpite d'impatience, jalouse de mes doigts. Je m'empresse de remédier à la situation et soulève sa jambe pour la pénétrer d'une poussée.

Nous gémissons en chœur dès que je m'abîme en elle. J'aime tellement être en elle, je m'y sens chez moi. J'aime lui faire l'amour et l'embrasser et...

— Je t'aime, dis-je, la gorge nouée par l'émotion.

Hailey cesse de bouger pendant un instant, et je sens ses ongles s'enfoncer dans mon dos.

— Tu quoi ? me demande-t-elle, à bout de souffle.

— Je t'aime. Je t'aime, Hailey Taylor.

Je laisse Emery de côté, car elle n'est plus mariée à Jackson. Elle s'appelle Hailey Taylor, et elle est à moi.

— Je...

Sa respiration est aussi faible qu'un murmure. Les battements de son cœur contre ma poitrine aussi frénétiques que les miens.

— Je t'aime aussi.

Épilogue : le retour du mirador de l'enfer

Juillet, cinq mois plus tard

Matt

— Tu es resplendissante, dis-je à Hailey lorsqu'elle sort de la salle de bains, vêtue d'une robe verte vaporeuse.

C'est notre salle de bains, désormais. Elle a emménagé chez moi le mois dernier quand son bail a pris fin.

— Merci ! (Elle me sourit.) Tu n'es pas mal, toi non plus.

Je lisse les pans de ma veste. C'est un blazer d'été, et je ne porte pas de cravate. Mais puisque j'emmène ma nana dîner au restaurant pour son anniversaire et qu'elle a toujours beaucoup d'allure, je me dois d'être à la hauteur. Je suis un peu nerveux à cause du lieu que j'ai choisi, mais il s'agit d'une occasion spéciale, après tout.

Elle attrape son sac et passe devant moi pour se diriger tranquillement vers la porte. Et je ne peux me retenir de gémir. Sa robe est ouverte dans le dos et elle sait que ça me rend fou. Toute la soirée, j'entrapercevrai des parties de son tatouage et ne penserai plus qu'à la déshabiller pour dévoiler le reste.

— Allons-y. Tu pourras lécher mon tatouage plus tard, ajoute-t-elle, lisant dans mes pensées.

Je la rejoins à la porte de notre appartement. Rufus glapit, mais je l'ai promené il y a quinze minutes.

— Désolé, mon grand. Tu n'es pas invité.

J'attrape le sac que j'ai préparé sous le portemanteau acheté par Hailey. Il y a aussi plus de cadres aux murs à présent. Et un ou deux nouveaux tapis. Mon appartement a l'air bien plus chaleureux qu'avant, mais ce n'est pas seulement grâce aux affaires que Hailey a apportées quand elle a emménagé.

C'est grâce à elle, à sa présence. Ça n'a rien à voir avec nos possessions matérielles.

Je lui emboîte le pas dans le couloir et entre dans l'ascenseur, qu'elle retient pour moi.

— Où allons-nous ? me demande-t-elle. Tu n'as pas voulu me le dire.

— Au 360 à la tour CN.

Elle rit.

— Très drôle.

— Non, dis-je calmement. C'est vraiment là-bas que nous allons.

Elle écarquille les yeux.

— C'est un choix vraiment étrange, Matt. Tu détestes être en hauteur.

— Je sais. Et ça reste un attrape-touristes. Mais il fallait que je t'y emmène. Ça te convient ?

— Évidemment. J'adore l'idée d'y aller avec toi. Tu vas mourir, ajoute-t-elle avec un grand sourire.

Je grommelle.

— Ha, ha.

Elle rit.

Une heure et demie plus tard, nous avons terminé nos plats et savourons le vin exquis choisi par mes soins tout en admirant le coucher de soleil sur le lac Ontario.

— Comment trouves-tu la vue ? lui demandé-je avec une extrême nonchalance.

— Parfaite, répond-elle, coinçant mon pied entre les siens. Tu es sûr que ça va ?

— Parfaitement. Tant que je ne regarde pas la rue.

— C'est le but quand on vient ici, me fait-elle remarquer, me souriant avec tendresse.

— Non, vois-tu, tant que j'observe la ligne d'horizon, tout va bien. Il ne faut pas que je baisse les yeux, c'est tout. Quand les voitures ressemblent à de minuscules fourmis... (Je secoue la tête, m'efforçant de chasser l'image de mon esprit.) Ça, ça me donne des sueurs froides. Mais si je regarde au loin... (Je pointe l'index sur le ciel embrasé par les feux du couchant.) C'est simplement magnifique. Et c'est ce que tu m'as aidé à faire.

— Que t'ai-je aidé à faire ?

Je plante mon regard dans ses yeux clairs.

— À regarder au loin. J'étais englué dans mes tracas l'année dernière. J'avais oublié à quoi ressemblait le bonheur. Mais toi, tu m'y as redonné goût.

— Merci. (Hailey me décoche une œillade complice.) Mais tu en as fait autant pour moi.

Je pense qu'elle a raison.

— Très bien. C'est l'heure de passer à la remise des cadeaux.

Hailey jette un coup d'œil par-dessus son épaule, balayant la salle du regard.

— Tu n'as pas demandé au personnel de me chanter *Joyeux anniversaire*, j'espère ? Il faut que je m'inquiète ?

— Non ! (Ça aurait pu être marrant. Ce sera pour l'année prochaine.) Mais j'ai des cadeaux.

Ça y est, j'ai de nouveau l'estomac noué. Je suis terrifié, mais cette fois, ce n'est pas à cause des cinq cents mètres me séparant du sol. Je plonge ma main dans le sac et en sors deux boîtes superbement emballées, chacune mesurant vingt centimètres de long. Jenny m'a aidé à réaliser ce projet. Je lui suis redevable.

— OK, elles ont l’air identiques. Mais celle-ci est lourde... (je lui montre la boîte en question)... et celle-ci est légère. Laquelle souhaites-tu ouvrir en premier ?

Je la regarde dans les yeux, espérant qu’elle ne perçoive pas ma nervosité.

— Hmm..., fait-elle en observant les boîtes. Celle-ci, dit-elle en voulant attraper le paquet le plus léger.

Je couvre aussitôt sa main de la mienne.

— Non, désolé. Ouvre d’abord l’autre.

Hailey rit.

— C’est toi qui m’as laissé le choix ! Bon, très bien.

Elle fait glisser le paquet cadeau vers elle et tire sur le ruban. Je souris tandis qu’elle soulève le couvercle pour révéler...

— C’est pas vrai ! s’écrie-t-elle en sortant le trophée perdu de son écrin. Je ne pensais pas le revoir un jour ! (Elle pose la statuette sur la table, interdite.) Comment l’as-tu retrouvé ? J’ai appelé la société de taxi. Ils n’ont été d’aucune utilité...

— Ouais, je sais. Jenny a réessayé. Elle y a passé des heures. Puis j’ai fini par contacter l’Association des entrepreneuses de Toronto pour leur demander si on ne pouvait pas en commander un nouveau. J’ai su faire preuve de persuasion.

— C’est adorable, merci. (Ses yeux pétillent de joie.) Il ornera mon nouveau bureau.

— Exactement.

Hailey s’installera dans le bureau de Jackson quand celui-ci ouvrira la succursale de Rosedale en novembre. Ils ont fait en sorte que l’agrandissement ait lieu pendant la saison de hockey afin que Hailey et moi puissions passer l’été ensemble avant que la cadence s’accélère à la rentrée. Jenny récupérera le bureau de Hailey, et sera même promue

responsable de site. Elle ne manque d'ailleurs pas de me le rappeler, pour le plaisir de me voir lever les yeux au ciel.

— J'en conclus que tu as fait un don à l'association, devine Hailey en riant.

— Il est possible qu'une certaine somme d'argent ait changé de mains, en effet.

Elle se lève et fait le tour de la table pour venir s'asseoir à côté de moi, puis elle enlace mon cou.

— Merci, mon amour. C'est une délicate attention. Je n'ai pas besoin du trophée, mais...

— C'est la classe de l'avoir.

— Absolument.

— Ceci, euh, pourrait te plaire également.

Je pousse l'autre boîte vers elle.

— Hmm...

Elle la soulève, puis la secoue doucement. Ça ne fait aucun bruit. Elle dénoue le ruban et ouvre la boîte pour y trouver un rouleau de papier de soie. Elle commence à le dérouler pour atteindre le cadeau niché au centre.

Je retiens mon souffle.

Lorsqu'elle se fige, je comprends qu'elle a repéré la petite pochette en satin ornée de l'insigne de la bijouterie. Elle la prend entre ses doigts tremblants et l'ouvre, faisant glisser la bague en diamant au creux de sa paume.

— Oh, trésor, murmure-t-elle.

— Elle te plaît ? Je veux dire... (Je me racle la gorge.) On peut se marier ? Veux-tu être ma femme ?

Elle se tourne vers moi et je vois les larmes scintiller dans ses yeux.

— Absolument !

— Ouais ? (Je la serre dans mes bras.) Rien ne me rendrait plus heureux. Ça me fait presque oublier qu'on est suspendus à cinq cents

mètres du sol, à l'intérieur de ce mirador tournant de l'enfer.

Elle glousse dans mon col.

— Sérieusement ! Un restaurant n'est pas censé tourner sur lui-même.

Je dis n'importe quoi, mais je suis tellement heureux que je risque de ne pas pouvoir m'arrêter.

— La bague est magnifique, Matt.

Je m'écarte un peu pour voir le bijou niché au creux de sa paume, qu'elle contemple avec émerveillement.

— J'ai encore du mal à y croire, dit-elle.

— Oh, tu peux y croire ; c'est bel et bien réel. Et si tu la passes à ton doigt, tu devras m'épouser.

Elle sourit en regardant la bague, puis la fait glisser lentement à son annulaire.

— Quel genre de mariage aimerais-tu ? s'enquiert-elle en plongeant ses yeux dans les miens. Je n'ai pas forcément envie d'une grosse cérémonie. Pour un deuxième mariage, je trouverais ça bizarre.

— Il n'y a rien de bizarre à célébrer le fait d'avoir enfin trouvé chaussure à son pied.

— C'est un argument qui se tient.

— Mais on aura la cérémonie que tu voudras. (Je l'attire contre moi pour l'embrasser. Deux fois. Et une troisième pour la route.) Hottie ?

Je souris contre ses lèvres.

— Mmh ?

— Je n'ai même pas besoin de changer ton surnom.

— Quoi ?

— Tu resteras HTE une fois qu'on sera mariés. Mon nom aussi commence par E.

Elle glousse.

— C'est le destin !

Je le pense aussi. Et je l'embrasse encore pour lui montrer que je partage son avis.